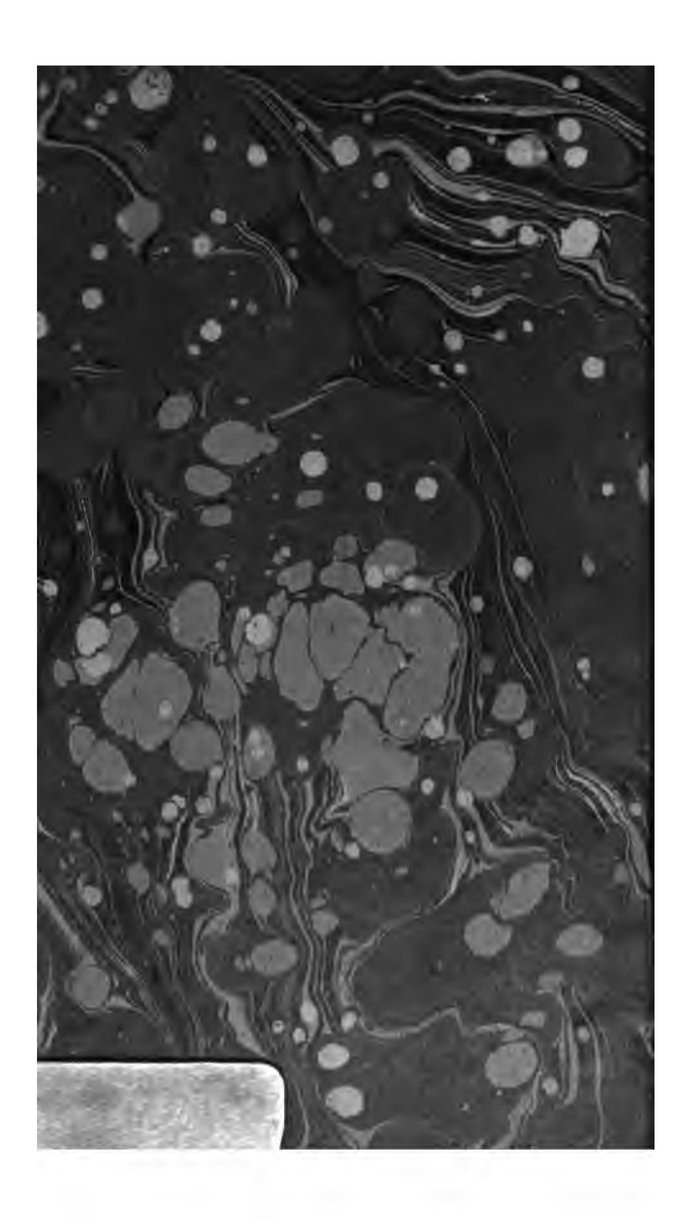
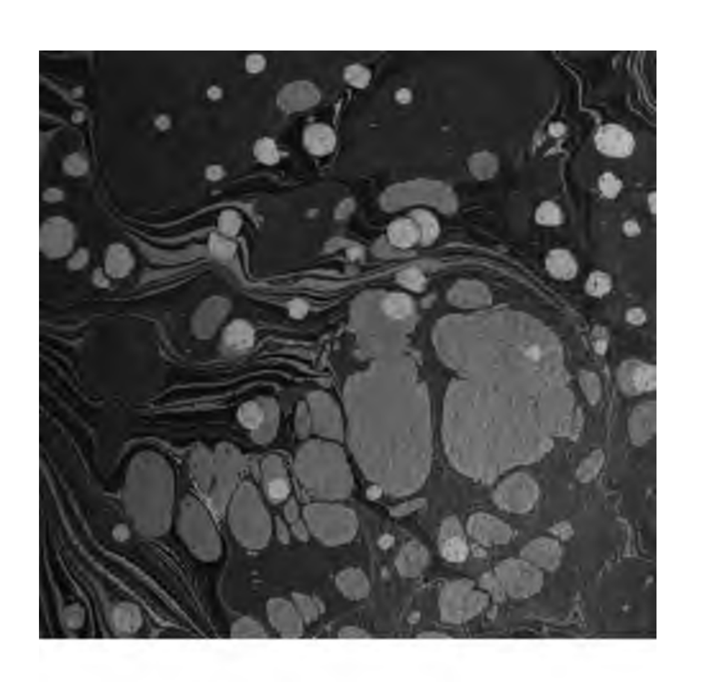






Pierre de Longchamps

HISTOIRE IMPARTIALE DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES ET POLITIQUES DE LA DERNIERE GUERRE, DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

PAR M. DE L.

TOME TROISIEME.

Parcere subjectis, & debellare superbos.
Virgil. Eneid. l. 6.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques.

1785.



HISTOIRE IMPARTIALE

Des Évènemens militaires & politiques de la derniere Guerre, dans les quatre Parties du Monde.

LA campagne de 1781 fut sans contredit la plus importante de la guerre d'Amerique, en ce qu'elle mit fin aux grandes expéditions dans ce continent. Cette campagne étoit moins décisive dans les autres parties du monde ; & l'on ne peut trop répéter que ce fut un malheur pour l'Angleterre, qui désormais ne pouvoit éloigner l'instant d'une paix générale, sans approfondir de plus en plus l'abyme où cette guerre l'avoit précipitée. Avant que d'en suivre les progrès dans les autres con- 1781.

trées, achevons d'esquisser le tableau
1781. de ses désastres dans les Grandes-Indes.

Combat de San-Jago entre MM. de Suffren & Johnstone.

On a vu que M. Johnstone avoit pris le commandement de l'escadre originairement destinée à Sir Hugh Pallisser. Avec les dix-sept voiles qui la composoient, en y comprenant les transports armés, il fit route vers le Cap de Bonne-Espérance où l'escadre angloise devoit se séparer du convoi qui, sous la protection de quelques sloops, poursuivit sa navigation jusqu'aux Indes orientales. Avant de gagner ce Cap, le Commodore étoit entré dans Saint-Jago pour s'y rafraîchir ; c'étoit la plus considérable des isles du Cap Verd. Cette Colonie portugaise & neutre par conséquent, sembloit devoir offrir un asyle également inviolable pour tous les vaisseaux des Puissances belligérantes. Le Commandeur de Suffren se présenta dans cette confiance à la rade de Saint-Jago, & avec la même intention que le Commodore. Il ne s'attendoit point à des actes d'hostilité de la part de M. Johnstone ; mais ce Comman-

dant ne crut pas devoir négliger l'avantage de ſa poſition; il vint attaquer M. de Suffren, & il y eut entre les deux eſcadres un combat très-vif, dont voici la relation, extraite des dépêches de l'Amiral anglois. 1781.

Relation de ce combat.

Dans la matinée du 16 Avril, l'Iſis, vaiſſeau de cinquante canons, & de toute l'eſcadre britannique le plus éloigné ſous le vent, ſignala onze voiles françoiſes qui paroiſſoient au large dans la partie du Nord-Eſt. M. Johnſtone ſe transporta ſur le champ à bord de l'Iſis, pour vérifier l'obſervation; il reconnut diſtinctement cinq vaiſſeaux de ligne, & pluſieurs autres de moindre force. Retourné à bord du Romney qui avoit quitté le port de Praya avec toute la flotte, il donna le ſignal de ſe tenir prêt à combattre. A dix heures & demie du matin, le Commandeur tourna la pointe de l'iſle qui eſt à l'Eſt; ſon eſcadre étoit formée en ligne, & le vaiſſeau de tête conduiſoit les autres dans la baie. Il s'avança courageuſement à deux cables de Monmouth, du Jupiter & du Héro, paſſant

devant la Diana, la bombarde la Terror & le brûlot l'Infernal, qui, séparés du reste de l'escadre britannique en étoient à quelque distance. Dans cette position, le Capitaine François hissa son guidon, arbora pavillon blanc, & envoya deux boulets à l'Isis. Immédiatement après, il vint mouiller à la voile par le travers du Monmouth, & fit feu sur les vaisseaux anglois, dont les batteries commençoient à jouer avec beaucoup d'effet. Dans le premier quart-d'heure du combat, deux ou trois vaisseaux de la Compagnie angloise avoient amené pavillon, & jeté leurs paquets à la mer; quelques autres ne s'étoient sauvés qu'en gagnant le large. Cependant le Romney n'avoit de libres que deux ouvertures, & ne pouvoit, en virant, se ménager un plus grand espace, parce que le Jason se trouvoit sous sa poupe. Se voyant ainsi hors d'état de concourir à l'action, le Commodore se fit transporter à bord du Héro où le Général Meadows & le Capitaine Saltern voulurent absolument l'accompagner. Le Hero

faisoit alors un feu terrible de toute son artillerie, & le Monmouth & le Jupiter continuoient le leur avec autant de vivacité que de succès. Suivant cette relation, le Commandant François trouva sa position si dangereuse, qu'il coupa son cable, & gagna la haute mer. Ce mouvement exposoit un de ses vaisseaux au feu de tous ceux de l'escadre angloise qui avoient du canon à diriger contre lui; il resta quinze minutes dans cet état de détresse. 1781.

Le Capitaine Johnstone avoit repris le commandement du Romney. S'étant fait rendre compte de l'état de chaque vaisseau, il fit le signal pour tous les Capitaines de gagner le large avec la célérité nécessaire pour completter la victoire. L'Isis & la Diana n'obéirent point d'abord à ce signal; elles étoient si maltraitées, qu'elles ne joignirent le gros de la flotte qu'après un délai de quelques heures. On fit alors le signal de marcher en ordre de bataille sur la ligne de front; mais l'Isis continua de rester en arriere à la distance d'environ trois milles; il fallut diminuer de voiles pour l'attendre,

Retraite de Johnstone de M. de Suffren.

1781. & ces nouveaux délais ajoutèrent encore à la diſtance qui ſéparoit les deux eſcadres. Le Commodore ſe voyoit déjà fort loin ſous le vent de Saint-Jago ; d'ailleurs le jour étoit ſur ſon déclin, la mer s'étoit élevée ; il n'y avoit plus d'eſpoir d'en venir à une action déciſive avant le lever du ſoleil ; enfin le convoi britannique & les troupes de débarquement attendoient le retour de l'eſcadre dans une poſition vraiment allarmante. Ces conſidérations déterminèrent l'Amiral à rejoindre les bâtimens confiés à ſa protection. Comme il ſe reſſaiſit le lendemain du vaiſſeau de la Compagnie l'Hinchimbrooke, dont les François s'étoient emparés la veille, il apprit de ceux qui étoient à bord de ce vaiſſeau que c'étoit au Commandeur de Suffren qu'il venoit d'avoir affaire.

Que M. de Suffren a eu l'avantage dans le combat de San-Jago.

On a cru devoir omettre pluſieurs autres détails de ce rapport ſouvent infidèle, & toujours exagéré à l'avantage des Anglois ; mais les forfanteries du Commodore n'empêchoient pas que ſon eſcadre n'eût beaucoup ſouffert, & beaucoup plus

que l'escadre françoise. D'après sa relation même, il eut au moins deux cens soixante-huit hommes tués, blessés ou faits prisonniers, & la perte des François fut tout au plus de la moitié. M. Johnstone finit par avouer leur supériorité pendant l'action, & le nombre des prises que la tempête les força d'abandonner. Il y a toute apparence que la flotte angloise ne dut son salut qu'à cette derniere circonstance. Mais l'Amiral essaya de rejeter son mauvais succès sur le Capitaine de l'Isis qui fut démonté. C'est ainsi que l'orgueil national punit souvent en Angleterre les serviteurs de l'Etat; on aime mieux accuser un brave homme malheureux, que de s'avouer vaincu. Après avoir été battu par le Comte de Guichen, l'Amiral Rodney avoit cru devoir s'en prendre à deux Capitaines, qu'il força de se justifier dans un conseil de guerre. 1781.

Capitaines françois démontés par M. de Suffren.

Même en calculant d'après les aveux des papiers britanniques, il est au moins probable que M. de Suffren eut l'avantage dans cette rencontre; & cet avantage est démontré dans

1781. ſa relation, dont les Anglois eux-mêmes n'ont point ôſé conteſter l'exactitude. La victoire eût été complette, ſi les Capitaines de l'Annibal & de l'Artéſien avoient toujours ſu exécuter les ordres de leur Chef; & ſi par une fauſſe manœuvre, ceux du Sphinx & du Vengeur n'avoient empêché l'effet de l'artillerie du reſte de l'eſcadre. Les deux premiers n'imaginant pas qu'il y eût rien à craindre dans une rade neutre, négligèrent les ſignaux du Général, & furent tués dans un combat auquel ils ne s'étoient pas ſuffiſamment préparés. M. de Suffren crut devoir démonter les deux autres Capitaines, dont l'inaction ou les fauſſes opérations avoient mis obſtacle aux progrès de ſa victoire.

Il devance l'ennemi au Cap de Bonne-Eſpérance, & fait échouer l'expédition du Commodore.

L'effet de ce combat entre MM. de Suffren & Johnſtone, fut de réduire le dernier, à prolonger ſon relâche à Saint-Jago où il employa ſeize jours à ſe réparer. Pendant ce tems-là, l'eſcadre françoiſe continuoit ſa route vers le Cap de Bonne-Eſpérance; elle y devança le Commodore, & débarqua les renforts

qu'elle étoit chargée d'y conduire. 1781.
Ainsi le Général anglois se vit dans l'impossibilité d'effectuer son expédition. Le Commandeur étoit déjà parti pour les Grandes-Indes, lorsque l'escadre ennemie se présenta devant le Cap. M. Johnstone le trouva si bien gardé, qu'il désespéra d'en faire la conquête. Cependant on y attendoit une flotte hollandoise tout récemment partie de l'Inde; & déjà cinq vaisseaux de la Compagnie venoient d'entrer dans la baie de Saldanha. Le Commodore tourna ses vues contre cette flottille. Heureusement pour lui qu'il régnoit un brouillard épais qui se soutint jusqu'à la matinée du 21 Juillet, & qui favorisa son entreprise. Sur les huit heures du matin, il reconnut distinctement la terre à une distance d'environ quatre milles. Il porta directement vers la baie; y pénétra avec rapidité. Lorsqu'il fut apperçu des Hollandois, il n'y avoit plus moyen de lui échapper. A peine eurent-ils le tems de couper leurs cables, de larguer leurs voiles, de faire échouer leurs vaisseaux sur le rivage, & d'y

Johnstone tourne ses vues contre une flotille hollandoise.

1781. mettre le feu. Les bateaux anglois les abordèrent assez tôt pour arrêter le progrès des flammes sur quatre bâtimens; il n'y eut de brûlé que le Middlebourg qu'on fit remorquer pour garantir les autres prises des effets de l'explosion qui devoit avoir lieu, lorsque la flamme auroit gagné la Sainte-Barbe. Il n'y avoit pas dix minutes que les bateaux s'étoient éloignés, lorsque le Middlebourg sauta près de la pointe méridionale de la baie. Ainsi les opérations du Commodore se bornèrent dans ces mers à la prise de quatre navires; ce fut tout le fruit qu'il retira d'une campagne où il ne se proposoit rien moins que d'expulser les Hollandois du Cap de Bonne-Esperance. Après cette expédition, il revint en Angleterre avec ses trophées, & remit à M. Bikerton le commandement d'une partie de la flotte & des transports armés pour les Grandes-Indes. On prétendit qu'il avoit fait une légere apparition à Monte-Video, où il se flattoit d'arriver à tems pour intercepter la riche flotte de la Plata; mais elle avoit fait voile de ce

port quinze jours avant l'arrivée du Commodore, & il ne dut pas moins regretter d'avoir manqué ce précieux convoi, que l'importante expédition du Cap de Bonne-Espérance. Les remises annuelles que l'Espagne retire de cette contrée sont estimées près de quatre millions sterling; & comme les vaisseaux de registre étoient chargés du produit de deux années, parce que la guerre avoit retardé d'un an le départ de la flotte, l'heureux retour de ces vaisseaux fut pour l'Espagne un coup de cent quatre-vingt millions de livres tournois.

1781.

Richesses de la flotte de la Plata.

Les délais du Commodore avoient donné tant d'avance à M. de Suffren, qu'il effectua sa jonction avec M. d'Orves plus d'un an avant celle des Amiraux Hugues & Bikerton. Envain ce premier Amiral voulut opposer des obstacles au passage des renforts envoyés d'Europe à l'armée d'Ayder-Ali-Khan; ces secours arrivèrent à leur destination; & ce fut un événement décisif qui changea la face des affaires, en ce qu'il affermit le courage chancelant

1781. des Marattes qui commençoient à se lasser d'une guerre, où malgré les talens & l'intrépidité de leur chef, ils n'avoient de grands succès à espérer, que par l'entremise des troupes européennes. Il y eut à cette occasion un combat assez vif entre les deux flottes qui étoient à-peu-près d'égale force. On comptoit douze vaisseaux de ligne dans l'escadre de M. de Suffren, & onze dans celle de l'Amiral Hugues; les François devoient cette supériorité à la prise d'un vaisseau de ligne, dont ils s'étoient emparés quelques jours avant le combat. Cette perte ne fut point compensée par les trois bâtimens de transport qui, s'étant séparés de la flotte françoise, tombèrent au pouvoir de l'ennemi dans cette journée, dont l'Amiral Hugues s'attribua le succès. Ces trois bâtimens exceptés, tout le convoi arriva sans obstacle à sa destination, & le principal objet de M. de Suffren se trouva parfaitement rempli. Les Anglois manquèrent le leur, & la perte de Pondichery fut un des effets de leur prétendue victoire. D'ailleurs la

Combat entre les flottes de Hugues & de Suffren. Ce dernier a l'avantage.

jonction des troupes françoises à celles du conquérant indien, exposa bientôt au même danger la ville de Madrass; l'Amiral Hughes se vit obligé d'y porter toutes ses forces, de laisser ainsi M. de Suffren maître de la mer, & de lui abandonner un grand nombre de transports chargés d'approvisionnemens pour cette Capitale des Indes britanniques. La disette de cette grande ville fut extrême, lorsque l'armée d'Ayder l'eût resserrée du côté de la terre, de maniere à lui fermer tous les débouchés.

1781.

La ville de Madrass est menacée par les Marattes.

Tels étoient les résultats du prétendu triomphe de l'Amiral Hughes sur M. de Suffren, dont la présence donna bientôt une nouvelle face aux affaires de l'Inde. Il n'eut pour ainsi dire qu'à se montrer, pour réparer les méprises de ses prédécesseurs, & prévenir les suites de quelques opérations mal combinées. La conduite de nos meilleurs Officiers dans cette partie du monde, n'avoit pas toujours été au dessus de la censure: on blâma, par exemple, M. d'Orves d'avoir choisi la route la plus lon-

Fautes réparées par M. de Suffren.

1781. gue pour se rendre au Coromandel dans la vue d'intercepter les navires qui descendoient le Gange. Ayant ainsi consommé tous ses vivres dans la traversée qui fut de trois mois & demi, il ne put que se montrer dans les passages de Pondichery, & se vit forcé de mettre en liberté les prisonniers qu'il avoit faits pendant sa croisiere. Ils jetèrent l'allarme sur la côte où ils débarquèrent, & les Anglois qui jusqu'alors ne s'étoient pas douté de l'approche de l'escadre françoise, apprenant qu'elle étoit dans le voisinage de Madrass, retirèrent leurs troupes de Pondichery, renforcèrent la garnison du fort Saint-Georges, y dressèrent de nouvelles batteries, y firent de nouveaux ouvrages, & mirent la place en état de soutenir un siége. Cependant Ayder-Aly écrivit à M. d'Orves qu'il se faisoit fort d'enlever Madrass en moins de six semaines, s'il vouloit lui fournir douze cens Européens, & se tenir devant la place avec toute son escadre. Le Général François rejeta cette proposition, & revint à l'Isle de France. Il y

attendit M. de Suffren, dont les cinq vaisseaux devoient se joindre à l'escadre de l'Inde, & la suivre au Coromandel où M. d'Orves se proposoit de retourner incessamment, pour la gloire du Commandeur qui l'y remplaça dans le commandement de l'armée. Ses triomphes y redonnèrent à notre marine un éclat qu'elle avoit perdu depuis long-tems dans les Grandes-Indes ; & désormais l'Angleterre n'eut plus à se glorifier de son ascendant sur la France dans cette partie du monde.

1781.

Elle soutint un peu mieux ses avantages contre les armées indiennes, lors même qu'elle eut à combattre le redoutable Ayder-Aly-Kan. Il est bon de rappeller ici la journée du premier Juillet où Sir Eyre Coote se montra supérieur à ce fameux conquérant, dans l'action générale qui eut lieu entre Porto-Novo & Mooteapollam. Le combat dura huit heures, & fut très-meurtrier du côté des Indiens. Les forces d'Ayder consistoient en vingt-cinq bataillons d'Infanterie, quatre cens Européens, quarante ou cinquante mille chevaux, & près

Ayder-Aly est battu par Sir Eyre-Coote.

de cent mille tant Mathelocks que
1781. Peons & Polygars. Quarante pièces de canon composoient son artillerie. L'armée de Sir Eyre Coote étoit de beaucoup inférieure en nombre, & ce Général ne dut sa victoire qu'à la supériorité de sa tactique. La seconde ligne des Anglois s'étoit placée sur des hauteurs qui mettoient en sûreté leur arriere-garde, tandis que la premiere ligne s'avançoit vers le canon de l'ennemi, dont la cavalerie faisoit de vaines tentatives pour l'enfoncer. Pendant longtems il soutint une canonnade vive & meurtriere, que tout le feu des troupes britanniques ne pouvoit faire taire. Cédant enfin à la bravoure & à l'activité de ces troupes, il se retira précipitamment, & les Anglois restèrent maîtres du champ de bataille. Le Général indien y laissa quatre mille morts; & la perte de Sir Coote fut tout au plus de quatre cens hommes tués ou blessés.

Divers échecs d'Ayder-Aly

Après l'action du premier Juillet, ce Général s'étoit mis à la poursuite d'Ayder-Aly. Il prit, chemin faisant, le fort de Tripassore,

place importante, dont Ayder n'a-
voit point eu le tems de renforcer 1781.
la garnison. Son armée en étoit à seize milles, lors de cette expédition. Le 26 Août, Sir Eyre Coote marcha dans l'intention de livrer une seconde bataille. Le terrein qu'occupoit alors le Général indien, avoit été le théâtre d'un triomphe qu'il venoit de remporter sur le Colonel Baillie. Encouragé par une idée superstitieuse, il voyoit dans cet emplacement le champ d'une seconde victoire; avec cette confiance il brûloit d'y combattre l'ennemi. Sa position étoit d'ailleurs très-favorable, & rien ne fut plus hardi que l'approche de Sir Eyre Coote qui, pour former sa ligne, se vit obligé le lendemain de braver une canonnade de plusieurs batteries. Le combat du 27 Août, avoit commencé sur les neuf heures du matin, & ne se termina qu'au coucher du soleil, époque à laquelle Ayder - Aly - Kan abandonna ses postes & céda le champ de bataille; mais cette seconde action coûta plus de monde au Général anglois que l'affaire du premier Juillet;

1781. & grace à leur position avantageuse, la perte des Indiens fut beaucoup moins considérable.

Un mois après, jour pour jour, il y eut près de Sholingur un troisième combat, qui se termina par la déroute de l'armée d'Ayder. Elle essuya un quatrième échec devant Vellore, dont il étoit venu former le siége. Il y fut repoussé avec perte; mais le lendemain il prit sa revanche sur les troupes de Sir Eyre Coote, dont les bagages & le convoi furent attaqués au passage d'un marais, où il périt un grand nombre d'Anglois, parmi lesquels on comptoit plusieurs Officiers de distinction. Dès que l'armée eût traversé le marais, elle se mit à la poursuite des Indiens, qui lâchèrent pied & se retirèrent dans le plus grand désordre.

Le Carnate n'en est pas moins ruiné.

Cette retraite précipitée annonçoit clairement que les troupes d'Ayder-Aly craignoient de se mesurer avec l'armée britannique. Dans cette circonstance, le Général indien auroit dû profiter de sa situation & de la connoissance des lieux pour harasser l'en

nemi dans sa marche, & l'obliger à regagner le Carnate faute de provisions. Mais ce conquérant fut un moment découragé par le mauvais succès de ses différentes rencontres avec les troupes de Coote, & elles traversèrent la Palaar sans trouver le moindre obstacle. En soutenant un feu de mousqueterie de la rive opposée du fleuve, il est très-probable qu'il eût fait avorter les desseins du Général anglois. Quoi qu'il en soit, ces derniers échecs d'Ayder-Aly-Kan n'empêchoient pas que le Carnate ne fut entièrement ruiné, & pour longtems hors d'état de produire un revenu équivalent à ses charges. D'ailleurs la marine françoise n'en prenoit pas moins sur la marine britannique un ascendant qu'elle n'avoit point eu jusqu'alors dans les mers de l'Inde.

1781.

L'Amiral Hugues se dédommage avec les Hollandois de ses revers avec M. de Suffren

Si l'Amiral Hughes essuya de grands revers avec M. de Suffren, il fut plus heureux avec les nouveaux ennemis de la Grande-Bretagne; il obtint des avantages réels contre les Hollandois, & leur enleva divers établissemens tant sur

les côtes de l'Inde que dans l'isle
1781. de Ceylan. De ce nombre furent Negapatam & Trincomale; mais ces conquêtes faciles & par conséquent peu glorieuses, ne devoient point rester aux Anglois. Cette campagne de l'Inde sur laquelle on n'a pas cru devoir s'étendre, ne fut qu'une préparation à la campagne de 1782. Le Commandeur de Suffren ne fit qu'y préluder aux combats multipliés, qui tous se termineront à la gloire de ce grand Général que le suffrage universel de la nation vient de placer au rang des Héros de la marine françoise. Mais pour ne point anticiper, jetons un coup d'œil sur les opérations, ou plutôt sur les préparatifs de la campagne d'Europe.

Conjectures sur les préparatifs de la campagne en Europe.

On venoit d'équiper à Brest une escadre de vingt-deux vaisseaux de ligne & d'un grand nombre de frégates aux ordres de M. de Guichen qui, disoit-on, n'attendoit qu'un vent favorable pour aller se joindre à la flotte espagnole qu'on supposoit en croisière à la hauteur d'Ouessant. On ajoutoit, sans beaucoup de vraisemblance, que M. de la

Motte-Piquet alloit prendre le commandement de quinze vaisseaux destinés pour une expédition secrete sur laquelle on se livroit aux conjectures les plus disparates. La plus vraisemblable annonçoit le dessein de reprendre Minorque, & par ce moyen, d'ôter aux Anglois toute espèce de ressource pour l'entretien & l'approvisionnement de Gibraltar. D'autres spéculateurs voyoient dans cet armement les préparatifs d'une invasion contre les isles de Jersey & de Gernesey. Des observateurs moins timides supposoient à l'armée combinée un objet plus vaste & mieux proportionné à l'étendue de ses forces; ils la faisoient agir tout-à-la-fois & contre ces différens postes, & contre les vaisseaux armés pour la défense de l'empire britannique; mais à la mi-Juin, il n'y avoit encore rien de certain que beaucoup d'activité, de mouvement & d'appareil dans les ports de France & d'Espagne. On s'étoit assuré à Brest d'un plus grand nombre de Matelots, que le service annoncé jusqu'alors ne paroissoit l'exiger; on

1781.

1781. avoit ajouté de nouveaux corps tant à l'artillerie qu'aux autres troupes destinées à s'embarquer; tous les approvisionnemens étoient prévus, & l'armement pouvoit se completter en peu de jours. Le 23 Juin l'escadre du Comte de Guichen fut entièrement équipée, & peu de jours après elle mit à la voile sur les huit heures du matin. Elle étoit composée de dix-huit vaisseaux de ligne, dont quatre montoient cent dix canons, de trois frégates de trente-deux, & de six autres bâtimens de moindre force.

Escadre du Comte de Guichen. Sa force.

Le 19, la flotte angloise aux ordres de l'Amiral Darby avoit mis à la voile de Ports-Mouth; elle n'étoit point inférieure à l'escadre françoise, & l'on y comptoit au moins dix-huit vaisseaux de ligne & six frégates. Quatre autres vaisseaux de soixante-quatorze mouilloient dans la rade, & n'attendoient que le vent pour l'aller joindre à la vue de Plymouth, où elle fut apperçue le 21 Juillet. Deux cutters détachés successivement de la flotte angloise, entretenoient une correspondance suivie entre l'escadre &

Escadre de l'Amiral Darby.

l'Amirauté, à qui l'on prétendoit que les dépêches de l'Amiral Darby venoient de confirmer le bruit déjà répandu de la prochaine croisiere de Don Louis de Cordova avec trente-huit vaisseaux de ligne & onze frégates de vingt-huit à quarante-quatre canons. Dans cette supposition, la croisiere de l'Amiral ne pouvoit être longue; on devoit s'attendre à le voir bientôt rentrer dans les ports d'Angleterre. Ce n'étoit point une vaine conjecture, & nous verrons bientôt Darby se réfugier à Torbay avec toute sa flotte, si l'on excepte trois vaisseaux de ligne détachés pour renforcer l'Amiral Parker qui croisoit depuis quelque tems dans la Baltique. Le Gouvernement informé de l'importance d'une escadre hollandoise, nouvellement expédiée pour aller protéger dans les mers du Nord le retour de plusieurs vaisseaux de l'Inde, crut devoir saisir cette occasion de frapper un coup éclatant sur la marine de Leurs Hautes-Puissances, & d'écarter, au moins pour le reste de la campagne, une branche de

1781.

Projet contre la marine hollandoise.

1781. la confédération formidable qui pressoit de toutes parts l'Angleterre; mais l'événement fera voir que dans cette circonstance, elle avoit trop présumé de son ascendant sur la Hollande. Revenons à l'escadre du Comte de Guichen.

Tout annonce à Cadix le projet d'une grande expédition.

Dès le 6 Juillet, elle étoit entrée sans accident dans la baie de Cadix, où elle précéda de quelques jours l'arrivée des quinze vaisseaux expédiés du Ferrol avec lesquels elle ne tarda pas à effectuer sa jonction. Cette nouvelle bientôt répandue dans toute l'Europe, expliqua le retour précipité de l'escadre angloise destinée contre la Zélande, le retardement apporté au départ de l'Amiral Digby, & le changement subit qui se fit remarquer dans les opérations de la campagne britannique. La flotte prête à quitter la rade de Cadix étoit de cinquante-trois vaisseaux de ligne; il étoit clair qu'on se disposoit à quelqu'expédition vigoureuse, mais encore inconnue. Cependant on avoit rassemblé dans le port des munitions de guerre de toute espèce; on avoit équipé dix bombardes

bardes & plusieurs brûlots ; on avoit des transports pour douze ou quinze mille hommes. Ces troupes campées aux environs de Cadix, étoient chaque jour exercées à des évolutions militaires, à des attaques, à des descentes simulées. L'infatigable Duc de Crillon toujours à leur tête, ne cessoit de les encourager par son exemple. Il connoissoit tous ses Soldats, il se mêloit parmi eux ; il n'y en avoit pas un seul à qui il n'eût parlé ; tous brûloient de se signaler sous les yeux de leur Général. A la proposition qu'il leur fit de se retirer, s'ils craignoient de le suivre, ils répondirent unanimement qu'il n'y avoit point de périls qu'ils n'affrontassent avec lui ; & qu'ils étoient disposés à répandre la dernière goutte de leur sang pour l'honneur des armes du Roi & pour le service de la patrie. Tel étoit le vœu général des troupes, lorsqu'elles s'embarquèrent le 21 Juillet, pour une expédition qui paroissoit regarder Minorque ou Gibraltar.

1781.

Comme la flotte combinée se tenoit encore dans la baie, quoi-

Départ d flottes co binées.

1781. qu'elle eût pu mettre en mer plusieurs jours auparavant, on ne douta pas qu'elle n'eût reçu l'ordre de couvrir & de protéger l'expédition ; mais cette conjecture n'étoit appuyée que sur des probabilités, & l'objet de ce formidable armement étoit toujours inconnu. Quoi qu'il en soit, des cinquante vaisseaux de ligne qui composoient la flotte aux ordres de Don Louis de Cordova, treize en furent séparés pour former une escadre légère sous le commandement de M. de Guichen. Elle devoit marcher en avant de l'armée, & agir avec elle ou sans elle, suivant les circonstances. Les cinquante vaisseaux dirigèrent leur marche au Sud-Est, & le 22 avant le coucher du soleil, on les perdit absolument de vue. Le même jour, le convoi du Duc de Crillon sortit aussi de la baie sous l'escorte des vaisseaux espagnols le Saint-Pascal & l'Atlante, des frégates la Junon & la Sainte-Rosine, de deux cutters, trois bombardes & deux brûlots. On y comptoit dix mille hommes de troupes de débarque-

ment. Tout cet appareil annonçoit le projet d'une grande conquête & des mesures bien concertées pour en assurer le succès. On ne s'attendoit pas à voir l'Amiral Darby demeurer oisif dans une pareille conjoncture. 1781.

Conjectures des nouvellistes sur la destination de l'armée navale.

Cependant on ignoroit la position de l'armée navale, & la curiosité impatiente des spéculateurs donna lieu à toutes les suppositions que suggerent en pareil cas, la disette des nouvelles, l'avidité d'en savoir & le besoin d'en débiter. On faisoit croiser en même-tems les flottes combinées entre l'isle d'Ouessant & les Sorlingues, sur la côte d'Irlande & dans le détroit de Gibraltar; & parmi les oisifs à nouvelles, il s'en trouvoit plusieurs qui supposoient les escadres rentrées dans leurs ports respectifs. Enfin on apprit que l'Amiral Darby venoit d'arriver à Torbay avec ses vingt-trois vaisseaux; & personne ne douta plus qu'il n'eût été chassé par l'armée de Cordova, ou que la crainte de le rencontrer ne l'eût forcé de remonter le canal.

La rentrée de l'Amiral

La rentrée de l'escadre angloise,

1781. avant que le terme de sa croisière fut expiré, jeta l'allarme en Angleterre, & l'on s'y crut à la veille d'une invasion sur les côtes; mais cette opération n'étoit pas vraisemblable. Pour calmer ces terreurs, & dissiper des bruits qui déjà faisoient assez de sensation pour affecter les fonds publics, l'Amirauté se hâta d'expédier à Darby l'ordre de mettre à la voile incessamment, avec un renfort de six vaisseaux de ligne qui portèrent son escadre à vingt-neuf, sans y comprendre ses douze frégates. Pour mieux rassurer la nation, on eut soin de répandre que sous peu de jours, douze autres vaisseaux alloient se joindre à la grande flotte, & que l'Amiral avoit ordre de voler au secours de Gibraltar & de Minorque, dans le cas où ces places seroient investies par les flottes combinées, ou de leur livrer bataille quelque part qu'il les rencontrât, & sans égard à leur supériorité qui n'étoit qu'apparente, puisqu'elle n'existoit que dans le nombre de leurs vaisseaux. Cependant, comme le retour précipité de l'Amiral Darby

Darby cause de grandes allarmes en Angleterre.

laissoit toujours un reste de terreur dans la classe du peuple la moins disposée à se repaître d'espérances chimériques, on ne manqua pas d'ajouter que son apparition à Torbay avoit eu pour objet de renouveller ses provisions pour le reste de sa croisière qu'il vouloit prolonger jusqu'à l'équinoxe, afin de la rendre plus décisive. 1781.

Toutes ces *forsanteries* (1) &

Une tempête sépare les flottes combinées.

(1) Non contens de mentir à la nation sur les prétendues ressources de l'Angleterre, des Nouvellistes à gage faisoient métier de l'endormir dans une sécurité funeste, en remplissant leurs papiers d'assertions ridicules sur la détresse des Puissances alliées. A les en croire, les flottes combinées, foibles d'équipages & de munitions de guerre, n'étoient qu'un bel appareil, plus imposant que redoutable; l'Espagne réduite aux expédiens, se voyoit déjà dans l'impossibilité de continuer les hostilités; la France obligée de recourir à des impôts extraordinaires, faisoit son dernier effort; & la Hollande, à qui la pêche du hareng venoit de manquer, n'avoit déjà plus de quoi fournir aux dépenses d'une guerre à peine commencée. Mais toute l'Europe connoissoit les richesses de cette nation opulente; & ses pertes, quoique

1781. beaucoup d'autres qu'on pourroit rapporter, ne faisoient prendre le change, sur la véritable position des Anglois, qu'à des observateurs aveugles ou prévenus. L'Angleterre étoit dans un moment de crise effrayant; MM. de Crillon, de Guichen & de Cordova avoient quitté le port de Cadix avec le projet d'une grande expédition; ils avoient des forces suffisantes pour l'effectuer; leurs talens & leur expérience étoient regardés comme de sûrs garants du succès de l'entreprise, & malgré les *rodomontades* britanniques, toute la marine angloise n'y devoit opposer qu'une

---

assez considérables, pouvoient se réparer même au sein de la guerre. Quant à l'Espagne; l'arrivée de la flotte de la *Plata* avoit fait entrer dans ce royaume près de deux cens millions de livres tournois, & ce n'étoit pas le moment de parler de la ruine de cette nation. Il est vrai que par un édit du mois d'Août, Sa Majesté Louis XVI venoit d'ajouter deux sols pour livre en sus des droits ordinaires; mais ce nouvel impôt, bien loin d'annoncer l'épuisement de la France, supposoit les plus grandes ressources dans cet Etat.

vaine bravade; mais les élémens se liguèrent un moment pour la Grande-Bretagne, & tous les préparatifs de sa ruine furent dissipés par une tempête qui sépara les flottes combinées, & força chaque division à rentrer dans ses ports respectifs. Les vaisseaux françois arrivèrent à Brest le 11 Septembre, & mirent fin, du moins pour quelque tems, aux allarmes de l'Angleterre. 1781.

Réflexio à ce sujet.

Ainsi fut terminée une croisière qui pouvoit décider du sort de la Grande-Bretagne, la priver du retour de ses flottes, la forcer de demander la paix en suppliante. Cet événement est une nouvelle preuve de la fragilité des plus sages dispositions dans une guerre maritime: les ordres des Cours & toutes leurs combinaisons ne sauroient prévenir les accidens secondaires qui dérangent souvent le meilleur plan; la commotion des élémens peut à chaque minute, arracher des mains du vainqueur les lauriers de la victoire. Cependant on verra que cette campagne ne fut pas, même en Europe, tout-à-fait infructueuse pour les Puissances alliées. On fut

1781.

Le Duc de Crillon arrive à Minorque.

bientôt que le Duc de Crillon étoit arrivé heureusement à Minorque, & que sa mission étoit d'en former le siége; on auguroit le plus favorablement de cette expédition. D'ailleurs il se faisoit à Brest des préparatifs qui supposoient toujours de grands projets pour cette campagne; on continuoit d'y rassembler des troupes & de les tenir en haleine par de fréquens exercices; on y voyoit arriver de toutes parts des Soldats détachés de l'infanterie françoise, & destinés, sinon à former de nouveaux corps, du moins à recruter les bataillons alors en activité. On venoit de completter les équipages de huit ou dix vaisseaux, qui, sous les ordres de M. de Beausset, devoient aller renforcer l'escadre espagnole déjà prête à rentrer en croisière pour combattre la flotte angloise, ou du moins pour lui fermer l'accès de la Méditerranée où l'on craignoit qu'elle ne vînt au secours de Minorque. Mais cette crainte n'étoit pas fondée; l'Amiral Darby n'avoit point de troupes de débarquement, & ses vaisseaux n'étoient pas approvision-

Nouvelle croisière de l'Amiral Darby.

nés pour une expédition dans cette mer. Au reste on ne savoit rien de positif sur la destination de sa flotte, & l'on ignoroit encore à la mi-Septembre en quels parages elle croisoit. Les vents de l'équinoxe la forcèrent enfin de gagner le port; & l'on apprit que toutes ses opérations s'étoient bornées à la prise de quelques navires, & que le principal objet de sa longue croisière avoit été de protéger les côtes d'Irlande, qu'on n'avoit point eu l'intention d'attaquer. Mais c'est assez parler des préparatifs de la campagne d'Europe, & de l'inaction des flottes angloise & combinée; il est tems de jeter un coup-d'œil sur le petit nombre d'événemens qui, dans le tableau de cette campagne, peuvent rompre la monotonie des projets sans exécution.

1781.

A quoi se réduisent ses opérations.

La France l'avoit ouverte par une entreprise sur l'isle de Jersey, dont l'exécution fut confiée au Baron de Rullecourt, ci-devant Major-Général des Volontaires de Nassau. Il n'avoit avec lui que douze cens hommes tirés, pour la plûpart, de la légion du Chevalier de Luxem-

Entreprise malheureuse sur l'isle de Jersey.

1781. bourg. Le 5 Janvier sur les trois heures après midi, ils s'étoient embarqués à l'isle de Chausey par un vent très-favorable; en moins de six heures, ils touchèrent à Jersey, y débarquèrent heureusement, & s'étant mis en marche, passèrent sous le feu de cinq ou six forts sans être inquiétés. Arrivés par des chemins affreux, jusqu'à Saint-Hellier, ils s'emparèrent de cette capitale, après avoir massacré une partie de la garde qui voulut opposer de la résistance. Le Baron de Rullecourt envoya un piquet pour se saisir du Gouverneur & des principaux habitans, qui furent conduits sur la place du marché où ils signèrent une capitulation. Le Baron se fiant trop sur cet acte, avoit négligé de s'emparer d'une éminence où la garnison se forma en corps de troupes, & d'où elle fit jouer son artillerie sur les François, tandis qu'ils alloient se mettre en possession du premier fort de la ville, sous la conduite même du Gouverneur prisonnier. Cette perfidie inattendue jeta le désordre dans leurs rangs, & les obligea de se replier dans l'intérieur

de la place; ils y furent bientôt assaillis par quatre mille habitans armés, qui sortirent tout-à-coup des embuscades où ils s'étoient tenus cachés jusqu'à ce moment; la petite troupe de M. de Rullecourt se vit forcée de céder à ce grand nombre d'assaillans. Ce brave Officier ayant reçu trois coups de feu, dont il mourut peu d'heures après, & ne comptant plus sur l'arrivée de son arrière-garde commandée par M. d'Herville qui devoit le seconder dans cette expédition, (1) fit porter à ses Volontaires l'ordre de mettre bas les armes & de se rendre prisonniers, ce qu'ils firent au nombre de cinq ou six cens. Le reste de ses gens avoit trouvé le

1781.

(1) Si le Major d'Herville eût paru à tems avec son artillerie, & les trois cens hommes qu'il commandoit, il est à croire que cette affaire, conduite avec autant de secret que de courage, auroit eu une toute autre issue; mais le retour des bateaux où devoit s'embarquer l'arrière-garde fût retardé par des obstacles imprévus, & la marée basse, fut un contre-tems qui mit ces trois cens hommes dans l'impossibilité de faire la descente.

1781. moyen de s'échapper & de gagner la côte, où s'étant saisis de quelques bateaux, ils se rendirent heureusement dans les ports de Bretagne & de Normandie.

Particularité de cette expédition. On cite une particularité de cette expédition qui peut mériter un moment l'attention du lecteur; c'est qu'il y avoit dans la petite armée de M. de Rullecourt un Officier turc de nation, ci-devant au service du Mogol. Il se nommoit Emir-Suad & jouissoit dans l'Indostant d'un revenu de cent cinquante mille livres. Il étoit venu à Paris avec M. Chevalier, dont il étoit l'ami, & qui se louoit beaucoup des bons offices qu'il en avoit reçus lors de son passage de Suez. Emir-Suad avoit sollicité de l'emploi dans nos troupes, tant pour se former au métier de la guerre, que pour se venger des Anglois, dont le despotisme dans l'Inde paroissoit l'avoir irrité. Il obtint le grade de Colonel en second dans la légion de M. le Chevalier de Luxembourg, & partit avec ce titre pour l'expédition de Jersey, où, pour me servir de son expres-

sion, il se promettoit de tuer beaucoup d'Anglois. Il s'étoit affublé d'un doliman bleu, & comme descendant de Mahomet, il portoit une bande d'étoffe verte sur son turban; il ne ressembloit d'ailleurs à nos Officiers que par les épaulettes. Emir-Suad étoit un homme d'environ quarante-cinq ans. Son extérieur annonçoit de la force & du courage. Le parti qu'il avoit pris de venir s'instruire en Europe, étoit alors sans exemple parmi ses compatriotes.

1781.

Pyramide élevée à Jersey en mémoire de cet événement.

Quoique le succès n'eût pas couronné l'expédition du Baron de Rullecourt, cette tentative ne laissa pas que d'allarmer les habitans de Jersey. Ils n'étoient point sans doute revenus de leur frayeur, lorsqu'en mémoire de cet événement, ils firent ériger une pyramide où se lisoit cette inscription:

» Ci gît le corps de M. le Baron
» de Rullecourt, Officier-Général
» françois qui, dans la nuit du 6
» Janvier 1781, envahit cette isle,
» à la tête de douze cens hommes,
» surprit le Gouverneur & les Ma-
» gistrats, & les fit prisonniers de

1781.

» guerre. Heureusement qu'au point » du jour, les François attaqués » par la garnison & la milice aux » ordres du brave Major Pierson, » qui perdit la vie dans cette glo- » rieuse entreprise, furent totale- » ment mis en déroute; le Gou- » verneur & les Magistrats recou- » vrèrent la liberté; & l'isle fut dé- » livrée par la destruction ou par » la captivité des envahisseurs; le » Baron de Rullecourt succomba; » & cette pyramide est moins un » monument érigé à la mémoire d'un » ennemi, qu'elle n'est, ô Jersey! » un avertissement pour vous & » pour vos enfans, de donner à » l'avenir plus d'attention à votre » sûreté »!

Expédition plus heureuse contre l'isle de Minorque

Si la France échoua dans cette tentative contre Jersey, elle fut plus heureuse dans son expédition concertée avec l'Espagne contre l'isle de Minorque, dont M. le Duc de Crillon se rendit maître sans trouver de résistance. L'Angleterre n'avoit pas même soupçonné la destination des troupes embarquées à Cadix pour cette grande entreprise; cependant il étoit difficile de prendre le

change sur l'objet de ce formidable armement. Lorsque l'armée des alliés se présenta devant Minorque, le Général Muray, qui commandoit dans l'isle, ne vit d'autre ressource pour sauver sa foible garnison composée en grande partie de Soldats invalides, que de se précipiter dans le fort Saint-Philippe, & d'abandonner ses provisions à l'ennemi, sans excepter l'apothicairerie, objet important, vu l'état de langueur & de maladie où se trouvoient la plûpart de ses Soldats. Entrons dans quelque détail sur cette importante expédition.

1781.

Sécurité funeste du Gouverneur.

Douze mille hommes bien aguerris s'étoient embarqués à Cadix, pour aller attaquer Minorque; & les trois mille tant Anglois qu'Hanovriens qui composoient alors la garnison de cette isle, ne devoient pas résister à des forces supérieures; la discorde régnoit parmi les troupes soudoyées pour la défendre, & la dyssenterie y faisoit de cruels ravages. Le Gouverneur occupé de ces deux fléaux au progrès desquels il opposoit toute sa prudence & toute son activité, s'endormoit dans une

1781. prières & de faire chanter le *Te Deum*. Le même jour il reçut, au nom du Roi d'Espagne, le serment de fidélité des habitans, & il n'eut pas besoin d'employer la violence; presque tous les Mahonnois rentroient avec plaisir sous la domination de leurs anciens Souverains. Les villes de Citadella & de Fornella s'étoient rendues sans coup férir, & toute l'isle fut soumise, à l'exception du fort Saint-Philippe. Le Duc de Crillon trouva dans le port cent navires, parmi lesquels il y avoit quatorze corsaires en armement. On prétendit qu'un bâtiment expédié de Gênes, avoit informé le Général Murray du dessein des Espagnols trois jours avant leur débarquement, mais que le Gouverneur ne tint aucun compte de cet avis. Lorsqu'il découvrit les vaisseaux ennemis, il n'eut que le tems de faire embarquer son épouse pour l'Italie, & d'enlever à la hâte quelques provisions de bouche. Il entra dans le fort sur les cinq heures du soir, une heure avant le débarquement de la première division espagnole.

l'exception du fort Saint-Philippe.

Cependant le Duc de Crillon alla reconnoître les fortifications de Saint-Philippe, & fit tous les préparatifs du siége qu'il devoit commencer à l'arrivée des secours attendus tant de la France que de l'Espagne. L'heureux début de son expédition fut un triomphe pour les deux Cours, & elles ne devoient pas négliger les moyens de la consommer; mais ce dernier pas étoit le plus difficile. Si, au premier moment de la descente, on s'étoit mis à la poursuite de la garnison, il est probable que dans le désordre & la confusion de cette surprise, on eût emporté, sans beaucoup d'efforts, la place où elle s'étoit réfugiée; mais on lui donna le tems de se reconnoître, & pour peu qu'ils missent d'ordre & de vigueur dans leur défense, les trois mille hommes retranchés dans cette forteresse, devoient y tenir longtems par le seul avantage de leur position. Le fort de Saint-Philippe est défendu par un rocher qui en rend les approches aussi périlleuses que difficiles: les glacis & le chemin couvert sont également taillés dans

1781.

Force de cette place.

1781. le roc, palissadés, minés, contre-minés & garnis de batteries de canon; de distance en distance s'élèvent de petits forts munis d'artillerie qui protégent les glacis & le chemin couvert. Chacun de ces ouvrages est entouré d'un fossé de vingt pieds de profondeur, creusé dans le roc vif, avec une galerie couverte à crêneaux pour se mettre à l'abri. Tous les ouvrages extérieurs ont des communications souterraines avec le corps de la place, où les troupes employées à sa défense, bravent, en quelque sorte, les insultes des assiégeans. Ces souterrains forment une espèce de labyrinthe, où sont creusés des puits à bascules, pour y arrêter l'ennemi, s'il parvenoit à s'en emparer. Le corps de la place environné d'un chemin couvert contreminé, est défendu par des contregardes & demi-lunes; les murailles sont taillées dans le roc, elles ont soixante pieds de haut, & le fossé qui les entoure en a trente-six de profondeur. Enfin la tour du fort Saint-Philippe est un quarré flanqué de quatre petits bastions, dont l'intérieur forme une

'armes qui peut avoir dix-rches d'étendue. Tous ces es, la plûpart taillés dans le ont, pour ainsi dire, à l'é- de la bombe. On portoit e cens mille livres sterling enses des fortifications ajou- 'isle Minorque, depuis 1756 1 jour où les Espagnols y leur débarquement. 1781.

Duc de Crillon avoit distri- najeure partie de ses troupes s différentes places de l'isle, u'il pouvoit en employer au e Saint-Philippe n'étoit point t pour l'enlever de vive il falloit des renforts con- les pour assurer la conquête iorque, & l'étendre à toutes ties; l'importance d'une telle tion compensoit bien les frais ntreprise. Ce n'est pas que pagnols eussent besoin d'un au port dans la Méditerranée; 'étoit pour eux un coup de d'enlever aux Anglois l'en- le plus avantageux de leur erce du levant. D'ailleurs de Minorque fournit tout i est nécessaire à la vie; elle

Productions de l'isle de Minorque.

1781. produit du bled, du vin, des fruits excellens. Tous les bestiaux y prospèrent; & en y donnant quelques soins, on y pourroit tirer un grand parti de la culture. Ses pâturages sont de la même nature qu'en Espagne; & pour y recueillir une laine aussi fine & aussi précieuse que celle de ce royaume, il suffiroit peut-être d'y transporter des brebis espagnoles. Cette isle abonde en poissons de toute espèce; on y trouve des mines de plomb & des carrières du plus beau marbre; ses fromages sont d'un goût exquis, & pourroient devenir un objet de commerce important. Elle fournit du miel & de la cire d'une très-bonne qualité; & ses oliviers seroient d'un grand produit, si la culture en étoit perfectionnée. Tous les avantages attachés à la possession de l'isle Minorque, justifient bien les efforts qu'on verra faire à l'Espagne pour en completter l'acquisition.

Renforts envoyés au Duc de Crillon.

Quatre mille hommes attendoient à Barcelone l'instant de mettre à la voile, pour aller renforcer l'armée du Duc de Crillon. La France avoit

le plus grand intérêt à ce qu'on achevât la conquête de Minorque ; & l'on s'appercevoit déjà sur nos côtes de l'heureux effet de l'invasion espagnole ; depuis que les corsaires de Mahon étoient enchaînés dans leurs ports, le commerce maritime du Languedoc commençoit à jouir d'une sécurité depuis longtems troublée par leurs pirateries. Pour en assurer la tranquillité, il falloit que les troupes françoises concourussent à la réduction du fort Saint-Philippe. En conséquence, l'ordre fut expédié dans nos ports de la Méditerranée, de frêter, jusqu'à la concurrence de huit mille tonneaux, des bâtimens destinés aux transports d'une armée auxiliaire de quatre ou cinq mille hommes. On avoit cru d'abord que cet embarquement se feroit sur des navires espagnols ; mais le transport de la grosse artillerie qu'on fit passer de Barcelone en employa un grand nombre, & il fut décidé que la division françoise s'embarqueroit à Toulon vers la fin du mois de Septembre. Comme on l'a dit, le Duc de Crillon n'attendoit

1781.

1781. que ces renforts pour commencer le siége, & cette nouvelle expédition suivit de près le débarquement des troupes combinées. Il devoit s'écouler encore plusieurs mois avant que toute l'isle passât sous la domination des Espagnols.

Danger pour le riche convoi de la Havane.

Leurs vaisseaux couvroient les mers d'Europe, & la flotte angloise qui venoit de mettre à la voile pour aller secourir la place assiégée, ou pour intercepter le riche convoi de la Havane, se vit forcée de rentrer dans le port, & de laisser le champ libre aux croisières des escadres ennemies. Mais les ouragans ordinaires à l'approche de l'équinoxe, suspendirent les opérations navales de la France & de l'Espagne, & tous leurs vaisseaux plus ou moins mal-traités par les tempêtes, gagnèrent la rade sans attendre l'arrivée de la flotte espagnole. On avoit d'autant plus lieu de craindre pour cette flotte, que les escadres combinées devoient employer beaucoup de tems à se réparer, & que les vaisseaux anglois, pouvoient, à la faveur de cette circonstance, se rendre

rendre maîtres de la mer, & par conséquent tenter avec succès d'enlever le convoi espagnol. D'ailleurs l'occasion étoit favorable pour secourir Gibraltar & reprendre Minorque; mais les Anglois n'entreprirent aucune de ces opérations, & leur grande flotte consuma ce tems précieux en de vaines croisières sur les côtes d'Irlande, dans l'unique vue de donner la chasse à nos corsaires, & de les écarter de ces parages: c'étoit bien des frais pour un si petit objet. Il est à remarquer que dans toute cette campagne d'Europe, les grandes flottes ne prirent aucune part aux expéditions qui méritent l'attention de l'Histoire. 1781.

La France ne paroissoit occupée que du soin de conserver sa supériorité dans les deux Indes. On travailloit dans le port de Brest, avec la plus grande célérité, à l'équipement des escadres qui devoient escorter les convois. Cette activité faisoit espérer qu'elles seroient en état de mettre à la voile avant la fin de Novembre. Ce ne fut que dans le mois suivant qu'elles appareillèrent au nombre de deux vaisseaux

On équipe des flottes pour les deux Indes.

1781. ſeulement pour les Indes orientales, ſavoir, l'Illuſtre & le Saint-Michel; & de ſept pour les Antilles, ſous les ordres du Marquis de Vaudreuil, dont le convoi étoit de cent dix-huit tranſports chargés de neuf mille hommes, d'un train d'artillerie conſidérable, de munitions & d'approviſionnemens de toute eſpèce. Moyennant ce renfort, la marine françoiſe aux Indes occidentales devoit ſe porter à trente-huit vaiſſeaux de ligne. M. de Guichen avoit convoyé la flotte de l'Inde juſqu'à l'un des caps; il s'en ſépara pour aller joindre l'armée eſpagnole à Cadix, où il conduiſit treize vaiſſeaux & quelques frégates.

On arme vingt-deux vaiſſeaux dans les ports d'Angleterre.

Tandis que MM. de Guichen & de Vaudreuil diſpoſoient tout pour le départ des convois, on s'occupoit tant à Ports-Mouth qu'à Plymouth de la réparation des vaiſſeaux que l'Amiral Darby venoit de ramener dans ces ports, & dont une partie étoit deſtinée pour les deux Indes, & le reſte pour la défenſe de Gibraltar; la totalité de l'armement pouvoit ſe monter à

vingt-deux vaiſſeaux de ligne. Le plan du Miniſtère étoit d'en confier d'abord le commandement en chef à l'Amiral Rodney nouvellement arrivé des Antilles, & qui avoit ordre d'y retourner avec le Formidable & cinq autres vaiſſeaux du même rang. La diviſion pour l'Inde étoit d'un pareil nombre de vaiſſeaux; elle avoit pour Commandant Sir Richard Bickerton qui devoit monter le Gibraltar. Suivant le même plan, le reſte de la flotte alloit mettre en mer ſous les ordres de l'Amiral Kempenfelt. On varioit ſur la premiere deſtination de ces dix vaiſſeaux, que les uns envoyoient devant Breſt, & les autres à la rencontre des cent trente-cinq voiles parties de Saint-Domingue le 25 Octobre ſous l'eſcorte des vaiſſeaux de guerre aux ordres du Chevalier de Botderu. On portoit à ſoixante-dix millions la valeur de cette riche flotte qui, au grand regret des Anglois, arriva le 7 Décembre à Breſt, ſans aucun événement fâcheux.

1781.

La diviſion de Kempenfelt, où l'Amiral Roſſ commandoit en ſecond, devoit ſortir avant les autres,

Rencontre des eſcadres de Guichen & de Kempenfelt.

& tenter quelqu'entreprise en attendant
1781. qu'elles fussent prêtes à mettre à la voile. La rade de Cadix étoit le point de réunion, & l'on se proposoit d'y bloquer les flottes espagnoles avec les vaisseaux de ligne, tandis que les frégates seroient employées à ravitailler Gibraltar & le fort Saint-Philippe. Quel que dut être le succès de cette tentative, les Amiraux Ross & Kempenfelt avoient ordre de regagner les ports d'Angleterre après cette opération, & tandis que Rodney & Bickerton suivroient la route de leur destination respective. L'escadre de ce dernier ne se chargeoit point du transport des troupes qui, au nombre de cinq mille quatre cens hommes, furent réparties sur les trente navires de la Compagnie déjà rassemblés à Spithead. Ce plan n'eut pas son exécution dans toute son étendue. Des raisons que nous toucherons ailleurs, empêchèrent l'Amiral Rodney de partir à l'époque convenue. Le départ de l'Amiral Bickerton fut aussi différé, & ce retard qui avoit été prévu, facilita les moyens de renforcer l'es-

cadre de Kempenfelt. Il ſortit de Ports-Mouth le 2 Décembre avec douze vaiſſeaux de ligne, un de cinquante canons, quatre frégates de trente-ſix & le brûlot la Tiſiphone. Les avis étoient partagés ſur la deſtination de cette eſcadre, dont la croiſière ne parut point d'abord avoir d'objet particulier. Quoi qu'il en ſoit, M. de Guichen & l'Amiral Kempenfelt ſe rencontrèrent le 12 à cinquante lieues au Sud d'Oueſſant; & telles furent les circonſtances de cette rencontre, ſuivant la relation de l'Amiral anglois.

1781.

Rapport de Kempenfelt.

« La frégate qui étoit à la découverte du côté du vent, ſignala, dit-il, une flotte dans la partie du Sud-Eſt. Le vent ſouffloit alors de ce côté; je fis ſignal aux vaiſſeaux à deux ponts & aux frégates de donner chaſſe, & chargeai le Victory de voiles. A neuf heures du matin, nous diſtinguâmes que la flotte ennemie alloit vent largue, & gouvernoit vers l'Oueſt. Une heure après, j'obſervai pluſieurs vaiſſeaux fort en avant du reſte, & qui ſe formoient en ordre de bataille; je fis

le signal pour former la ligne; mais
1781. voyant la possibilité de passer entre les vaisseaux de guerre françois & une grande partie de leur convoi, je continuai de forcer de voiles dans la vue de les couper; & j'y réussis en partie: plusieurs amenèrent pavillon. Comme le jour baissoit, qu'il ventoit frais, & que le tems étoit nébuleux, tous ces navires ne tombèrent point en notre possession. Le lendemain, au point du jour, nous apperçûmes l'ennemi sous le vent. Je formai encore la ligne; mais ses forces me parurent tellement supérieures aux miennes, que je ne crus pas convenable de hasarder une action ».

Le Marquis de Vaudreuil sauve le convoi.

Lors de cette rencontre, le convoi françois se trouvoit séparé par un coup de vent, de la forte escadre qui le protégeoit; l'Amiral Kempenfelt saisit ce moment pour l'attaquer avec six vaisseaux, ce qui lui réussit au-delà de ses espérances; il enleva quinze bâtimens de transport chargés de troupes & de munitions de toute espèce. Cette entreprise courageuse & bien conduite, fit le plus grand

honneur à l'Amiral anglois qui, sans doute, auroit donné plus de suite à cette expédition, si le Marquis de Vaudreuil, avec deux seuls vaisseaux, n'avoit trouvé le moyen d'arrêter les progrès de l'escadre britannique. La tempête avoit dispersé le reste du convoi, dont une partie regagna les ports de France avec beaucoup de peine; quelques autres bâtimens se rallièrent sous l'escorte des vaisseaux de M. de Vaudreuil, & se rendirent à la Martinique avec ce Général. 1781.

Reproches faits au Comte de Guichen.

Cet événement fâcheux, mais inévitable, donna lieu à quelques reproches contre M. de Guichen. On prétendit que l'Amiral Kempenfelt croisoit à la hauteur de Brest, lors de la sortie du convoi; qu'il étoit facile au Général François de combattre ou d'écarter l'escadre ennemie, & qu'il fut inexcusable d'avoir perdu de vue les vaisseaux confiés à sa protection. Pour faire tomber ces clameurs vaines & populaires, il suffisoit de répondre que la mission de M. de Guichen n'étoit pas d'attaquer l'escadre angloise, dont il ignoroit d'ail-

1781. leurs la position; & quant à la dispersion du convoi, que ce malheur fut l'ouvrage d'une tempête, accident que toutes les précautions d'un Géneral ne sauroient prévenir. Au reste, les Anglois eux-mêmes ne se méprirent point sur la nature de cet événement, & le Marquis de Rockingham, à la Chambre des Pairs, en prit occasion de reprocher aux Ministres leur négligence à prévenir les malheurs de l'Angleterre.

On fait aux Ministres d'Angleterre des reproches mieux fondés, à la Chambre des Pairs.

» N'est-il pas honteux, dit-il, » que partout nous soyons écrasés » par la supériorité de l'ennemi, & » que les sommes immenses annuel» lement votées pour l'entretien & » l'accroissement de notre marine » ne produisent que la honte de la » fuite ou les désastres de la ruine. Ce » qui vient de se passer est d'une né» gligence, dont on n'a point d'exem» ple. Il y a plus de six semaines qu'on » savoit en Russie, au fond de la Si» bérie, dans tous les coins de la » terre qu'il y avoit dans le port de » Brest vingt-deux vaisseaux de li» gne prêts à mettre en mer. Quelle » force nos sages Ministres oppo-

ıt-ils à cet armement formida-
;? Douze vaiſſeaux de ligne & 1781.
de cinquante canons! Ils font
tir le contre-Amiral Kempen-
t avec ces treize vaiſſeaux;
pour couvrir leur coupable
nduite, ils répandent le bruit
e l'eſcadre françoiſe n'eſt com-
ſée que de treize vaiſſeaux
érieurs en force: une victoire
mplette doit ſignaler, diſent-
, cette rencontre; on célé-
: déjà ce triomphe annoncé
nme certain. —— Les dépê-
:s du contre-Amiral arrivent!
ən de tout cela: au lieu d'une
toire, elles nous annoncent
e retraite prudente. —— Oh!
s-prudente en vérité.» De cette
ıite de l'Amiral Kempenfelt,
larquis de Rockingham & les
es membres de ſon parti infé-
nt la néceſſité d'expulſer les
iſtres ou de refuſer les ſubſides.

Débats ſu le même ſujet, à la Chambre des Communes.

ı ſéance des Communes du 20
embre fut encore plus orageuſe.
Grey Cooper ayant propoſé
orme de motion, qu'avant de
cette ſéance, la Chambre s'a-
nât au 22 Janvier. « Juſte ciel!

1781. » s'écria le ſieur Byng, l'honorable
» membre qui ôſe faire une motion
» de cette eſpèce, ignore ſans doute
» le dernier affront que vient de re-
» cevoir le pavillon britannique,
» la derniere tache qu'a imprimée
» ſur nous la coupable négligence
» du Bureau de l'Amirauté; s'il en
» étoit inſtruit, il ne propoſeroit
» pas de nous ſéparer avant que la
» nation ſoit ſatisfaite ſur le der-
» nier objet de ſes allarmes, avant
» qu'on ait fait une enquête rigide
» ſur la croiſière de l'Amiral Kem-
» penfelt, avant que l'Univers ſa-
» che comment il eſt poſſible que
» de vingt-huit vaiſſeaux de ligne
» en état de ſervice immédiat, l'A-
» mirauté n'ait détaché que douze
» vaiſſeaux contre une eſcadre fran-
» çoiſe, dont la force ſupérieure de
» huit vaiſſeaux étoit connue de tou-
» te la terre. Se ſéparer ! aller cher-
» cher les loiſirs de la vie champêtre !
» tandis que l'Empire ébranlé juſ-
» ques dans ſon centre, chancelle
» ſur ſes fondemens ! ah ! qu'il ne
» ſoit pas dit; que la poſtérité ne
» diſe pas un jour que dans ce mo-
» ment d'allarmes, nous avons aban-

» donné les reftes de l'Empire aux » mains qui l'ont démembré : gar- » dons-nous bien de nous ajourner, » quand ce ne devroit être que » pour un jour, que pour une heure ! » conftatons d'abord que la der- » niere humiliation que nous ve- » nons de recevoir, eft l'effet de » la négligence de quelque dépar- » tement : puniffons cette négli- » gence, quels que puiffent être ceux » qui s'en font rendu coupables : » occupons-nous enfuite des moyens » de réparer la faute, s'il nous refte » quelques moyens de cette ef- » pèce : en un mot, tâchons de » mettre notre marine fur le pied » refpectable où elle devroit être ; » mais fur - tout commençons par » l'enquête, & ne nous ajournons » que lorfqu'elle fera finie ».

1781.

Apologie de Lord Sandwich.

Lord North n'en demanda pas moins l'ajournement pour le 21 Janvier ; & après avoir juftifié Lord Sandwich, & déclaré en fon nom qu'il étoit prêt à fubir l'enquête la plus rigide, il obferva que le moment d'inftituer une pareille enquête ne lui paroiffoit pas devoir être celui où la plûpart des mem-

bres étoient déjà ſortis de la ville.
1781. M. Fox prit la parole, & dans la chaleur de ſes déclamations anti-miniſtérielles, il accuſa le premier Lord de l'Amirauté d'une trahiſon manifeſte relativement à l'expédition du contre-Amiral Kempenfelt; & ſe tournant du côté de Lord North, il le déclara complice de ce délit, s'il ne ſe déſiſtoit de ſon premier avis ſur l'ajournement. Comme membre de l'Amirauté, Lord Mulgrave crut qu'il étoit du devoir de ſa place d'entrer avec quelque détail dans la juſtification anticipée de Lord Sandwich; & d'abord, il établit que c'étoit le Gouvernement & non le Bureau de l'Amirauté qui avoit déterminé la meſure des forces deſtinées à l'expédition de l'Amiral Kempenfelt, & réduiſit ainſi la queſtion. » L'A- » mirauté a-t-elle mis de la négli- » gence dans l'équipement de l'eſ- » cadre, dont la force avoit été dé- » terminée par le Gouvernement? » Du moment, continua-t-il, où » l'ordre a été notifié à l'Amirauté, » on n'a pas perdu une minute. » L'Amiral Darby n'eſt rentré dans

» nos ports que le 6 Novembre, » & depuis cette époque jusqu'au 1781. » 2 Décembre, les vaisseaux desti- » nés à former l'escadre du contre- » Amiral Kempenfelt, ont été mis » en état d'appareiller. Assurément » on ne pouvoit employer plus de » diligence dans l'équipement de » l'escadre. La seconde question à » faire, question à laquelle l'Ami- » rauté pourroit se dispenser de ré- « pondre, est celle-ci : pourquoi » n'envoyer que douze vaisseaux » contre une escadre qu'on savoit » être forte de dix-neuf ou vingt ? » La preuve qu'on l'ignoroit, c'est » qu'on n'a détaché que ces douze » ou treize vaisseaux. D'après tou- » tes les informations reçues dans » les divers Bureaux, il a paru que » douze vaisseaux de ligne & un de » cinquante canons suffisoient pour » une expédition dans laquelle il » s'agissoit de bloquer ou d'atta- » quer un nombre égal de vaisseaux » moins forts embarrassés d'un nom- » breux & pesant convoi ; mais en- » core une fois l'Amirauté n'a dû » agir que d'après les ordres du » Gouvernement, qui voyoit le

» mieux dans le parti qu'on a pris :
1781. » or quand on a tout fait pour le
» mieux, on n'a rien à se reprocher.
» Cette supériorité de nombre que
» les flottes ennemies conservent
» sur nous en Europe & ailleurs,
» est une calamité sans doute; mais
» est-il au pouvoir de la sagesse hu-
» maine de prévenir des calamités
» de cette espèce? Cet ascendant
» actuel de la Maison de Bourbon
» m'étonne d'autant moins, que je
» vois, en consultant l'histoire, qu'elle
» l'a toujours eu sur nous & même
» sur l'Angleterre & la Hollande
» réunies, toutes les fois que n'é-
» tant point distraites par une
» guerre continentale, elle a pu
» tourner ses efforts du côté de sa
» marine. De notre part, on a fait
» des prodiges, on a mis nos for-
» ces navales sur le pied le plus res-
» pectable où elles aient jamais
» été portées, à aucune époque
» des guerres précédentes. A-t-on
» pu faire davantage? je n'en crois
» rien. Témoin des efforts qui se
» font faits, je suis étonné de ce
» qu'on a pu tant faire; & je ne
» hasarde pas mon opinion légere-

» ment, lorſque je poſe en fait que » jamais premier Lord de l'Amirauté » britannique n'a mieux mérité de » la patrie par ſon zèle, ſon acti» vité infatigable, les reſſources » puiſſantes de ſon génie, que le » premier Lord actuel de l'Ami» rauté ». 1781.

Vaughan & Ferguſon ſe plaignent de Rodney. Sujet de leurs plaintes.

Cette apologie de Lord Sandwich n'appaiſa point les mécontens, & l'on continua de s'en prendre à lui de la foibleſſe d'une eſcadre qu'il étoit d'autant plus aiſé de fortifier, que pendant toute ſa croiſière, la diviſion avoit dû reſter oiſive, ou dans le port ou dans la baie de Cauſand, où elle attendoit pour mettre à la voile, un renfort détaché de l'eſcadre même de l'Amiral Kempenfelt. Quoi qu'il en ſoit, bien des gens doutoient encore du prochain départ de Rodney: cet Amiral à peine arrivé des Indes occidentales, eut à répondre aux inculpations du Général Vaughan, & aux récriminations du Colonel Ferguſon, ci-devant Gouverneur de Tabago. Le premier avoit droit de ſe plaindre, & ſe plaignit en effet qu'à leur départ des

1781. Antilles, au lieu de le prendre ſur ſon bord, l'Amiral l'avoit relegué ſur une des petites frégates, qui, avec le Penther de ſoixante canons, étoient ſeules chargées d'eſcorter la flotte des iſles ſous le vent, tandis que le Gibraltar que montoit Rodney avoit pris les devants pour mieux éviter le danger auquel il ne craignit pas d'expoſer le convoi qu'il abandonnoit. Les négocians intéreſſés au ſort de la flotte, jetèrent d'abord les hauts cris; ils diſoient publiquement que l'Amiral les avoit ſacrifiés à ſon intérêt perſonnel. Le choix qu'il avoit fait du Gibraltar, vaiſſeau de quatre-vingt canons, & l'un des meilleurs voiliers de l'eſcadre, déplaiſoit à tous les bons patriotes, qui, ſans avoir un intérêt direct au ſort de la flotte des iſles ſous le vent, en prenoient aux affaires de l'Etat en général. Tous ſe plaignoient du vuide irréparable que l'abſence d'un vaiſſeau de cette force devoit laiſſer dans l'eſcadre confiée à l'Amiral Hood. Les deux Généraux Rodney & Vaughan étoient revenus très-mécontens l'un de l'autre, & l'on s'at-

tendoit à les voir animer par des accusations respectives, les débats 1781.
parlementaires auxquels leur conduite à Saint-Eustache n'avoit déjà que trop fourni de matière. Plusieurs Anglois avoient des droits à réclamer sur les prises faites dans cette isle, & vendues si précipitamment au profit des Généraux. En vendant ces prises, on avoit d'ailleurs manqué l'objet de la conquête, celui d'ôter aux Américains les ressources qu'ils tiroient de Saint-Eustache. « Je veux bien » croire, disoit le Comte de Shel- » burne à la Chambre des Pairs, » que nos Généraux ont vendu leur » butin à des neutres; mais pou- » voient-ils ignorer que c'étoit pour » le compte des Américains que les » neutres achetoient? »

Le produit de cette vente pouvoit être un objet si considérable pour Vaughan & Rodney, qu'en supposant les prises confirmées par une Cour de Justice, ils devoient partager, disoit-on, huit cens mille livres sterling, somme immense, dont n'approcha jamais la fortune tant reprochée au Duc de Marlboroug, quoi

1781. qu'il l'eût acquise en dix campagnes qui le couvrirent de gloire.

La majorité est contre l'enquête proposée à ce sujet.

La querelle de Rodney & de Ferguson devoit porter sur un objet moins compliqué, mais d'un intérêt qui touchoit sensiblement l'honneur du Colonel. Dans une lettre officielle sur la prise de Tabago, l'Amiral avoit témoigné tant de surprise de la reddition de cette isle, qu'il lui étoit échappé de dire, qu'il falloit des évènemens bien extraordinaires pour la justifier. Cette phrase étoit susceptible de toutes les interprétations qu'on vouloit y donner, & l'ancien Gouverneur sembloit devoir exiger une satisfaction légale qui ne pouvoit avoir lieu qu'après une instruction, dont les détails non moins scandaleux que ceux du procès de Keppel & de Palliser, auroient donné une seconde fois l'Angleterre en spectacle ; mais cette affaire s'accommoda sans bruit ; & quant à celle de Saint-Eustache, elle n'eut d'autre effet que de suspendre le départ de Rodney pour les Indes occidentales. Cependant le vendredi 30 Novembre, M. Burke avoit proposé

la Chambre des Pairs une enquête 1781.
ui, sans exiger la présence de Amiral, pût être conduite sur les ièces & documens qu'il auroit iissés entre les mains d'un ami. La iotion qu'on fit à ce sujet, le iardi suivant, eut le sort de toutes elles de l'opposition; le nombre es voix contre l'enquête, fut su-érieur de soixante-quatorze. Pour ien juger à quel point Rodney, Vaughan & Ferguson méritoient le lâme ou l'indulgence du Gouver-iement, il faut consulter l'Histoire lans plusieurs circonstances des expéditions de Saint-Eustache & le Tabago, dont on ne parle ici que par anticipation; mais auxquelles on se propose de revenir, après avoir esquissé les opérations de la campagne, dont l'Europe fut le théâtre.

Campagne d'Europe. Combat de Dogger-Bank.

La fortune avoit eu sans doute beaucoup de part à la rencontre de MM. de Guichen & Kempenfelt; il n'en fut pas ainsi du combat de Dogger-Bank, le plus vif & le plus meurtrier de toute cette guerre. Il avoit été projeté dans le Cabinet de Saint-James, sur le plan général qu'on s'étoit fait en Angleterre,

même avant la rupture de la Hollande, de se récupérer avec cette nation de toutes les pertes qu'on faisoit avec les autres Puissances belligérantes. En conséquence des mesures dirigées de longue main contre les Hollandois, une flotte angloise aux ordres du Vice-Amiral Parker, de beaucoup supérieure à la leur, vint les attaquer avec l'avantage du nombre & la confiance de sa force; mais les Hollandois avoient celle du courage au même degré que l'ennemi, & ce courage leur suffit pour n'être pas vaincus. Comme on l'a dit, l'action fut longue & meurtrière, & les deux flottes se séparèrent fort maltraitées de part & d'autre; elles étoient dans une égale impuissance de continuer ce combat, dont l'importance justifie l'exposé qu'on va présenter au lecteur.

Relation de ce combat. Dans la matinée du 5 Août, à la pointe du jour, l'escadre du Texel composée de sept vaisseaux de guerre, se trouvant au cinquante-cinquième degré de latitude septentrionale, apperçut au Nord-Nord-Ouest, un grand nombre de

ıvires étrangers; & ſur le champ
Contre-Amiral Zoutman, fit 1781.
gnal de ſe former en ligne de bataille. Il ſut bientôt par le rapport
ı cutter l'Ajax, que la flotte étranère étoit un convoi ennemi qui
roit fait voile du Sund le 26
ıillet, ſous l'eſcorte de onze vaiſaux de guerre anglois. A ſix
eures & demie, ſept de ces vaiſaux arborèrent leurs pavillons,
: le convoi reſtant au vent, ils
ortèrent ſur l'eſcadre hollandoiſe
ui vint ſe ranger en bataille à
Eſt-Sud-Eſt, après avoir éloigné
es navires marchands. L'action
ommença ſur les huit heures; le
eu devint très-vif, & toute la ligne
ollandoiſe fut bientôt engagée.
Elle étoit compoſée des vaiſſeaux
e Prince Héréditaire, l'Amiral
Général, l'Argo, le Batave, l'Amiral Ruyter, la Hollande & l'Amiral Piet-Heln. Ce combat dura
uſqu'à onze heures & demie. Tous
es vaiſſeaux hollandois étoient déſemparés, & hors d'état de pouvoir manœuvrer; mais l'eſcadre
angloiſe avoit encore plus ſouffert,
quoiqu'elle fut égale en nombre

1781. de vaisseaux & supérieure en force de trente-quatre ou trente-six canons. Elle eut sept cens hommes tués ou blessés, & la perte du Contre-Amiral Zoutman fut d'un cinquième moins considérable; il eut d'ailleurs l'avantage de rester maître du champ de bataille. On ne peut trop exalter la valeur des Officiers & la bravoure des équipages dans cette glorieuse défense de l'escadre du Texel; & l'on est en droit d'en inférer, que si les vaisseaux de la Meuse avoient pu se joindre à ceux d'Amsterdam, les seuls qui se trouvèrent à l'affaire de Dogger-Bank, les Hollandois auroient sans doute remporté une victoire complette. Cette réunion n'avoit pas eu lieu, par une négligence qui excita en Hollande une espèce de rumeur publique. Pour l'étouffer, on fit insérer dans les gazettes cette apologie des Magistrats qui, sans doute, n'y trouva d'accès que sous les auspices de l'autorité. » Comme il se répand » que les vaisseaux de la Meuse & » de Middelbourg qui devoient se » réunir à l'escadre du Texel, ont

Apologie des Magistrats hollandois.

çu depuis un contr'ordre à cet ard ; c'est pour nous une satisfac- 1781.
n particulière de pouvoir assu- : le public, d'après les infor- itions les plus authentiques, e de telles assertions sont des- uées de tout fondement & ab- ument contraires à la vérité ; e les ordres donnés plus d'une is aux vaisseaux de la Meuse, joindre le convoi du Texel, it manqué leur effet par bstacle des vents & de plu- eurs autres circonstances égale- ent contraires, telles que le inger de la province de Zélande ii, menacée dans le même tems, r une escadre angloise, n'auroit i se prêter à ce qu'on diminuât : nombre des vaisseaux qui ouilloient alors dans sa rade. est très-fâcheux, sans doute, ue ces circonstances aient em- êché de rendre l'escadre hollan- oise assez forte, pour remporter ir l'ennemi une victoire non noins utile que glorieuse ».

Murmures contre Sandwich.

Tandis que la Hollande mur- iroit contre ses Magistrats, & les cusoit d'avoir laissé échapper une

1781. aussi belle occasion de battre l'ennemi, on faisoit en Angleterre les mêmes reproches au Comte de Sandwich qui, disoit-on, avoit négligé de renforcer l'escadre britannique de trois vaisseaux qui étoient à portée de s'y joindre, & qui par cette réunion auroient nécessairement décidé la victoire en faveur des Anglois. Quoi qu'il en soit de ces reproches injustes ou légitimes, ce premier essai des armes hollandoises fut glorieux à la République, & fera sans doute époque dans les Annales de l'Histoire qui citera l'affaire de Dogger-Bank, comme un témoignage honorable pour les Hollandois, qu'ils n'ont point dégénéré de la valeur de leurs ancêtres, & qu'ils seroient encore ce qu'ils furent autrefois, si le malheur des tems n'eût enchaîné leur courage, & dirigé leur activité vers des objets étrangers à la gloire militaire.

Récompenses accordées aux Officiers de l'escadre hollandoise.

Cependant la bonne conduite de l'Amiral Zoutman & la bravoure des Officiers, Matelots & Soldats qui l'avoient courageusement secondé dans l'action du 5, leur donnoient des titres à la reconnoissance de

1781.

: la nation. Leurs Hautes-Puiſſan-
:s ſe firent un devoir de tranſmettre
chacun d'eux quelque témoignage
ırticulier de la ſatisfaction publique;
: tous ces braves Hollandois furent
lus ou moins récompenſés ſuivant
:urs titres & l'importance de leurs
:rvices. Conformément à la pro-
oſition qui en avoit été faite aux
:tats-Généraux par Son Alteſſe
: Prince d'Orange, Zoutman fut
levé au grade de Vice-Amiral, &
:s trois plus anciens Capitaines de
on eſcadre furent nommés Contre-
Amiraux extraordinaires. Tous
uatre reçurent en préſent, ainſi
ue les autres Capitaines, une mé-
laille d'or de la valeur de treize
:ens florins; il fut accordé deux
nois de gages à chacun des Offi-
ciers, Matelots & Soldats qui avoient
partagé la gloire & les périls de
cette journée mémorable.

Honneurs rendus à Hyde-Parker.

En payant aux Hollandois le tribut d'éloges qui leur eſt dû, nous rendrons aux équipages de l'eſcadre angloiſe un hommage également impartial. Leur valeur s'étoit ſignalée dans cette rencontre avec un éclat qui leur mérita la diſtinc-

tion bien flatteuſe de la voir cou-
1781. ronnée par les mains du Roi d'Angleterre en perſonne. Georges III, accompagné du Prince de Galles, s'étoit tranſporté à Sheerneſs afin de juger par lui-même de l'état de la flotte qui venoit de s'y réfugier en grande partie. Il y trouva pluſieurs vaiſſeaux dans un état déplorable. Le Berwick avoit ſes ſabords enfoncés, tous ſes agrès en pièces, ſon beaupré & ſon grand mât emportés, le corps criblé de boulets. La Princeſſe Amelia de quatre-vingt canons, ne faiſoit que de joindre, & l'on peut juger de ſa ſituation par ſon retard. Le Preſton avoit reçu trente-quatre boulets de quarante-deux à ſa flottaiſon, & perdu ſon grand mât & ſon beaupré ; ſes autres mâts, vergues, agrès étoient conſidérablement endommagés. Le Buffalo n'avoit guère moins ſouffert, & l'on en peut dire autant des autres vaiſſeaux ; mais les équipages faiſoient encore bonne contenance. Touchée de ce ſpectacle, Sa Majeſté ordonna que l'Amiral paſſât ſur l'Yacht qu'elle montoit ; elle

reçut tête découverte, & lui les remerciemens les plus affectueux. On dîna sur ce vaisseau que le Roi quitta pour se rendre à bord de l'Amiral, où l'on rassembla les principaux Officiers de l'escadre. Le cercle étant formé, Sa Majesté se plaça sous l'étendard royal, & donna l'accollade au brave Parker, qui fut créé Chevalier au bruit des acclamations de tous les équipages, & des salves de tous les canons de la flotte. Il y avoit de quoi animer Hyde Parker à la poursuite des nouveaux ennemis, sur qui la Grande-Bretagne avoit sur-tout à cœur de faire tomber les plus terribles coups de la guerre; mais cette démarche du Roi d'Angleterre & les circonstances honorables qui l'accompagnoient, n'appaisèrent point le juste ressentiment du Vice-Amiral qui, piqué d'avoir manqué la victoire par la faute du ministère (1), donna sa démission & se retira du service. Les Anglois eurent quatre cens 1781.

(1) Parker avoit demandé à l'Amirauté les vaisseaux de renfort, qu'il ne put obtenir.

1781. quarante-cinq hommes tués ou bleſſés dans le combat opiniâtre de Dogger-Bank ; & la flotte hollandoiſe ſe vit hors d'état de pourſuivre ſon voyage dans la Baltique ; elle reprit ſa route pour le Texel, où elle rentra avec ſon convoi. Un de ſes vaiſſeaux de guerre avoit coulé bas dans ce trajet.

Rencontre de deux frégates angloiſes & de deux hollandoiſes.

Ce plan de deſtruction & de vengeance dirigé particulièrement contre la Hollande, eut dans les mers d'Europe ſa principale exécution contre les vaiſſeaux de la République qui, dans la confiance d'une pleine paix, & ſe repoſant ſur la foi des traités, regagnoient leurs ports ſans protection & ſans eſcorte; mais dans les quatre parties du Monde, les Hollandois ſoutinrent glorieuſement l'honneur de leur pavillon, toutes les fois qu'ils eurent à combattre des ennemis reconnus. Dans la matinée du 30 Mai, il y eut un combat ſanglant entre les deux frégates angloiſes la Flora & le Creſcent, l'une de trente-ſix & l'autre de vingt-huit canons ; & le Briel & le Caſtor vaiſſeaux hollandois qui n'en montoient que

;t - six. Le Briel n'en força pas
ns le Crescent à se rendre. Le 1781.
or fut moins heureux ; mais
frégate n'amena pavillon
la dernière extrêmité. Lors-
lle se rendit à la Flora, elle
t perdu son Capitaine &
de soixante hommes de son
page. Cependant ces deux
:s ne restèrent point aux vain-
ırs. La frégate le Briel étoit
ıaltraitée, qu'elle se vit hors
at de prendre possession du
:scent. Elle n'avoit plus ni mâts
ouvernail, & ce fut avec beau-
p de peine qu'elle arriva jusqu'à la
e de Cadix où elle vint se réparer.
ant à la frégate le Castor, voici
nme elle fut dégagée. Après
re ragréés de leur mieux, les
ıx bâtimens anglois voguoient
ec leur prise par le degré de
itude 47. n. lorsqu'ils décou-
irent dans la matinée du 19 Juin,
ux vaisseaux qui leur donnoient
chasse. Le Capitaine anglois Wil-
m Peer qui commandoit la Flora,
ra vent - arrière & se porta vers
Crescent & le Castor, se flattant
ıe l'apparence de leur force réunie

1781. pourroit ralentir l'ardeur de la poursuite. Il se trompa ; les vaisseaux ennemis continuèrent la chasse, & le Capitaine anglois ne jugeant pas qu'il fut prudent de hasarder une action, fit prendre à chacun de ses vaisseaux une direction différente ; mais il eut la mortification de voir le Castor repris par une des frégates françoises, tandis que l'autre poursuivoit le Crescent qui ne paroissoit pas devoir lui échapper.

L'état des morts & des blessés fut à-peu-près égal, c'est-à-dire, d'environ cent hommes de part & d'autre ; mais il fut glorieux pour les Hollandois d'avoir pu disputer la victoire à pertes égales, avec un ennemi qui dans cette nouvelle rencontre leur étoit bien supérieur en forces. On ne craint pas de répéter que pendant toute cette campagne, l'Angleterre n'eut d'autre avantage sur la Hollande que celui de combattre des ennemis sans défense : tous les Hollandois dispersés sur les mers lointaines se croyoient encore les alliés de la Grande-Bretagne.

1781.

Le Duc de Richmond protege les Hollandois prisonniers en Angleterre.

Graces à cette erreur des Hollandois, les Anglois avoient fait beaucoup de prises sur la marine commerçante des sept Provinces-Unies, & par conséquent un grand nombre de prisonniers, dont le traitement ne fut pas toujours conforme aux loix que l'humanité prescrit même envers des ennemis vaincus. Pour adoucir le sort de leurs malheureux compatriotes, une souscription de cinq cens mille livres fut proposée aux habitans d'Amsterdam & remplie au profit des Matelots hollandois détenus prisonniers en Angleterre. Le Duc de Richmond, à qui l'on avoit cru devoir s'adresser pour cet objet louable, voulut bien se charger de veiller à ce que les deniers fussent appliqués à leur véritable destination; & il s'acquitta de ce soin avec un zèle qui prouva bien que son humanité ne connoissoit pas d'acceptions. Sans en être moins attaché à sa patrie, il s'établit, en quelque sorte, le protecteur de ses ennemis désarmés. Il voyoit dans les Hollandois d'anciens alliés, que des provocations intolérables avoient

1781. entraînés malgré eux dans la confédération des Puiſſances liguées contre la Grande-Bretagne. Cette conſidération étoit faite pour tempérer les fureurs de la vengeance, auxquelles l'Angleterre ſe portoit avec une affectation barbare contre la ſeule nation, dont elle eût pu conſerver l'alliance. Mais encore une fois, elle ne pardonnoit point aux Hollandois d'avoir refuſé de ſe précipiter avec elle dans un abyme d'où ils n'auroient pu la tirer; & ce fut le motif de cette animoſité, dont ils devinrent l'objet dans les deux Continens. Elle ſe ſignala particulièrement aux Indes occidentales; & la priſe de Saint-Euſtache fut accompagnée de circonſtances atroces qui auroient flétri la gloire des vainqueurs, s'il y avoit de la gloire à vaincre un ennemi ſans défenſe, à faire la guerre au ſein de la paix, à ſurprendre une place ouverte au premier occupant. Telle étoit Saint-Euſtache, lorſqu'une eſcadre angloiſe compoſée de quinze vaiſſeaux de ligne, de trois frégates & de trois bombardes, parut le 3

Février devant la rade de cette isle ; mais cette expédition avoit été précédée d'un événement qu'il faut indiquer. 1781.

Tentative de Rodney sur l'isle de Saint-Vincent.

A son retour de l'Amérique, où il n'avoit rien exécuté, l'Amiral Rodney trouva les Indes occidentales dans la consternation sur les ravages qu'avoit occasionnés le terrible ouragan, dont on a fait mention ailleurs. Heureusement que les flottes françoises venoient d'abandonner ces parages ; cette dernière circonstance parut favorable à l'Amiral. Se voyant maître de la mer où personne ne lui disputoit l'empire, il projeta des conquêtes, bien persuadé que la victoire couronneroit ses entreprises. Dans cette confiance, il s'étoit présenté devant l'isle de Saint-Vincent, avec tous ses vaisseaux & quatre mille hommes de débarquement. Elle n'étoit défendue que par six ou sept cens François ; mais l'ancien Commandant, M. de Montel, y avoit fait de si bonnes dispositions, que cette petite garnison suffit pour écarter les Anglois qui, s'étant rembarqués, vinrent tenter l'expédition

vainqueurs n'épargnèrent pas toujours la vie des habitans.

781.

uites de con-

En arrivant à Saint-Euſtache, l'Amiral avoit détaché trois vaiſſeaux & deux frégates à la pourſuite d'un convoi de vingt-quatre voiles hollandoiſes qui en étoient ſorties le premier Février ſous l'eſcorte du Mars, vaiſſeau de ſoixante canons. Ce vaiſſeau fut bientôt pris, & le Contre-Amiral Krall qui le commandoit ne put ſauver le convoi malgré la belle défenſe qu'il oppoſa plus d'une heure à l'attaque de l'ennemi, & qu'il eût prolongée bien au-delà, s'il n'avoit été renverſé par un boulet de canon. D'autres diſent que ce brave Commandant mourut de chagrin à la vue des traitemens barbares qu'on faiſoit éprouver à ſes compatriotes.

Outre ces vingt-cinq voiles, les Anglois trouvèrent dans la rade cent quarante bâtimens de toutes les nations, dont pluſieurs furent de bonne priſe; ce fut une perte inappréciable pour les Hollandois. L'Amiral Rodney voulant ajouter de nouvelles captures à celles qu'il avoit déjà faites, laiſſa flotter dans l'iſle le pavillon

la République; & ce piège tendu à 1781.
ɔonne-foi des navigateurs, attira
ns ce port regardé comme neutre,
ıſieurs navires tant françois qu'a-
ricains : en moins de ſix jours,
' en eut dix-ſept qui ſe laiſsèrent
ndre à cette ruſe.

La conquête de Saint-Euſtache célébrée en Angleterre avec ɔlus grand éclat; on tira le canon la tour de Londres, on ſonna cloches, on fit des chanſons où plaiſanteries britanniques ne fu-t pas épargnées aux malheureuſes times d'une ſurpriſe auſſi funeſte : Hollandois, que peu glorieuſe ır leurs vainqueurs. Cette con-ète ſi facile mit ſous la domina-n des Anglois les iſles de Saint-ırtin & de Saba; elle leur valut auſſi ɔetite iſle françoiſe de Saint-Bar-lemi. Mais toutes ces priſes furent ɔore moins avantageuſes à la Gran--Bretagne, que l'acquiſition des ɔlonies hollandoiſes de Démerary d'Eſſequibo dans le continent de ımérique méridionale. Quoique s établiſſemens euſſent été ſoumis x mêmes termes que l'iſle de Saint-uſtache, leurs habitans éprouvèrent

Les Anglois prennent Demerary & Eſſequibo. Importance de ces établiſſemens.

un traitement plus humain que ceux
1781. des isles nouvellement conquises. Ils durent cette faveur à l'importance de leurs colonies, qu'il falloit apprivoiser au joug de la Grande-Bretagne; elle s'en promettoit plus d'avantage que de toutes ses possessions dans les Indes occidentales.

Les établissemens de Démerary & d'Essequibo prennent leurs noms des rivières qui en baignent le territoire; ils sont situés environ à trente lieues Ouest de Surinam. Leur existence ne date que de 1743: aussi les appelle-t-on colonies naissantes; les plus belles maisons y sont construites en bois. On compte dans les deux peuplades environ onze mille blancs & plus de quatre-vingt-six mille esclaves. Le produit annuel de ces colonies étoit, lors de l'acquisition, d'environ dix mille bariques de sucre avec du rum en proportion; de cinq millions de livres de café, de huit cens mille livres de coton, & d'une quantité indéterminée d'indigo & de cacao. C'étoient des établissemens à ménager; & quoique le Général Cunningham les eût d'abord soumis aux

termes les plus durs, MM. Rodney & Vaughan prirent sur eux d'adoucir ces termes, & les Colons furent maintenus dans la propriété de leurs possessions, & dans le privilége de se gouverner par leurs loix, aux conditions toutefois qu'ils prêteroient serment d'allégence, & se mettroient sous la protection de la Couronne d'Angleterre; qu'ils exporteroient sur des vaisseaux anglois, leurs productions dans ce royaume ou dans les isles de Tabago & de la Barbade. Quant au Commandant & autres Officiers hollandois, il leur fut libre de passer en Hollande avec tous leurs effets sur un bâtiment parlementaire. Les troupes eurent également à se louer de la modération des vainqueurs.

1781.

M. de la Motte-Piquet s'empare d'un convoi chargé des richesses de Saint-Eustache.

On ne peut dissimuler que toutes ces conquêtes faites en moins de six semaines, ne fussent un vrai triomphe pour les Ministres d'Angleterre, dont l'ambition, à cette époque, étoit sur-tout de justifier par des succès l'imprudente démarche qui venoit de les engager dans une nouvelle guerre; mais ce triomphe ne fut pas de longue durée.

1781. Dans l'ivresse de sa gloire, ou plutôt dans l'accès de son aveugle joie, l'Amiral Rodney se hâta de faire passer en Angleterre des monumens de ses victoires. Trente-deux vaisseaux chargés en grande partie des richesses enlevées aux habitans de Saint-Eustache, avoient mis à la voile sous l'escorte du Sandwich, & de trois autres vaisseaux de ligne, aux ordres du Commodore Hotham. Leur navigation fut heureuse jusqu'à la hauteur des Sorlingues environ quarante lieues du cap Lézard; mais à cette latitude, ils furent rencontrés le 2 Mai par l'escadre de M. de la Motte-Piquet, composée de l'Invincible que montoit ce Commandant, de cinq autres vaisseaux de ligne, & de quatre ou cinq frégates. Le Commodore n'ôsa pas hasarder un combat contre des forces aussi supérieures. Sans perdre un instant, il s'éloigna avec ses vaisseaux de guerre, & fit pour son convoi le signal de *sauve qui peut.* Les vaisseaux françois étoient à portée de la flotte angloise, & tandis qu'une partie de notre escadre poursuivoit le Commodore Ho-

tam, les frégates la Sybille & la Levrette donnèrent dans le convoi, & plusieurs navires furent amarinés. Après douze heures de chasse, tous nos vaisseaux rejoignirent l'Invincible; ils avoient déjà pris treize bâtimens ennemis, & le lendemain 3 Mai un pareil nombre fut obligé de se rendre. Le 4 au matin, M. de la Motte-Piquet voulut profiter du vent pour arriver à Brest; mais le tems vint à changer dans la matinée du lendemain, & le retour de l'escadre fut différé de quelques jours. Le Général détacha le lougre le Chasseur avec la relation de cet événement. 1781.

En dépouillant les malheureux Colons de Saint-Eustache, l'Amiral Rodney n'avoit pas cru sans doute travailler pour les François. Cette perte enlevoit aux Anglois le principal fruit de leurs conquêtes; & ce ne fut pas le seul événement qui leur fit éprouver les retours cruels de la fortune.

Combat peu meurtrier entre le Comte de Grasse & l'Amiral Hood.

M. de Grasse étoit arrivé à la Martinique, où il prit le commandement de nos flottes d'abord destiné à M. de la Touche-Tréville; ses forces

étoient ſupérieures à celles de Rodney, & ſa préſence, ou plutôt celle de ſon eſcadre alloit mettre un terme aux proſpérités des Anglois dans les Indes occidentales. Cependant Sir Samuel Hood étoit allé à ſa rencontre avec toute l'eſcadre angloiſe, ſi l'on excepte le Sandwich de quatre-vingt-dix canons, & deux autres vaiſſeaux de même force que Rodney gardoit à Saint-Euſtache pour la ſûreté de ſa conquête. Le Samedi 28 Avril, le Ruſſel & l'Amazone croiſant entre Sainte-Lucie & la Martinique, découvrirent la flotte françoiſe avec un convoi très-conſidérable. Elle étoit compoſée de vingt-un vaiſſeaux de ligne & de quatre frégates. L'Amiral Hood n'avoit que dix-huit vaiſſeaux; ſon infériorité ne l'empêcha pas de faire voile au vent dans l'eſpoir de fermer à l'ennemi l'entrée du Fort-Royal. Le lendemain, quatre vaiſſeaux de guerre ſortis de ce port, joignirent l'eſcadre du Comte de Graſſe qui avoit trouvé le moyen de ſe procurer l'avantage du vent. Il y avoit là de quoi effrayer un courage

1781.

noins déterminé que celui de M. Hood & de ses équipages; son armée n'en montra que plus d'ardeur pour le combat. L'action commença sur les onze heures & demie, & ne finit qu'à trois heures après-midi. Le feu cessa de part & l'autre, sans qu'on put dire de quel côté penchoit la victoire; mais Hood avoit eu la gloire de combattre avec des forces inférieures; & jusqu'au Mercredi suivant, il fit de vains efforts pour engager son ennemi dans une seconde affaire. Le Comte de Grasse avoit d'autres vues, & son inaction dans cette circonstance, fut sans doute motivée par de bonnes raisons qui la justifient. (1) Quoi qu'il en soit, quelques jours après ce combat peu meurtrier (2) & nullement décisif, 1781.

(1) On débita que le Général françois avoit ordonné les plus habiles manœuvres; mais que n'ayant pu se faire obéir, il n'y eut rien d'exécuté.

(2) Il y eut du côté des Anglois quarante morts & cent cinquante blessés; la perte des François fut encore moins considérable.

1781. notre escadre se porta devant l'isle de Tabago avec la confiance d'un plein succès. Elle étoit d'autant mieux fondée, que le Marquis de Bouillé alloit diriger en grande partie cette brillante expédition. L'attaque de Tabago fut vive, prompte & décisive comme toutes les opérations militaires de cet excellent Officier. Cette conquête se fit, pour ainsi dire, sous les yeux de l'Amiral Rodney, dont les mouvemens annoncèrent d'abord quelqu'intention d'y mettre obstacle; mais quoi qu'il eut des forces à-peu-près égales à celles de M. de Grasse, il finit par ne rien entreprendre contre la flotte françoise. Entrons dans quelques détails sur cette expédition.

Le Marquis de Bouillé prend l'isle de Tabago.

Comme il étoit important de masquer les projets qu'on avoit sur l'isle de Tabago, il fut décidé qu'on dirigeroit une fausse attaque contre Sainte-Lucie; & le Marquis de Bouillé se réserva de la commander en personne. Les troupes furent embarquées le 8 Mai, la flotte appareilla le 9; & le 10 à minuit on arriva à Sainte-Lucie. L'isle fut attaquée par trois en-

lroits, & l'allarme se répandit dans :ous les quartiers ; ce n'étoit qu'une 1781.
raine menace, & tout cet appareil n'avoit rien de sérieux. Le Général françois connoissoit trop bien l'état du *morne Fortuné*, pour y compromettre ses forces; mais habile à tirer parti des circonstances, il eut le bonheur d'enlever l'Hôpital des Anglois, ce qui diminua la garnison ennemie d'environ cent hommes. Cependant le vaisseau le Pluton de soixante-quatorze canons, l'Expériment, le Serapis, plusieurs frégates & autres bâtimens de transport, furent détachés pour Tabago avec deux mille hommes sous la conduite de M. de Blanchelande; & après une croisière de quarante-huit heures devant Sainte-Lucie, le Comte de Grasse se rendit le 15 au Fort-Royal de la Martinique: il étoit accompagné du Marquis de Bouillé, & emmenoit avec lui vingt-cinq vaisseaux & le reste des troupes. M. de Blanchelande s'acquitta parfaitement de sa commission; le 24, ses deux mille hommes débarquèrent heureusement, & s'emparèrent de la ville de Scarborough & d'un petit fort qui la

1781. protégeoit. Ce Commandant s'y retrancha jusqu'à l'arrivée des Généraux qu'on attendoit à chaque instant. En effet, MM. de Grasse & de Bouillé reparurent le 30, avec trois mille hommes de nouvelles troupes, au moment où l'Amiral Rodney voulant suppléer à l'infériorité de ses forces par l'activité de ses dispositions, & se mettre à portée d'observer les mouvemens d'un ennemi supérieur, avoit remonté jusqu'à la Barbade, & envoyé delà six vaisseaux avec des troupes suffisantes pour tenir tête à M. de Blanchelande, & empêcher la prise de Tabago. Mais à la vue des vingt-cinq vaisseaux de ligne françois, l'escadre angloise prit la fuite, & le sort de l'isle fut décidé. M. de Bouillé débarqua avec ses trois mille hommes, se présenta devant le *morne Concorde*, l'enleva sans éprouver de résistance, & força le Major Ferguson à se mettre en pleine marche avec sa garnison. Les troupes françoises le plus en avant furent détachées à sa poursuite, & tout le reste fut bientôt mis en mouvement. Le Vicomte de Damas eut

lré de s'établir ſur le morne
e les ennemis avoient abandon- 1781.
dans la nuit du 30 au 31. On les
ırſuivit une journée entière. La
ıleur étoit exceſſive, & les Sol-
s n'y réſiſtoient plus, lorſqu'ils
eignirent enfin les troupes an-
ıiſes qui étoient en halte dans
e gorge. Le Major Ferguſon,
ımmandant-Général de l'Iſle, ſe
forcé de capituler le 2 Juin; ſa
rniſon mit bas les armes, & dé-
ſa ſes drapeaux. On y comptoit
atre cens hommes, tant de l'ar-
lerie que du quatre-vingt-ſixiè-
e régiment, cinq cens Ecoſſois
mpoſant une Milice équivalente
des troupes réglées, & un nom-
e conſidérable de Nègres armés;
ais ces forces n'étoient point ſuffi-
ntes pour oppoſer une longue ré-
tance aux armées réunies de MM.
e Bouillé & de Blanchelande, &
on peut dire à la louange du Gou-
erneur Ferguſon, que la capitu-
on de Tabago ne fut propoſée
ı'à la derniere extrêmité.

Cependant l'Amiral Rodney, dans
lettre au Miniſtre, préſenta di-
ers faits relatifs à cet événement,

1781. sous un jour peu favorable au Gouverneur ; &, comme on l'observe ailleurs, pour mieux exprimer son étonnement sur la reddition de Tabago, il ne craignit pas d'ajouter que la prise de cette Isle supposoit quelque chose de bien extraordinaire. Le Gouverneur, dont le retour en Europe avoit devancé celui de Rodney, lut avec indignation, dans la gazette de la Cour, la relation de l'Amiral où cette phrase recevoit une interprétation d'autant plus offensante, que dans tout le cours du récit, il n'étoit point question d'opérations du Gouverneur tendantes à reculer la prise de Tabago. Les dépêches de l'Amiral laissoient au moins beaucoup de louche sur la conduite de Ferguson. Pour la justifier, le Gouverneur écrivit une longue lettre qu'il rendit publique. Cette apologie satisfaisante à beaucoup d'égards, dégénère trop souvent en récriminations. Voici comme il la termine.

Insinuations injurieuses au Gouverneur Ferguson.

» *Il faut*, dit Sir George, *qu'il* » *soit arrivé quelque chose de bien* » *extraordinaire pour avoir déterminé* » *le Gouverneur Ferguson à capitu-* *ler*,

Récrimination du Gouverneur.

» ler; mais il est bien plus extraor- 1781.
» dinaire qu'un Amiral anglois ayant
» vingt-un vaisseaux de ligne à ses
» ordres, ait souffert qu'une esca-
» dre de deux vaisseaux, de deux
» frégates & quelques sloops, tînt
» assiégée une colonie angloise où
» il pouvoit se rendre en vingt-qua-
» tre heures, sans donner de se-
» cours à cette colonie, sans tâ-
» cher de détruire l'escadre assié-
» geante! Cette inaction paroît bien
» plus extraordinaire que la prise
» d'une isle sans fortifications,
» qui n'avoit qu'une foible garnison
» à opposer à une armée de vété-
» rans, dont le nombre excédoit
» cinq fois celui des assiégés. Peut-
» être aussi paroîtra-t-il extraordi-
» naire que la flotte françoise ait fait
» le trajet de la Martinique à Tabago,
» avant que l'escadre angloise y soit
» arrivée de la Barbade, quoique
» j'eusse dépéché un exprès à Sir
» George Rodney trente-six heures
» avant que le Général Blanchelande
» eût expédié un cutter pour deman-
» der un renfort. Tout le monde sait
» que la traversée de Tabago à la
» Martinique est plus que le double

» de celle de Tabago à la Barbade».

1781. Sir George ne répondit point formellement aux accusations indirectes que renfermoit l'apologie du Gouverneur; mais il circula différentes lettres anonymes où l'Amiral fut très-bien défendu, sans que Ferguson en parût moins irréprochable; &, dans toute cette affaire de pure récrimination, il n'y eut de part & d'autre de torts bien prouvés, que beaucoup d'indiscrétion & d'animosité. Rodney continua de jouir de la faveur du Monarque & de la confiance de la nation; & pour derniere preuve que Ferguson méritoit l'une & l'autre, ce Colonel produisit l'adresse qui lui avoit été présentée le 10 Juin par les habitans de l'isle de Tabago; elle étoit conçue en ces termes: « Nous, habitans de Tabago, demandons la permission de reconnoître » avec la gratitude la plus vive, le » zèle & l'impartialité qui ont caractérisé votre conduite en qualité de Gouverneur de cette isle, » ainsi que la bravoure avec laquelle vous l'avez défendue pendant neuf jours, contre une armée

Rodney & Ferguson jugés également irréprochables.

inte. C'eſt d'après nos ſup- 1781.
tions que vous vous êtes ren-
cette armée, & dans l'unique
de ſouſtraire nos propriétés
deſtruction qui les menaçoit.
s nous flattons que la brave
luite que vous avez tenue en
: occaſion, vous recomman-
ı à l'approbation & à la faveur
'otre Souverain ».

oiqu'aſſez fertile, l'iſle de Ta- Ce qu'eſt & fut l'iſle de Tabago.
l'eſt beaucoup moins que la
ıde; elle eſt plus petite de
é, & n'a que dix lieues dans
ıs grande longueur; ſa largeur
:nne eſt d'environ quatre lieues.
port eſt sûr, commode &
ſitué. Cette iſle avoit appar-
aux Hollandois, & leur fut
rée en 1717 après un ſiége de
nois & ce fameux combat
l où d'Eſtrées leur coula bas
de vaiſſeaux. Les François la
igèrent après la conquête, & n'y
t aucun établiſſement. En 1748,
fut déclarée neutre par le traité
x-la-Chapelle, & les Anglois
ımmencèrent quelques défriche-
ıs; enfin, ils en obtinrent la pro-
té en 1763, & la réunirent au

Gouvernement de la Grenade & de
1781. Saint-Vincent qui leur furent cédées à la même époque. De riches planteurs s'y établirent, & y formèrent des sucreries qui toutes réussirent très-bien. Lors de la prise de Tabago, on y comptoit soixante plantations de ce genre, & environ cent habitations de la seconde classe en café, coton, indigo. Elles procuroient alors une exportation d'environ trois millions de livres tournois, & paroissoient susceptibles d'accroissement. La culture y occupoit vingt mille Nègres esclaves, & la population libre consistoit en dix mille blancs de tout âge, & environ douze cens nègres ou mulâtres affranchis. Quelque avantageuse que pût être l'acquisition de cette isle, Sa Majesté n'en jugea pas la conquête assez importante pour admettre en sa présence les Envoyés qui en apportoient la nouvelle; elle crut aussi devoir se refuser à ce que les drapeaux lui fussent présentés solemnellement.

Rodney met à la voile pour l'Angleterre.

La prise de Tabago termina, pour ainsi dire, la campagne dans les Indes occidentales, & l'Amiral

Rodney n'y jugeant plus ſa préſence néceſſaire, fit embarquer ſur le Gibraltar, l'un des plus forts vaiſſeaux de la flotte, tout ce qu'il put enlever des richeſſes qui ſe trouvoient encore à Saint-Euſtache. Il s'y embarqua lui-même, & fit voile pour l'Europe, où il vint jouir de ſes triomphes. Il avoit laiſſé le commandement de ſon eſcadre à l'Amiral Hood qui ſe mit à la pourſuite de M. de Graſſe, dont les vingt-quatre vaiſſeaux avoient appareillé le 5 Juillet de la Martinique pour ſe rendre à Saint-Domingue avec un convoi de cent cinquante bâtimens. Il vint mouiller le 16 au Cap François, ſans autre accident que la perte de l'Inconſtante, frégate de vingt-ſix canons, qui brûla dans la traverſée, & dont on ne put ſauver que vingt hommes. Il y apprit que l'Intrépide, vaiſſeau de ſoixante-quatorze canons, appartenant à l'eſcadre de M. de Monteil qui ſe trouvoit alors à Saint-Domingue, avoit éprouvé le ſort de l'Inconſtante dans la rade même du Cap. Perſonne ne périt dans cet incendie, dont

1781.

Incendie des vaiſſeaux françois l'Inconſtante & l'Intrépide.

1781. la violence ne put être arrêtée par les secours les plus prompts & les mieux ordonnés. On s'étoit vu dans la nécessité de faire échouer ce vaisseau près du petit carénage. Heureusement qu'il faisoit un grand calme ; si la brise eût régné comme la veille, c'en étoit fait des vaisseaux de la rade ; le feu les auroit tous enveloppés, & peut-être détruit de fond en comble & le port & la ville.

Beau trait de M. Duplessis Parseau.

Il n'y avoit plus d'espoir de sauver l'Intrépide, & l'équipage l'avoit abandonné par ordre de M. Duplessis Parseau. Ce brave Capitaine y restoit avec ses Officiers. Leurs prieres & les larmes de son fils, jeune homme de quinze ans, ne pouvoient le déterminer à descendre avec eux dans la chaloupe ; il étoit résolu de périr sur son bord. Il embrassa tendrement son fils, & lui ordonna de s'éloigner avec les autres Officiers. Le jeune homme se rendit près du Général, & lui fit part de la courageuse résolution de son pere. M. de Monteil envoya sur le champ un canot au brave Capitaine, avec ordre de venir le trouver. M. Duplessis Parseau obéit, & le canot étoit à peine à

cinquante pas de l'Intrépide, lorſque ce vaiſſeau ſauta en l'air. 1781.

Après avoir embarqué les bataillons d'Agénois, de Gatinois & de Touraine, M. de Graſſe remit à la voile le 25 Août pour l'Amérique ſeptentrionale avec toutes ſes forces, qui conſiſtoient en vingt-huit vaiſſeaux de ligne, quatre frégates & trois cutters. Il s'étoit engagé dans le rapide canal de Bahama, dont aucune armée n'avoit ôſé riſquer le paſſage depuis l'Amiral Boſcawen, qui, dans la guerre précédente, tenta heureuſement cette navigation, lorſqu'il vint attaquer la *Havane*. Le paſſage du vieux lac réuſſit également à M. le Comte de Graſſe; il s'en tira ſans autre accident que la rencontre de l'Amiral Hood, qui lui livra un ſecond combat encore moins déciſif que le premier, & qui retarda tout au plus de quelques heures l'arrivée du Général François à ſa deſtination. En prenant la route périlleuſe du lac de Bahama, ſon objet avoit été d'intercepter la flotte de la Jamaïque, l'une des plus riches qui fût jamais ſortie de Port-Royal. Elle y rentra heureuſement

La flotte de la Jamaïque échappe à M. de Graſſe. Allarmes dans cette iſle.

1781. le 21 Juillet; mais cinq ou six jours plus tard, elle tomboit dans les eaux de l'escadre françoise; & pour concevoir quelle perte c'eût été pour le commerce d'Angleterre, il suffit de se rappeller que cette flotte de cent quatre-vingt-six voiles portoit quarante-deux mille cinq cens tonneaux, & environ quatre mille hommes. Elle s'étoit éloignée de Port-Royal, jusqu'à la distance du Cap Maisi. Son retour précipité jeta la terreur dans l'isle, parce que l'armée de Grasse n'étoit alors qu'à cinq ou six lieues des traîneurs, & qu'on la supposoit réunie avec les forces espagnoles de la Havane pour tenter une descente à la Jamaïque. L'allarme y fut universelle, & déjà l'on parloit d'y proclamer la loi martiale; mais le Comte de Grasse avoit d'autres vues, & l'objet de ce mouvement qui causoit de si vives inquiétudes aux habitans de l'isle angloise, étoit de se porter sur la Chesapeak, & d'y traverser les opérations de Lord Cornwallis.

Avant que d'exposer comment M. de Grasse influa dans le mauvais succès de l'expédition du Général an

, il faut remonter à quelques
:mens antérieurs qui préparè- 1781.
cette cataſtrophe déciſive.

ıa vu que l'effort de la guerre
.oit particulièrement ſentir dans
ırties méridionales de l'Amé-
:, & toujours ſans beaucoup
t pour la déciſion de la
le querelle qui fixoit les re-
s du monde entier. Je ne rap-
rai point ici les expéditions peu
rtantes, & la plûpart man-
s, des Généraux Arnold &
e; la retraite forcée du
:ral Cornwallis après la vic-
de Camden; le triomphe exa-
du Colonel Tarleton ſur M.
pter; la priſe du fort Saint-
rge par les Eſpagnols ſur la
de Hondùras; l'expulſion des
lois de la riviere Tinto & de
s établiſſemens pour la coupe
bois de campêche, leurs dé-
s partieles, ou nos échecs in-
tueux tant ſur le continent que
les mers qui l'environnent: tous
petits faits appartiennent en
nde partie à la campagne pré-
ente, & n'eurent d'autre impor-
ce que de hâter l'événement dé-

Que tout préſage la ruine des Anglois.

1781. cisif qui alloit consommer l'étonnante révolution de l'Amérique. Nous touchons enfin au dernier acte de cette grande tragédie. La catastrophe dès longtems annoncée ne pouvoit plus se reculer que par des tours de force, des combinaisons toujours sages, une prévoyance infaillible & toujours victorieuse des moindres obstacles. Les choses en étoient au point qu'une simple méprise dans les opérations de la campagne, devoit ruiner toutes les ressources de l'Angleterre en Amérique ; mais par une fatalité bien malheureuse, & sans doute par l'effet naturel de leur position désespérée, la politique des Anglois, leur habileté, leur génie pour la guerre les abandonnèrent tout-à-fait dans cette circonstance. On en jugera sur le simple exposé des faits.

Détails antérieurs à l'affaire de Guildford.

L'affaire de Guildford-Court-House fut l'événement de la campagne, le plus heureux en apparence, & l'un des plus funestes en effet pour les Anglois, auxquels il inspira une confiance aveugle qui les poussa vers l'abyme où nous les

verrons bientôt se précipiter. Entrons dans quelques détails antérieurs à cet événement. 1781.

Marche victorieuse de Cornwallis.

Le plan de Cornwallis, pour la campagne d'hiver, avoit été de pénétrer dans la Caroline du nord, & de confier pendant son absence la Caroline méridionale à Lord Rawdon, avec ordre de s'y tenir sur la défensive. En conséquence de ce plan, le 15 Janvier il prit sa route par les hauteurs, dans l'espérance de battre, chemin faisant, ou de chasser de la Caroline du sud, un corps d'Américains aux ordres du Général Morgan, & par une marche rapide de gagner la *Pedée*, de s'établir entre ce poste & la Virginie, d'engager le Général Greene dans une action, ou de le forcer à une retraite précipitée. Tous ces projets réussirent en partie, & en moins de quinze jours, Lord Cornwallis arriva par des chemins impraticables jusqu'à la Catawba, dont les Américains occupoient tous les gués dans un espace de plus de quarante milles. Cependant il falloit tenter le passage; & quoique trois cens hommes de Milice commandés

1781. par le Général Davidſon défendiſſent la rive oppoſée, l'armée angloiſe paſſa le gué de M. Cowan qui avoit plus de deux cens cinquante toiſes de largeur, & où chaque Soldat étoit ſouvent dans l'eau juſqu'à la ceinture. L'Infanterie Légere ayant gagné le rivage, tua ou mit en fuite ce qui s'offrit devant elle. Trois ou quatre morts & trente-ſix bleſſés furent tout ce qu'il en coûta, & ce paſſage difficile ne pouvoit s'exécuter à moins de frais. Lorſque toute la colonne eut paſſé, le Lieutenant Colonel Tarleton fut détaché avec la Cavalerie & le vingt-troiſième régiment à la pourſuite des trois cens Miliciens de Davidſon, dont il acheva la déroute ; & pouſſant ſa marche juſqu'à dix milles du gué, il rencontra un autre corps d'environ quatre cens hommes, dont cinquante furent tués ou faits priſonniers. Cette expédition jeta l'allarme parmi la Milice dans tout le diſtrict d'Yadkin, où ſe rendit l'armée de Cornwallis. Cependant le Général Morgan avoit abandonné ſon poſte & marchoit vers Saliſbury. On atteignit ſon arrière-

garde dans la ſoirée du 3 Février, & on lui enleva quelques chariots; 1781.
mais il eut le tems de paſſer la riviere tant à gué que ſur des bacs, & l'on ſut bientôt que le Général Greene étoit en marche pour former à Guidford ſa jonction avec Morgan. Comme il n'avoit pu raſſembler la Milice de la Caroline ſeptentrionale, & qu'il n'avoit point reçu de renforts de la Virginie, il dut éviter une affaire ſur la côte méridionale de la Dan, & ſe hâter de la traverſer; ce qu'il fit avec tant de célérité, qu'il ne ſe trouva pas un Soldat ſur la rive, lorſque le Général qui s'étoit mis à ſa pourſuite arriva le 15 au bac de Boyd. Il y auroit eu de la témérité à Lord Cornwallis d'ôſer pénétrer dans la Virginie par ce côté-là; deux raiſons s'y oppoſoient: la puiſſance de cette province, & la foibleſſe de l'armée britannique. Après avoir donné quelque repos à ſes troupes, il marcha à petites journées vers Hillsboroug où il arbora l'étendard britannique. Il y fit une proclamation à laquelle ſe rendirent quelques faux freres du parti Américain.

deux cens furent enveloppés & mis
1781. en pieces par un détachement de
l'armée de Greene, qui, ayant repassé le Dan avec des renforts considérables, obligea Cornwallis à transporter son camp près de la Crique d'Allamance, d'où il détacha le Lieutenant Colonel Tarleton, pour aller découvrir les desseins de l'ennemi. A quelques milles du camp, cet Officier rencontra la légion de Lée & trois ou quatre cens hommes de Milice aux ordres du Colonel Preston; il les attaqua, les mit en déroute & leur fit quelques prisonniers. Cet échec des Américains fut suivi peu de jours après d'une autre affaire où Lord Cornwallis en personne, défit un corps nombreux de la Milice Virginienne, & dispersa les troupes légeres des Américains. Le gros de l'armée de Greene avoit précipité sa retraite de l'autre côté de la riviere Haw, où il attendoit de la Virginie de nouveaux renforts sans lesquels il n'ôsoit risquer une affaire générale. Cependant la difficulté de faire subsister les troupes dans un pays épuisé, fit prendre au Général anglois la

résolution d'ouvrir une communication entre son armée & les vaisseaux qu'il avoit dans la riviere *Cap-fear*; mais pour remplir le grand objet de sa pénible campagne, celui de rassembler sous ses drapeaux tout ce qu'il y avoit de royalistes dans la Caroline septentrionale, il falloit éviter de paroître se défier de ses forces, & continuer par conséquent à montrer le même empressement pour une affaire décisive. Pour se conformer à ce plan, Lord Cornwallis vint camper le 13 Mars, entre les fourches de la riviere Deep, où il apprit qu'un renfort considérable venoit de porter l'armée de Greene à neuf ou dix mille hommes, qu'ils marchoient pour attaquer les troupes britanniques, & que déjà ils étoient à Guildford environ à douze milles du camp. Sans perdre une minute, l'armée angloise se mit en mouvement, & le lendemain matin à quatre milles de Guildford, la garde avancée rencontra un corps ennemi qu'elle défit; & continuant sa marche, elle trouva l'armée continentale postée sur un terrein élevé à quinze cens

1781.

1781. pieds environ de Court-Houſe. Elle paroiſſoit diſpoſée à haſarder la bataille, & Lord Cornwallis n'étoit pas venu pour s'y refuſer.

Relation angloiſe de l'affaire de Guildford.

Après avoir fait leurs diſpoſitions reſpectives, les deux Généraux ordonnèrent l'attaque, & l'action commença vers une heure & demie après midi. Le Major Général Leſlie qui commandoit la droite de l'armée angloiſe, mit bientôt en déroute tout ce qu'il avoit d'ennemis en front; & le Lieutenant Colonel Webſter qui commandoit la gauche, n'eut pas moins de ſuccès; il défit entièrement l'aile droite des Américains. Cependant entre leur ligne & la tête de leur colonne, il y avoit un bois dont l'épaiſſeur ménagea de fréquentes pauſes à l'ennemi, & d'où il faiſoit un feu irrégulier, mais aſſez vif, qui ne laiſſa pas d'incommoder l'armée britannique & de retarder ſes progrès. Enfin le ſecond bataillon des Gardes ayant gagné le terrein ouvert près de Guild-Ford-Court-Houſe, eut à combattre un corps d'Infanterie continentale qui lui étoit de beaucoup ſupérieur en nombre, & qui, après une foible ré-

ſiſtance, n'eut de reſſource que la fuite pour éviter une défaite abſolue. 1781.
Le détachement anglois le pourſuivit dans les bois avec trop d'ardeur, & il fallut eſſuyer un feu très-vif de la part de cette Infanterie qui s'étoit ralliée, & de celle des Dragons du Colonel Washington qui le chargèrent avec autant d'impétuoſité que de ſuccès. La Cavalerie continentale fut repouſſée à ſon tour par les Grenadiers du 71e régiment & par le feu bien dirigé de deux pièces de canon qu'avoit amenées le Lieutenant M. Cléod, Commandant de l'Artillerie. Le ſecond bataillon des Gardes ſe rallia bientôt, & ſe voyant ſoutenu par les Grenadiers, il revint à la charge avec une nouvelle intrépidité. Enfin le vingt-troiſième & le trente-troiſième régiment, l'Infanterie légere & une partie de la Cavalerie, firent des prodiges de valeur qui décidèrent la victoire de ce côté-là. L'ennemi perdit dans cette première déroute quatre pièces de canon & deux chariots munitionnaires. La canonnade ſe continuoit encore avec fureur à l'aile droite de l'armée royale. Le Lieutenant Colo-

1781. nel Tarleton s'y porta avec de sa Cavalerie, & sa présence ranima le courage des combattans; l'attaque devint encore plus vigoureuse, & l'action fut bientot terminée à l'avantage de l'armée britannique. Les troupes continentales se retirèrent dans le plus grand désordre; mais comme leur Cavalerie avoit peu souffert, & que celle de Cornwallis étoit excessivement fatiguée, ce Général ne crut pas devoir poursuivre l'ennemi dans sa retraite, dont le terme fut Iron-Workes à dix-huit milles du champ de bataille. Dans la première action le nombre des morts n'avoit été que de douze hommes du côté des Anglois, & celui des blessés d'environ quatre-vingt dix; dans l'affaire du 15 Mars, cent des leurs restèrent sur la place, & ils en eurent quatre cens de blessés. S'il faut s'en tenir aux relations britanniques, la perte des Américains fut beaucoup plus considérable; quelques-unes la portoient à dix-huit-cens hommes; mais tous ces rapports sont exagérés à l'avantage de l'armée angloise, & pour démêler la vérité, il faut

arer les relations des deux par-
est dans cette vue que nous al-
xtraire des lettres du Général
ıe, le précis de cet événement
'ersement présenté dans les
:s anglois & américains.

1781.

Rapport du Général Greene sur le même événement.

2 Mars, les ennemis avoient paf-
;ué de High-Rock, & le 14, ils
ıt à Guildford. Dans la matinée
, on apprit qu'ils s'avançoient
grand chemin de Salisbury;
:e américaine se mit aussitôt
ɔis lignes. La milice de la Ca-
du Nord composoit la pre-
; elle étoit commandée par
énéraux Eaton & Buller. La
: de la Virginie formoit la se-
: sous les ordres de Stevens
wson. La troisième ligne con-
en deux brigades, l'une de
rginie & l'autre du Maryland;
avoient pour chef le Colonel
ıms. Un détachement d'Infan-
:égère, les Dragons du premier
:roisième régiment commandés
e Colonel Washington, & le
ıent de Chasseurs aux ordres du
ınel Lynch, formoient un corps
:ervation pour la sûreté de l'aile
:e. Les colonels Lée & Camp-

bell protégeoient l'aile gauche, l'un
1781. avec sa Légion & l'autre avec un corps de Chasseurs. Le Général Greene rangea son armée en bataille, pourvut à la sureté des bagages, & attendit impatiemment l'approche de l'ennemi. Il savoit que dans leur position, les Anglois avoient peu de chose à espérer de la victoire même, & qu'ils étoient perdus si elle leur échappoit. Le Colonel Lée s'étoit porté en avant avec sa Légion & les Chasseurs; il eut à soutenir une vive escarmouche contre le Colonel Tarleton, dont la troupe fut maltraitée. Le capitaine Armstrong chargea la Légion angloise & tua vingt-neuf dragons; mais l'ennemi s'étant renforcé, Lée fut contraint de se retirer & de prendre sa position dans la ligne. L'action commença par une canonnade qui dura vingt minutes. Les Brigades américaines qui devoient soutenir ce premier effort, tinrent peu de tems, & une partie recula sans avoir fait feu; la milice de la Virginie fut aussi repoussée après une belle défense. Enfin l'action devint générale; les troupes continentales firent par-

ient leur devoir, & le combat
ès-opiniâtre; mais les troupes 1781.
ises durent quelqu'avantage à
périorité de leur discipline.
se disposoient à tourner l'ar-
américaine par la droite, &
elles faisoient un mouvement
l'enfermer; le général Greene
rçut de leur dessein, & pour
npêcher l'exécution, il ordon-
retraite. Pendant ce tems, le
Colonel Washington à la
'un corps de Cavalerie & secon-
a premier régiment des Mary-
is, chargeoit une Brigade en-
e: il l'enfonça à coups de bayon-
s, & la détruisit presqu'entiè-
nt. Les Américains se retirèrent
n ordre, & passèrent le gué de
-River, à trois milles environ
hamp de bataille; ils y atten-
it les traîneurs, & se portèrent
ndemain à dix milles de Guild-
l. Ils s'étoient vus dans la né-
té d'abandonner l'artillerie à
emi, faute de chevaux pour la
luire. Sans compter les prison-
s & les soldats qui s'égarèrent,
rte des Anglois tués ou blessés
d'environ six cens hommes;

1781. celle des Américains ne fut qu
trois cens. On obſervera que
relation a été publiée par ordr
Congrès.

Inutilité des triomphes de Cornwallis.

Le contraſte eſt frappant da
deux rapports qu'on vient d'e
re, & l'on en doit conclure q
a beaucoup à rabattre des exa
tions britanniques; mais que le
liations du Général Greene affo
ſent trop la perte des Améri
Quoi qu'il en ſoit, Lord Corn
eut quelqu'avantage à l'affair
Guild-Ford, & les ſuites de
journée répondirent d'abord
vues de ce Général. Il pénétra
la Caroline ſeptentrionale ju
Wilmington, y renouvella ſes
clamations, & parvint à dét
du parti républicain un petit
bre d'Américains effrayés d
menaces, ou ſéduits par ſes pr
ſes; mais ces proclamations
exploits de Cornwallis dan
deux Carolines ne devoient
produire de bien déciſif pour
gleterre, & ne pouvoient re
l'affranchiſſement de ces prov

Echec des Américains près de Camden.

Tandis que ce Général hâ
marche vers le Nord, le fort

Caroline Méridionale étoit confié 1781.
à Lord Rawdon & au Lieutenant
Colonel Balfour qui commandoient,
l'un sur les frontieres, & l'autre à
Charles-Town. Après l'action de
Guild-Ford, Greene tourna ses
vues contre cette province que l'absence
de Cornwallis affoiblissoit considérablement.
Le 19 Avril, il arriva
devant Camden, avec plusieurs
corps de milice. Huit cens hommes
de troupes aux ordres de Rawdon
formoient la garnison de cette
place; & pour les attaquer, le Général
américain attendoit les renforts
que lui amenoient le Colonel
Lée & le Brigadier Marion. Voulant
prévenir cette jonction, Rawdon
partit de Camden dans la matinée
du 25, arriva sur les dix heures au
camp des ennemis, & fondit sur eux
à l'improviste. Les piquets avancés
essuyèrent le premier feu des Anglois,
& le soutinrent avec beaucoup
de courage. La ligne se forma presque
au même instant, & fut bientôt
engagée dans un combat très-vif.
La troupe de Rawdon parut
d'abord s'ébranler, & sa gauche plioit
très-sensiblement, lorsque deux

compagnies du premier Régim
1781. Maryland se débandèrent. Ce
vement se communiqua aux
Compagnies du même corps
dans sa retraite entraîna to
second régiment. Ils furent
l'un & l'autre; mais l'ennemi
eu le tems de gagner les haut
d'en déloger l'artillerie améri
& de tourner en flanc les tr
en desordre, qui se trouvoie
gagées sur le front. Parmi ces
pes étoit le deuxième régim
Virginie, qui, ayant descendu la
tagne, s'étoit avancé à quelqu
tance. Celui du Colonel Car
avoit aussi plié en quelques en
Le Général ordonna la retraite
pérant plus regagner l'avanta
lui promettoit d'abord tout
neur de cette journée. Au
mencement de l'action, le C
Washington força les enn
tant Cavalerie qu'Infanterie
retirer précipitamment du cô
la ville ; & avant que les tr
américaines abandonnassent
terrein, il avoit fait deux
prisonniers, dont il ne put
mener que cinquante homme
C

nel ſe couvrit de gloire en cette
ntre ; s'il eût été ſecondé, 1781.
ée de Greene auroit enveloppé
la garniſon de Camden, l'eût
priſonniere, & ſeroit entrée
la ville. Les ſages diſpoſitions
énéral Américain ſembloient
ir en aſſurer la conquête ;
une terreur panique, dont les
es les plus braves ne ſont pas
urs exemptes, avoit jeté le
dre dans cette petite armée,
fit pourtant ſa retraite ſans
coup de perte, juſqu'à trois
s de la place. Cet échec des
ricains leur coûta deux cens
ante hommes, en y comprenant
leſſés, les priſonniers & les
trente Soldats qui s'égarèrent.
erte des Anglois ne fut guère
s conſidérable, & l'avantage
s remportèrent dans cette
née, fut au moins balancé
la réduction du Fort Watſon
ſe rendit aux troupes conti-
ales le 19 du même mois,
s un blocus de trois ou quatre
s.

ette place étoit une des plus
es de la Caroline ; & ce fut pour

Ils prennent le fort Watſon.

1781. compagnies du premier Régiment de Maryland se débandèrent. Ce mouvement se communiqua aux autres Compagnies du même corps, qui, dans sa retraite entraîna tout le second régiment. Ils furent ralliés l'un & l'autre; mais l'ennemi avoit eu le tems de gagner les hauteurs, d'en déloger l'artillerie américaine, & de tourner en flanc les troupes en desordre, qui se trouvoient engagées sur le front. Parmi ces troupes étoit le deuxième régiment de Virginie, qui, ayant descendu la montagne, s'étoit avancé à quelque distance. Celui du Colonel Campbell avoit aussi plié en quelques endroits. Le Général ordonna la retraite, n'espérant plus regagner l'avantage qui lui promettoit d'abord tout l'honneur de cette journée. Au commencement de l'action, le Colonel Washington força les ennemis, tant Cavalerie qu'Infanterie, à se retirer précipitamment du côté de la ville; & avant que les troupes américaines abandonnassent leur terrein, il avoit fait deux cens prisonniers, dont il ne put emmener que cinquante hommes. Le

Colonel

Colonel ſe couvrit de gloire en cette rencontre ; s'il eût été ſecondé, l'armée de Greene auroit enveloppé toute la garniſon de Camden, l'eût faite priſonniere, & ſeroit entrée dans la ville. Les ſages diſpoſitions du Général Américain ſembloient devoir en aſſurer la conquête ; mais une terreur panique, dont les troupes les plus braves ne ſont pas toujours exemptes, avoit jeté le déſordre dans cette petite armée, qui fit pourtant ſa retraite ſans beaucoup de perte, juſqu'à trois milles de la place. Cet échec des Américains leur coûta deux cens cinquante hommes, en y comprenant les bleſſés, les priſonniers & les cent trente Soldats qui s'égarèrent. La perte des Anglois ne fut guère moins conſidérable, & l'avantage qu'ils remportèrent dans cette journée, fut au moins balancé par la réduction du Fort Watſon qui ſe rendit aux troupes continentales le 19 du même mois, après un blocus de trois ou quatre jours.

1781.

Cette place étoit une des plus fortes de la Caroline ; & ce fut pour

Ils prennent le fort Watſon.

1781. compagnies du premier Régiment de Maryland se débandèrent. Ce mouvement se communiqua aux autres Compagnies du même corps, qui, dans sa retraite entraîna tout le second régiment. Ils furent ralliés l'un & l'autre; mais l'ennemi avoit eu le tems de gagner les hauteurs, d'en déloger l'artillerie américaine, & de tourner en flanc les troupes en desordre, qui se trouvoient engagées sur le front. Parmi ces troupes étoit le deuxième régiment de Virginie, qui, ayant descendu la montagne, s'étoit avancé à quelque distance. Celui du Colonel Campbell avoit aussi plié en quelques endroits. Le Général ordonna la retraite, n'espérant plus regagner l'avantage qui lui promettoit d'abord tout l'honneur de cette journée. Au commencement de l'action, le Colonel Washington força les ennemis, tant Cavalerie qu'Infanterie, à se retirer précipitamment du côté de la ville; & avant que les troupes américaines abandonnassent leur terrein, il avoit fait deux cens prisonniers, dont il ne put emmener que cinquante hommes. Le Colonel

Colonel se couvrit de gloire en cette rencontre ; s'il eût été secondé, l'armée de Greene auroit enveloppé toute la garnison de Camden, l'eût faite prisonniere, & seroit entrée dans la ville. Les sages dispositions du Général Américain sembloient devoir en assurer la conquête ; mais une terreur panique, dont les troupes les plus braves ne sont pas toujours exemptes, avoit jeté le désordre dans cette petite armée, qui fit pourtant sa retraite sans beaucoup de perte, jusqu'à trois milles de la place. Cet échec des Américains leur coûta deux cens cinquante hommes, en y comprenant les blessés, les prisonniers & les cent trente Soldats qui s'égarèrent. La perte des Anglois ne fut guère moins considérable, & l'avantage qu'ils remportèrent dans cette journée, fut au moins balancé par la réduction du Fort Watson qui se rendit aux troupes continentales le 19 du même mois, après un blocus de trois ou quatre jours. 1781.

Cette place étoit une des plus fortes de la Caroline ; & ce fut pour

Ils prennent le fort Watson.

comp...
Mary;and se débanc
vement se communic
Compagnies du mên
dans sa retraite en
second régiment. I
l'un & l'autre; mai
eu le tems de gag
d'en déloger l'arti
& de tourner en
en désordre, qui
gagées sur le fro
pes étoit le deu
Virginie, qui, ay
tagne, s'étoit a
tance. Celui du
avoit aussi plié
Le Général on
pérant plus r
lui prometto
neur de ce
mencemen
Washi

compagnies du premier Régiment de
1781. Maryland se débandèrent. Ce mouvement se communiqua aux autres Compagnies du même corps, qui, dans sa retraite entraîna tout le second régiment. Ils furent ralliés l'un & l'autre; mais l'ennemi avoit eu le tems de gagner les hauteurs, d'en déloger l'artillerie américaine, & de tourner en flanc les troupes en desordre, qui se trouvoient engagées sur le front. Parmi ces troupes étoit le deuxième régiment de Virginie, qui, ayant descendu la montagne, s'étoit avancé à quelque distance. Celui du Colonel Campbell avoit aussi plié en quelques endroits. Le Général ordonna la retraite, n'espérant plus regagner l'avantage qui lui promettoit d'abord tout l'honneur de cette journée. Au commencement de l'action, le Colonel Washington força les ennemis, tant Cavalerie qu'Infanterie, à se retirer précipitamment du côté de la ville; & avant que les troupes américaines abandonnassent leur terrein, il avoit fait deux cens prisonniers, dont il ne put emmener que cinquante hommes. Le

Colonel

iel se couvrit de gloire en cette
ntre ; s'il eût été secondé, 1781.
:e de Greene auroit enveloppé
la garnison de Camden, l'eût
prisonniere, & seroit entrée
a ville. Les sages dispositions
énéral Américain sembloient
r en assurer la conquête ;
une terreur panique, dont les
es les plus braves ne sont pas
urs exemptes, avoit jeté le
dre dans cette petite armée,
fit pourtant sa retraite sans
coup de perte, jusqu'à trois
s de la place. Cet échec des
ricains leur coûta deux cens
ante hommes, en y comprenant
lessés, les prisonniers & les
rente Soldats qui s'égarèrent.
erte des Anglois ne fut guère
r considérable, & l'avantage
remportèrent dans cette
ée, fut au moins balancé
a réduction du Fort Watson
e rendit aux troupes conti-
les le 19 du même mois,
un blocus de trois ou quatre

ette place étoit une des plus Ils prennent le fort Watson.
s de la Caroline; & ce fut pour

1781. les Colonels Lée & Marion une véritable gloire de l'avoir enlevée, ſans autre perte que deux hommes tués & trois bleſſés. Elle étoit fournie d'abondantes munitions de guerre & de bouche, & défendue par une garniſon d'environ deux cens hommes, dont cent neuf furent faits priſonniers. Encore une fois cette conquête compenſoit bien le petit déſavantage des Américains devant Camden, échec auquel les Anglois donnèrent trop d'importance dans leurs gazettes qui, pour la plûpart, ne ſont pas exactes dans la relation de cet événement. A les en croire, la déroute des Américains fut complete, & malgré la ſupériorité de leur nombre, Rowdon les battit à plate couture, les força de lacher pied, les pourſuivit l'eſpace de ſix milles, & mit le Général Greene dans la néceſſité de fuir juſqu'à cinq lieues de Camden. Cet échec eſt encore plus exagéré dans les dépêches de Balfour à Lord Germaine; il y fait monter la perte des ennemis à cinq cens hommes tués, bleſſés ou faits priſonniers; il termine ſa lettre par une rodomontade, & tire de

cette victoire les conclusions les plus satisfaisantes pour l'avenir. Mais nous arrivons au moment où les américains vont prendre contre les Anglois, une revanche aussi terrible que décisive. 1781.

Combat naval entre MM. Arbuthnot & Destouches.

Avant que d'esquisser le tableau de ce grand événement, il nous reste à faire quelques réflexions sur un combat de mer assez important, pour mériter l'attention du lecteur; mais dont l'issue ne fut pas un triomphe pour le Vice-amiral Arbuthnot, comme l'ont affirmé quelques papiers anglois. En débitant que les François avoient été battus, les gazetiers britanniques ne devoient pas ajouter qu'on ne leur avoit ni pris, ni coulé bas aucun vaisseau.

Que les Anglois s'attribuent à tort l'avantage.

C'est le sixième combat naval donné en Amérique, dont les Anglois se sont attribué l'honneur, sans qu'il y ait eu de leur côté l'apparence même d'une victoire. Puisqu'il s'agit d'Arbuthnot, on conçoit que son escadre a du se mesurer avec celle de Rhode-Island commandée par M. Destouches, à qui cet honneur appartenoit, comme au plus ancien capitaine, depuis la mort du Che-

valier de Ternay qu'il rempl
1781. par *interim*. Le combat s'eng
dans la Chesapeak où les Fran
cherchoient à débarquer quel
renforts sur la côte de Nor
Arbuthnot arriva à tems pour
pécher l'exécution de ce pro
& ce fut tout le parti qu'il
de sa supériorité, tant pour le n
bre que pour la force des v
seaux. Il y eut beaucoup de
répandu de part & d'autre; ma
Commandant françois eut du m
l'avantage de ramener en bon
dre à Rhode-Island son escadre
crue du Romulus, vaisseau de c
rante canons, qu'il avoit pris
Anglois peu de jours avant c
action. Cependant le Vice-An
Arbuthnot parle dans ses dépêcl
de cette retraite honorable con
d'une fuite. « Je dois regreter,
» il, qu'en prenant la fuite d
» bonne heure, l'ennemi ait en
» ché que l'action ne devînt gé
» rale ». Mais pour faire partage
regret à ses compatriotes, il ne
loit pas convenir que les huit v
seaux de son escadre étoient
le plus mauvais état; qu'on

obligé de remorquer le Prudent & le Robuſte pour les tenir à flot & leur faire gagner le cap Henry ; que l'Europa naviguoit à peine, que le London ne pouvoit plus porter toutes ſes voiles. Il faut avouer que les Anglois ſont heureux de voir toujours leur ennemi prendre la fuite au moment ou écraſés par ſon feu, ils ne ſont plus en état de le pourſuivre. Cette remarque eſt du gazetier le moins partial de l'Angleterre. « M. Arbuthnot, » ajoute-t-il, prétend que les François virèrent vent arrière immédiatement après que leur ligne eût été rompue, & qu'ils en formèrent une nouvelle ; qu'il ſuivit leur exemple, mais que le délabrement de ſes vaiſſeaux rendoit la pourſuite impraticable. » Et il s'écrie à ce ſujet : « ô Anglois ! fermez l'oreille à de pareils aveux ! O poſtérité ! que le bruit n'en parvienne pas juſqu'à vous » ! 1781.

Faux rapports du Vice-Amiral.

Dans ces mêmes dépêches le Vice-Amiral fait mention de ſes pertes qu'il affoiblit, comme c'eſt l'uſage, & de celles des François qu'il ſuppoſe très-conſidérables, en convenant

1781. qu'ils ont peu souffert dans leurs agrès. C'est encore un aveu qui paroît démentir les assertions précédentes.

Enfin Arbuthnot finit par jeter un coup-dœil sur la position respective des Anglois & de leurs adversaires dans cette partie de l'Amérique. Il convient de la détresse d'Arnold & de sa petite armée également pressés par le besoin de vivres & par les mesures formidables dirigées contre lui ; mais il suppose le Marquis de la Fayette bloqué dans Annapolis avec le détachement qu'il y commande. A l'en croire, la milice continentale mécontente du service, est au moment de se disperser ; & il faudra que M. le Comte de Rochambeau differe son entrée dans la Virginie. Il ajoute que le plan de la campagne est tout-à fait déconcerté pour les rebelles, & que les événements présens annoncent de solides avantages pour les armes de S. M. B. On verra tout à l'heure, que le Vice-Amiral Arbuthnot n'étoit pas bon prophete.

Cornwallis est harcelé dans sa marche par le Marquis de la Fayette.

Au premier mouvement de Lord Cornwallis pour se rendre de Charles-Town à l'embouchure de la

Chesapeak, le Marquis de la Fayette s'étoit mis en devoir de le harceler dans sa marche avec un corps d'Américains qu'il conduisit habilement, & qu'il sut placer avec tant d'avantage, que le Général Anglois, malgré sa supériorité, n'ôsa ni l'attaquer ni répondre à ses attaques. Il trouva tant d'opposition de la part du Général François, que ce fut avec de grandes difficultés qu'il pénétra dans la Virginie. Il n'y parvint qu'après avoir surmonté mille obstacles ; & sa position y fut encore plus fâcheuse qu'elle n'avoit été jusqu'alors. L'orage qui s'étoit formé contre lui, s'approchoit rapidement ; MM. Greene, Wayne & la Fayette avoient formé leur jonction, & à moins d'un renfort prompt & considérable, il falloit nécessairement que l'armée angloise se trouvât dans la même circonstance, & subit le même sort que l'armée du Général Burgoygne. Sir Henry Clinton étoit bien loin de prévoir ce malheur, lorsqu'il écrivoit à Lord Germaine, que la flotte de l'Amiral Arbuthnot étoit en mer avec un puissant renfort pour le Comte de Cornwallis, que le Mar-

1781.

Jonction de ce Général avec MM. Greene & Wayne.

1781. quis de la Fayette ne pouvoit plus lui échapper, & qu'avec des forces aussi redoutables dans la Chesapeak, l'Angleterre devoit compter sur la soumission de tout ce qu'il y avoit de rebelles dans ces Provinces. Mais le 12 Juin, on vit reparoître à New-York la flotte, dont il est fait mention dans la lettre de Clinton, & qu'on supposoit alors occupée à gêner les opérations de l'armée françoise. Des lettres interceptées de Washington au Marquis de la Fayette avoient tout à coup répandu l'allarme dans cette place, & fait prèndre à la fois le parti de rappeller Arbuthnot, & d'appliquer à la défense de New-York les deux mille hommes destinés à renforcer Lord Cornwallis. Dans une de ces lettres datées du 31 Mai, le Général Américain s'exprimoit en ces termes. « Après » avoir murement considéré nos » affaires sous tous les points de vue, » une tentative sur New-York, dont » la garnison peut consister en huit » mille hommes, a été regardée » comme préférable à une expédi- » tion du côté du Sud, parce que

La flotte d'Arbuthnot est rappellée à New-York.

Lettres de Washington interceptées. Que ces lettres sont une feinte.

» nous ne sommes pas maîtres de » la mer ».

1781.

Ce qui en résulte.

L'arrivée de Cornwallis à York-Town, offroit une occasion trop belle de ruiner les espérances de l'Angleterre en Amérique, pour laisser échapper cette occasion. MM. Washington & de Rochambeau, dans leurs délibérations à Weatherfield, s'étoient décidés à venir attaquer cette place, & se promettoient d'y faire prisonnier le Général anglois avec toute son armée. En conséquence, ils se portèrent sur York-Town où tous les François de Rhode-Island se disposèrent à les suivre ; & pour assurer le succès de l'expédition, le Général Américain fit des mouvemens qui confirmèrent le Commandant de New-York dans la résolution de ne point dégarnir cette place. Le principal objet de la feinte n'étoit pas d'écarter d'York-Torwn les renforts de Clinton qui n'auroient pu la sauver ; mais de faire prendre le change à Lord Cornwallis, de l'endormir dans une fausse sécurité, & de le fixer dans sa position jusqu'à l'entier investissement de l'armée bri-

1781. tannique. Cette adroite manœuvre réussit parfaitement aux Généraux de l'armée combinée. Clinton bien persuadé que c'étoit à lui qu'on en vouloit, se mit en défense à New-York, & Cornwallis ne songea pas même à se fortifier dans York-Town, où, à son grand étonnement, il se vit bientôt investi, & par les troupes de Washington & par celles qu'amenoit le Comte de Grasse, dont la flotte arriva presqu'aussitôt à l'embouchure de la Chesapeak.

Le Comte de Grasse annonce son arrivée dans la baie de Chésapeak.

Ce Général avoit annoncé le 15 Août son entrée dans la baie, avec trois mille trois cens hommes aux ordres du Marquis de Saint-Simon; & comme il étoit informé par le Comte de Barras de la situation de l'armée de Washington & de Rochambeau, des succès antérieurs de l'ennemi dans la Virginie & le Maryland, & de la possibilité de surprendre Cornwallis avec des forces navales supérieures; il fit part aux Généraux & de ses dispositions & de la force de son escadre qui étoit composée de vingt-huit vaisseaux de guerre. Les troupes combinées campoient dans le voisinage de

New-Port, lorsque la frégate la Concorde y apporta les dépêches du Comte de Grasse. Sur les avis de ce Général, l'armée de Rochambeau fut mise en mouvement le 19 avec deux milles Américains ; un pareil nombre fut destiné à couvrir Westpoint en gardant la rive gauche de la riviere du nord. Pour masquer ce mouvement au Général Clinton, & lui persuader qu'on avoit des vues sur Staten-Island, le Comte de Rochambeau fit partir sur le champ un Commissaire des guerres, qu'il avoit mis dans le secret, pour aller établir une Boulangerie à Chatham qui n'est qu'à trois lieues de l'isle des Etats. Ce travail fut couvert par un petit corps d'Américains, dont une partie s'étant approchée de l'embouchure du Rareton, se fit canonner exprès par les batteries du Général Clinton. Cette manœuvre exécutée avec autant de courage que d'adresse, confirma ce Général dans la résolution de garder les secours destinés à Lord Cornwallis, qui revenu de sa première sécurité, & se voyant presqu'investi dans la Virgi-

1781.

Autre feinte du Comte de Rochambeau

1781. nie, commençoit à prévoir le malheur de ſa poſition.

Manœuvre du Comte de Barras.

Cependant le Comte de Barras, bien perſuadé de l'avantage qui pouvoit réſulter de ſa jonction avec l'armée du Comte de Graſſe dans la baie de Cheſapeak, avoit fait ſes diſpoſitions pour s'y rendre. Le Glorieux, l'Aigrette & la Diligente chaſſoient en avant de cette armée, lorſqu'elle entra dans la baie; ils eurent connoiſſance de la frégate la Guadeloupe & de la corvette la Loyaliſte, qu'ils pourſuivirent juſqu'à l'entrée de la riviere d'York. La corvette fut priſe; & le Glorieux accompagné des deux frégates, vint mouiller à l'embouchure de la rivière pour en former le blocus; il fut renforcé le lendemain par les deux vaiſſeaux le Vaillant & le Triton. On s'empara le même jour de la rivière de James qui ſe jette dans la Chéſapeak. L'Expériment, l'Andromaque & pluſieurs corvettes ſe portèrent dans la rivière pour couper la retraite à Lord Cornwallis ſur la Caroline, & protéger en même tems les canots & les chaloupes qui devoient tranſporter les

nille trois cens hommes du 1781.
is de Saint-Simon dans le
le la rivière de James, à la
e d'environ dix-huit lieues
uillage de Linhaven, occupé
rmée navale. Les Marquis
nt-Simon & de la Fayette
ent le 2 Septembre avec
roupes, & se portèrent le
lemain à Williamsbourg en-
à cinq lieues d'York. Il suit
exposé préliminaire, que le
de cette importante expé-
étoit une presqu'isle d'envi-
inze lieues de l'Est à l'Ouest,
uatre à cinq du Nord au Sud,
par les rivières York, Ja-
& la baie de Chesapeak. C'est
ette presqu'isle que sont les
d'York, d'Hampton, de
Town & de Williamsbourg,
ie résidence des Gouver-
de la Virginie.

Combat entre les escadres du Comte de Graffe & de l'Amiral Graves.

née navale attendoit au mouil-
Linhaven des nouvelles de
igton, lorsque le 5 Septem-
r les huit heures du matin, la
de découverte signala vingt-
iles à l'Est qui dirigeoient leur
sur la baie de Chesapeak.

1781. On reconnut que c'étoit une flotte ennemie, & non celle du Comte de Barras, comme on l'avoit cru d'abord. On fut bientôt à portée d'obſerver ſes mouvemens, & l'on s'apperçut qu'elle ſe rangeoit ſur la ligne du plus près ſtribord, en faiſant paſſer les vaiſſeaux de force à ſon avant-garde. Le Comte de Graſſe ordonna de ſe tenir prêt à appareiller, & dès que la marée eût permis de mettre ſous voile, il fit ſignal de former une ligne de viteſſe, & en moins de trois quarts-d'heure, l'armée fut rangée en ordre de bataille. Le Général voyant qu'il n'y avoit point d'Officiers Généraux à ſon arrière-garde, envoya ordre à M. de Monteil d'aller en prendre le Commandement. En formant leur ligne, les vaiſſeaux ennemis avoient conſervé le vent. A deux heures après-midi, ils virèrent tous enſemble vent arrière, & prirent les mêmes amures que l'armée françoiſe. Dans cette poſition, ils ſe trouvèrent au même bord, ſans pourtant être rangés ſur dés lignes paralleles, l'arriere-garde de l'Amiral Graves étant infiniment au

vent de son avant-garde. A trois heures, le Commandant françois s'apperçut que la ligne des vaisseaux de tête de son escadre n'étoit pas encore assez bien formée, & il ordonna une manœuvre qui procuroit à tous ses vaisseaux l'avantage de combattre ensemble. Les deux têtes des armées s'approchèrent alors à portée de la Mousqueterie. Le combat commença sur les quatre heures à l'avant-garde, commandée par M. de Bougainville, & bientôt les vaisseaux du corps de bataille prirent part à l'action. Le Comte de Grasse desiroit que l'engagement fût général. Pour y disposer les ennemis, il fit signal à son avant-garde d'arriver; mais celle de l'Amiral Graves étoit fort maltraitée; il profita de l'avantage du vent qui le rendoit maître de la distance, pour éviter l'arrière-garde françoise qui faisoit tous ses efforts pour atteindre & l'arrière-garde & le centre de l'armée ennemie. Ce combat, dont le feu avoit été vif & meurtrier, ne se termina qu'au coucher du soleil. L'armée angloise tint le vent, &

1781.

1781.

L'Amiral se refuse à un second combat.

l'ayant conservé toute la journée du 6, elle en profita pour se réparer.

Le 7 à midi les vents changèrent à l'avantage de l'armée françoise; & jusqu'au soir du lendemain, cette armée fit tous les mouvemens nécessaires pour engager l'ennemi dans une seconde action. Il parut un moment vouloir présenter une ligne de combat; mais l'Amiral Graves vit le danger de cette manœuvre. Il fit arriver vent arrière à son armée pour se former sur son arrière-garde. Ce mouvement céda tout-à-fait le vent à l'escadre françoise, dont les Anglois s'étoient éloignés à toutes voiles; dans la nuit du 9 au 10, ils disparurent absolument. Le Comte de Grasse désespérant enfin d'amener l'Amiral Graves à une nouvelle action, & craignant qu'il ne le devançât dans la baie de Chesapeak, prit le parti d'y ramener ses vaisseaux, d'y continuer ses opérations & d'y reprendre ses équipages. Le 11, il mouilla sur le cap Henry où le Comte de Barras étoit arrivé la veille, pour effectuer sa jonction avec l'armée de Grasse.

Cette armée composée de vingt-quatre vaisseaux & de deux frégates, avoit eu en tête, dans la journée du 5, les deux escadres de Hood & de l'Amiral Graves qui réunissoient vingt vaisseaux de ligne & neuf frégates ou corvettes. Les quinze premiers vaisseaux de la ligne françoise eurent seuls part à l'action, & n'eurent à combattre qu'un pareil nombre de vaisseaux ennemis; toute l'arrière-garde angloise avoit refusé de se mettre à portée; mais de l'aveu des Commandans, cinq vaisseaux du centre ou de l'avant-garde furent très-maltraités, & particulierement le Terrible qu'il fallut brûler, parce qu'il étoit hors d'état de tenir sur l'eau. Cet engagement fut beaucoup plus meurtrier pour les Anglois que pour leurs adversaires. Notre perte ne se monta qu'à deux cens hommes en y comprenant les blessés; dans ce nombre on comptoit dix-huit ou vingt Officiers.

1781.

Perte des Anglois.

Cependant le Comte de Rochambeau avoit fait passer la rivière du nord à son armée. Il arriva le premier Septembre à Trenton sur la

Belle marche de l'armée françoise.

1781. Delaware, & le 3 il étoit à Philadelphie, où ses troupes défilèrent dans le meilleur ordre, & rendirent au Président du Congrès assemblé les honneurs prescrits par la Cour de France. Le Congrès témoigna sa reconnoissance à l'armée françoise, dont il admira la discipline, & le bel ordre qui régnoit dans chaque brigade, même après une marche de deux cens soixante lieues. Les deux premières étoient commandées par M. de Viomenil à qui cette marche fit le plus grand honneur, ainsi qu'au Chevalier de Chatellux, l'un des principaux Officiers de l'armée. Le 6 du même mois, elle étoit à l'embouchure de l'Elk, sur la baie de Chesapeak où les Généraux trouvèrent les dépêches du Comte de Grasse, qui leur faisoit part de son arrivée dans la baie, & du débarquement des troupes aux ordres du Marquis de Saint-Simon, pour joindre à James-Town le détachement du Marquis de la Fayette. L'Officier porteur de cette lettre n'étoit arrivé que depuis une heure, & ce fut un hasard bien heureux, que pour une expédition

:ertée dans le nord de l'Amé-
e & dans les isles sous le vent, 1781.
e trouvât au rendez-vous de
âie de Chesapeak à une heure
lifférence.

'avant-garde de l'armée aux
'es du Comte de Custine, s'é-
embarquée sur des bateaux du
; elle arriva le 19 à Williams-
rg; le reste des troupes s'y ren-
avec le Baron de Viomenil sur
frégates & des transports que
de Grasse avoit envoyés à Bal-
ore. MM. Washington, de Ro-
nbeau & de Chatellux avoient
les devants par terre, à marches
:ées de soixante milles par jour;
arrivèrent le 14, & trouvèrent
[. de Saint-Simon & de la Fayette
les attendoient dans une excel-
e position. Le 24, toute l'ar-
; fut réunie à Williamsbourg.
deux Généraux s'étoient ren-
le 18 à bord de la ville de Paris,
ır concerter les opérations avec
:omte de Grasse, qui ne tarda pas
uitter le mouillage de Linhaven
ses vaisseaux n'étoient point en
eté, & vint au débouché des
:cs de mill-Ground & de Horse-

Les troupes combinées arrivent successivement à Williamsbourg.

1781. Shoe pour s'y emboſſer dans le cas où l'Amiral Graves feroit mine de vouloir ſecourir Lord Cornwallis. D'ailleurs cette poſition donnoit les moyens d'accélérer le ſiége, par une plus grande facilité de tranſport des munitions ; il y eut auſſi trois vaiſſeaux nommés pour aller s'emboſſer à l'entrée de la riviere de James.

Inveſtiſſement de York-Town.

Le 28, l'armée des alliés partit de Williamſbourg, à la pointe du jour, & ſe porta vers York-Town. Les ſept mille hommes aux ordres de M. Rochambeau commencèrent l'inveſtiſſement de manière à reſſerrer l'ennemi juſqu'à la portée du piſtolet de ſes ouvrages. Les trois brigades françoiſes s'étant partagées le terrein, vinrent camper à l'abri du canon des Anglois. Le Baron de Viomenil commandoit les Grenadiers & les Chaſſeurs de l'armée à l'avant-garde. Cet inveſtiſſement ſe fit au plus près, ſans la perte d'un ſeul homme. Le lendemain, l'armée américaine vint appuyer ſa gauche & ſa drofte au bas de la rivière d'York, & l'inveſtiſſement de York-Town ſe trouva complet,

e serré d'aussi près qu'il étoit possible. Cependant l'Infanterie de Lauzun s'étoit mise en marche, pour aller rejoindre sa Cavalerie qui avoit été dirigée par terre dans le Comté de Glocester, où le Brigadier général Wieden commandoit un corps de Milice d'environ douze cens Américains. Toute la légion s'y réunit le 28, jour de l'investissement de York-Town. La nuit du 29 au 30, l'ennemi craignant d'être insulté dans la position trop étendue qu'il avoit fortifiée, prit le parti d'abandonner tous ses ouvrages extérieurs, & de se réduire au corps de la place. Les François s'emparèrent des ouvrages abandonnés; ce qui leur facilita le moyen de resserrer l'ennemi dans un cercle encore plus étroit. On n'attendoit les équipages de l'armée que pour le 5 Octobre; l'artillerie de siége arriva six jours plutôt, & toute la journée du 30 Septembre fut employée à la débarquer. M. de Choisy étoit allé la veille, demander à M. le Comte de Grasse un détachement de ses troupes; il en obtint huit cens hommes avec les-

1781.

La légion de Lauzun se porte à Glocester, ainsi que huit cens hommes de l'armée de Grasse.

1781.

Echec du Colonel Tarleton.

quels il se rendit à Glocester; il y choisit sa position à trois milles de la place. Avec ce renfort, le Duc de Lauzun attaqua si vigoureusement le Colonel Tarleton, qu'il força son détachement à rentrer dans Glocester, avec perte de cinquante hommes.

A cette même époque, c'est-à-dire, le 3 Octobre, deux compagnies de Grenadiers & Chasseurs d'Agénois, & cent Volontaires aux ordres du Baron de Saint-Simon attaquèrent quelques piquets ennemis qu'ils forcèrent à se replier sur une des redoutes. Il n'y eut de blessés dans l'exécution de ce coup de main, qu'un Officier & quelques Soldats. Enfin la tranchée fut ouverte à York-Town, dans la nuit du 6 au 7 Octobre, & fut relevée dix fois dans l'espace de treize jours de siége. Le 17, Lord Cornwallis demanda une suspension d'armes jusqu'au lendemain; il n'obtint que deux heures, à l'expiration desquelles il fallut capituler. On employa tout un jour à discuter les articles de la capitulation, qui fut signée & conclue le 19 Octobre.

Capitulation de York-Town & de Glocester.

idi les troupes françoises & 1781.
icaines, avoient pris possession
eux redoutes; & sur les deux
s, la garnison défila tambour
nt, portant en faisceaux ses
aux & ses armes. Il en fut de
e à Glocester; les troupes en-
es l'évacuèrent ainsi que York-
n, pour être conduites dans l'in-
ır du pays. Il se trouva dans
leux postes six mille hommes
roupes réglées, quinze cens
lots, cent soixante canons de
calibre, huit mortiers, environ
ante bâtimens, dont un vais-
de cinquante canons qui fut
. Vingt bâtimens de transport
ent été coulés bas, & de ce
bre étoit la Guadeloupe, fré-
de vingt-quatre canons. L'im-
ante expédition de York-Town
peu meurtriere pour l'armée
binée. L'état des morts s'y
ta tout au plus à soixante-dix
mes, & celui des blessés n'étoit
d'environ deux cens. La perte
Anglois fut au moins le double;
y comprendre les Officiers &
lats qui s'égarèrent, & les Ma-
ts & habitans de la ville qui

Pertes respectives des Anglois & des Alliés.

1781. périrent aux deux attaques de Town & de Glocefter.

Traitement fait à l'armée prifonnière.

Le Comte de Cornwallis demandé que les garnifons d deux places fuffent envoyée parties de l'Europe auxquelle appartenoient refpectivement promeffe de ne point fervir la France, l'Amérique ou le liés, jufqu'au moment d'un éc régulier. Cet article ne fut accordé, & le Général Wa ton décida que l'armée prifo feroit difperfée dans la Vir le Maryland ou la Penfylvani termes de la capitulation furen leurs à peu près tels que les propofés le Général anglois. mée eut tous les honneurs ac à la garnifon de Charles-Tow Officiers gardèrent leurs épé conſervèrent ainfi que les S toutes leurs propriétés. Qua procédés & au traitement p lier qu'ils éprouvèrent dans l merce des François, ils fur décens, fi parfaitement hon que Lord Cornwallis dans fa à Sir Henry Clinton, ne put pêcher de rendre ce témoig

la générosité de ses vainqueurs : 1781.
» les prévenances & les attentions
» obligeantes des Officiers françois,
» l'intérêt affectueux qu'ils ont paru
» prendre à notre situation, leurs
» offres généreuses & pressantes,
» toute leur conduite à notre égard
» passent réellement les expressions
» de la reconnoissance, & feront,
» je l'espere, une juste impression
» sur la sensibilité de tout Officier
» britannique, lorsque la fortune
» de la guerre fera tomber quel-
» ques François en son pouvoir ».

Que lord Cornwallis comptoit sur les renforts envoyés de New-York.

La lettre d'où ce détail est tiré, avoit été confiée à un Aide de Camp, parti sur la *Bonetta*, sloop de guerre qui fut laissé à la disposition du Général anglois avec cinquante hommes d'équipage, dont il devoit tenir compte en cas d'accident. Dans ses dépêches au Commandant de New-York, Lord Cornwallis déclare qu'il n'a jamais considéré le poste de York-Town sous un jour bien favorable, & que s'il n'eût eu la confiance d'être puissamment secouru, il n'auroit jamais tenté la défense de ce poste. « Informé, dit-il, de » l'arrivée de Washington à Wil-

1781.

» liamsbourgh, ou j'aurois tâché de » gagner New-York par des mar- » ches rapides du côté de Glocester; » ou, malgré l'inégalité du nombre, » j'aurois attaqué les troupes alliées » en pleine campagne ; il n'étoit pas » impossible que la fortune secondât » l'effort de mes braves Soldats de ce » côté-là. Mais votre Excellence » m'assuroit du concours de la flotte » & de l'armée pour me tirer de ce » mauvais pas, & je n'ôsai pren- » dre sur moi de hasarder aucune » de ces tentatives périlleuses. Vo- » tre lettre du 24 Septembre me » donnoit avis, que le secours feroit » voiles le 5 Octobre; en consé- » quence je me retirai dans l'inté- » rieur des ouvrages, me flattant » avec raison de prolonger la dé- » fense jusqu'à l'arrivée des secours » attendus ».

Des tentatives avant la capitulation.

Après avoir détaillé & la violence de l'attaque & l'inutilité de la plus brave résistance, Lord Cornwallis ajoute que se voyant réduit à la cruelle extrémité ou de se rendre, ou de chercher son salut dans la fuite, il avoit préféré ce dernier parti, & fait préparer seize gros bateaux

la nuit du 18 au 19 Octobre,
marqué pour l'embarquement 1781.
roupes. Il se flattoit de sau-
insi toute son Infanterie, à l'ex-
on d'un foible détachement
gé de la capitulation pour les
ans de la ville, pour les ma-
& pour les blessés. On devoit
ttre de sa part au Général
iington une lettre relative à cet
t. Toutes les mesures étant
prises, l'Infanterie Légère, la
ure partie des Gardes, & plu-
s compagnies du vingt-troi-
e régiment s'embarquèrent à
ieures du soir, & la moitié des
iux vint débarquer à Glocester;
sur ces entrefaites, il survint
tempête qui dérangea le projet
Cornwallis. Les bateaux déri-
nt jusqu'au bas de la rivière; le
ge fut jugé impraticable, &
ne songea plus qu'à ramener les
pes qui étoient à Glocester. Elles
gnirent dans la matinée, sans
icoup de perte. Cependant les
rages de York-Town tomboient
uine, & il n'y avoit pas moyen
es réparer. L'opinion des In-
eurs & des principaux Officiers

1781. de l'armée étoit que si le feu des ennemis continuoit quelques heures de plus, ce seroit un coup de désespoir de vouloir soutenir ces ouvrages. D'ailleurs la dyssenterie faisoit de grands ravages dans l'armée angloise, & les fatigues d'un service sans relâche avoient épuisé la vigueur des troupes qu'épargnoit la maladie. Ces considérations déterminèrent le Général à ne pas courir les risques d'un assaut, qui, vu le nombre des ennemis & la foiblesse de la place, ne pouvoit manquer d'avoir un plein succès. En effet, on comptoit dans l'armée des alliés au moins vingt mille hommes, dont huit mille étoient François. Quant au poste de York-Town, c'étoit moins une place fortifiée, qu'un camp retranché, exposé de toutes parts à l'enfilade; le terrein en étoit si désavantageux, qu'il ne falloit pas moins que la nécessité d'y protéger la marine, pour justifier les ouvrages qu'on y avoit construits à tant de frais.

Que Clinton eut tort de craindre pour New-York.

Il suit de cet exposé, que le poste de Cornwallis à York-Town ne fut pas du choix de ce Géné-

ral; qu'il avoit reçu l'ordre de s'y porter de Charles-Town, & que les secours tant de fois annoncés & toujours retenus par Clinton, furent un autre ordre de ne point abandonner ce poste. L'habileté, dont il avoit donné des preuves à Cambden, autorise toutes les conjectures qui servent à justifier Cornwallis. Il dut voir, & sans doute il vit que la place, dont on lui confioit la défense, n'étoit pas tenable contre la forte armée de MM. de Rochambeau & Washington. Elle ne l'eût point été, même avec les renforts attendus de New-York; & la faute de Clinton ne fut pas d'avoir rappellé les deux mille hommes embarqués pour aller secourir York-Town; mais d'avoir pu croire que c'étoit à lui qu'on en vouloit dans cette circonstance. Assurément le poste de New-York étoit le dernier, dont les Américains songeassent à s'emparer. Quoi qu'il en soit, ce Général donna dans le piége qu'on lui tendit; il s'occupa de la défense d'une place qu'on ne devoit point attaquer, & tranquille sur le sort

1781.

de l'armée aux ordres de Cornwallis, il ne sçut qu'après l'événement, que la jonction des troupes combinées avoit coupé la retraite à ce Commandant, & par conséquent livré cette armée à la discrétion de l'ennemi.

1781.

Mouvement tardif de ce Général pour secourir York-Town.

Cependant le Général Clinton, honteux de sa méprise, se mit en devoir, mais trop tard, d'en prévenir les funestes effets. Il fit embarquer des troupes, il s'embarqua lui-même & dirigea sa route vers York-Town; mais il en étoit encore bien éloigné, lorsqu'il apprit que l'armée angloise avoit mis bas les armes. Ce mouvement du Général Clinton n'eût rien produit, même en supposant que son arrivée à York-Town eût prévenu le désastre de Cornwallis. M. de Grasse étoit maître de la mer, & jamais le débarquement des renforts arrivés de New-York, n'eût pu s'effectuer en présence de son escadre; mais ce débarquement pouvoit avoir lieu, sans qu'il fût possible d'enlever à l'ennemi des postes qu'il avoit eu le tems de fortifier. Toute cette opération n'étoit donc qu'une

vaine parade qui auroit eu les suites les plus fâcheuses pour Clinton, si l'Amiral françois plus actif ou moins occupé ailleurs, s'étoit mis en mesure pour le faire repentir de cette démarche infructueuse & tardive.

1781.

A quels dangers sa retraite dut exposer les provinces méridionales.

La défaite du Général anglois eût ajouté, sans doute, à la gloire de la France dans cette partie du monde; mais n'eût guère empiré la situation de l'Angleterre en Amérique. Ses affaires étoient absolument ruinées & dans les Provinces du Nord & dans celles du Midi. En se portant à York-Town, Lord Cornwallis avoit abandonné la Géorgie & les Carolines à la merci des armées américaines; par ce mouvement il se coupoit toute communication avec Charles-Town & Savannah, & exposoit ces Places à tomber entre les mains du premier assaillant. L'événement fit voir toute l'imprudence, je ne dis pas des opérations du Général qui ne fit qu'obéir à des ordres supérieurs, mais de ces ordres mêmes, dont l'exécution la plus heureuse n'eût procuré que de foibles avan-

tages dans la Virginie, & devoit
1781. néçeſſairement entraîner de grands déſaſtres dans les Provinces méridionales. Le tort de Cornwallis, en quittant ces Provinces, fut d'avoir trop compté ſur la victoire, & de n'avoir point établi de Gouvernement civil dans la Caroline. Faute de Loix qui les protégeaſſent, les Royaliſtes n'osèrent ſe montrer, dès qu'ils eurent perdu de vue le Général & ſon armée. A meſure qu'il s'avançoit vers le nord, la crainte dût ſoumettre à la domination américaine tous ceux que la crainte en avoit détachés, & un grand nombre de ceux que l'ambition enchaînoit encore au parti de la Couronne. Dans le Sud de l'Amérique ce parti s'affoiblit au point de n'avoir, pour ainſi dire, une exiſtence impoſante, que dans les diſtricts de Charles-Town & de Savannah; mais ces conquêtes pouvoient échapper aux Anglois ainſi que beaucoup d'autres qui leur furent enlevées à l'époque de leur déſaſtre de York-Town, ou peu de mois avant ce grand événement.

1781.

Prise de Pensacola par les Espagnols.

La prise de Pensacola dans la Floride occidentale, avoit été pour les Espagnols, un triomphe presqu'aussi décisif que le fut pour les Américains, dans la Virginie, l'investissement de Cornwallis & de toute son armée. Cette conquête fut d'autant plus importante, qu'elle entraîna la reddition de toute la Province. Sans entrer dans les détails de cette expédition, nous observerons que la place & les forts de Pensacola se rendirent aux armes de Sa Majesté Catholique le 8 Mai, après douze jours de tranchée ouverte, & le soixante-unieme depuis le débarquement des troupes espagnoles à l'isle de Sainte-Rose. En moins de six semaines, les Anglois y avoient dépensé plus de soixante douze mille livres sterling au travail des fortifications. La garnison étoit d'environ deux mille hommes, sans compter beaucoup de Nègres qui défendoient les forts, & une multitude de Sauvages auxiliaires qui, dispersés dans les bois, s'étoient rendus maîtres de la campagne. Plusieurs de ces Sauvages échap-

pèrent; mais toute la garnison fut
1781. faite prisonniere, ainsi que le Major-Général Campbell qui commandoit les forces de Sa Majesté Britannique dans la Floride occidentale. Dans ses dépêches à Lord George Germaine, cet Officier observe que dans la matinée du 8 Mai, une bombe ayant éclaté près du magasin de la redoute avancée, mit le feu à la poudre qui étoit en dedans, & que bientôt le corps de cette redoute ne fut plus qu'un monceau de ruines. L'explosion fit perdre la vie à cinquante-six hommes & en blessa vingt-quatre. Les Espagnols voulant profiter de ce désastre, firent une premiere tentative pour livrer l'assaut; mais ils furent repoussés, & l'ennemi eut le tems d'enlever ses blessés. Un second assaut ne réussit pas mieux, & les assiégeans s'en tinrent au feu de leur mousqueterie, qui fut si constant & si vif, que le Général Campbell n'ayant aucune espérance d'être secouru, & ne pouvant se flatter de tenir encore longtems, ne crut pas devoir prodiguer, en pure

perte, le ſang & la vie de ſes braves ſoldats : dans l'eſpoir d'obtenir une capitulation honorable, il arbora un pavillon parlementaire ſur le fort George, & propoſa une ſuſpenſion d'hoſtilités, qui fut acceptée du Général Galvez. Le Major-Général Campbell & le Gouverneur Cheſter dreſsèrent des articles, dont quelques-uns ſouffrirent difficulté. Enfin la capitulation fut ratifiée par le Général eſpagnol, avec quelques modifications; &, dans la ſoirée du 9, il ſe mit en poſſeſſion de Penſacola. Le fort George & la redoute de la Marine royale ne furent livrés que le lendemain aux troupes de Sa Majeſté Catholique. Suivant les rapports britanniques, la force des aſſiégeans ne conſiſtoit pas en moins de ſept mille huit cens hommes, ſans y comprendre les équipages de quinze vaiſſeaux de ligne, de ſix frégates & de pluſieurs ſloops. Le Major Campbel ajoute que, de l'aveu des Officiers eſpagnols, ils avoient une artillerie ſuffiſante pour entreprendre le ſiége de Gibraltar. Quoi qu'il en ſoit, leur perte ne

1781.

1781. fut que de trois cens hommes, y compris les bleſſés. Celle des Anglois eût été encore moins conſidérable, ſans l'exploſion du magaſin à poudre qui leur tua, comme on l'a dit, cinquante-ſix Soldats, & leur en bleſſa vingt-quatre.

Priſe de Saint-Auguſtin.

D'autres conquêtes ſignalèrent les armes eſpagnoles dans cette partie de l'Amérique. Une des plus importantes fut la priſe de Saint-Auguſtin, capitale de la Floride orientale. Le Général Galvez en fit l'inveſtiſſement avec une flotte de onze vaiſſeaux de guerre, & d'environ cinquante bâtimens de tranſport, ſur leſquels il y avoit quatre mille hommes. La place n'étoit défendue que par trois cens Anglois, & cette foible garniſon n'avoit pas l'eſpérance de ſe voir renforcée. Ce fut le 18 Août que les Eſpagnols effectuèrent leur débarquement. Ils ne pouvoient choiſir, pour cette expédition, un moment plus favorable que celui où les François occupoient toutes les forces des Anglois dans les Provinces méridionales, & les mettoient parconſéquent dans l'impoſ-

ſibilité de faire paſſer le moindre ſecours dans la Floride : toutes les circonſtances néceſſitoient la prompte reddition de Saint-Auguſtin. Cette conquête rapide mit la Géorgie dans un danger extrême. Les deux branches de la Maiſon de Bourbon ſe trouvoient par-là rapprochées au point d'agir en même-têms dans les Provinces du Sud ; & de la jonction de leurs forces, on devoit conclure la ruine prochaine des Anglois dans ces Provinces, ſur le ſort deſquelles la ſupériorité des ſeuls François leur cauſoit déjà tant d'inquiétude. 1781.

Les Eſpagnols avoient pris le fort de la Conception.

Quoique moins importante, quant à ſes effets, la priſe du fort de la Conception, dont les Eſpagnols s'étoient emparés quelques tems auparavant, fut pour les armes de Sa Majeſté Catholique un événement tout auſſi glorieux que l'acquiſition de Saint-Auguſtin. Ce premier fort, ſitué ſur la riviere de Saint-Jean, étoit défendu par une garniſon nombreuſe, qui ſembloit devoir le rendre imprenable ; mais après une vigoureuſe défenſe, la place ſe rendit aux troupes eſ-

pagnoles de la province de Guatimala. Cette expédition coûta peu de monde aux assiégeans, & les Anglois y perdirent environ quatre cens hommes, tant sur mer que sur terre.

1781.

Projets échoués de Johnstone sur Buenos-Ayres.

Toutes les opérations de l'Espagne en Amérique, eurent plus ou moins de succès pendant cette campagne. Non seulement elle fit des conquêtes sur les possessions angloises; mais elle garantit les siennes des incursions les mieux concertées. Et ce ne fut pas seulement dans l'Amérique septentrionale qu'elle conserva cet ascendant; les parties méridionales du nouveau monde furent aussi le théâtre de ses triomphes; elle fut du moins y rendre inutiles les vains projets de la témérité britannique. Ceux du Commodore Johnstone sur Buenos-Ayres, n'avoient point eu d'exécution; & malgré l'armement considérable qui fut équipé à ce dessein, le Vice-Roi Espagnol avoit tout disposé de maniere à faire repentir les Anglois de leur imprudence, s'ils s'étoient présentés sur les rives de la Plata. Jus-

qu'à la fin de la campagne, cette bonne contenance du Gouverneur & de ses troupes écarta l'ennemi de ces parages. 1781.

Conspiration dissipée dans le Pérou.

Au défaut des Anglois, les Espagnols eurent à combattre dans l'Amérique méridionale un ennemi domestique, dont la révolte les allarma quelque tems sur leurs possessions dans le Pérou. Un chef de brigands appellé Tupac-Amaro, avoit conçu le projet de soulever le peuple contre l'administration espagnole; il se disoit de la race des Incas, & portoit l'habillement & les autres marques de souveraineté de ces anciens Enfans du Soleil. Il étoit parvenu à rassembler autour de lui une armée, plus considérable par le nombre, que redoutable par le courage. Avec cette armée, il avoit pourtant dévasté quelques Provinces, & commis des atrocités qui démentoient bien sa prétendue origine. Pour arrêter ses brigandages, on mit sa tête à prix, & l'on fit avancer de Lima, de Cusco & des autres places du Pérou, des troupes & des milices, sous les ordres du Maréchal-de-Camp

Don Joſeph Delvalle. Le 9 Mars,
1781. cet Officier, avec dix-ſept mille hommes, s'étoit mis à la pourſuite des révoltés qui occupoient alors une colline eſcarpée auprès d'un village que Tupac appelloit ſa capitale. A l'approche des Eſpagnols il abandonna ce poſte, & rangea ſon armée en bataille dans la plaine; elle ne put réſiſter au premier choc des troupes réglées. Les débiles indiens ſe retirèrent en déſordre, & pluſieurs ſe noyèrent dans une riviere profonde & rapide qu'ils voulurent traverſer à la nage. Tupac fut moins heureux, il la paſſa ſur ſon cheval; mais à peine étoit-il ſur le bord oppoſé, qu'il fut arrêté par un Cacique de ſa faction & livré aux Eſpagnols. Si la déroute de ſon armée n'eût pas été complette, la priſe du Chef auroit achevé de la diſſiper. On s'empara du Village, chef-lieu des révoltés; on y trouva ſix pieces de canon, ſans compter celles que Tupac avoit laiſſées dans le champ de bataille. Ils étoient d'un calibre plus fort que ceux de l'armée

espagnole, & l'on ne sauroit expliquer comment cette artillerie avoit été transportée à quatre cens lieues dans les terres, sans que le Gouvernement en eût eu connoissance. La femme, les enfans, l'oncle de Tubac tombèrent au pouvoir des vainqueurs, ainsi que plusieurs caisses d'argenterie & deux malles remplies de papiers qui contenoient la correspondance des rebelles, & qui donnèrent toutes les notions qu'on pouvoit desirer sur les agents secrets de la conspiration. En entrant dans la capitale de Tupac, Don Joseph Delvalle fit pendre dix-huit de ces brigands. Leur Chef, sa famille & ses principaux Officiers furent envoyés à Cusco, où leur supplice ne fut différé, qu'autant qu'il le falloit pour éclaircir tous les détails de ce soulèvement. 1781.

Quoique la déroute des Indiens fût d'une date bien antérieure aux autres triomphes de l'Espagne pendant la campagne d'Amérique, la relation n'en vint à Madrid qu'avec celle des victoires postérieures. Ce fut pour cette ville un sujet de

fêtes & d'actions de graces, qui signalèrent la joie & la pieuse reconnoissance des Espagnols.

1781.

Les nouvelles de l'Amérique portent la joie dans la cour de France.

Tandis qu'ils célébroient leurs triomphes sur les Anglois, la France éprouvoit les mêmes transports au récit des victoires de MM. de Rochambeau & de la Fayette. Le Duc de Lauzun & M. Duplessis Pascaut venoient d'arriver à Brest le 15 Novembre, sur la frégate la Surveillante, commandée par M. de Caillart; ils apportoient les dépêches des Généraux de l'armée victorieuse à York-Town. Elles confirmèrent les rapports jusqu'alors incertains de cette heureuse expédition, & détailloient plusieurs circonstances honorables aux Officiers qui l'avoient dirigée. On y voyoit que le Comte de Rochambeau avoit pris le parti de faire attaquer les redoutes, afin de terminer promptement un siége, qu'il étoit essentiel de ne pas conduire jusqu'à l'entrée de l'hiver; que le Baron de Viomenil, & M. Forbach de Deux-Ponts, Mestre-de-Camp du régiment de ce nom, s'étoient

Nouvelles circonstances de l'affaire d'York-Town

particulièrement distingués à cette attaque. Celui-ci ayant sauté le premier dans les retranchemens, avoit donné la main à un Grenadier pour l'aider à le suivre, & le voyant tomber mort à ses pieds, il retira sa main & la présenta à un second avec le plus grand sang-froid. Le Vicomte de Damas eut aussi la gloire d'y pénétrer un des premiers, & ce fut à l'insçu du Général, dont il étoit Aide-de-Camp. Mais de tous les Officiers françois, celui qui eut le plus de part au succès de cette grande entreprise, fut, sans contredit, le Marquis de la Fayette. Il avoit suivi, pas à pas, le Général Cornwallis, l'avoit harcelé sans relâche, & nécessité sa perte en l'acculant dans York-Town. Aussi les François, les Américains, & les Anglois eux-mêmes faisoient-ils le plus grand éloge de ce Général, qui, très-jeune encore, n'en déployoit pas moins les talens d'un Grand-Homme de Guerre. On admiroit en lui la douceur & la simplicité des mœurs, unies à toute la valeur de l'héroïsme. Lord

1781.

1781. Cornwallis, forcé d'admirer les qualités de ce Guerrier aimable, avoit demandé comme une grace de traiter avec M. de la Fayette, & de ne remettre ses armes qu'à lui. Le modeste Héros s'y refusa, & renvoya le Commandant Anglois au Général Washington, qui lui accorda une capitulation honorable. Elle l'auroit été davantage, si dans cette circonstance, les vainqueurs ne s'étoient crus obligés de rappeller aux Anglois, la rigueur qu'ils avoient mise dans la capitulation de Charles-Town. Tous les détails de la lettre du Comte de Rochambeau à Sa Majesté, exprimoient la satisfaction de ce Général, dans le témoignage qu'il rendoit, & de la bravoure des Soldats françois, & de la valeur éclairée des Officiers qui les commandoient sous ses ordres. Elle mérita à M. le Duc de Lauzun un acceuil d'autant plus flatteur, de la part de Sa Majesté, qu'il étoit fondé sur les exploits brillants de cet Officier, dont l'éloge occupoit une place distinguée dans la relation du Général.

Le succès de nos armes en Amé- 1781.
ue étoit un acheminement à la
ix, & ce fut sous ce point de
e, que les opérations heureuses
cette campagne flattèrent sur-
nt notre auguste Monarque.
près en avoir retracé les événe-
ens, dans sa lettre à M. l'Ar-
evêque de Paris, & reconnu
mbien l'habileté des Généraux
la valeur des Troupes avoient
ndu cette campagne glorieuse;
Roi ordonna des Prieres en ac-
n de graces, & le *Te Deum* fut
anté dans l'Eglise Métropolitaine
Notre-Dame de Paris. Peu de
urs après, M. le Marquis de
gur, Ministre de la Guerre,
availla avec Sa Majesté; & il y
it une promotion d'Officiers-Gé-
éraux des Armées de terre, où
s vainqueurs de Cornwallis ne
rent pas oubliés; mais cette pro-
otion ne devoit point être rendue
ublique avant la fin de l'année;
ce qu'on sut alors, ou plutôt
e qui se débita, fut que le pre-
ier Gouvernement qui viendroit
vaquer, étoit promis au Comte
le Rochambeau, & qu'en atten-

Te Deum en action de graces du succès de nos armes en Amérique.

Promotion d'Officiers Généraux.

1781. dant, Sa Majesté lui accordoit un traitement de vingt huit mille livres de pension ; que le régiment du Roi, Dragons, alloit passer au Vicomte de Noailles, par la démission du Marquis de la Fayette, à qui la France, en le rappellant à son service, réservoit le même grade que celui dont il jouissoit dans l'Armée des Etats-Unis ; que le Chevalier de Chatellux obtiendroit un Gouvernement, en récompense de sa campagne d'Amérique ; que M. de Charlus, fils du Marquis de Castries, étoit nommé Major-Général de la Gendarmerie, & que le Prince de Broglie devoit le remplacer en Amérique, avec le grade de Colonel ; on faisoit partir, avec le même titre, le Vicomte de Ségur, fils puîné du Ministre de la Guerre. Ce qu'il y a de certain, c'est que la plûpart des Officiers françois se disposoient à venir jouir de leurs triomphes au sein de la Patrie, & que leurs successeurs désignés brûloient de les remplacer dans le champ de la gloire, où la campagne pro-

haine sembloit nous promettre de nouvelles moissons de lauriers. 1781.
La frégate l'Andromaque venoit d'amener à Brest MM. de Charlus, de Laval, de Damas & de Forbach-Deux Ponts. On conçoit avec quels transports la France accueillit ces jeunes Héros. Ce dernier apportoit quelques drapeaux enlevés à l'Armée de Lord Cornwallis, & dont le Congrès faisoit hommage à Louis XVI.

Apparition de l'Amiral Graves devant la Chesapeak.

Les dépêches du Comte de Grasse, confiées à l'Andromaque, étoient datées du 27 Octobre, jour auquel l'Amiral Graves avoit fait une légere apparition devant la Chesapeak. La flotte françoise alors occupée à rembarquer ses troupes & son artillerie, s'embossa, & l'Amiral anglois ne jugea pas à propos de l'attaquer; il se tint à l'entrée de la baie toute la journée du lendemain, & le 29 il s'éloigna de maniere que le soir même on l'avoit perdu de vue. On sut par l'Andromaque, que M. le Comte de Grasse alloit appareiller avec toutes ses forces, pour retourner aux Antilles; que le Com-

1781. te de Rochambeau devoit hiverner dans la Virginie, & que le Marquis de la Fayette se proposoit d'aller rejoindre le Général Greene, pour resserrer Charles-Town & même l'attaquer, s'il voyoit jour à quelque succès dans cette tentative.

Victoire du Général Greene.

Le Général américain en avoit préparé le succès par l'affaire du 8 Septembre, qui fut une victoire signalée où les Américains se couvrirent de gloire. Ils n'étoient que neuf cens hommes de troupes réglées, & environ douze cens miliciens. L'Armée angloise, nouvellement renforcée par un détachement de la garnison de Charles-Town, se montoit à dix-huit cens hommes de troupes européenne. Ce fut à seize lieues de cette capitale que se livra la bataille. Les Anglois s'étoient arrêtés à Eutaw's-Springs (les Sources-d'Eutaw), où ils se proposoient d'établir un poste fixe. L'Armée de Greene étoit à sept milles du camp ennemi; elle se mit en marche à quatre heures du matin. Quatre bataillons de milice des deux Ca-

rolines

rolines composoient sa ligne de front, & la seconde ligne consistoit en trois petites brigades de troupes continentales. La Légion du Lieutenant-Colonel Lée, & les troupes de l'Etat qui couvroient les deux flancs de l'Armée américaine, rencontrèrent à quatre milles du camp, un parti de cavalerie & d'infanterie ennemies qu'elles chargèrent avec la bayonnette, qu'elles mirent en fuite, & dont il y eut un grand nombre de Soldats tués ou blessés. Les Américains pressèrent leur marche jusqu'à deux milles; le feu recommença, & la milice le soutint avec tant de vigueur, que les postes avancés de l'ennemi furent obligés de reculer. Cependant elle se vit au moment de plier à son tour; mais elle fut renforcée par la brigade de la Caroline septentrionale, dont les Soldats enrôlés depuis un mois, se battirent avec une opiniâtreté qui auroit fait honneur aux meilleures troupes de vétérans. Leur feu étoit vif & bien dirigé; l'ennemi y répondoit avec une égale précision & la même intré- 1781.

1781. pidité. Dans ce moment de l'action, les Virginiens & les Marylandois, s'avancent ſous le feu d'une canonnade terrible, & au travers d'une grêle de balles qui pleuvent de tous côtés; ils bravent tous les obſtacles, & ce choc violent ſe termine par la déroute des Anglois. Ils faiſoient encore quelque réſiſtance ſur la gauche; le Colonel Washington, qui commande le corps de réſerve, s'y porte avec tant d'impétuoſité, qu'il n'a pas le tems de rallier ſa troupe. Une diviſion de l'Armée vaincue, s'étoit jetée dans une maiſon de brique, ſituée près des Sources, qui couvroient ſon arrière-garde. Une autre troupe avoit pris poſte dans un jardin paliſſadé & dans un bois impénétrable. Le Colonel fit les derniers efforts pour en déloger les Anglois; mais il eut ſon cheval tué ſous lui, reçut deux bleſſures & fut fait priſonnier. On eſſaya de forcer la maiſon avec quatre canons de ſix livres de balle; & tout le fruit de cette tentative fut d'expoſer au feu des Anglois un

Charles-Town & de Sa-
's désastres de l'ennemi 1781.
vinces, étoient en
ıvrage de Greene.
tinus l'avoient
'effectuer des
.s prisonniers
. Cambden & à
.n, & il lui en restoit
1500, contre lesquels
Anglois n'avoient point d'é-
ge à proposer.

s prospérités soutenues des
; américaines dans les Pro-
s méridionales, déterminèrent
ngrès à la résolution d'après
lle le Président fit passer au
ral Greene les remerciemens
tats-Unis, en reconnoissance
le, de la valeur & de la bon-
onduite qu'il avoit déployés
toutes ses opérations militai-
Les mêmes témoignages furent
nis à tous les Officiers de
iée victorieuse à York-Town;
fut au nom de cette auguste
blée, que le Commandant
ief les félicita sur l'heureux
ement de la journée du 19
bre. Tel fut le début de Was-

Washington remercie les troupes victorieuses, au nom du Congrès.

1781. d'Eutaw. L'Armée de Greene se mit à leur pourſuite ; mais ils précipitèrent leur marche & gagnèrent les environs de Charles-Town. Ce Général fut ſur-tout redevable de la victoire à l'uſage vigoureux que les Virginiens, les Marylandois & une partie de l'infanterie, avoient fait de la bayonnette. Ceux du Maryland n'employèrent point d'autres armes ; & ce fut avec un acharnement qu'ils croyoient juſtifier, en criant aux ennemis : *Souvenez-vous de Cambden*. Cependant la victoire de Greene lui coûta cinq ou ſix cens hommes, y compris les bleſſés & les Soldats qui s'égarèrent. La perte des Anglois fut au moins le double de celle des Américains. Ceux-ci firent environ ſix cens priſonniers ; & toute l'Armée britannique ſeroit tombée entre leurs mains, ſans la maiſon de brique où elle s'étoit en partie retranchée, & dont la force & la poſition avantageuſe ſauvèrent un tiers de cette Armée. Les ſuites de ſa défaite dans les Provinces du Sud, furent d'y réduire les Anglois aux ſeules poſſeſ-

ſions de Charles-Town & de Savannah. Les déſaſtres de l'ennemi dans ces Provinces, étoient en grande partie l'ouvrage de Greene. Ses triomphes continus l'avoient déjà mis en état d'effectuer des échanges pour tous les priſonniers américains faits à Cambden & à Charles-Town, & il lui en reſtoit environ 1500, contre leſquels les Anglois n'avoient point d'échange à propoſer. 1781.

Washington remercie les troupes victorieuſes, au nom du Congrès.

Les proſpérités ſoutenues des armes américaines dans les Provinces méridionales, déterminèrent le Congrès à la réſolution d'après laquelle le Préſident fit paſſer au Général Greene les remerciemens des Etats-Unis, en reconnoiſſance du zèle, de la valeur & de la bonne conduite qu'il avoit déployés dans toutes ſes opérations militaires. Les mêmes témoignages furent tranſmis à tous les Officiers de l'Armée victorieuſe à York-Town; & ce fut au nom de cette auguſte aſſemblée, que le Commandant en chef les félicita ſur l'heureux événement de la journée du 19 Octobre. Tel fut le début de Was-

1781. hington, dans l'expreſſion de la reconnoiſſance des Etats, dont il étoit l'interpréte.

Expreſſion de ſa reconnoiſſance envers Sa Majeſté Très-Chrétienne.

» Les preuves généreuſes que » Sa Majeſté Très-Chrétienne a données de ſon attachement à la cauſe » de l'Amérique, doivent, en détrompant les eſprits les plus abuſés, les convaincre des conſéquences heureuſes & déciſives de » cette alliance, & inſpirer à tous » les Citoyens des Etats-Unis les » ſentimens d'une gratitude inaltérable. Une flotte la plus nombreuſe, la plus puiſſante qui ait » encore paru dans ces mers; une » Armée d'un choix diſtingué tant » pour les Officiers que pour les » Soldats, ſont des gages ſignalés » de l'affection de notre auguſte » allié : c'eſt au concours de ces » forces puiſſantes, qu'eſt dû le » ſuccès éclatant que nous venons » d'obtenir ».

Eloges des Officiers françois & américains.

Le Général adreſſe enſuite ſes remerciemens aux Chefs de l'Armée, dont il nomme les principaux. Il ſe répand en éloges ſur M. le Comte de Rochambeau, dont les conſeils & l'aſſiſtance l'ont puiſ-

ſamment ſecondé : il le ſupplie de faire paſſer les témoignages de ſa reconnoiſſance aux Officiers des corps réunis ſous ſon commandement, & particulierement à MM. de Viomenil, de Chatellux, de Saint-Simon & de Choiſi, qui dans l'affaire d'York-Town ont eu la plus grande part au ſuccès de la cauſe commune. Il les prie d'offrir en ſon nom, aux régimens de Gâtinois & de Deux-Ponts, les trois pièces d'artillerie qu'ils ont enlevées à la pointe de l'épée, lors de l'attaque de la redoute qui fut emportée dans la nuit du 14 Octobre. Le Général américain, paie enſuite le même tribut d'éloge aux Majors-Généraux de ſon Armée; & MM. de la Fayette, Lincoln & Struben reçoivent des remerciemens pour les bonnes diſpoſitions qu'ils ont faites dans les tranchées. Il rappelle enſuite les talens & l'activité que les Colonels du Portail & Kerveller, ont développés dans la conduite des travaux confiés à leur direction. Enfin, il aſſocie à ſa gloire tous les Officiers & Soldats qui ont eu

1781.

1781. quelque part à la défaite de Lord Cornwallis ; & pour que la joie publique ſoit générale parmi les troupes, il ordonne qu'on mette en liberté tout Soldat emprisonné pour des fautes excuſables.

Que les Anglois riſqueront une nouvelle campagne.

Cette allégreſſe, premier fruit, d'un triomphe déciſif, paſſa bientôt de l'Armée dans tous les ordres de la République américaine, & fut regardée comme un préſage heureux de la paix glorieuſe, qui devoit cimenter ſon indépendance. Tandis qu'elle jouiſſoit, par anticipation, des avantages d'une révolution prête à ſe conſommer; & que la France voyoit dans un avenir prochain, la grande portion de gloire qui devoit lui revenir de cet heureux dénouement, l'Angleterre aux abois n'avoit plus d'eſpérance que dans ſon déſepoir. La cataſtrophe tant de fois annoncée, étoit déſormais inévitable même aux yeux de ſes Miniſtres; mais la fierté britannique ſe refuſoit à cet aveu, & pour l'éluder encore une année, les Anglois ſe ſoumiront à tous les déſaſtres d'une nouvelle campagne.

Dans son discours adressé aux deux Chambres du Parlement, Sa Majesté Britannique les informa le 27 Novembre, des fâcheux événemens de la guerre en Virginie, & des funestes résultats de l'entière défaite du Général Cornwallis; mais au lieu d'en conclure la nécessité de la paix, elle y prépara la nation à l'imposition des fardeaux additionels, qui devoient l'accabler lors des préparatifs d'une nouvelle campagne. Pour disposer la Chambre des Pairs à seconder les intentions de Sa Majesté, & leur faire adopter l'esprit de ce discours, Lord Southampton proposa l'adresse de remerciement. Cette motion délicate, dans la circonstance présente, exigeoit des talens plus qu'ordinaires de la part de l'Orateur : voici l'extrait de sa harangue.

1781.

Sa Majesté Britannique dispose le Parlement à seconder ses vues.

» J'ai l'honneur de parler à des » Pairs de la Grande-Bretagne, & » aucun de vous n'ignore que l'a- » battement dans l'infortune, est » étranger au caractère anglois; » que dans toutes les périodes de » la monarchie, le courage bri-

Discours de Lord Southampton tendant au même objet.

» tannique, s'eſt élevé au-deſſus
1781. » des revers; telle eſt du moins
» l'idée que nos peres en ont donnée
» à tous les peuples leurs contem-
» porains. L'exemple de nos peres
» doit nous apprendre qu'il n'eſt de
» remedes aux grandes calamités,
» que la vigueur & la perſévé-
» rance. Il fut un tems où la gloire
» de la Grande-Bretagne fut obſcur-
» cie par des nuages paſſagers; mais
» elle en ſortit plus reſplendiſſante,
» & bientôt on la vit briller d'un
» nouveau luſtre. Je ne me le diſſi-
» mule pas, Mylords; nos der-
» niers revers dans la Chéſapeak
» ſont un coup terrible pour l'An-
» gleterre; mais nous trouvons
» une ſorte de conſolation dans la
» conduite irréprochable de Lord
» Cornwallis. On doit ſur-tout ap-
» plaudir à l'humanité qui lui fit
» attacher aſſez de prix à la con-
» ſervation des braves Sujets de
» Sa Majeſté, pour ſacrifier à cette
» conſidération le preſtige d'un peu
» de gloire que lui promettoit une
» réſiſtance d'ailleurs inutile. Lord
» Cornwallis ne fut pas moins grand
» dans ſa défaite, qu'il l'avoit été

» dans ses victoires. Ce n'est pas, 1781.
» je le répete, que l'événement ne
» soit en lui-même infiniment triste;
» mais, gardons-nous, Mylords,
» dans cette circonstance critique,
» de laisser échapper des mouve-
» mens indignes de notre caractere.
» Songez, Mylords, que tout l'Em-
» pire britannique a les yeux fixés sur
» vous, & qu'il réglera sa conte-
» nance sur la vôtre; songez que
» l'Europe entière, que les deux
» Mondes vous observent, que
» l'on jugera partout de la situation
» de l'Angleterre, par l'impression
» qu'aura faite sur vous l'événe-
» ment fâcheux qui vient de vous
» être communiqué du haut du
» trône. Un grand peuple qui pa-
» roîtroit consterné à la face de
» l'Univers, perdroit aux yeux de
» ses ennemis la grandeur qui lui
» reste; & la présomption que leur
» inspireroit un spectacle si nou-
» veau, leur tiendroit lieu peut-
» être de la supériorité qu'ils ré-
» clament & que nous leur con-
» testons. Combien d'autres objets
» qui concourent d'ailleurs à calmer
» en nous le sentiment de ce revers!

» local ! Quoi de plus triste que
1781. » la situation où se trouvoient nos
» affaires de l'Inde à la fin de la
» derniere session ! Quoi de plus
» consolant que notre situation ac-
» tuelle dans cette partie du mon-
» de ! La même révolution peut
» s'opérer en Amérique. Peut-être,
» Mylords, qu'envisageant diffé-
» remment les choses, quelqu'un
» de vous proposera d'y renoncer à
» la guerre; mais les motifs qui vous
» ont fait rejeter cette proposition,
» ne sont pas moins puissans au-
» jourd'hui qu'ils ne l'étoient au-
» trefois; plus les liens se conso-
» lideroient entre la France & l'A-
» mérique, plus la confédération
» qui les unit deviendroit allar-
» mante pour la Grande-Bretagne.
» Voudriez-vous abandonner, à la
» merci de cette confédération,
» votre commerce, votre marine,
» tranchons le mot, l'existence po-
» litique de l'Angleterre? Il n'est
» plus tems de se le dissimuler; la
» perte, ou ce qui revient au mê-
» me, l'indépendance de l'Améri-
» que, entraîneroit rapidement la
» perte de la Jamaïque & de nos

» autres isles, dans les Indes occi-
» dentales ». 1781.

Lord Walsingham, chargé de seconder la motion de Lord Southampton, s'étendit beaucoup plus que ce dernier, sur la nécessité de pousser vigoureusement la guerre d'Amérique; & voici dans quels termes il développa cette grande question. Lord Walsingham seconde sa motion.

» S'il étoit possible que le Parle-
» ment refusât d'adopter l'esprit de
» ce discours (de Sa Majesté),
» que résulteroit-il, Mylords? L'in-
» dépendance immédiate de l'Amé-
» rique. Que résulteroit-il de cette in-
» dépendance? Que les Américains,
» croyant en être redevables à la
» nation Françoise, contracteroient
» avec elle des engagemens solem-
» nels, &, dans la chaleur de la re-
» connoissance, stipuleroient que
» pour le débit des productions de
» l'Amérique, la France auroit tou-
» jours la préférence; ensorte que
» les productions du sol américain
» ne nous viendroient que par le
» canal de la France. Qu'arrive-
» roit-il delà? La chose du mon-
» de la plus naturelle; la France
» ayant à sa disposition toutes les

Discours à ce sujet.

1781. » productions néceſſaires à l'en-
» tretien de notre marine, ne
» manqueroit pas d'anéantir notre
» exiſtence navale. Dans les cir-
» conſtances préſentes, faire la paix
» avec les Américains, c'eſt renon-
» cer à notre exiſtence politique,
» c'eſt compromettre même notre
» exiſtence phyſique. Car enfin,
» l'Amérique une fois perdue, les
» iſles des Indes occidentales nous
» échappent néceſſairement ; & ſi
» nous perdons encore cette fé-
» conde ſource de nos richeſſes,
» je ne vois pour la nation, que
» l'indigence qui touche de ſi près
» à l'anéantiſſement des individus
» qui la compoſent. Si nous por-
» tons les yeux ſur nos acquiſitions
» territoriales dans l'Inde, je vois
» qu'en renonçant à la guerre d'A-
» mérique, ces poſſeſſions devien-
» nent plus que précaires. Crai-
» gnons que graduellement dépouil-
» lés de tout ce qui conſtituoit la
» grandeur de cette nation floriſ-
» ſante, une fauſſe démarche ne
» nous conduiſe au fond de l'aby-
» me qui engloutit autrefois les na-
» tions imprudentes que nous pre-
» nons encore pour modeles; imi-

» tons-les en tout, excepté dans » les fautes qui les ont fait disparoître de la surface de la terre ». 1781.

» J'en conviendrai comme le » noble Lord, dont j'ai l'honneur » de seconder la motion ; c'est un » coup affreux que celui qui nous » prive à la fois d'un excellent Gé» néral, d'excellens Officiers, de » sept mille hommes d'excellen» tes troupes ; ce coup renverse » toutes les mesures qu'on avoit » prises pour étouffer la rebellion. » Je conviendrai de même que ja» mais combinaison aussi formidable » ne s'est formée contre l'existence » politique de la Grande Bretagne ; » mais plus cette confédération est » redoutable, plus cette Chambre » & l'Empire en général doivent » redoubler d'efforts pour décon» certer le complot connu des Puis» sances alliées. Je dis le complot » connu, parce qu'on n'ignore pas » les vues particulières de chacun » des membres de la confédéra» tion. La France y joue le pre» mier rôle ; l'ambition la plus illi» mitée fut toujours le caractere » distinctif de cette nation. Elle a

1781. » cru le moment favorable pour
» satisfaire sa passion dominante;
» prouvons lui qu'elle s'est abusée.
» L'autre branche de la Maison de
» Bourbon n'est guère moins am-
» bitieuse; elle s'est flattée de re-
» couvrer la Jamaïque & Gibral-
» tar; il n'en falloit pas davantage
» pour l'embarquer dans la que-
» relle; détrompons de même cette
» Puissance. Quant aux Hollandois;
» la France a fait luire de l'or à
» leurs yeux, ils ont été éblouis.
» D'ailleurs ils ont embrassé la plus
» étrange des chimères; ils se sont
» persuadés que leur commerce s'en-
» richiroit de nos pertes, qu'ils de-
» viendroient, à la place des An-
» glois, le premier peuple mar-
» chand de l'Univers. Cette consi-
» dération sordide leur a fait violer
» les engagemens sacrés qui les at-
» tachoient à notre fortune; ils ont
» grossi le nombre de nos enne-
» mis, en adoptant leurs principes,
» & l'ambitieux projet, sinon d'a-
» néantir, au moins d'affoiblir no-
» tre importance politique, & d'é-
» clipser cette splendeur qui depuis
» si longtems offusquoit leurs re-

gards. Ce projet étant connu, fouffrirons nous, Mylords, qu'il foit mis à exécution? Adoptons, fans balancer, l'efprit que refpire le difcours qui vient d'être prononcé fur le trône; confacrons nos fentimens patriotiques, en les confignant dans une adreffe refpectueufe, conçue dans les termes que Sa Majefté daigne employer elle-même pour raffurer fon Parlement & fon Peuple! A quoi nous meneroit une conduite différente? Irons-nous à la face de nos ennemis prendre des réfolutions timides, qui non-feulement décéleroient de la foibleffe, mais encore de l'impuiffance? Eh! pourquoi nous livrer à l'abattement? Notre fituation eft-elle donc fi défefpérée? Nos yeux, il eft vrai, ne peuvent s'arrêter qu'avec douleur fur la Chéfapeak; mais portons-les fur l'Inde, & contemplons avec fatisfaction la face riante que nos affaires viennent de prendre dans cette contrée. Les conquêtes paffagères d'Ayder-Aly, jettoient la confternation dans les établiffemens

1781.

1781. » anglois; qu'arrive-t-il? Sir Eyre » Coote entre en campagne, & » l'on voit Ayder disparoître; il » abandonne ses conquêtes avec » plus de précipitation qu'il ne les » a faites; il ne reste de lui dans les » contrées qu'il a parcourues, que » les vestiges de ses dévastations » (1). Mais quelque difficile que » puisse être d'ailleurs notre posi- » tion; plus elle est critique, plus » j'y vois la nécessité de concourir » unanimement au développement » de nos ressources, de notre éner- » gie, &, j'ôse dire encore, de toute » notre grandeur ».

Amendement proposé à l'adresse de remerciement.

On vient de voir que l'adresse de remerciement étoit en bonnes mains; mais le Duc de Richmond & le Comte de Shelburne s'étoient chargés des propositions d'amendement, & il suffit de les nommer, pour faire connoître à quelle forte partie les Lords Southampton & Walsingham avoient affaire. Quo qu'il en soit, l'amendement pro-

---

(1) On verra tout-à-l'heure combien est exagéré ce tableau de la nouvelle situation des Anglois dans l'Inde.

posé par le Comte de Shelburne étoit conçu en ces termes. 1781.

— » Et nous nous applique-» rons, sans délai, avec des cœurs » unis, à proposer, digérer & met-» tre aux pieds de Sa Majesté, des » conseils faits pour exciter les ef-» forts, diriger les armes, & capter » la confiance de tous ses sujets ».

Comme le second paragraphe de l'adresse, portoit que l'ambition des Puissances ennemies, prolongeoit la guerre qu'elle avoit occasionnée, le Duc de Richmond, releva cette assertion, en disant, que ce n'étoit point à l'ambition des ennemis qu'il falloit s'en prendre de tous ces malheurs, mais à l'incapacité des Ministres qui seuls avoient comblé la mesure des calamités de la patrie. » Nous de-» vons, ajouta-t-il, la triste & hon-» teuse situation de nos affaires à ce » systême non moins insensé que bar-» bare, qui, dès l'aurore du règne » de Sa Majesté, établit une dis-» tinction odieuse, entre un sujet » du Roi & un ami du Roi, com-» me s'il étoit impossible d'improu-» ver les mesures du Gouverne-

Le Duc de Richmond s'en prend aux ministres de tous les malheurs de la guerre.

» devoir eſt de défendre les
» du peuple, & de ſuggérer d
» ſalutaires à la couronne
» le premier avis à donner,
» qui puiſſe rendre les autre
» taires, c'eſt de rétablir la
» titution dans la pureté de ſe
» cipes, & de faire enſorte
» peuple ſoit véritablement
» ſenté dans la Chambre des
» munes; ce que vous ſavez
» pas, du moins dans la pı
» tion d'un ſur ſept, ſuivaı
» prit de la conſtitution, q
» tend que le peuple ſoit ai
» préſenté. Si vous pouve
» former cet abus, on peut
» eſpérer de voir cette nati

une majorité confidérable s'é- 1781.
déclarée pour l'adreffe, &
vaine proteftation fut toute la
urce des oppofans. Et qu'au-
it-ils ajouté à la force des ob-
ons de Shelburne, contre cette
fe anti-patriotique! Son dif-
s raffembloit tout ce qu'un
yen Homme-d'Etat, peut
iner de raifons pour détour-
fa patrie de l'abyme où des
es aveugles & pervers, fem-
nt vouloir la précipiter. Comme
ifcours a d'ailleurs le mérite
préfenter un état bien rappro-
des frais énormes de la guerre
nnique depuis le commence-
t des hoftilités, le Lecteur
faura gré fans doute de met-
fous fes yeux ce tableau pro-
fif de la ruine des Anglois,
u'à cette époque.

Je conçois, dit Lord Shelbur-
e, comment un Prince, jeune
core, dont la fenfibilité égale
courage, dont l'ame généreu-
e, élevée, ouverte aux fenti-
nens de l'honneur & à ceux de
a commifération, plus touché
peut-être des calamités de fon

Difcours de Shelburne fur la neceffité de renoncer à la guerre d'Amérique.

1781. » peuple, que de ses infortunes
» personnelles ; comment un
Suite du même discours. » grand Monarque qui s'est vu
» naguère le premier du monde,
» voyant l'édifice de ses prospé-
» rités & de sa gloire s'écrouler
» avec une rapidité, dont notre
» histoire n'offre point d'exemples;
» je conçois, dis-je, comment un
» Prince, dans toutes ces circons-
» tances, peut dérober à l'œil de
» ses Sujets, sous le voile du sou-
» rire, les angoisses de son ame;
» & dans le moment où son peu-
» ple partage les calamités qui s'ac-
» cumulent autour du trône, il
» daigne, pour ainsi dire, le con-
» soler, en lui donnant la sérénité
» de son front pour exemple de
» la contenance qu'il lui conseille,
» & des sentimens à l'adoption des-
» quels il l'invite. Mais comme il
» est de notoriété universelle que
» les discours prononcés sur le trô-
» ne, sont les discours des Minis-
» tres; ce qui paroîtroit intéressant
» dans la bouche du Prince, est
» au moins déplacé dans la leur.
» Ils ont profité de la connoissance
» qu'ils avoient des sentimens in-

s de Sa Majesté, pour fa-
ıer un discours qui flattât 1781.
sentimens. En cela, ils ont Suite du même discours.
consulté l'histoire, qui au-
pu leur apprendre que dans
les tems & dans tous les
;, le caractere d'un mauvais
istre fut de ne savoir pas
ter à l'influence que sup-
:, dans les Conseils, la con-
sance des sentimens du Maî-
D'ailleurs, à quoi tend ce dis-
s? Quelle en est la teneur?
nous annonçant la résolution
: de continuer la guerre, on
: promet la continuation, le
plément de nos infortunes!
:l est l'objet de l'adresse à la-
lle on nous propose de souf-
:? d'obtenir notre assenti-
ıt, de nous engager à consa-
par notre approbation so-
nelle, une résolution qui doit
ıbler la mesure de nos cala-
és. On a pris soin, il est vrai,
ıous présenter une espèce de
ıpensation pour les revers,
ıt on ne pouvoit éluder l'aveu;
nous a parlé de la face riante
: prenoient nos affaires dans
ıde. J'avouerai que je ne com-

1781. » prends pas ce que l'Inde
» d'assez satisfaisant pour ba
Suite du même discours. » le moins du monde les
» réelles que nous essuyons p
» ailleurs. En supposant qu
» armes ayent eu quelque
» sous la conduite de Sir
» Coote, je puis déclarer ici
» très-grand nombre d'anné
» suffira pas pour réparer c
» l'irruption d'Ayder-Aly-K
» a causé de ravages dans le
» nate. On nous parle aussi
» peusement du Bengale, &
» ressources immenses dont es
» nous cette Province. D'apr
» notions, on seroit tenté d
» re que le trésor du Benga
» rempli, quelque vaste qu'il
» être; & le fait est qu'il n'y
» un shelling dans ce trésor.
» loin que l'Inde en généra
» pour nous une mine d'or
» source inépuisable de rich
» comme on voudroit nous l
» suader, les revenus même
» nous sommes censés y tir
» nos possessions territoriales,
» pour nous une charge d'un
» insupportable : tout y est

x frais de la Grande-Bre- 1781.
Gouvernement, Etablis- Suite du même discours.
militaire & civil, rien n'y
it, si le trésor de notre
roit plus de ressources que
ı Bengale; ainsi je ne vois
: l'Inde offre de grands
emens aux revers que
éplorons ailleurs. Eh! de
té pouvons-nous attendre
ucissemens?

a treize ans que nous
engagés dans cette dé-
e guerre, qui vient de
lever pour la seconde fois
née entiere : je dis treize
ar je me souviens qu'en
on délibéra sur la propo-
e faire passer deux Régi-
ıu Général *Gade*. Mon
t qu'on les envoyât, en
à la discrétion du Géné-
n faire usage s'il le jugeoit
ire, ou de les renvoyer,
voit se passer de leur ser-
'opinion de mes Collegues
ue dans tous les cas il fal-
enir les Régimens en Amé-
le nombre l'emporta, &
lis alors tous les événe-

1781.

Suite du même discours.

» mens funestes qui ont résulté de » cette première mesure. En 1775, » l'affaire de Lexington & de Bunker's-Hill, fut le signal du carnage : c'est-à-dire, qu'il y a sept » ans que les malheureux sujets de » cet empire divisé, n'ont cessé de » s'entr'égorger. Quel fruit a-t on » recueilli de l'effusion de tant de » sang, de la profusion de tant de » trésors? Qu'a-t-on gagné à tout » cela? Rien ! Nos pertes sont immenses, & notre situation est plus » critique aujourd'hui qu'elle ne » l'étoit au commencement de la » guerre. De quatre-vingt mille » hommes transportés successivement en Amérique, un seul n'en » est pas revenu ; & pour prix de » cent millions sterling, follement » prodigués dans l'exécution de » plans mal dirigés, sans liaison » & sans objet, il ne nous reste » pas même l'espérance de voir la » dette nationale se borner au point » qui touche immédiatement à la » banqueroute forcée. Dès 1775, » on vota pour ce malheureux service, deux millions sterling. » Quel bien résulta-t-il pour la

» Grande-Bretagne de l'emploi de
» cette somme ? Un bien de compa- 1781.
» raison ! On fut moins malheureux Suite du même discours
» cette première année que les années
» suivantes ; parce que l'on paya
» moins, on fut moins écrasé. En
» 1776, cinq millions furent votés ;
» qu'y gagnâtes-vous ? Vos affaires
» prirent en Amérique une face
» plus défavorable, plus allar-
» mante que l'année précédente.
» L'année d'après, même somme
» de cinq millions, même emploi,
» même fruit ; vous observâtes que
» vos succès faisoient un progrès
» régulier dans l'ordre rétrograde.
» En 1778, le fardeau fut doublé
» tout-à-coup ; il ne fallut pas
» moins de dix millions sterling.
» Pour cette fois, vous eûtes quel-
» que chose pour votre argent ; vous
» vîtes arriver la capitulation de
» Saratoga. L'année suivante, il
» falloit deux millions de plus pour
» mettre un terme à la guerre ;
» vous en votâtes douze. La Fran-
» ce récompensa vos largesses en
» vous déclarant la guerre ; & vous
» perdîtes quelques-unes de vos
» Isles des Indes occidentales. En-

1781.

Suite du même discours.

» 1780, encore douze millions.
» L'Espagne saisit ce moment pour
» vous fournir l'occasion de les
» employer, & se joignit à la Fran-
» ce. L'année d'après, même som-
» me de douze millions. Cette an-
» née fut marquée par la perte du
» seul allié naturel que vous eus-
» siez, par celle de Tabago, & récem-
« ment enfin par la captivité d'une
» brave armée, & de son brave
» Général. Comme l'armée de Sa-
» ratoga, elle a été sacrifiée à l'im-
» péritie, aux projets vagues & mal
» concertés de l'administration ac-
» tuelle. Les mêmes fautes, le mê-
» me défaut de combinaison, de
» liaison & d'ensemble dans les vues,
» ont occasionné la catastrophe du
» Général Burgoyne & celle du
» Comte de Cornwallis. Jamais l'ad-
» ministration n'a eu sous les yeux
» un plan régulier & général; jamais
» ses vues n'ont pu s'étendre au-
» delà des détails d'une expédition
» particulière. Faute de pouvoir
» embrasser un grand plan, on dis-
» persa les troupes qui, rassemblées,
» auroient formé un corps d'armée
» formidable, au progrès duquel

» les Américains n'avoient point de
» forces égales à oppoſer. Quelle 1781.
» a été la diſtribution des troupes Suite du
» pendant tout le cours de la cam- me diſco
» pagne ? A New-York treize-
» mille hommes, nombre à peine
» ſuffiſant pour la défenſe de la
» place, & pour la ſûreté de cette
» diviſion principale de l'armée ;
» cinq mille à Charles-Town dans
» une ſituation ſi reſſerrée, & tel-
» lement circonſcrits, qu'aucun Offi-
» cier n'oſoit s'éloigner à un mille
» de l'enceinte. Lord Cornwallis
» en avoit ſept mille en Virginie ;
» mais diſpoſés de maniere qu'ils
» n'avoient pu faire corps, juſqu'au
» moment où l'ennemi les força
» de ſe réunir pour capituler.

» Si de l'Amérique où nos dé-
» ſaſtres ſe ſont accumulés par
» l'impéritie de l'adminiſtration, nous
» portons les yeux ſur les Indes
» occidentales, nous y verrons en-
» core des déſaſtres toujours occa-
» ſionnés par des fautes. La plus
» grave de toutes, eſt l'habitude où
» nous ſommes de ne jamais de-
» vancer les François, & de les
» ſuivre partout ; ainſi nous arri-

1781. Suite du même discours.

» vons toujours trop tard ; & si
» nous persistons dans cette con-
» duite, prenons y garde, My-
» lords, nous trouverons partout
» une Chésapeak. Nous la trouve-
» rons à la Barbade, nous la trou-
» verons à la Jamaïque, devant
» chacune de nos Isles, devant
» Plymouth, & jusques dans la
» Tamise.

» Je n'ai encore taxé l'adminis-
» tration que d'incapacité ; mais ne
» pourroit-on pas l'accuser de bri-
» gandage & de perfidie ? Sa con-
» duite à l'égard de la Hollande
» ne justifieroit-elle pas ce repro-
» che ? N'y a-t-il pas une mau-
» vaise foi marquée dans l'affec-
» tation avec laquelle on a déguisé
» aux Etats-Généraux des ressen-
» timens prétendus qui n'ont écla-
» té qu'au moment d'une surprise
» aussi honteuse qu'inutile. Il me
» semble que si je prenois sur moi
» de jouer le personnage de bri-
» gand, je voudrois être un bri-
» gand habile ; je voudrois rache-
» ter par l'éclat du succès, la honte
» de la perfidie. Supposant la même
» émulation dans le Cabinet ; lorf-

» que les Miniſtres ont parlé de » rompre avec la Hollande, je » m'attendois à leur voir prendre » l'iſle de Ceilan; point du tout, » c'eſt de Saint-Euſtache qu'ils ſe » ſont emparés. Lorſqu'on m'annon» ça cette priſe, je m'écriai que » c'étoit la plus grande des inepties » qui caractériſent la conduite de » cette guerre; & je ne prévoyois » pas que tout ce qu'on alléguoit, » pour juſtifier ce coup de main, » étoit le contre-pied de la ſpécu» lation des Miniſtres. Ils avoient » pris Saint-Euſtache, pour ôter, » diſoient-ils, aux Américains, les » reſſources qu'ils trouvoient dans » cette Iſle; & les munitions de » Saint-Euſtache, ſe vendoient à » des neutres qui les achetoient » pour le compte des Américains! » Voilà donc évidemment la perfi» die & le brigandage unis à l'ig» norance, à l'impéritie abſolue; » & c'eſt ſous la direction de cette » adminiſtration abſurde qu'on par» le de continuer la guerre! Mais » en ſuppoſant plus de talens & » de bonne foi dans nos Miniſtres, » une nouvelle campagne feroit-

1781.

Suite du même diſcours.

1781.

Suite du même discours.

» elle proposable ? Où prendre des » recrues pour les troupes de terre ? » On n'en trouve nulle part à quelque » que prix que ce soit ; elles sont » presqu'aussi rares pour la marine. » Et de l'argent, où prétendons-» nous en trouver ? Le dernier em-» prunt de douze millions nous re-» vient à vingt-un ! Nous en avons » dépensé quatre-vingt en pure » perte. Avant la fin de la cam-» pagne prochaine cette partie de » la dette nationale monteroit à » cent millions ; sans aucun es-» poir de rétablir la paix, nous » aurions à payer le double des » intérêts que nous payions avant » la guerre ! Et nous nous entê-» terions à vouloir continuer cette » guerre ruineuse ! »

Le Comte de Shelburne finit par répéter son amendement, dont l'objet, comme on l'a vu, étoit de faire entendre au Roi que la Chambre desiroit l'aider de ses conseils & de ses lumières, sur le plan de conduite qu'il falloit adopter dans ces difficiles conjonctures.

Grands débats à la Chambre des Communes.

Les séances furent beaucoup plus orageuses à la Chambre des Com-

1781.

munes. Dans celle du 17 Novembre, M. Perceval s'étoit chargé de proposer l'adresse de remerciement, & la motion que seconda M. Ord, fut précédée, selon l'usage, d'une espèce de harangue où l'orateur ne fit guère que répéter ce qu'avoient dit les Lords Southampton & Walsingham sur la nécessité d'adopter l'esprit de vigueur qui caractérisoit le discours de Sa Majesté Britannique. Il est bon d'observer que MM. Ord & Percival étoient ce qu'on appelle de jeunes membres de la Chambre, & que dans son préambule, ce dernier avoit ôsé reprocher *à une certaine classe de citoyens* qu'il désignoit clairement, l'intention perverse d'encourager les ennemis de l'Angleterre en décourageant ses défenseurs. M. Fox chargé de proposer l'amendement, commença par féliciter le Ministère sur le choix de ses Orateurs, dont l'inexpérience excusoit la tâche ridicule qu'ils venoient de remplir. »Mais, ajouta-t-il, ils devoient se »borner à l'apologie de leurs Maî»tres, & s'interdire les réflexions »offensantes sur les membres de la

Diatribe de M. Fox contre les Ministres.

1781. » Chambre qui ont préféré leurs » concitoyens aux destructeurs de » la constitution. La conduite des » Orateurs à cet égard est d'une » arrogance que ne peut excuser » ni leur jeunesse, ni leur inexpé» rience. Pour essayer leurs forces, » ils affectent de nous présenter le » discours que nous venons d'enten» dre, comme l'expression des sen» timens de Sa Majesté; mais heu» reusement pour l'Angleterre, ce » n'est pas le discours du Roi, c'est » le discours des Ministres. Un Roi » capable de prononcer de lui-mê» me un pareil discours, seroit un » Monarque cruel, dont le cœur en» durci se fermeroit au sentiment » de ses propres infortunes, & des » calamités de son peuple: non, » encore une fois, ce n'est point là » le discours de notre gracieux Mo» narque, & je suis indigné, la Cham» bre entière doit être indignée, de » l'audace des Ministres qui mettent » un pareil discours dans la bouche » de leur Souverain; qui lui font » dire ouvertement à son peuple » qu'il l'écrasera d'impôts d'autant » plus accablants, que le terme de

la guerre sera plus éloigné ! Ce 1781.
» n'est pas le langage d'un Prince
» en qui nous nous plaisons à con-
» templer toutes les vertus qui font
» l'ornement du trône ! C'est le lan-
» gage des traîtres qui nous ont
» perdus, & qui ne laissent à la na-
» tion d'autre espérance que de les
» voir un jour expier sur l'échaffaud
» l'énormité de leurs forfaits. Ce
» jour n'est pas éloigné, je l'espere.
» —— Un savant Lord (le Lord
» Avocat d'Ecosse) sourit à cette
» expression qui lui paroît outrée.
» Je ne sais si dans la chaleur du
» discours je me suis laissé empor-
» ter ? Non je n'ai parlé que d'é-
» chaffaud. Le noble Lord croit-
» il donc que les Ministres n'en ont
» pas assez fait pour justifier cette
» expression ? N'ont-ils pas ruiné
» nos affaires en Amérique & dans les
» Indes occidentales ? Ne nous ont-
» ils pas rendus ridicules & mépri-
» sables aux yeux du monde en-
» tier ? Sont-ils en état de porter le
» moindre secours à Gibraltar &
» au fort Saint-Philippe ? N'ont-ils
» pas anéanti notre commerce ? ne
» nous ont-ils pas fait perdre la

1781. » domination des mers? Que leur » reste-t-il à faire pour mériter l'é» chaffaud? Si le noble Lord ne les » trouve pas encore assez coupa» bles, qu'il nous dise donc à quel » point il faut l'être, pour obtenir » cette récompense de leurs funes» tes travaux? Ce n'est pas nous, » disent-ils, qui perdons l'Améri» que, c'est la supériorité de l'en» nemi qui nous l'enleve. Notre ma» rine est trop foible, dit l'un, pour » protéger les opérations de nos » armées; nous n'avons pas assez » de troupes de terre, dit l'autre, » pour faire une guerre offensive. » Eh! c'est, depuis cinq ans, ce que » ne cesse de leur représenter ce côté » de la Chambre! on leur a dit mille » fois: vous n'êtes pas en état de » soutenir cette guerre. Qu'ont-ils » répondu? qu'il falloit aller en » avant, c'est-à-dire, se précipiter » dans l'abyme qu'on leur montroit » du doigt. Celui-ci, avec cinq mille » hommes, se chargeoit de parcou» rir en triomphe l'Amérique d'un » bout à l'autre; celui-là répondoit » sur sa tête de la supériorité de nos » flottes, en déclarant à la face de la

» nation, qu'un Miniſtre de la ma-
» rine, qui négligeroit d'entretenir, 1781.
» en tout tems, des forces navales
» ſupérieures à celles de nos enne-
» mis, méritoit l'échaffaud ! Je ne
» fais aujourd'hui que confir-
» mer, au nom du peuple, la Sen-
» tence que ce Miniſtre a pronon-
» cée contre lui-même ! Qu'il ſoit
» donc conduit ſur l'échaffaud, ainſi
» que ſes collegues ; que le ſavant
» Lord ſourie, mais que le peuple
» m'entende ; c'eſt le vœu du peu-
» ple que j'exprime ici. Je fais ſer-
» ment de n'entendre à rien, de ne
» me prêter à rien, de ne me relâ-
» cher ſur rien, jusqu'à ce que j'aie
» vu ſur l'échaffaud ceux qui ont
» perdu la patrie ».

Lord North eſſaie de ſe juſtifier.

A peine M. Fox eut ceſſé de parler, que M. Minchin prit la parole avec la même véhémence que ſon ami, dont il ſeconda la motion relative à l'amendement. Lord Mulgrave repliqua de ſon mieux en faveur de l'adminiſtration ; & M. Pitt déclama contre les Miniſtres avec tant de chaleur & d'emportement, qu'il força Lord North à juſtifier lui-même & ſa conduite &

1781. celle de ses collegues. « Dussé-je » finir, dit-il, par monter sur l'é» chaffaud, dont on nous menace, » j'y porterois les mêmes sentimens » que j'ai constamment avoués au » sujet de la guerre dans laquelle » nous sommes engagés. Cette guer» re est malheureuse, mais elle n'est » point injuste ; ce n'est point une » guerre d'ambition, mais de né» cessité ; tous les échaffauds du » monde ne me feroient pas chan» ger de langage à cet égard ».

Son éloquence & ses succès dans les autres séances.

La séance du lendemain 28 Novembre, ne fut guère qu'une continuation de la première. Dans celle du Mercredi 12 Décembre, Sir James Lowther fit deux motions qui tendoient à prouver que les efforts de la Grande-Bretagne pour réduire les colonies américaines à l'obéissance, avoient épuisé toutes ses ressources, & ne pouvoient manquer de l'écraser, si elle ne se désistoit de la guerre d'Amérique. M. Powis seconda ces motions avec toute l'éloquence d'un Orateur consommé, & toute la chaleur d'un excellent citoyen. Il distingua dans la foule des membres qui compo-

1781.

a majorité, ceux qui n'é-
oint dévoués au Miniſtère,
r qui lui étoient vendus; &
les premiers à ſe joindre à
r ſauver la patrie. Il réuſſit
étacher pluſieurs, & dans
ccaſion la majorité ne fut
eaucoup près, auſſi décidée
ur du Gouvernement, qu'elle
outume de l'être. On s'at-
à quelqu'aſſaut violent; Lord
e chargea de le ſoutenir; il
Miniſtre habile, & déploya
d'éloquence que de lumiè-
ſuccès couronna ſes efforts,
eut rien de changé dans le
le continuer la guerre d'A-
:; ce point favori fut em-
e quarante voix.

Remontrances des cités de Londres & de Weſtminſter.

ndant le vœu de la nation
our la paix, & toutes les
corporations firent des re-
nces à ce ſujet. Les cités de
s & de Weſtminſter avoient
premières à s'allarmer ſur la
ion énoncée dans le diſcours
ajeſté; elles furent les pre-
à lui repréſenter le danger
avoit de perſévérer dans
ſion, dont toute l'Angleterre

étoit revenue, & de pourſuivre
1781. une guerre injuſte & dénaturée qui menaçoit le commerce britannique d'un anéantiſſement abſolu. Les deux cités inſiſtèrent particulierement ſur les funeſtes conſéquences de cette guerre déſaſtreuſe. « Les » manufactures, eſt-il dit dans leur » pétition, languiſſent faute de ma- » tériaux ; leurs branches les plus » précieuſes ſont abſolument rui- » nées. Les biens-fonds n'ont plus » qu'un tiers de leur valeur dans toute » l'étendue du Royaume ; le crédit » public eſt anéanti, & par une con- » ſéquence néceſſaire, le crédit des » particuliers s'affoiblit ſenſible- » ment. Les flottes de Votre Majeſté » ont perdu leur ſupériorité dans tou- » tes les mers ; vos Généraux & » vos armées languiſſent dans une » captivité honteuſe. Vos domaines » enlevés de toutes parts ſont de- » venus la proie de l'ennemi ; le dé- » membrement de l'Empire eſt un » des effets de cette guerre mal- » heureuſe ; & la nation humiliée » de nos revers, gémit ſous le poids » des taxes exorbitantes qui l'acca- » bleroient même au ſein de la vic-

toire ». Cette requête étoit termi- 1781.
ée par une humble prière à Sa
lajesté, pour qu'il lui plût bannir
e sa présence & de ses Conseils
s Ministres instigateurs des me-
ures perverses que déploroit la
ation, & se désister à la face de
Univers entier, d'un systême in-
ompatible avec les intérêts de sa
Couronne & le bonheur de son
euple.

Le Ministère l'emporte, & la guerre se continue.

Mais de vaines remontrances ne pouvoient rien changer à ce systême qu'on étoit résolu de soutenir malgré l'épuisement de la nation, l'affoiblissement de sa marine (1),

---

(1) Dans le tableau qui parut à la fin de cette année des pertes comparées de la Grande-Bretagne & des autres Puissances belligérantes, on portoit à quatre-vingt-deux vaisseaux de guerre la perte des Anglois, & à quatre-vingt-quatorze celles du Congrès, de la France, de l'Espagne, & de la Hollande. A douze vaisseaux près, la seule Marine angloise avoit autant perdu que celles des Puissances réunies; & comme de part & d'autre il y avoit eu moins de vaisseaux pris que de vaisseaux engloutis ou brûlés, il n'y eut point échange, & par conséquent, point de compensation pour l'Angleterre dans ces pertes

1781. Le dépériſſement de ſes armées, l'impuiſſance de les réparer, & la perſpective effrayante de voir combler la meſure des calamités en perdant la Jamaïque, la ſeule colonie d'une importance réelle qui fut encore ſous la domination de la Grande-Bretagne. On preſſoit à Cadix un armement conſidérable de tranſports deſtinés à recevoir quatre mille hommes de troupes pour les Indes occidentales, & l'on ne doutoit pas que ce convoi eſcorté de ſix vaiſſeaux de ligne, n'allât joindre l'armée du Comte de Graſſe. On aſſuroit d'ailleurs que la première expédition de la campagne prochaine, menaçoit la Jamaïque; que l'invaſion de cette Iſle étoit arrêtée depuis le mois de Mars dans les cabinets de Verſailles & de Madrid; qu'aux trente-ſix vaiſſeaux de M. de Graſſe, alloient ſe joindre les ſept vaiſſeaux

reſpectives. D'un côté elles ſe trouvoient reparties ſur quatre Puiſſances en état de les ſupporter; & de l'autre, elles étoient à la charge de la ſeule Angleterre, qui en étoit accablée.

L. de Vaudreuil; que Don Jo- 1781.
Solano en amenoit dix-sept
:s à la grande armée qui de-
effectuer cette importante ex-
tion avec trente mille hommes,
vingt-quatre mille étoient d'ex-
ntes troupes. Ces formidables
aratifs, qui même aux yeux des
lois, n'étoient point une vaine
ace, auroient dû ce semble,
tomber les armes de leurs
ıs. Mais leur obstination étoit
ıcible; mais il étoit décidé que
r. affermir l'indépendance de
nérique, & rendre la paix aux
x mondes, il falloit braver
périls d'une nouvelle campa-
. Avant que d'en tracer les
cipales opérations, achevons
quisser le tableau de quelques
nemens antérieurs.

Le Marquis de Bouillé reprend Saint-Eustache.

in quittant l'isle de Sainte-Lucie
r se rendre en Angleterre, Rod-
avoit laissé le commandement
la flotte britannique à l'Amiral
od, avec ordre d'aller joindre
miral Graves à New-York; &
dis que cette flotte se portoit
s le continent de l'Améri-
e, M. de Grasse avoit appa-

reillé de la Martinique le 5 Juillet, & fait route vers Saint-Domingue avec son convoi. Ces mouvemens laissoient, pour ainsi dire, sans protection les petites Antilles. Il ne restoit aux isles du vent pour toute force navale angloise & françoise, qu'un petit nombre de frégates & quelques autres bâtimens armés. La circonstance parut favorable au Marquis de Bouillé, pour aller attaquer Saint-Eustache. C'étoit une entreprise audacieuse contre laquelle la garnison de l'Isle ne croyoit pas devoir se tenir en garde, tant que les François ne seroient pas soutenus par des forces maritimes. Les huit cens hommes qui la composoient vivoient dans une telle sécurité, qu'ils laissoient sans défense leurs postes extérieurs. Le Marquis de Bouillé avoit contre lui toutes les probabilités, & cependant il réussit dans cette expédition, à laquelle il n'employa que douze cens hommes. Il étoit parti de la Martinique le 15 Novembre, avec trois frégates, une corvette, & quatre ou cinq bateaux armés. Il n'arriva que le 25 à la

1781.

aint-Eustache, après une
contrariée par les vents 1781.
ıpêtes. Le débarquement
faire dans la nuit même ;
ailloit avec ardeur, lorf-
ıpperçut de l'erreur des
ui guidoient les bâtimens
n seul débarqua heureuse-
ec cinquante hommes du
de Dillon. Plusieurs cha-
havirèrent & vinrent se
ntre les rochers; de ce
fut celle du Marquis de
Quelques Soldats péri-
cette circonstance, & le
courut le plus grand dan-
n, une heure avant le jour,
oit pas quatre cens hom-
rre, & l'on étoit sans es-
faire débarquer le reste
pes : les frégates avoient
es chaloupes & les canots
en pièces. La retraite pa-
mpossible, & le Comman-
ıçois n'avoit de ressources
son intrépidité. Il entre-
tre toute apparence de suc-
aquer & de vaincre l'ennemi
dans ses fortifications. Ce-
à quatre heures & demie

du matin, il se trouvoit encore à
1781. deux lieues du fort & des casernes. Sa petite troupe se mit en marche, & les Chasseurs irlandois ayant à leur tête le Comte de Dillon, arrivèrent à ces casernes sur les six heures. Une partie de la garnison faisoit alors l'exercice sur l'esplanade; la surprise fut complete, & les Anglois ne reconnurent l'ennemi qu'à la décharge de sa mousqueterie. Le Gouverneur Coekburn, qui se rendoit au lieu de l'exercice, fut pris au même instant par le Chevalier o Connor, Capitaine des Chasseurs du régiment de Walsh. Pendant ce tems-là, le Chevalier de Frène, Major du régiment Royal-Comtois, marchoit droit au fort où la garnison se précipitoit en foule. Les François y pénétrèrent avec elle, & le Major fit lever le pont après eux. Dans cette position, les Anglois quoique supérieurs en nombre, perdirent la tête à la vue des ennemis enfermés & confondus avec eux dans le fort. Il falloit vaincre ou périr; mais ne pouvant se rallier, ils prirent le parti de rendre les ar-

1781.

quoiqu'ils fussent au nombre
it cens hommes contre moins
tre cens. Leur perte fut consi-
le, & cette expédition ne coûta
x hommes aux François. Le
uis de Bouillé ayant rétabli
ollandois dans la possession de
-Eustache, leur fit remettre
millions qui leur appartenoient,
i se trouvèrent chez le Gouver-
où ils étoient en séquestre,
tendant une décision de la Cour
ondres. Le Vicomte de Damas
hargé d'aller reprendre la pe-
fle de Saint-Martin, & il s'ac-
a victorieusement de cette Com-
on.

Projets de M. de Grasse contre la Barbade.

ependant l'armée navale, aux
es du Comte de Grasse, avoit
voile de la baie de Chésapeak
Novembre; & le 8, ce Général
it détaché quatre vaisseaux sous
commandement du Chevalier
lbert de Saint-Hyppolite, avec
re de se rendre à Saint-Domin-
pour le service de cette colo-
, étoit remonté aux Isles du
it dans l'intention de se porter
la Barbade. Il avoit tout à la fois
projet d'attaquer cette Isle, de

1781. combattre l'Amiral Hood, & d'intercepter les convois britanniques; mais il trouva des vents si contraires, que plusieurs vaisseaux de son armée furent considérablement endommagés. Chaque instant étoit marqué par un signal de détresse, & le Général se vit bientôt forcé, sinon, d'abandonner sa première résolution, au moins d'en suspendre l'effet, & d'aller se réparer au fort Royal de la Martinique, où il mouilla le 16 Novembre.

Il est contrarié par les vents.

A son retour de Saint-Eustache, le Marquis de Bouillé s'étant concerté avec M. de Grasse pour l'expédition de la Barbade, ils convinrent ensemble d'embarquer trois mille cinq cens hommes, & leur plan fut d'aller bloquer l'Amiral Hood qui étoit arrivé de la Nouvelle-Angleterre avec dix-huit vaisseaux. Pendant ce tems, l'escadre aux ordres de M. de Barras devoit favoriser le débarquement des troupes, dont le commandement appartenoit au brave Gouverneur de la Martinique. Les Généraux mirent à la voile le 17 Décembre, & malgré l'obstacle des courans & l'impétuosité

Continuation des mêmes obstacles.

ṡtuoſité du vent qui ſouffloit de 1781.
partie de l'eſt, l'armée s'engaea dans le canal de Sainte-Lucie; ıais elle y trouva de ſi fortes briſes t des grains ſi violens, qu'elle fut bligée de relâcher après s'être ſéarée du Solitaire, qui fut démâté ıar la tempête, & jetté ſur les côes de Saint-Domingue. Le Comte le Graſſe remit à la voile le 28, toujours avec le même projet contre la Barbade; & cette ſeconde tentative n'eut pas plus de ſuccès que la première. Le Lion Britannique, vaiſſeau de tranſport, chargé d'une partie conſidérable de l'artillerie de ſiége, fut très-maltraité dans ſes agrès & dans ſa mâture; ne pouvant ſuivre l'armée à Fort-Royal où elle entra le 3 Janvier, il ſe vit forcé d'aller ſe réparer à Saint-Euſtache.

Expédition de Saint-Chriſtophe.

1782.

Cependant les vents contraires fermoient toujours à notre flotte le chemin de la Barbade, & les Généraux françois n'en étoient pas moins impatiens de remettre en mer. Ces contrariétés ſoutenues les déterminèrent à changer l'objet de leur expédition, & ils tournèrent

1782. 14 fut employée à pêcher les canons submergés. Le Chevalier de Medine & le sieur d'Albert de Rioms, présidoient à cette opération, & ce fut à leur zèle patriotique, qu'on fut surtout redevable du recouvrement de plusieurs pièces d'artillerie. Le 15, les Anglois mirent le feu au bourg de Sandy-Point, & dirigèrent leur artillerie de maniere à favoriser les progrès de l'incendie, qui se répandit dans le voisinage & gagna jusqu'aux plantations. La division du Marquis du Chilleau s'étoit vue forcée d'abandonner ce poste, & d'aller camper sur la hauteur. Dans la nuit du 16 au 17, la tranchée fut ouverte à l'attaque projetée du côté de Sandy-Point, & les jours suivans à l'attaque du Marquis de Saint-Simon du côté de la vieille rade. Le 24, les batteries de canon & les mortiers qu'on y avoit établis commencèrent à jouer sur le soir avec beaucoup d'effet. Le même jour on avoit signalé la flotte de l'Amiral Hood, qui dans l'espérance de secourir Saint-Christophe, étoit parti d'Antigues avec dix-huit

ou vingt vaiſſeaux de ligne, & quelques troupes de débarquément.

1782.

Hood s'empare du mouillage de M. de Graſſe.

Pendant ce tems-là, l'eſcadre aux ordres du Comte de Graſſe mouilloit à Baſſe-Terre ; il ſe hâta de mettre à la voile pour aller à la rencontre de l'ennemi. Le 25, il y eut une eſpèce d'engagement entre les deux armées navales, & le lendemain deux attaques aſſez vives où les manœuvres de Hood furent ſi bien exécutées, que malgré l'infériorité de ſes forces, il réuſſit à s'approcher de l'Iſle aſſiégée, vint jeter l'ancre à la pointe des Salines, s'empara du mouillage même que le Comte de Graſſe avoit abandonné, & parvint à s'y emboſſer à la vue de ce Général, dont l'eſcadre reſta ſous voile juſqu'à la fin de l'expédition.

Combat ſur terre. Les Anglois ſont forcés de ſe rembarquer.

Le 28, l'ennemi débarqua treize cens hommes, auxquels le Comte de Fléchin, qui commandoit à Baſſe-Terre, en oppoſa cinq cens tant Grenadiers que Chaſſeurs ou Volontaires de la Compagnie de Bouillé. Après une heure & demie de combat, la tête de la colonne angloiſe fut enfoncée, & les Grena-

1782. diers d'Agénois soutenus des Chasseurs du régiment de Touraine, alloient en faire un grand carnage, lorsque la troupe du Comte de Fléchin se vit au moment d'être assaillie par une autre colonne, qui l'obligea de suspendre sa poursuite & de laisser aux Anglois le loisir d'exécuter leur retraite. A la nouvelle de leur débarquement, le Marquis de Bouillé étoit parti le soir même de Sandy-Point, avoit rassemblé deux mille hommes à la vieille rade, & s'étant porté vers Basse-Terre, y arriva à la pointe du jour avec l'intention d'y surprendre les ennemis dans leur poste; mais ils l'avoient abandonné, & déjà leur arrière-garde établie sur un rocher qui s'avance dans la mer, achevoit de se rembarquer sous la protection de leurs frégates. Pendant la nuit du 29, des chaloupes angloises tentèrent de jeter du secours dans Brimstone-Hill; elles furent apperçues & forcées de se retirer avec perte.

Effets de la belle manœuvre de l'Amiral Hood.

Le lendemain on somma le Gouverneur de se rendre; mais quoiqu'instruite de la retraite des se-

cours attendus, quoiqu'assiégée par
une armée de six mille hommes, 1782.
la garnison se sentoit encouragée
à la vue de la flotte britannique, &
l'espérance d'être secourue ne l'a-
bandonna qu'à la derniere extré-
mité. Un autre effet de l'habile
manœuvre de l'Amiral Hood, fut
de couper toute communication
entre l'escadre & l'armée fran-
çoises; &, comme on l'a vu, de
mettre souvent entre deux feux
les troupes du Marquis de Bouil-
lé, sans exposer la flotte embossée
à une distance qui la préservoit
du feu des batteries établies sur
la plage. Mais le Général françois
devoit surmonter tous les obsta-
cles; & dans la journée du 31, il
sut enlever aux ennemis un riche
magasin d'artillerie, & lui en brû-
ler un autre rempli de vivres &
de munitions de toute espèce. Ce-
pendant leur feu se soutenoit avec
avantage, du côté de Sandy-Point;
pour l'éteindre, il falloit au Mar-
quis de Bouillé du canon supérieur
à celui de ses batteries. Le vais-
seau le Caton fut détaché de l'es-
cadre françoise, & grace à la vigi-

M. de Bouillé surmonte les obstacles.

1782. lance du Comte de Framont qui le commandoit, il vint débarquer sa grosse artillerie, dont le service bien soutenu décida la prise de Brimstone-Hill; en moins de dix jours, tout le revêtement du front d'attaque se trouva écroulé.

Capitulation des isles de Saint-Christophe & de Nieves.

Dans la soirée du 12 Février, le Gouverneur anglois proposa la capitulation de Saint-Christophe; elle fut signée dans la nuit même, & ratifiée le lendemain matin. La garnison composée de onze cens hommes, évacua la place sur les dix heures, sortit par la brèche avec les honneurs de la guerre, posa les armes devant nos troupes & se rendit prisonnière. La petite isle de Niéves subit le sort de Saint-Christophe, & fut comprise dans la même capitulation, dont le dix-septième & dernier article mérite une attention particulière : » Nous consentons, est-il dit dans cet article, en considération du courage » & de la conduite résolue des Généraux Shirley & Fraser, qu'ils » ne soient pas regardés comme » prisonniers de guerre; mais que

» le premier rejoigne ſon Gouver- 1782.
» nement d'Antigues, & que l'au-
» tre continue ſon ſervice où bon
» lui ſemblera, nous eſtimant
» heureux de témoigner ainſi
» notre eſtime pour ces braves
» Officiers ».

Prise de Monſerrat. Généroſité du Marquis de Bouillé.

Ce témoignage honorable pour MM. Fraſer & Shirley, fait encore plus d'honneur au Marquis de Bouillé, dont il atteſte la modération & la généroſité. Ces qualités diſtinctives du brave Général françois, ſe ſignalèrent également lors de la priſe de Monſerrat, qui ſuivit de près celle de Niéves & de Saint-Chriſtophe. Une diviſion de notre armée navale, aux ordres du Comte de Barras, s'étoit portée ſur l'Iſle angloiſe, avec un détachement de cinq cens hommes commandés par le Comte de Fléchin. Elle ſe rendit aux armes du Roi le 22 Février, & ce même jour on ſigna la capitulation, dont le neuvième article taxoit les Habitans à deux mille *moëdes* payables en totalité, pour la premiere année, au moment préfix de cette capitulation; mais ſur

1782. les représentations de ces malheureux insulaires, le compatissant Gouverneur des isles du Vent prit sur lui de leur faire remise de la dixième partie de cette taxe, & de la repartir en quatre paiemens. Pour assurer la totalité de la somme, on étoit convenu d'envoyer des Otages à la Martinique. Ils y furent traités avec magnificence; & peu de jours après leur arrivée, le Gouverneur leur fit signifier qu'ils étoient libres de retourner à Monserrat.

Retraite de l'Amiral Hood.

Ces deux expéditions, où furent employées nos forces de terre & de mer, n'avoient coûté que cent hommes à la France, sans y comprendre les blessés, dont le nombre ne fut guère plus considérable. Les ennemis y perdirent plus de monde, de l'aveu même de l'Amiral anglois, dont les manœuvres furent admirées dans les divers combats qu'il eut à soutenir devant Saint-Christophe. On a dit qu'il s'étoit embossé à la vue de la place assiégée. Cette position critique sembloit devoir rendre sa retraite périlleuse; mais au moment

la capitulation, le Comte de asse étoit allé mouiller à l'isle 1782.
Niéves ; & l'Amiral Hood ofita de la première nuit, qui vit la réduction de Brimstone-ill pour lever ses ancres & ga-er le port de Sainte-Lucie, où miral Rodney ne tarda pas à le indre. Cette retraite de l'escadre itannique fut regardée comme un énement extraordinaire, & donna u à des observations qui déjà ont é recueillies par l'estimable auteur un petit ouvrage bien raisonné r les méprises des Anglois, ans plusieurs opérations de la rnière guerre. Ces observations paroîtront point déplacées dans otre histoire, & l'on nous saura é de les présenter, à quelques angemens près, sous la forme ue leur a donnée M. Joly de aint-Vallier (1).

(1) L'ouvrage de cet Écrivain obser-vateur est rempli d'excellentes vues sur les opérations de la dernière guerre; vues fines & souvent profondes, que nous avons adoptées toutes les fois que nous avons pu le faire sans déroger au caractère

1782.

Observations sur cette retraite.

» Une flotte embossée a tous ses vaisseaux arrêtés par deux ancres, une sur l'avant, l'autre sur l'arrière, & par conséquent chaque vaisseau présente le travers à l'ennemi. Dans une telle position, il faut beaucoup de tems à cette flotte pour remettre à la voile, parce qu'il lui en faut beaucoup pour lever ses ancres ; & cette manœuvre ne peut s'exécuter sans être apperçue. Comment est-il arrivé que la flotte de l'Amiral Hood ait fait les préparatifs de sa retraite à l'insçu de M. le Comte de Grasse ? Comment l'a-t-elle effectuée sans accident ? Comment a-t-elle échappé aux trente vaisseaux de ligne qui composoient la flotte françoise ? La singularité de cet événement ne justifie-t-elle pas le bon mot attribué à M. le Marquis de Bouillé ? On dit qu'après la ré-

de l'histoire. Nous sommes aussi redevables de plusieurs détails intéressans de notre ouvrage, à M. Hilliard d'Auberteuil, dont la plume élégante s'est exercée avec succès sur les événemens relatifs à la révolution de l'Amérique.

on du fort de Saint-Christo- 1782.
, ce Général apprenant la re-
: de la flotte angloise, répon-
Cela n'étoit pas dans la ca-
ation. Dans la position de l'A-
l Hood, la seule ressource qu'il
issoit avoir pour mettre promp-
nt à la voile, étoit de cou-
ses cables, & il n'eut point
urs à ce moyen! Passons à
tres observations.

ne flotte embossée, ne peut manœuvrer, elle est fixe dans ace qu'elle occupe, & la flotte mie peut diriger ses attaques quel point elle juge à propos, craindre d'autres obstacles que qui lui sont d'abord présen- puisque chaque vaisseau de la e embossée est, pour ainsi di- enchaîné par ses ancres. Avec lotte beaucoup plus nombreuse celle de l'Amiral Hood, n'é- il pas au pouvoir de M. le nte de Grasse, d'occuper tout ont de l'escadre ennemie, de er sur elle tout son feu, ou aquer successivement chaque eau avec des forces supérieu- ; de prolonger ou renou- Suite des observations.

veller ces attaques, jusqu'à ce que
1782. cette escadre fut prise, brûlée ou coulée à fond. C'étoit dans une pareille position que les Russes avoient brûlé la flotte ottomane, dans leur dernière guerre contre la Porte. Vu la supériorité de la flotte françoise, celle de Hood pouvoit être attaquée de front, par ses flancs, par ses derrières; le Comte de Grasse n'avoit presque rien à risquer en formant cette entreprise. On a voulu comparer sa position à celle du Comte d'Estaing devant Sainte-Lucie; mais l'Amiral Barrington, embossé dans le port de cette Isle, dont les Anglois étoient ses maîtres, se voyoit protégé par les batteries qu'ils avoient construites sur le rivage; & l'Amiral Hood n'avoit aucune protection à espérer du côté de Saint-Christophe, dont les troupes étoient assiégées dans Brimstone-Hill par M. le Marquis de Bouillé. Quoi qu'il en soit, l'heureuse retraite de l'escadre angloise à Sainte-Lucie, eut des suites bien fâcheuses pour les armes de Sa Majesté ».

L'Amiral Rodney venoit d'entrer à ſa Barbade avec douze vaiſſeaux de ligne. Son premier ſoin avoit été de hâter ſa jonction avec l'Amiral Hood ; & la réunion des deux eſcadres porta l'Armée britannique à trente-cinq vaiſſeaux de ligne, ſans y comprendre le Duke, le Vaillant & le Warrior, qui, peu de jours après, arrivèrent ſéparément, & la renforcèrent de deux cens trente-huit canons. La flotte du Comte de Graſſe n'étoit que de trente vaiſſeaux ; elle attendoit à Fort-Royal le moment de mettre à la voile pour Saint-Domingue, où devoit ſe rendre l'eſcadre eſpagnole, deſtinée à la ſeconder dans l'expédition projetée contre la Jamaïque. Juſqu'à l'arrivée de Rodney, l'allarme avoit été générale parmi les Habitans, informés des préparatifs redoutables de la France & de l'Eſpagne. Le Lieutenant-Gouverneur Campbell, s'étoit décidé à mettre toute l'Iſle ſous la loi martiale ; mais elle n'en étoit pas plus raſſurée contre une invaſion, dont le ſuccès étoit regardé

1782.

Allarmes de la Jamaïque diſſipées.

1782. comme infaillible, par-là même qu'il alloit dépendre, en grande partie, des opérations du Marquis de Bouillé, qu'il suffisoit de nommer, pour garantir, dans l'opinion générale, la réussite de cette expédition. Les allarmes se dissipèrent enfin, lorsqu'on eut sous les yeux l'état de la flotte aux ordres de Rodney (1). On se reposa sur lui, du soin de

(1) Tel fut l'état bien constaté de cette flotte, depuis la réunion des deux armées de Hood & de Rodney.

Ancienne escadre aux ordres du Contre-Amiral Sir Samuel Hood.

Vaisseaux.	Canons.	Vaisseaux.	Canons
Le Prince George	96	La Résolution	74
Le Barfleur	90	Le Bedford	74
L'Alcide	74	Le Canada	74
Le Torbay	74	Le Montagu	74
La Princessa	74	Le Saint-Alban's	64
L'Ajax	74	L'Intrepid	64
Le Shrewsbury	74	Le Prince William	64
Le Royal-Oak	74	Le Belliqueux	64
Le Robust	74	Le Prudent	64
Le Monarch	74	L'America	64
Le Centaur	74		23
L'Alfred	74		
Le Russel	74		

1782.

ıir le déſaſtre de la Jamaï-
& voici comme il répondit,
:te occaſion, à la confiance
concitoyens.

Engagement entre MM. de Graſſe & Rodney.

Amiral, mouillé ſur une
à Sainte-Lucie, avec trente-
vaiſſeaux ſous ſon comman-
ıt, épioit l'inſtant du départ
cadre françoiſe; & le 5 Avril,
rit que M. de Graſſe, fai-
mbarquer ſes troupes ſur les
ux de guerre, & qu'il ſe
oit à mettre à la voile. Les
emens de ſon eſcadre furent
rés avec plus d'attention;
8, à la pointe du jour, la
e l'Andromaque, indiqua par

rt conduit par Sir George Rodney.

x.	Canons.	Vaiſſeaux.	Canons.
midable	90	Le Prothée	64
ıur	90	L'Yarmouth	64
gant	74	Le Repulze	64
rlborough	74	*Vaiſſ. qui ont rejoint.*	
ules	74	Le Duke	90
ıqueror	74	Le Vaillant	74
me	74	Le Warrior	74
m	74		
nſuch	64	Total	38

1782. un ſignal, que les François venoient de ſortir, & qu'ils gouvernoient au Nord. Sur le champ, l'Amiral anglois fit lever l'ancre, & donna le ſignal de chaſſe-générale. Dès la pointe du jour, les deux armées furent en préſence ; mais un calme les ſurprit ſous la Dominique, & les força quelque tems à l'inaction. Le lendemain matin, les Francois gagnèrent le vent les premiers, & portèrent ſur la Guadeloupe. La diviſion de l'avant-garde, aux ordres du Contre-Amiral Hood, ſe mit bientôt à portée d'accepter le combat, que lui livra le Comte de Graſſe; elle plia ſous notre feu, dès le commencement de l'action qui devint très-vive ſur les deux heures & demie. Cette canonnade avoit cauſé de grands dommages aux vaiſſeaux de l'avant-garde ennemie, & déſemparé le Royal-Oak & le Montagu. Quoique partiel, cet engagement fut aſſez meurtrier, & coûta la vie à pluſieurs Officiers anglois, parmi leſquels on diſtinguoit le Capitaine Bayne,

mandant de l'Alfred. Suivant 1782.
lépêches de Rodney, l'avant-
le françoise fut encore plus mal-
ée. Ce qu'il y a de certain, c'est
dans la nuit du neuf au dix,
otte mit en panne pour se ré-
r, tandis que la nôtre s'éle-
au vent de la Guadeloupe.
'intention du Comte de Grasse,
devoit point être d'engager un
nd combat, contre des forces
i supérieures. Ce n'étoit pas
peine, qu'il étoit parvenu à
er son armée, & qu'il avoit
en sureté son convoi sous l'es-
e du Sagittaire & de l'Expé-
ent. Le lendemain, le Caton
rouva séparé de la flotte, on
ait comment, & l'Amiral fran-
ne crut pas devoir s'occuper
la recherche de ce vaisseau;
premier soin alors fut de sau-
l'armée, en évitant une nou-
le action avec la flotte angloise;
s la situation où il se trou-
it entre les Saintes & la Do-
nique, il étoit impossible de l'y
cer. Dans la journée du 11,
tre escadre poursuivit sa route

Que le Comte de Grasse devoit éviter un second combat.

avec toute la célérité poſſible ; 1782. & quoique l'Amiral anglois eût fait ſignal de chaſſe générale au vent, elle avoit gagné ſur lui tant d'avance, qu'il ne pouvoit ſe flatter de l'atteindre ; mais un événement peu digne de l'attention du Comte de Graſſe dans la circonſtance, lui fit oublier que ſon principal objet étoit de précipiter ſa marche vers Saint-Domingue.

Le vaiſſeau le Zélé eſt déſemparé & ſéparé de la flotte.

Dans la nuit du 11 au 12, le vaiſſeau *le Zélé* avoit abordé le vaiſſeau Amiral *la Ville de Paris*; il perdit dans ce choc ſon mât de beaupré & ſon mât de miſaine, & fut d'ailleurs tellement déſemparé, qu'il ne pouvoit plus ſuivre, & riſquoit beaucoup d'être pris par les vaiſſeaux de l'avant-garde de la flotte angloiſe. Le Comte de Graſſe l'avoit perdu de vue, & ſon armée étoit ſi fort élevée au vent, qu'il dépendoit de lui d'arriver à ſa deſtination, & d'effectuer promptement, une jonction déciſive avec la flotte eſpagnole. Il ſuffiſoit pour cela, d'aban-

ıer le Zélé, ou même, ſans ndonner, de le faire remor- : par deux ou trois frégates; ; encore une fois, la perte de vaiſſeau n'étoit rien dans la cir- ſtance où ſe trouvoit l'Amiral çois. Il n'ignoroit pas que le :ès de la campagne dépendoit de célérité de ſa marche, qu'il it alors de beaucoup inférieur Amiral Rodney, & que ſa jonc- ı avec les Eſpagnols lui don- oit une ſupériorité qui le ren- ıit maître de la mer. Malgré ıtes ces conſidérations, le Gé- ral ne put ſe réſoudre au ſacri- : d'un vaiſſeau, & pour le dé- ger, il fit faire un mouvement rograde à toute ſon armée; & s-lors il ne put éviter un com- t, qui, vu ſon infériorité, de- ıit lui devenir fatal. Sir George odney, s'avançoit avec une ar- ée ſupérieure à l'armée françoiſe e huit ou neuf vaiſſeaux (1).

1782.

Imprudence du Comte de Graſſe. Ses Suites.

(1) Dans ſon tableau des lignes de bataille ıngloiſe & françoiſe, l'Amiral Rodney égale nos forces aux ſiennes, & voici la

bataille de notre escadre ,
dérangé dans le premier
ment du Comte de Graſ
notre ligne une foi rompı
armées combattirent par p
& ſans aucune règle. Les
concouroient à rendre ce
dre général ; les vents cha
& devinrent favorables au
glois. Ils s'étoient acharnés
la Ville de Paris ; & sembloi
vouloir qu'à M. de Graſſe,
à ſoutenir , en même-tems
de huit ou dix vaiſſeaux ;
efforts du Pluton & du
phant , ne purent les détou
leur proie & leur faire lâch
L'Amiral Hood , lui-mêm

1782.

Beaux traits de MM. d'Escars & Mortemar.

ıt de fuccomber ; le Vicomte Mortemar l'apperçoit au fort l'action, & forme le hardi pro- d'aller le dégager avec la feule gate le Richmond. Il parvient ii jeter une amarre, & commen- t à le remorquer, malgré le feu ennemis, dont le nombre l'ac- loit ; mais le Vicomte d'Efcars, ı moins généreux que le Com- ndant de la frégate, ne voulut que le Richmond partageât fa tinée, & il fit couper l'amarre.

Prife du vaiffeau amiral la Ville de Paris.

Glorieux fut pris ainfi que *rdent*, le *Céfar* & l'*Hector*. Le me fort attendoit la Ville de ris, qui défemparée totalement, yant plus avec elle fes deux ma- ɔts & fe voyant inveftie de qua- ze vaiffeaux ennemis, fut obli- e de fe rendre, après un com- t de onze heures & demie *, où Comte de Graffe avoit fignalé brávoure. Si, à cette qualité, i feule ne conftitue pas un Gé- ral, il avoit fu réunir, dans

(1) L'action avoit commencée à fept ires du matin; elle continua fans relâche qu'à fix heures & demie du foir.

1782. cette journée, la prévoyance, le sang-froid & cet esprit de combinaison qui fait éviter le danger ou qui fournit les moyens de s'en tirer, la France n'auroit pas à regreter d'avoir donné à l'Europe, le premier exemple d'un vaisseau amiral de cent dix canons, réduit à l'humiliante extrémité d'amener son pavillon. En sacrifiant le Zélé, M. de Grasse, eût donné lieu, sans doute, aux murmures de quelques spéculateurs ignorans ; mais les bons juges d'une telle conduite, auroient applaudi à la sagesse de ce Commandant.

Suites de cette défaite.

Suivant les dépêches du Marquis de Vaudreuil, le nombre des morts fut de onze cens hommes, sans y comprendre ceux des vaisseaux pris ou séparés. On comptoit parmi ces derniers, toute la division de M. de Bougainville, qui, après le désastre de l'armée, s'étoit retiré à Saint-Eustache pour réparer les dommages qu'il avoit reçus dans le combat, dont il fut accusé de n'avoir été que simple spectateur, ainsi que plusieurs autres Capitaines, à la négligence desquels le Général voulut s'en prendre

M. de Grasse s'en prend aux Officiers de son armée.

défaite. On vit circuler des ex-
de lettres, où le Comte de 1782.
e se plaignoit de leur déso-
ince aux signaux, & de l'a-
on volontaire où ils l'avoient
dans sa cruelle position. Ce
oche tomboit particulierement
es matelots de l'Amiral; mais
nt d'autres rapports, il n'y
que des victimes & point de
ables dans cette journée dé-
euse, où huit capitaines per-
it la vie. Quant à M. de Bou-
ville, pour qui l'estime & l'a-
é du Comte d'Estaing sont un té-
gnage non suspect de bravoure
capacité, il ne mérita pas, sans
te, le reproche d'inaction, s'il est
comme l'attestent plusieurs jour-
de l'armée, qu'il ait sauvé le
thumberland, au moment d'une
ction forcée. De tous les Offi-
de ce vaisseau, il ne restoit
sur son bord qu'un enseigne &
uxiliaire, lorsque l'Auguste le
vrit de son feu & parvint à le
rer. Quoi qu'il en soit des
de l'armée ou du Général,
lesquels un Conseil de Guerre
oit prononcer, le Marquis de

1782. Vaudreuil, dont le Comte de Grasse avouoit alors les services & reconnoissoit l'intrépidité, recueillit les débris de la flotte, & conduisit heureusement dix-neuf vaisseaux à Saint-Domingue. Après le combat du 9, le Caton, le Jason & la frégate l'Aimable, s'étoient rendus à la Guadeloupe pour s'y réparer. N'étant point informés de la journée du 12, ils mirent à la voile pour Saint-Domingue, dès qu'ils furent en état de soutenir la mer; mais le Contre-Amiral Hood, qui avoit été détaché de la flotte britannique avec une escadre de six vaisseaux de ligne, rencontra les trois bâtimens françois, le 19 Avril, & les força d'amener pavillon après une légere canonnade.

Le patriotisme des François se manifeste en cette occasion.

La nouvelle de ces désastres se débitoit dans tout le Royaume, avec des circonstances plus ou moins conformes à la vérité, lorsque le Vicomte de Mortemar vint en confirmer les détails les plus importans. Il avoit rencontré le Roi sur la route de Saint-Hubert, & Sa Majesté l'ayant reconnu, le fit

ıtages précédens. La na-
ntra la même énergie que
rque ; & dans tous les
le l'Etat, il ſe trouva des
s ambitieux de réparer par
eux abandon d'une partie de
:une, l'échec que notre ma-
oit d'éprouver aux Antilles.
:étendit qu'à la premiere
e de ce déſaſtre, Monſieur
ſeigneur le Comte d'Artois
donné un grand exemple
riotiſme, en faiſant à Sa
l'hommage d'un vaiſſeau
t dix canons, pour rem-
la Ville de Paris. Le Prince
ndé s'étoit chargé, diſoit-
préſenter les mêmes offres

de faire agréer à Sa Majesté, la
1782. construction d'un vaisseau de rang égal à ceux que le malheur de la guerre venoit de faire tomber aux mains des Anglois. Les Receveurs généraux avoient offert six cens mille livres; & les Six-Corps des Marchands s'étoient signalés par les mêmes offres. Différentes corporations se disputoient la gloire de ces généreux sacrifices. Les souscriptions ouvertes pour ce noble objet, suffisoient, disoit-on, à la construction de quatorze vaisseaux. Quand bien même le Gouvernement n'auroit pas jugé nécessaire d'en accepter le produit, un tel dévouement prouvoit du moins quelles devoient être un jour les ressources de la France, si le sort de la guerre continuoit d'être favorable à nos ennemis.

A la nouvelle de cette défaite, un des premiers soins de Sa Majesté fut de pourvoir à la subsistance des veuves & des enfans qui avoient perdu leurs maris ou leurs peres dans cette journée désastreuse. Le sort de ces malheureuses victimes intéressoit bien plus notre

guste Monarque, que la perte
s vaisseaux enlevés à notre ma-
ie. » Ne vous laissez point abat- 1782.
tre, dit-il à son Ministre; aug-
mentez d'activité, doublez, tri-
plez les moyens; je vous four-
nirai les forces nécessaires. Mes
ennemis n'auront la paix qu'au
prix où j'ai voulu la mettre....
On peut réparer la perte de mes
vaisseaux; mais, ajouta-t-il, avec
émotion, où retrouver tous les
braves gens que j'ai perdus ».

Fermeté de Louis XVI.

Comme on l'a dit, Sa Majesté
lonna ses premiers soins à leurs
amilles désolées, & crut devoir
nsuite s'occuper des récompenses
i justement acquises à ces braves
)fficiers, qui survivoient heureu-
ement à la défaite du Comte de
Grasse, & dont les talens & la bra-
voure méritoient un autre succès.
M. le Vicomte de Mortemar fut
e premier à recueillir le fruit de
es services; & le grade de Capi-
aine de vaisseau devint le prix de
on héroïque intrépidité. Le Mar-
juis de Vaudreuil avoit sur-tout
les titres à la reconnoissance de la
nation; mais il en acquéroit de

M. de Mortemar est fait Capitaine de Vaisseau.

1782.

MM. de Vaudreuil & de Bougainville se rejoignent à Saint Domingue.

nouveaux, en réparant autant qu'il étoit en lui, les malheurs de la journée du 12 Avril. Il avoit recueilli les débris de notre armée, & l'avoit conduite heureusement à Saint-Domingue, où il trouva les dix-sept vaisseaux de la flotte espagnole, destinée à renforcer M. de Grasse. Il y fut bientôt rejoint par M. de Bougainville, qui, après avoir réparé son escadre à Saint-Eustache, l'amena sans accident au Cap-François. Le premier soin du Marquis de Vaudreuil, fut d'envoyer en France, sous une bonne escorte, un riche convoi, dont la navigation ne fut traversée par aucun événement fâcheux.

Rodney arrive à la Jamaïque. Vaines menaces de cet Amiral.

Cependant l'Amiral Rodney avoit pris la route de la Jamaïque; il y arriva le 29 avec sa flotte accrue de toutes les prises qu'il avoit faites au combat du 12. Son premier soin fut de détacher le Contre-Amiral Hood pour aller observer les escadres combinées à Saint-Domingue, d'accélérer le radoub de ses vaisseaux endommagés, & de tout disposer pour une action plus décisive contre ces mêmes es-

cadres, dont il annonça la ruine dans toutes ses dépêches à l'Amirauté. Après cette grande expédition, dont le succès lui paroissoit infaillible, Rodney se proposoit de tourner ses forces contre les établissemens espagnols dans le Golfe du Mexique. Mais toutes ces menaces furent sans effet; & pendant les trois mois que l'Amiral se tint à la Jamaïque, son armée resta dans une inaction qui laissa le tems à la flotte des Espagnols, de se retirer dans ses ports, & de mettre à couvert de toute entreprise leurs Colonies jusqu'alors exposées aux insultes de l'ennemi. Quant au Marquis de Vaudreuil, il mit à la voile longtems avant l'Amiral anglois, & loin d'éviter sa rencontre, il croisa dans ces mers, jusqu'à ce que la saison des opérations navales y fût à son terme. Des Indes occidentales, il se porta dans les mers du Nord de l'Amérique, en écarta tous les vaisseaux ennemis qui gênoient la navigation des Américains; & ayant détaché une petite escadre pour la baie d'Hudson, il finit par mettre les François

1782.

Conduite plus active du Marquis de Vaudreuil.

1782. en possession des Comptoirs britanniques établis dans cette baie. Enfin, cet habile Général vint se pourvoir à Boston de nouvelles munitions de guerre & de bouche, & regagnant les Indes occidentales, il sut y protéger nos établissemens contre les tentatives des escadres angloises, & tenir tête à l'Amiral Pigot, qui venoit d'y remplacer l'Amiral Rodney dans le commandement des forces navales de l'Angleterre.

Rappel de Rodney.

Les services reconnus de ce Général, ses talens & son courage également avoués de toute l'Europe, n'avoient pu faire oublier le pillage de Saint-Eustache. Le reproche d'y avoir connivé avec Vaughan, fut le prétexte du rappel de Rodney, dont les mœurs & les principes déplaisoient d'ailleurs à quelques Membres du Parlement. Mais toujours heureux, même dans ses disgraces, Sir George le fut assez, pour que l'ordre expédié à son successeur, ne s'exécutât qu'après la journée du 12 Avril, & ce fut la plus brillante de la vie de cet Amiral.

Il se montra dans Londres couvert d'une gloire sans égale dans les fastes de la marine angloise. Ce rappel avoit paru si extraordinaire à M. Rolle, qu'il ósa le dénoncer à la Chambre des Communes. Après avoir demandé si c'étoit bien Sir George que les Ministres ôsoient rappeller au moment qu'il sauvoit la patrie. » Qu'attendre, ajouta-t-il, » de l'administration qui se permet un » pareil traitement contre un Amiral qui, dans toutes les périodes » de sa vie, s'est signalé par de » grandes actions; qui, à la gloire, » dont il s'est couvert dans les » guerres précédentes, vient d'a» jouter dans le cours de la guer» re actuelle, la gloire inouie d'a» voir enlevé seize vaisseaux à » l'ennemi, & d'avoir fait trois » Amiraux prisonniers. Je ne sais; » mais j'ai beau feuilleter l'histoire, » je ne vois aucun Amiral anglois » qui ait rendu à la patrie la moi» tié des services que vient de lui » rendre le grand Homme, dont » je dénonce le rappel à la Cham» bre ».

1782.

Ce rappel est dénoncé à la Chambre des Communes.

1782.

Récompense pécuniaire proposée en faveur de Rodney; il est élevé à la dignité de Pair. Débats à ce sujet.

Ces exagérations ne prouvoient rien en faveur de Rodney, & ne supposoient que beaucoup d'exaltation & d'enthousiasme dans M. Rolle; mais ce qui forme un contraste bien frappant avec l'espèce d'affront qu'on faisoit à son ami, c'est la dignité de Pair, à laquelle il fut élevé presqu'à l'époque de sa destitution. Le titre de Baron lui fut conféré, & comme ce titre, pour être soutenu dignement, suppose beaucoup de faste & de grandes richesses, on mit en délibération à la Chambre des Communes, si l'on n'accorderoit pas à Sir George une récompense pécuniaire & des revenus proportionnés à la représentation exigée dans un Pair du Royaume. Sir Francis Basset, auteur de la motion en faveur de Rodney, crut la justifier en rappellant à la Chambre les graces accordées en pareil cas, disoit-il, au Duc de Marlborough & au feu Comte de Chatham. M. Fox, qui ne voyoit pas les mêmes rapports que Sir Francis, entre le nouveau Pair & ces deux grands Hommes,

désapprouva ce rapprochement, & dit que Marlborough étoit un Général à qui l'on ne devoit comparer personne; que jamais l'Europe ne produisit son égal, qu'il occupoit une classe à part, & qu'il l'occuperoit longtems seul. » Quant » au Lord Chatham, ajouta-t-il, c'est » après sa mort qu'on a songé à sa fa» mille; son noble désintéressement » l'avoit recommandée à la muni» ficence nationale. Si de son vi» vant on avoit proposé, en sa fa» veur, une récompense pécuniai» re, il eût regardé l'auteur d'une » pareille motion, comme son plus » cruel ennemi. D'ailleurs cette » motion est inconstitutionnelle & » par conséquent repréhensible; » personne n'ignore que la dispen» sation des récompenses est la » prérogative exclusive de la Cou» ronne, & qu'avant d'ajouter à » la fortune de l'Amiral, il faut » d'abord s'assurer qu'elle est in» suffisante pour soutenir la digni» té du nouveau titre qui fait sa » récompense ».

1782.

Le Comte de Grasse arrive à Londres, réception qu'on lui fait.

On ne manqua pas de réveiller, à cette même époque, les impu-

tations de rapine & d'avidité déjà
1782. faites à Sir George Rodney, lors de la conquête de Saint-Eustache. La meilleure réponse aux objections élevées contre lui dans le plus beau moment de sa gloire, étoit de montrer le Comte de Grasse au peuple anglois, & Sir George n'avoit pas négligé ce moyen de triompher de ses envieux. Il avoit fait partir le Général françois sur la flotte de la Jamaïque, qui arriva heureusement en Angleterre, ainsi que les autres convois britanniques, des Indes occidentales. A la vue de cet Amiral vaincu & prisonnier, tout le peuple de Londres tressaillit de joie, & Rodney n'eut plus que des apologistes & des admirateurs dans cette Capitale. Le Comte de Grasse y reçut l'accueil le le plus brillant; on lui donna des fêtes, le peuple se portoit en foule sur son passage, sa présence excita des acclamations générales, & la reconnoissance se mêloit à tous ces témoignages de la satisfaction publique. Le Général françois se prêta de bonne grace à ce triomphe de la

Nation angloise; il fut présenté au Roi, il se fit voir à la bourse & dans les promenades, se montra de son balcon à la foule assemblée sous ses fenêtres, & sa complaisance fut toujours payée d'un cri d'applaudissement & de gratitude. Dans son enchantement, le peuple admiroit la physionomie angloise de M. de Grasse, & pour en conserver la mémoire en Angleterre, on y grava son portrait, dont les copies se répandirent bientôt de la Capitale dans toutes les Provinces. Ce fut le dernier hommage de l'enthousiasme britannique pour cet illustre prisonnier, lors de son départ pour la France, où on lui destinoit une réception moins flatteuse. 1782.

L'époque du rappel de Sir George Rodney, fut marquée par la destitution de plusieurs autres Officiers employés en Amérique, & spécialement par celle du Général Clinton, que Sir Gui Carleton alla remplacer à New-York dans le commandement en chef des armées britanniques. Le nouveau Gouver-

Clinton est remplacé par Carleton.

1782. neur trouva cette Isle dans un état allarmant pour le commerce. Toute communication étoit coupée entre la Ville & les Américains, & les affaires y languissoient dans une mortelle inaction. Il n'y avoit d'activité que pour la guerre; & comme l'armée de Washington postée dans les Jerseys, paroissoit toujours menacer New-York avec ses onze mille hommes, la garnison & les habitans n'étoient occupés que des fortifications de l'Isle, & des préparatifs d'une défense honorable, quoique nécessairement infructueuse. Mais on verra dans la suite, que les instructions de Carleton portoient d'évacuer cette place en cas d'attaque, de faire la guerre en retraite avec les Américains, & d'employer les voies de modération pour disposer le Congrès à des propositions d'accommodement. L'Angleterre sentoit enfin la nécessité de la paix. Son ambition étoit de la faire partielle, & toute sa politique s'appliqua d'abord à pressentir les Etats-Unis sur leurs dispositions à cet égard; mais les offres même de l'indépen-

ne pouvoient être acceptées
rix, & quand bien même la
lle République n'eût pas été
elle est, incorruptible & fi-
ses engagemens, son intérêt
t détournée d'un pareil traité.
ége étoit manifeste; par cette
che l'Angleterre ne cherchoit
e débarrasser un moment de la
e d'Amérique, dans la vue de
oher plus aisément des autres
nces confédérées, & de
fondre ensuite sur les Amé-
s qui, après avoir lâchement
onné la France leur bien-
e, se seroient trouvés sans
& sans espoir de s'en pro-

1782.

Que l'offre d'une paix séparée est un piége.

ur se convaincre de l'inutilité
tte tentative, Carleton n'eut
esoin d'attendre que le Con-
se refusât avec dédain à la
unication des dépêches bri-
ques; il avoit pressenti ce re-
ur la bonne intelligence qui
it entre les François & les
eaux Républicains. Jamais
nonie n'avoit été plus frapante
s le commencement de la
e. Et ce fut à cette époque

Autres raisons qui rendoient cette paix impossible.

1782. d'une reconnoissance plus sentie de la part des Américains, & d'une protection non moins signalée de la part de la France, qu'on osa se flatter en Angleterre d'une paix séparée avec les Etats-Unis! Pour mieux séduire à cet égard la crédulité du public, on fit insérer dans plusieurs feuilles que le Docteur Franklin, & MM. Adams & Laurens, négocioient cette paix à Londres; mais les Agens du Congrès, étoient alors bien loin de cette Capitale, & M. Laurens lui-même, ayant obtenu son élargissement dès le mois de Janvier, venoit de partir pour Bath, dont ses Médecins lui avoient ordonné les eaux. La facilité du ministère à relâcher sur une simple caution cet ancien Président du Congrès, supposoit des vues pacifiques, & l'intention peut-être de le disposer favorablement pour l'Angleterre; mais les Commissaires du Congrès en Europe, ne devoient entamer aucune négociation à moins que l'indépendance de l'Amérique ne fût préalablement reconnue; & cette indépendance une fois admise,

ils ne pouvoient rien conclure ſans l'approbation de la France. 1782.

Si le projet de cette paix ſéparée étoit chimérique dans la poſition des Anglois, la continuation de la guerre avec les Américains étoit déſormais impoſſible; & Carleton ne tarda pas à s'en convaincre. L'Angleterre avoit épuiſé toutes ſes reſſources dans l'Amérique ſeptentrionale, où ſes victoires mêmes concouroient à ſa ruine. Dans ſa ſituation, quels avantages pouvoit-elle retirer du petit échec du Général Marion ſur la riviere Santée, où un parti de cavalerie, aux ordres du Lieutenant-Colonel Thompſon, tua, bleſſa ou fit priſonniers quatre-vingts Américains, du nombre deſquels étoit le Major Benſon? Que pouvoit-il réſulter de l'expédition du Lieutenant Blanchard, contre le fort Dover & la petite ville de ce nom ſituée ſur la riviere Tom, dont quinze maiſons furent incendiées par les cent trente Matelots ou Soldats royaliſtes, aux ordres de cet Officier?

Que la continuation de la guerre eſt impoſſible, malgré quelques échecs des Américains.

24 Février.

23 Mars.

Sans être déciſive, la priſe de

Priſe de Beaufort.

1781. Beaufort dans la Caroline méridionale, eut plus d'éclat & d'importance que les expéditions précédentes. Ce fut une surprise, dont les Royalistes durent tout l'avantage à leur bonne fortune momentanée. Le corsaire le Peacock & les goëlettes la Rose & la Retaliation, aux ordres du Capitaine Duncan Mc Lean, passèrent la barre de Beaufort, dans la matinée du 4 Avril. Ce dernier navire qui, depuis quinze jours, avoit perdu ses mâts dans une tempête, étoit remorqué par le corsaire, & portoit en même-tems deux pavillons, l'un anglois & l'autre américain. Cet accident & cette feinte tournèrent à l'avantage des Royalistes, & la méprise des habitans de Beaufort fut complette. Ne doutant pas que le vaisseau remorqué ne fût une prise faite sur l'ennemi, ils dépêchèrent leurs pilotes & beaucoup de gens armés, qui se rendirent sur huit bateaux à bord du Peacock, où il découvrirent enfin l'erreur qui les avoit fait tomber dans ce piége. Le 5, vers les deux heures après-midi, le Capi-

: Stewart fit passer son monde 1782.
es bateaux américains, & mal-
e feu des ennemis, il débarqua
·eusement dans une Isle voisine
Beaufort. Une heure après, il
ıa le continent, & s'avançant
: le fort, il en prit possession
trouver beaucoup de résistan-
la réduction de la ville suivit
près celle de la forteresse. Tan-
que Stewart en faisoit enlever
munitions & les marchandises, le
pitaine M[c] Lean s'emparoit d'un
s navire richement chargé,
ne belle goëlette, d'un sloop
de tous les bateaux qui étoient
s le Havre. Le 10, il relachèrent
gt-six prisonniers sur leur pa-
e, évacuèrent la Ville, & se
nbarquèrent avec leurs gens,
nt un seul avoit été blessé dans
te expédition.

Encore une fois, les succès des Unanimité des Etats-Unis
yalistes étoient une foible com-
nsation de leurs pertes, & de
tes les Provinces affranchies
s l'Amérique septentrionale,
n'y en avoit pas une seule qui
fût été le théâtre de quelqu'é-
nement décisif contre l'Angle-

1782. terre ; pas une qu'il lui fût possible de soumettre par la force des armes, ou d'entraîner par la séduction. La grande puissance des Etats confédérés naissoit de leur unanimité ; tous sentoient alors le besoin qu'ils avoient les uns des autres, & les décisions du Congrès étoient pour chacun d'eux une loi suprême, à laquelle ils se soumettoient aveuglément. Sans déroger tout-à-fait à ce systême d'union générale & de soumission à la souveraineté des représentans du peuple américain, les habitans de Vermont, avoient paru vouloir en restreindre l'autorité, en réclamant un territoire, dont le Congrès avoit accordé la garantie aux Etats de New-York & de New-Hampshire. En conséquence de cette prétention, les Commissaires de ce petit Etat s'étoient permis des remontrances, dont plusieurs articles supposoient des bornes aux pouvoirs de l'assemblée de Philadelphie. » Nous voulons, est-il dit, » au troisième numero de leurs réclamations, que le Congrès re-

Que le district de Vermont paroît vouloir restreindre l'autorité du Congrès.

le la souveraineté, s'interpose prévenir l'effusion du sang ; 1782.
nous désapprouvons que ce
: Congrès siége com-
ribunal de judicature, pour
ce différend en vertu
utorité qui lui en a été don-
par un acte des Etats, qui
nstituent qu'une partie dans
pute ».

Commissaires de l'Etat de nt, finissoient par déclarer déni de justice, mettroit onstituans dans la nécessité ppeller à Dieu & au monde, ıger à qui l'on devoit s'en e des suites fatales qui pou-en être la conséquence. Ces renfermoient des menaces, Congrès ne tint aucun comp-pour terminer cette contesta-l crut devoir persister dans emieres résolutions. Sa ré-fut donc qu'une des condi-indispensables de l'indépen-du peuple habitant le ter-appellé Vermont, & de son ion dans l'union fédérale, qu'il abandonnât explicite-toute prétention aux terres

Comment se termine ce différend.



tion des An-
glois.

quoit pas de répandre
l'Europe, que les Com
l'Etat de Vermont s'ét
chés avec le Général I
& qu'ils offroient de r
la domination de la Co
tannique. On ajoutoit
ditions proposées par l
saires de cet Etat, aya
mises à Sir Henry Clin
néral n'avoit ôsé dét
point de cette importa
cette grande affaire v
portée sous les yeux
de son Conseil. Ce q
certain, c'est qu'à so
New-York, Carleton
Congrès & les Etats

mandement à la place de Sir Henry Clinton. En général, le changement d'Officiers ne produisit rien d'heureux pour l'Angleterre, tant en Amérique qu'en Europe, où se firent aussi de grands déplacemens. 1782.

Un des plus remarquables & le moins prévu sans doute, fut celui de l'Amiral Darby, qui céda le commandement général des flottes à l'Amiral Howe.

Ce dernier étoit à peine nommé, qu'il mit à la voile avec toute l'armée navale, pour aller bloquer au Texel la flotte hollandoise, & tenter de la brûler ou de la couler bas. On ne doutoit point en Angleterre du succès de cette terrible expédition; cependant l'entreprise de Howe échoua, & si complettement, qu'il revint un mois après, sans avoir tiré un coup de canon. On doit convenir que ce n'étoit guère la peine de supplanter l'Amiral Darby.

Ce changement subit des principaux Officiers de la guerre & de la marine, seroit inexplicable, s'il ne supposoit pas une révolution totale dans l'administration. En effet, le

Miniſtère venoit d'être renouvellé, 1782 & le parti de l'oppoſition tenoit enfin les rênes du Gouvernement. Diſons en peu de mots comment le nouveau ſyſtême avoit prévalu.

Depuis longtems la nation s'en prenoit aux Miniſtres de tous ſes revers dans l'ancien & dans le nouveau continent. La nouvelle de la priſe de Saint-Chriſtophe avoit porté le mécontentement à ſon dernier période, & la capitulation du fort Saint-Philippe acheva de ſoulever les eſprits contre l'adminiſtration; ce fut un des effets les plus ſenſibles de la conquête de M. le Duc de Crillon, dont nous allons terminer l'eſquiſſe.

Priſe du fort Saint-Philippe.

Ce Général avoit employé tout le mois de Septembre aux préparatifs du ſiége, lorſque l'artillerie & les troupes embarquées à Barcelone arrivèrent dans les premiers jours d'Octobre. Leur débarquement précéda de quelques jours celui d'un renfort de huit cens Anglois qui, munis de quelques pièces de canon, attaquèrent bruſquement, pendant la nuit, la tour dite *des Signaux*. Les quatorze Soldats qui

défendoient, ne pouvoient oppo- 1782.
r une longue résistance; & cette
›ur étoit au moment de sauter,
›rsque le Duc de Crillon parut
vec un détachement de mille hommes, & força l'ennemi à précipiter
a retraite. Les Anglois ne furent
›as plus heureux dans une sortie
qu'ils tentèrent le 23. Les troupes auxiliaires de France débarquèrent le lendemain au nombre de cinq mille hommes, & ce renfort porta l'armée combinée jusqu'à dix-huit mille. Quatorze batteries formant en tout cent vingt canons & quarante mortiers, composoient l'artillerie des assiégeans. C'en étoit assez pour faire taire le feu des Anglois. Cependant ils parvinrent à détruire une batterie de mortiers, & à couler bas un navire chargé de munitions; mais nous prîmes bientôt notre revanche, & leur enlevâmes sous le canon du fort, sept bâtimens richement chargés. L'honneur de cette expédition fut particulièrement dû aux Capitaines François Eyriés & Varage, & au Chevalier de Liniers, Officier de la marine espagnole. On a dit que les

1782. opérations du siége devoient se prolonger bien avant dans l'hiver; en effet, la place tenoit encore le 5 Janvier. Le Duc de Crillon, impatient de la réduire, prit toutes ses mesures pour l'enlever de vive force. Le 6, il ordonna l'attaque, & les assiégés se retirèrent dans leurs casemates, après avoir fait, pendant quelques jours, des sorties toujours infructueuses. Heureusement pour les Anglois qu'il s'éleva une tempête qui écarta les vaisseaux, & suspendit le feu des batteries; mais ce relâche ne fut que momentané. Après une interruption de trois ou quatre jours, le canon recommença à tirer avec plus de vigueur qu'auparavant. Un des plus funestes effets de l'artillerie espagnole fut d'incendier les magasins du fort Saint-Philippe, & de priver ainsi les assiégés des munitions nécessaires pour le service de leurs batteries. La disette de vivres commençoit d'ailleurs à s'y faire sentir; la dyssenterie y continuoit ses progrès, & le scorbut y faisoit de cruels ravages; presque tous les malades y périssoient faute de remedes. Ce-

endant la garnifon prolongea fa éfenfe jufqu'au 4 Février, & dans 1782.
nuit même qui précéda cette ɔurnée; elle fit un feu vif & fouenu, qui enleva beaucoup de monde l'armée des alliés; mais les batteries efpagnoles y répondirent avec ant de vigueur & de fuccès, que a place fe trouvant ouverte en ɔlufieurs endroits, Lord Murray e vit réduit à la cruelle extrênité d'arborer pavillon blanc, & l'envoyer propofer une capitulaion; elle fut acceptée avec des modifications. Il offroit de remettre la forterefſe aux mêmes termes qu'elle s'étoit rendue au Duc de Richelieu. Les ordres de M. de Crillon portoient de faire la garnifon prifonniere, & le Commandant anglois fut obligé d'en paffer par cette loi de la guerre. Le lendemain matin, les troupes combinées fe mirent fous les armes; les Anglois fortirent tambour battant, méche allumée, & vinrent dépofer leurs armes en faifceaux à l'extrêmité de l'aîle gauche de l'armée victorieufe; le Général Murray & fon Etat Major fermoient la marche. Cette cé

Capitulation

1782. rémonie achevée, tous les Officiers se mêlèrent, & leur premier soin fut de secourir la garnison qui pleuroit de rage sur la nécessité de mettre bas les armes. Quoiqu'il ne lui restât qu'une seule bombe, & qu'elle fût réduite à quinze cens hommes, dont sept cens étoient malades ou blessés, elle reprochoit comme une lâcheté au Général, de s'être rendu avant que d'avoir épuisé sa poudre & ses boulets. Sir William Draper qui commandoit en second dans le fort Saint-Philippe, se montra l'un des plus hardis *improbateurs* de Lord Murray. Le Duc de Crillon avoit invité à dîner ce Général avec les principaux Officiers de la garnison; le seul Draper s'y refusa, prétextant sa répugnance à se trouver avec un traître. Sur ce refus, Murray présagea l'orage qui le menaçoit à son retour en Angleterre. « J'en suis certain, dit-il, » le Commandant en second va » m'accuser à Londres, & ses par» tisans rempliront les papiers d'in» vectives contre ma personne; ce» pendant il y a plus de dix jours » qu'il me presse de rendre la place,

Murmures de la garnison contre le Général Murray.

» & qu'il s'eſt mis en frais de me » prouver que toute réſiſtance étoit » inutile ». 1782.

Torts de ce Général.

La mauvaiſe humeur de Sir William, & les murmures de la garniſon du fort Saint-Philippe, annonçoient une enquête ſur la conduite de Lord Murray. Mais ce n'étoit point de lâcheté qu'on pouvoit accuſer ce Général, dont la réputation de bravoure étoit juſtement affermie depuis très-longtems. Dans la ſituation où ſe trouvoit le fort, il étoit impoſſible de le ſauver; & une réſiſtance plus opiniâtre n'eût fait qu'ajouter à la perte des Anglois. Quant à la prévoyance du Général, il n'étoit pas auſſi facile de le trouver irréprochable de ce côté-là. S'il ne dépendit pas de lui de hâter les ſecours ſi vainement promis & ſi vainement attendus pendant ſix mois entiers, peut-être fut-il en ſon pouvoir de tirer un meilleur parti de ſa foible garniſon, en la préſervant du ſcorbut par l'uſage des viandes fraîches, dont il étoit naturel d'approviſionner le fort Saint-Philippe

avant l'invasion des Espagnols (1).
1782. Il eût dû prévoir cette invasion, dont il étoit menacé un mois avant leur débarquement. Peut-être aussi que le Général anglois ne mit point assez d'activité dans le service de son artillerie, lors des premières attaques de l'ennemi. Peut-être a-t-on à lui reprocher de n'avoir pas opposé assez d'obstacles à l'établissement des batteries espagnoles. Sans doute que des ordres vigoureux auroient été suivis d'une exécution prompte & décisive; la bravoure des Soldats de Murray étoit un sur garant de leur obéissance. Le Général leur rend ce témoignage flatteur dans une lettre au Ministre, que nous allons extraire comme

(1) Dans le *postscriptum* de sa lettre au Comte d'Hillsborough, dont nous présenterons l'extrait, Lord Murray semble avoir voulu prévenir le reproche de négligence à cet égard, en exagérant la bonté des vivres, dont la place étoit approvisionnée, dit-il, pour six mois encore, lors de la capitulation. Ce Général savoit mieux que personne que ces vivres n'étoient ni sains, ni fort abondans; &

un monument de leur intrépidité, & le complément du tableau de leur détresse, à l'époque de la prise du fort Saint-Philippe. Cette lettre est d'ailleurs une expression bien sentie de la reconnoissance du Général Murray pour tous les soins généreux du Duc de Crillon, dont elle atteste l'humanité. 1782.

Lettre de ce Général, qui atteste l'humanité des vainqueurs.

» MYLORD, j'ai l'honneur d'in» former Votre Seigneurie que le » fort Saint-Philippe s'est rendu à » Sa Majesté Catholique le 5 Fé» vrier, & je me flatte que l'Eu» rope entière n'en sera pas moins » disposée à reconnoître l'héroïsme » de mes braves compagnons. Le » scorbut le plus invétéré qui ja» mais ait infecté l'espèce humaine, » les avoit réduits à six cens soixan» te hommes en état de servir, & dans » ce nombre cinq cens étoient plus » ou moins affectés de cette cruelle » maladie. Encore trois jours d'u-

---

son assertion démentie par le témoignage de tous ses Officiers ne le justifie pas à cet égard; mais il n'en est que plus vrai qu'il fit bien de ne pas s'opiniâtrer à une résistance aussi meurtrière qu'inutile.

» ne résistance téméraire, & c'en
1782. » étoit fait de toute la garnison.
» Mais tel étoit le rare courage des
» Soldats du Roi, qu'ils dissimuloient
» leurs souffrances afin de pouvoir
» continuer leur service & ne point
» aller à l'hôpital; plusieurs ont été
» trouvés morts en faction. Peut-
» être n'y eut-il jamais de spectacle
» plus touchant & plus noble que
» celui de la garnison de Saint-Phi-
» lippe, marchant au milieu des ar-
» mées espagnoles & françoises. Elle
» n'étoit alors composée que de six
» cens Soldats moribonds, de deux
» cens Matelots, de cent vingt hom-
» mes du corps de l'Artillerie Roya-
» le, de vingt Corses & de vingt-
» cinq tant Grecs que Turcs, Mau-
» res ou Juifs. Les deux armées
» disposées sur deux lignes, s'éten-
» doient du Glacis jusqu'à George-
» Town, où nos bataillons mirent
» bas les armes, en déclarant qu'ils
» ne se rendoient qu'à Dieu seul;
» ils se flattoient que les vainqueurs
» ne mettroient pas leur gloire à
» prendre un hôpital. A la vue de
» l'affreuse détresse où se trouvoient
» nos gens, les Espagnols & les

» François ne purent arrêter leurs
» larmes. L'humanité du Duc de 1782.
» Crillon en fut sensiblement tou-
» chée, & ses soins compatissans ont
» passé mes espérances. Nous avons
» aussi de grandes obligations au
» Baron de Falkenhaye, Comman-
» dant des troupes françoises, ainsi
» qu'au jeune Marquis de Crillon,
» dont l'humanité s'est également
» signalée dans cette occasion ».

Le Général Murray termine sa lettre par un état des morts, qu'il porte à cinquante-neuf tant Officiers que Soldats, & des blessés qu'il fait monter à cent cinquante hommes. Le nombre des canons trouvés dans le fort étoit d'environ trois cens, & celui des mortiers de quarante-neuf. Mais dans le nombre de ces pièces, il y en avoit plusieurs hors d'état de servir.

Le Duc de Crillon est désigné pour commander au siége de Gibraltar.

La conquête du Port-Mahon flatta d'autant plus le Roi d'Espagne, qu'elle s'étoit faite sans une grande effusion de sang. L'armée combinée n'avoit perdu que cent quatre-vingt-trois hommes. On y comptoit, à la fin de l'expédition, environ deux cens quatre-vingt ma-

1782. lades ou blessés; mais dans ce nombre, vingt seulement étoient en danger. Un succès aussi brillant & aussi peu coûteux ranima l'ardeur des Espagnols, & fit desirer à toute la nation qu'on profitât de cette effervescence pour tenter une plus grande entreprise. La Cour se rendit aux vœux de toute l'Espagne, & le siége de Gibraltar fut résolu. Quoique le Commandant en chef ne fut pas encore nommé, il étoit aisé de prévoir sur qui tomberoit le choix du Roi. Le Duc de Crillon venoit d'être déclaré Capitaine général des armées espagnoles, & c'étoit une forte présomption en sa faveur. En effet, Sa Majesté devoit le charger de cette grande expédition; il eut ordre de faire partir son armée pour le camp de Saint-Roch, & de ne laisser à Mahon qu'un seul régiment d'Infanterie, & deux ou trois cens Dragons. Le commandement de Minorque avoit été donné au Colonel Caro, qui venoit d'être fait Brigadier, & dont le premier soin fut de raser les fortifications de l'Isle.

Nouveaux murmures contre les Ministres d'Angleterre

La prise du fort Saint-Philippe avoit été pour l'Angleterre un coup

non moins accablant que la défaite de Cornwallis à York-Town. A la nouvelle de cet événement, la nation ne mit plus de bornes à ses murmures contre les Ministres. Elle accusoit Lord North, elle accusoit ses collegues de tous les revers qu'elle venoit d'éprouver en Amérique & dans la Méditerranée. On récapituloit, on exagéroit dans les Chambres du Parlement les fautes qu'ils avoient faites depuis le commencement des hostilités; on s'en prenoit de tous les malheurs de la patrie à leur opiniâtreté criminelle dans le dessein pervers & combiné de sacrifier au pouvoir de la Couronne, les deux autres pouvoirs constitutifs du Gouvernement britannique. L'expulsion des Ministres & la paix avec les Etats-Unis furent deux points sur lesquels les voeux de l'Angleterre parurent se réunir. En conséquence de ces dispositions, dont la Chambre des Communes se montra la fidèle interprète dans la séance du 22 Février, le Général Conway fit la motion suivante.

1782.

Motion du Général Con-

»Qu'il soit présenté à Sa Majesté

1782.

way, pour que la guerre d'Amérique soit discontinuée.

» une humble adresse, pour la supplier instamment de prendre dans » sa considération royale les grandes » & fréquentes calamités qui ont accompagné la guerre actuelle, & les » pesans fardeaux qu'elle a accumulés sur son peuple loyal & affectionné ; de prêter gracieusement » l'oreille aux humbles prières & » avis de ses fidèles Communes, afin » que la guerre soit discontinuée sur » le continent de l'Amérique septentrionale, & que par une heureuse réconciliation avec les Colonies révoltées, la tranquillité » publique soit rétablie : grande fin » à laquelle les fidèles Communes » de Sa Majesté sont prêtes de donner, avec le plus vif empressement, toute l'assistance qui est en » leur pouvoir ».

Cette motion fut combattue par le nouveau Secrétaire d'Etat au département de l'Amérique. Voici la substance des objections contenues dans son discours.

Motifs sur lesquels s'appuie le Ministre, pour combattre cette motion.

» La guerre d'Amérique, dit M. » Welbore-Ellis, m'a toujours paru » juste dans son principe ; mais en » la regardant comme telle, je ne

» me suis jamais flatté de voir les Co- 1782.
» lonies ramenées à l'obéissance par la
» force des armes ; toutes mes espé-
» rances étoient fondées sur le grand
» nombre d'amis que nous avions
» dans le Nouveau Monde. Sui-
» vant mon opinion, leur donner un
» appui étoit un sûr moyen de faire
» triompher le parti attaché au Gou-
» vernement britannique ; à mes
» yeux, l'unique objet de cette
» guerre fut d'assurer & de hâter
» ce triomphe. Rien n'est changé,
» ajouta-t-il, ni dans le nombre, ni
» dans la disposition de nos partisans
» en Amérique ; mais les événe-
» mens, je ne crains pas de l'avouer,
» me forcent d'envisager les choses
» sous un point de vue moins fa-
» vorable, & j'ai beaucoup rabattu
» de l'espérance qui m'a longtems
» souri. Jamais on n'eut tant de rai-
» sons de desirer la paix ; mais le
» moyen de l'obtenir n'est pas de
» retirer nos troupes du continent
» de l'Amérique, & d'affranchir ses
» habitans des calamités de la guer-
» re. Ce parti avilissant, en nous
» mettant à la merci des Rebelles,
» nous donneroit une paix bien

1782. » précaire ; encore eſt-il douteux » qu'il nous la procurât. Quand on » parle de la *guerre d'Amérique*, » il me ſemble qu'il y a abus dans » les termes, & qu'elle ſeroit mieux » nommée guerre françoiſe, puiſ» que l'armée de Washington & les » autres troupes continentales, ſont » nourries, vêtues & ſoudoyées par » la France, & que par conſéquent » c'eſt la France & non l'Améri» que que nous combattons dans » le nouveau continent. La guerre » dont il s'agit dans la motion de » l'honorable Général, eſt donc très» improprement nommée guerre » d'Amérique. Mais quelles ſont » les vues de l'adminiſtration rela» tivement à cette guerre améri» caine ou françoiſe ? Je les trouve » indiquées dans la diminution des » troupes votées pour le ſervice de » l'année courante en Amérique ; » rien ne prouve mieux, ce me » ſemble, que les opérations mili» taires y doivent être moins éten» dues cette année que les années » précédentes ». Le nouveau Miniſtre conclut en diſant, qu'il refuſoit ſa voix à la motion du Général Conway.

ns la même séance, M. Adams
ꞌenta fortement à la Chambre, 1782.
ꞌrouver l'adresse proposée,
: porter une atteinte directe
rérogative du pouvoir exé-
& Lord North déclara que
ı des opérations étoit absolu-
changé pour la campagne pro-
; qu'on ne songeoit point
nplacer l'armée perdue en
ue, & qu'on ne feroit passer
nérique d'autres troupes que
crues nécessaires pour com-
les corps qui s'y trouvoient
qu'au lieu d'étendre les opé-
s de la guerre, on ne s'attache-
u'à les resserrer; & que cette
e purement défensive, feroit
heminement à la paix, objet
s ses vœux. On recueillit les
& la majorité ne l'emporta
'une seule, au grand mécon-
nent de Lord North, dont la
ise humeur s'exhala en propos
s qu'il fallut réparer par des
s. Il prévit que la motion du
al seroit encore mieux ac-
e dans la séance prochaine.
et, elle passa le 27 Février à la
ité de deux cens quarante voix

Cette motion passe avec des modifications.

contre deux cens neuf; mais avec
1782. des modifications qui sembloient accorder quelque chose à Lord North, & restreindre la demande du Général à la cessation de la guerre offensive. Voici la nouvelle forme sous laquelle cette motion avoit été soumise à la considération de la Chambre des Communes.

» Résolu, que l'opinion de cette » Chambre est que la continuation » ultérieure d'une *guerre offensive* » sur le continent de l'Amérique » septentrionale, dans la vue de ré- » duire à l'obéissance les Colonies » révoltées, ne peut qu'affoiblir les » efforts de l'Angleterre contre ses » ennemis européens; que dans les » circonstances présentes, elle ne » peut qu'ajouter à cette inimitié si » fatale aux intérêts de la Grande- » Bretagne & de l'Amérique; &, » en empêchant une heureuse récon- » ciliation entre les deux partis, frus- » trer les vœux de la majorité de » la chambre, & le desir ardent, » dont elle est pénétrée, de nous » rendre les bénédictions de la » tranquillité publique ».

Sa Majesté Le Vendredi premier Mars, deux

cens membres des Communes se rendirent au Palais de Saint-James, & présentèrent leur adresse à Sa Majesté qui, l'ayant reçue des mains de l'Orateur, y fit la réponse suivante.

1782.

Britannique répond à l'adresse de la Chambre des Communes.

« MESSIEURS DE LA CHAMBRE DES COMMUNES. Rien ne me » touche de plus près que le bonheur de mon peuple : vous pouvez être assurés qu'en conséquence » de votre avis, je prendrai les mesures qui me paroîtront tendre le » plus directement à rétablir entre » la Grande Bretagne & ses Colonies l'harmonie si essentielle à la » prospérité de l'une & des autres ; » & que mes efforts seront dirigés » de la maniere la plus efficace contre nos ennemis européens, jusqu'à ce qu'on puisse obtenir une » paix compatible avec les intérêts » & le bien-être permanent de mon » Royaume ».

Le Lundi suivant, l'Orateur rendit compte à la Chambre de la réponse faite à son adresse, & le Général Conway fit une seconde motion qui tendoit à déclarer ennemi de l'Etat quiconque ôseroit suggérer à S. M. de continuer en Amérique

Nouvelle motion & nouvelle adresse sur le même sujet.

1782. une guerre *offenſive*. Cette motion paſſa ainſi que l'adreſſe de remerciement au Roi, dont on convint unanimement. Les députés de la Chambre ſe rendirent en conſéquence au Palais de Saint-James, au milieu d'un concours de peuple qui s'y portoit en foule, pour féliciter S. M. d'une réſolution qu'elle étoit forcée d'adopter.

Pour l'autoriſer à conclure la paix ou du moins à ſuſpendre les hoſtilités en Amérique, il falloit un bill, & telle eſt la ſubſtance de celui qui fut préſenté à la Chambre des Communes.

Bill préſenté à la Chambre des Communes.

« Comme il eſt eſſentiel aux intérêts de la Grande-Bretagne & des » Colonies de l'Amérique, que la » paix & le commerce ſoient rétablis entre elles ; pour manifeſter le » deſir ſincere qu'ont Sa Majeſté » & ſon Parlement de mettre fin aux » calamités de la guerre, *qu'il ſoit* » *ſtatué* par la très-Excellente Majeſté du Roi, & par les Lords & » Communes aſſemblés en ce Parlement, que la loi autoriſe Sa dite » Majeſté à traiter & conclure une » paix ou trève avec leſdites Colonies. *Qu'il ſoit de plus ſtatué*,

qu'en vertu de cet acte, elle aura les pleins pouvoirs & autorité d'annuler, révoquer ou suspendre tout autre acte du Parlement à ce contraire en quelque maniere que ce puisse être ». 1782.

L'opposition avoit enfin pris le dessus. Lord North & ses collègues se voyoient délaissés de leurs plus zélés partisans, & il étoit aisé de prévoir qu'ils ne braveroient pas longtems encore l'orage qui grondoit sur leurs têtes. Dès le mois de Janvier, M. Fox avoit proposé une enquête solemnelle sur la conduite du premier Lord de l'Amirauté; ce qui donna lieu à une récapitulation de toutes les fautes des Ministres dans l'emploi des forces navales de l'Angleterre, depuis son aggression contre la France. Cette récapitulation est bonne à suivre, ne fut-ce que pour réveiller l'attention sur une foule d'événemens épars dans cette histoire, & peut-être oubliés de quelques-uns de nos lecteurs.

Récapitulation des fautes du Ministère, dans l'emploi des forces navales.

Ce fut à l'époque de cette guerre en Europe, que le Comte de Sandwich prononça les paroles mémo-

1782. rables & ſentencieuſes qui l'obligoient ſur ſa tête, à ne laiſſer, dans aucun cas, à la Maiſon de Bourbon, la ſupériorité des forces navales. Suivant M. Fox, cette déclaration téméraire avoit endormi la nation dans une ſécurité funeſte. Elle vit ſans inquiétude les préparatifs de la France, ſur-tout depuis qu'on eût déſigné l'Amiral Keppel pour commander les vingt-ſix vaiſſeaux qui, diſoit-on en pleine Chambre, n'attendoient à Portsmouth qu'un Amiral pour mettre à la voile. Mais à ſon arrivée, au lieu de cette forte eſcadre, il ne trouva que ſix vaiſſeaux en état d'appareiller. Les lenteurs furent extrêmes, & la plus belle partie de la campagne de 1777 ſe paſſa dans l'inaction. Cependant, on ne ceſſoit de répéter au Miniſtre, que la France preſſoit ſon armement avec une célérité allarmante pour l'Angleterre. Ainſi la négligence de Sandwich fit perdre aux Anglois une ſi belle occaſion d'étouffer à ſon berceau la marine renaiſſante des François. « Etoit-il » allié à la Maiſon de Bourbon, » s'écrie M. Fox, étoit-il à ſes

;ages? Dans l'un ou l'autre cas ›ouvoit-il mieux la servir? Mais qu'il ait été soudoyé par elle ou par la Grande-Bretagne, peu importe, puisque l'effet a été le même ». 1782.

Une autre imprudence qui caractérise la conduite de cette premiere campagne britannique, est le parti qu'on avoit pris d'envoyer en Amérique tout ce qu'on avoit de frégates; desorte que, pour donner la chasse à de simples navires, on s'étoit vu forcé d'employer des vaisseaux de ligne; mais lorsqu'il fut question de former une escadre pour l'Amiral Keppel, il fallut rappeller ces vaisseaux qui, ayant plus ou moins souffert dans leur croisière, avoient besoin d'être réparés avant de s'incorporer dans l'armée navale; faute de prévoyance & d'activité, on perdit ainsi tous les frais de cette campagne.

Suite de la récapitulation.

Ce même systême de lenteur & d'inaction parut être celui de l'Angleterre dans les campagnes suivantes. La jonction & la séparation des escadres françoises & espagnoles ne fut jamais troublée par la moindre tentative de la part des Anglois.

1782. Habiles à pourſuivre une flotte après ſa ſortie ou lors de ſa retraite, ils ne ſurent preſque jamais ni la prévenir ni l'atteindre. Leurs plus heureux ſuccès furent ordinairement des coups de la Providence qui ſe plaiſoit quelquefois à réparer les fautes de l'adminiſtration. En 1778, il s'agiſſoit de gagner les François de vîteſſe aux Indes occidentales, & de leur diſputer la ſupériorité du nombre. En conſéquence on fait partir une forte eſcadre ſous le commandement de l'Amiral Rodney; mais avec ordre de toucher auparavant à Gibraltar; c'étoit manquer l'objet qu'on avoit principalement en vue. Cette fauſſe meſure réuſſit aux Anglois; ils prirent & coulèrent bas neuf vaiſſeaux de l'eſcadre de l'Angara. « Mais en » cette occaſion, dit M. Fox, ne » remercions que la Providence; » c'eſt la ſeule alliée qui nous reſte. » Quels ſuccès, ajoute-t-il, ont eu » les deux campagnes ſuivantes? » Quels fruits a recueilli la nation » des ſommes immenſes qu'elle a » prodiguées dans l'eſpoir de ſou» tenir ou de réparer l'honneur de

ſon

son pavillon? Revers sur revers, fuite sur fuite. Les clameurs d'un peuple entier & la retraite successive des Amiraux dégoûtés d'un service ingrat qui peut compromettre leur gloire; tout proclame les hautes vues du premier Lord de l'Amirauté. Mais semblable à ces conquérans célébres dans l'histoire qui puisoient de nouvelles ressources dans leurs défaites mêmes, le Comte de Sandwich trouve que l'Angleterre n'a point assez de trois ennemis, il en provoque un quatrième, & de concert avec ses Collegues, il déclare la guerre à la Hollande. Ce fut par cet acte de démence que se termina la campagne de 1780. 1782.

La campagne suivante fut encore plus féconde en revers, toujours imputés à la confiance aveugle, à la négligence, à l'incapacité des Ministres d'Angleterre. A cette époque, ils avoient porté jusqu'à quatre le nombre des Puissances armées contre la Grande-Bretagne, sans avoir pu lui ménager un seul allié; & par une inconséquence digne de leur politique, la même ad-

miniſtration qui avoit provoqué les
1782. Hollandois avec des forces ſupérieures, (1) ne leur oppoſa qu'une foible eſcadre après la déclaration de guerre. Mais dans cette circonſtance, la Providence vint encore au ſecours des Anglois, & pour me ſervir des expreſſions de M. Fox, prit en main le gouvernail du Berwick, & le conduiſit à Dogger-Bank pour ſoutenir les efforts de l'Amiral Parker qu'on avoit négligé de renforcer, & dont les talens & la valeur ne purent terminer cette affaire d'une manière glorieuſe pour la nation. Pendant ce tems-là, l'Amirauté mal informée envoye en croiſière l'Amiral Darby, & impute à de fauſſes terreurs la prudente retraite de ce Général qui n'avoit pourtant que ce moyen d'éviter les flottes combinées ; lui donne un démenti formel ſur l'apparition de

(1) On ſe rappelle qu'avant la déclaration de guerre entre les deux Puiſſances, le Commodore Fielding avoit été détaché avec pluſieurs vaiſſeaux de force, pour intercepter un Convoi hollandois, protégé par un ſeul vaiſſeau de ligne.

flottes; & par de faux avis en-
yés à Briſtol, raſſure les négo- 1782.
nts de cette ville, qui, ſur la
de l'Amirauté, alloient expédier
ırs vaiſſeaux, & les jeter au milieu
s eſcadres ennemies, ſi une lettre
Lord Shuldham ne fut arrivée
tems pour détourner ce malheur.
t ce qui prouve le défaut d'har-
onie entre les divers départemens
e l'adminiſtration; c'eſt qu'à cette
ıême époque, Lord Stormont fai-
ɔit informer le commerce d'Ir-
ınde que les flottes des alliés
ɜ portoient ſur les côtes de ce
loyaume.

Malgré les faſtueuſes promeſſes
le l'Amiral Rodney, les opéra-
ions de la marine angloiſe n'é-
oient ni plus heureuſes, ni mieux
combinées dans les Indes occidenta-
les. De foibles canonnades entre les
eſcadres reſpectives, des ſimula-
cres de combats, & la perte réelle
de quelques iſles britanniques, fu-
rent tout ce que produiſirent les
rodomontades de l'Amiral.

Enfin, l'occaſion de réparer ſes
diſgraces, s'offrit encore une fois
à l'Angleterre. On équipoit à Breſt



Sandwich fut inexcuſable,
la ſeconde, il fut égalemen
henſible d'avoir détaché de
inférieures contre cette e
tandis qu'il en avoit de ſu
res à ſa diſpoſition. D'ailleu
quoi les inſtructions de l
Kempenfelt l'obligeoient
revenir avec quinze priſes
il pouvoit s'emparer de
convoi françois?

Chefs d'accuſation produits contre Lord Sandwich.

Si toutes les fautes imp
Lord Sandwich étoient co
elles motivoient ſuffiſamme
quête propoſée par M. Fo
le premier Lord trouva
moment, des apologiſtes zé
le Capitaine John Luttr

& de calomnies. L'enquête n'en fut pas moins fixée au 7 Février. En la bornant à la campagne de 1781, M. Fox produisit quatre chefs d'accusation contre le premier Lord de l'Amirauté. 1782.

1°. D'avoir souffert que le Comte de Grasse fît voile pour les Indes occidentales, sans prendre la moindre mesure pour intercepter son escadre dont il connoissoit la destination & l'infériorité, pour la devancer aux Antilles, & pour assurer à l'Amiral Hood la supériorité qu'y cherchoient les François. De cette négligence criminelle du Comte de Sandwich, s'ensuivirent la perte des isles angloises, & la capitulation de York-Town.

2°. D'avoir laissé prendre à M. de la Motte-Piquet le convoi de Saint-Eustache, dont Sir George Rodney avoit annoncé l'arrivée, & qu'il étoit possible de sauver en rappellant l'Amiral Darby de sa croisière inutile sur la côte d'Irlande. A cette même époque, on attendoit une flotte de la Jamaï-

que, dont on ne daigna pas se
1782. mettre en peine. Heureusement qu'elle fut rencontrée par une frégate qui l'avertit du danger qu'elle couroit. Le convoi de Saint-Eustache n'eut pas le même bonheur, il fut enlevé par la faute de l'administration.

3°. D'avoir tendu un piége aux Négocians de Bristol, en faisant écrire au Maire de cette ville que la flotte combinée n'étoit point dans la Manche, & que celle de l'Amiral Darby n'avoit relâché à Torbay, que pour faire de l'eau. Lord Sandwich écrivoit une fausseté, puisqu'il n'ignoroit pas que l'Amiral avoit assigné une toute autre raison à sa retraite précipitée.

4°. Le quatrième chef d'accusation portoit sur la conduite de la guerre avec la Hollande. Selon M. Fox, de toutes les absurdités de l'administration, la plus absurde fut la manière de s'embarquer dans cette guerre. On supposa d'abord que les Hollandois étoient absolument dénués de défense; & que le parti des Anglois n'attendoit qu'un effort vigoureux

pour devenir le parti dominant dans la République. On imaginoit d'après cela, que Lord Sandwich alloit envoyer une escadre puissante au Texel, pour y foudroyer la marine naissante des Hollandois ; mais, pour attaquer leurs vaisseaux, il attend qu'ils soient en pleine mer, & tout le monde sait quelles ont été les suites de cette opération. 1782.

Cette enquête sur la conduite des affaires navales s'évanouit comme les autres, & la motion de Charles Fox fut rejetée à la pluralité des voix ; mais dans cette occasion, le parti du Ministère ne l'emporta que d'un petit nombre de voix, & il étoit aisé de voir que l'opposition s'acheminoit à la majorité. Les abus introduits dans l'administration de la marine, étoient l'objet de violens débats, toujours renaissans & jamais terminés dans ces séances tumultueuses. Dans celle du 13 Février, M. Hussey, accusant l'indolence de l'Amirauté, lui reprocha de laisser dépérir la marine, & de tromper la nation sur l'état effectif

L'enquête n'a pas lieu, & les reproches continuent.

1782. de la puissance navale, en produisant des listes sans fin de vaisseaux qui n'existoient nulle part. « N'est-» il pas honteux, ajouta-t-il, qu'a-» près tant de millions prodigués, » notre marine royale se borne à » quatre-vingt-dix vaisseaux de li-» gne. Et tandis qu'on s'endort en » Angleterre, que rien ne finit » dans nos bassins & sur nos chan-» tiers, les François se livrant à » toute l'activité de leur caractère, » construisent, équipent, réparent » des vaisseaux avec une célérité » qui tient du prodige ». A ce sujet, il raconta qu'un Anglois de ses amis, tout récemment venu de Brest, lui avoit dit, qu'ayant témoigné à un Officier de ce Port quelque desir d'en visiter l'Arsenal, cet Officier s'y étoit prêté de la meilleure grace, en lui disant : « Pendant la dernière » guerre nous n'admettions au-» cun étranger, parce que nous » rougissions de notre nudité ; mais » à présent il n'en est pas ainsi, » nous nous plaisons à montrer nos » richesses ». Mon ami, continua M. Hussey, suivit son introduc-

eur, parcourut tout, vit tout, 1782.
& fut enchanté, étonné de tout
ce qu'il vit; mais rien ne le surprit comme un vaisseau de soixante-quatorze canons qu'on alloit mettre à flot, & dont la quille n'étoit posée que depuis trois mois. Lord Howe dit qu'il n'en croyoit rien; & M. Hussey offrit de présenter son ami qui affirmeroit le fait à la barre de la Chambre.

Lord Howe se déclare pour le Comte de Sandwich.

Quoique dans l'opinion de beaucoup de gens, Lord Howe fût désigné successeur du Comte de Sandwich, il n'en désapprouva pas moins le projet d'une motion tendante à déplacer le premier Lord de l'Amirauté; il fit entendre qu'aucun des aspirans à ce poste difficile, ne lui paroissoit en état de le remplir. Il n'excepta ni Lord Mulgrave ni l'Amiral Keppel, qui, disoit-on, avoient de grandes prétentions au ministère de la marine. M. Fox déclara qu'il ne portoit point ses idées sur le choix du successeur, pourvu que la succession fût ouverte; & il convoqua solemnellement, pour le vingt Fé-

1782. vrier, une aſſemblée générale des Communes.

Tandis qu'on travailloit dans cette Chambre à l'expulſion d'un Miniſtre encore en exercice, on s'occupoit à la Chambre Haute de la deſtinée d'un Miniſtre déplacé, à qui Sa Majeſté Britannique venoit d'accorder les honneurs de la Pairie. Quoiqu'aſſez étrangères aux affaires publiques, les tracaſſeries ſuſcitées en cette occaſion à Lord Germaine, nous ont paru mériter un moment l'attention du lecteur.

Le projet d'élever Lord Germaine à la Pairie, eſt dénoncé à la Chambre des Pairs.

Le bruit s'étoit répandu que l'Ex-Miniſtre alloit paſſer à la Chambre des Pairs avec le titre de Vicomte de Sackville. Dès que ce bruit ſe fut confirmé, le Marquis de Carmarthen crut devoir dénoncer à la Chambre ce projet de la Cour; voici la ſubſtance de ſa motion: « *Réſolu*, qu'il eſt dérogatoire à l'honneur de cette Chambre, qu'une perſonne convaincue du crime énoncé dans la ſentence d'un Conſeil de guerre, ſoit appellée à la dignité de Pair du royaume ».

e délit constaté par cette sen-
te, n'étoit rien moins qu'un
de désobéissance aux ordres
Prince Ferdinand de Bruns-
c, lors de la bataille de Min-
; en conséquence de cet acte,
d Germaine avoit été déclaré
pable de remplir aucun poste
taire, & le feu Roi bissa
nom sur la liste de ses Con-
ers privés. Toute l'Europe
artiale avoit fixé son jugement
l'affaire de Minden, & sur la
ence qu'on vouloit faire revi-
; d'ailleurs, la protection, dont
oi actuel honoroit le Vicom-
le Sackville, sembloit, pour
ervir de ce terme, avoir passé
nge sur un monument de *l'i-
ibilité* de son ayeul. Cependant
partie de la Chambre s'obsti-
à regarder cette sentence
me une flétrissure; & l'objet
a première motion du Marquis
Carmarthen avoit été de fau-
un outrage à la dignité de la
ie. Sa précaution ayant été
ctueuse, il se présenta le 18
rier, avec une seconde mo-
, tendante à censurer les Mi-

1782.

Sur quel délit est fondée cette dénonciation.

1782.

niftres de Sa Majefté, qui avoient fait confommer cet ou ge. Le Comte d'Abingdon fe da la motion du Marquis, motiva fon approbation dan discours, dont voici le réfumé.

Discours du Comte d'Abingdon contre Lord Germaine.

« La Chambre des Pairs e Confeil héréditaire de la Cou ne ; elle a des droits primitifs i pendans de la Couronne & du ple ; un de ces droits eft d'ex un Pair, dont l'admiffion rép à Vos Seigneuries. Il eft vrai la création des Pairs eft la prér tive exclufive de la Couronne ; dans ce double fens, que la ronne eft la fource des *hon* & non pas de la *honte*. Ce fo principes fur lefquels j'établis l'admiffion de Lord Germaine Pairie, n'eft pas moins une imprimée à l'honneur de Chambre, qu'un outrage fai peuple en général. C'eft une pour la Pairie, de nous aff un homme avec lequel tout dat, homme d'honneur, refu de s'affocier ; c'eft un outrag au peuple, que d'élever au-d de fes concitoyens, un homm

n'a d'autres titres à cette distinction que d'avoir perdu l'Angleterre. Mais en cela même, il n'a fait que remplir les vues du Cabinet; il reçoit le prix de son obéissance à des ordres pervers; & c'est pour moi une nouvelle raison d'appuyer la motion du noble Marquis ».

1782.

Le Vicomte de Sackville étoit présent à cette séance; il ne resta point sans réponse, & voici les principaux moyens qu'il fit valoir dans sa défense.

Défense de ce Lord.

Après avoir établi que la dispensation des honneurs est une prérogative incontestable de la Couronne, toutes les fois qu'ils sont conférés à des personnes compétentes pour les recevoir, le nouveau Pair se mit en devoir de prouver sa compétence, en rappellant à la Chambre les circonstances dans lesquelles il fut jugé par un Conseil de guerre. « Quels » tems, s'écria-t-il, nous rappelle » cette motion? Des tems de factions & de clameurs suscitées » contre moi. Il est de fait que je » fus condamné sans être entendu,

1782. » & puni avant qu'on m'eût fait » mon procès. Dépouillé, sur de » simples rumeurs, de tous mes ti» tres militaires, en butte aux » traits de la calomnie, & victime » dévouée à l'animosité de mes » ennemis, j'avois tout à craindre » d'une enquête ; cependant je » pris sur moi les conséquences, » je sollicitai cette enquête, & » sommai mes accusateurs de com» paroître. Qui pouvoit m'inspirer » cette fermeté dans ces circons» tances périlleuses, si ce n'est la » conviction intime de mon inno» cence ? Je savois que la sentence » que je sollicitois seroit exécutée, » fût-elle capitale ; j'avois la mort » devant les yeux, & je n'en per» séverai pas moins. Je me tairai » & sur le Conseil de guerre & » sur ses procédés ; mais je dois » vous rappeller l'impression que » fit cette sentence passionnée à » laquelle je m'étois soumis. Quatre » ans après je fus appellé au Con» seil privé, & ensuite au Ministè» re. Je crus voir dans ces distinc» tions qui m'étoient accordées, » la cassation de la sentence. J'en

» ai joui dix ans, ſans qu'on ait » prétendu qu'elle me rendoit in- » compétent pour les emplois que » je rempliſſois. Il y a pluſieurs an- » nées qu'il plut à Sa Majeſté de » m'élever au poſte éminent de » Secrétaire d'Etat, & perſonne ne » m'a reproché mon incompétence » pour cette haute dignité. Com- » ment ſe peut-il faire que la ſen- » tence en queſtion me rende in- » compétent aujourd'hui pour oc- » cuper un ſiége dans cette Cham- » bre ? Selon l'eſprit de la conſti- » tution britannique, les dignités » de Conſeiller privé & de Secré- » taire d'Etat ſont ſupérieures à » celle même de la Pairie. Ce fait » poſé, comment ſe peut-il que je » n'aie point été incompétent pour » remplir ces premiers poſtes, & » que je le ſois pour occuper un » ſiége parmi vous ? »

1782.

Le Duc de Richmond éclaircit l'état de la queſtion.

Il y eut pour & contre la motion du Marquis de Carmarthen de longs débats, où la cauſe du Vicomte de Sackville fut vivement attaquée par Lord Derby, & non moins vivement défendue par Lord Walſingham ; mais le Duc de

Richmond présenta l'état de la
1782. question sous un point de vue qui laissoit sans réplique les plus ardents apologistes du nouveau Pair. Et d'abord, il examina l'étendue de la prérogative royale au sujet de la Pairie, & fit voir que depuis Edouard III jusqu'à Henri VII, la création d'un Pair ne s'étoit jamais faite sans le consentement du Parlement ; qu'après Henri VII, la Couronne s'attribua cette prérogative exclusive ; que dans ces derniers tems, elle en a jo[ui] sans réclamations, & que c'est [un] principe admis aujourd'hui, qu[e la] création des Pairs appartient in[con]testablement à la Couronne. [Cette] partie de la question étoit d[écidée] par l'admission même de ce [prin]cipe. Mais dans le cas pr[ésent] étoit-il convenable de faire [usage] de la prérogative ? Suivant [le Duc] de Richmond, cette n[ouvelle] question restoit indécise [jusqu'à ce] qu'on eût éclairci un point [qui ne] l'avoit pas encore été depuis [l'] époque de la sentence qui [flétrit] l'honneur du Vicomte de [Sack]ville. Ce point à éclaircir est

tervalle qui ſépara le moment
où Lord Germaine reçut du Prin- 178
ce Ferdinand l'ordre d'avancer avec
la cavalerie, & le moment où
il arriva au théâtre de l'action,
qui n'étoit éloigné que d'un mille.
« J'étois préſent, continue le Duc
» de Richmond, & j'ai vu une
» heure & demie s'écouler entre
» la réception de l'ordre & l'arri-
» vée de la cavalerie. Le noble
» Lord a donné pour excuſe, qu'il
» avoit reçu deux ordres contra-
» dictoires. Quoi qu'il en ſoit, le
» fait eſt qu'il n'obéit ni à l'un ni
» à l'autre ; il ne s'ébranla qu'a-
» près une heure & demie. L'ac-
» tion continuoit ; elle étoit ter-
» minée lorſqu'il arriva. Une dou-
» ble imprudence me frappe dans
» le Conſeil qu'ont donné les Mi-
» niſtres du Roi d'élever le noble
» Lord à la Pairie : premièrement,
» cette meſure peut encourager la
» déſobéiſſance & l'indiſcipline dans
» nos armées ; en ſecond lieu, elle
» doit indiſpoſer de plus en plus
» les Américains, qui, ſans dou-
» te, n'apprendront pas avec indif-
» férence, qu'on vient d'élever aux

1782. » honneurs de la Pairie, le Minis-
» tre qui déploya contr'eux toutes
» les fureurs d'une guerre atroce».

Imprudence du Ministère dans cette conjoncture.

On sentoit dès-lors en Angleterre la nécessité de conclure la paix avec ses anciennes Colonies; & cette observation justifie le nouveau trait qu'on vient d'ajouter au tableau des inconséquences britanniques. Suivant le nouveau plan du Ministère, c'en étoit une bien maladroite de paroître récompenser Lord Germaine. Dans cette circonstance, la Chambre devoit adopter la motion du Marquis de Carmarthen; cette motion fut pourtant rejetée à la pluralité de quatre-vingt-treize membres contre vingt-huit. Parmi ces derniers, il s'en trouva neuf qui firent la protestation suivante. « Que l'élévation du noble Lord
» à la Pairie, est une mesure éga-
» lement funeste aux intérêts & à
» la gloire de la Couronne; inju-
» rieuse pour la mémoire du feu
» Roi, ainsi que pour toutes les
» branches survivantes de l'illustre
» maison de Brunswick; contraire
» à tout principe de discipline mi-

» litaire, & particulièrement à la » dignité de cette Chambre, dont » l'inclination & le devoir furent » dans tous les tems, de transmet- » tre sans tache à la postérité la » gloire de la nation britannique ».

1782.

Que les inculpations contre le Ministère en général retombent indirectement sur Lord North.

Si l'opposition voyoit avec peine l'admission de Lord Germaine à la Pairie, elle avoit la satisfaction de voir un autre Ministre à la tête des affaires de l'Amérique. La retraite volontaire ou forcée du Vicomte de Sackville, paroissoit d'ailleurs un acheminement à l'expulsion de ses anciens Collegues. Ce premier triomphe remporté sur l'administration, encourageoit les efforts du parti contraire, & ce qu'ils avoient déjà produit à la Chambre des Communes dans les débats élevés contre Lord Sandwich, laissoit présager la chûte prochaine de ce premier Lord de l'Amirauté. La défection de ses partisans devenoit chaque jour plus sensible, & il étoit nécessaire qu'il cédât enfin à l'orage qui grondoit autour de lui. La faction anti-ministérielle jouissoit d'avance & sans inquiétude, du triomphe qu'elle

s'étoit assuré de ce côté-là.
1782 tourna désormais ses princi
batteries contre le Ministre de
nances, bien persuadée que la
de Lord North entraîneroit
des autres Ministres. Ce fut
cette vue que, sans attaquer a
Membre de l'administration en
ticulier, toutes les mesures pi
sées à la Chambre des Comm
furent dirigées contre le Min
en général. Comme chef de
ministration, Lord North se
voit ainsi chargé de toutes le
culpations; ne s'adresser dir
ment à personne, c'étoit s'a
ser indirectement au premier
nistre.

Quoi qu'il en soit, dar
séance du Vendredi 8 Mar
laquelle furent invités tous
Membres de l'opposition,
excepter ceux que leurs infir
dispensoient de s'y rendre
nairement, Lord George C
dish mit sous les yeux d
Chambre les observations les pl
larmantes sur la position de l'en
britannique. Il résultoit d
tableau, que depuis 1775, les

le la guerre se montoient à cent millions sterling, sans autre fruit que la perte de cent mille hommes, l'abandon forcé des plus riches domaines de l'empire, & l'aliénation de toutes les Puissances de l'Europe. Il chercha la source de ces calamités, & la trouva dans la négligence & l'incapacité des Ministres. Ce fut la matière de quatre motions, dont la première relative à l'emploi des cent millions sterling, fut débattue dans cette séance. La quatrième étoit une inculpation directe contre le Ministère. On recueillit les voix sur cette motion, & il ne s'en fallut que de six qu'elle ne passât; elle eût entraîné l'expulsion générale de tous les Membres de l'administration; mais cet événement ne fut que différé. Les motions devoient se renouveller sous d'autres formes, & le Vendredi 15 Mars, Sir John Rous les reproduisit en ces termes.

1782.

Motion tendante à l'expulsion des Ministres.

» *Résolu*, que cette Chambre
» prenant en considération les ca-
» lamités graves & multipliées qui
» ont résulté de la guerre; &

1782.

» considérant que malgré l'immen-
» sité des sommes votées à la
» concurrence de plus de cent
» millions sterling, la nation a
» perdu en Amérique treize Pro-
» vinces ; celle de la Floride oc-
» cidentale ; les isles de la Domi-
» nique, de la Grenade, de Saint-
» Vincent, de Tabago, & l'isle
» de Minorque en Europe, où
» nous sommes en guerre avec la
» France, l'Espagne & la Hollan-
» de, sans avoir pu nous procurer
» un seul allié qui nous assiste ;
» que cette Chambre enfin, por-
» tant le regard de l'effroi sur les
» dangers de toute espèce qui
» nous enveloppent de tous côtés,
» ne peut continuer de placer sa
» confiance dans l'administration
» actuelle ».

Récrimination en faveur du Ministère.

Cette motion fut secondée par M. Harrison, qui récapitula tous les chefs d'accusation tant de fois rebattus contre les Ministres, & particulièrement contre Lord North, auquel il reprocha les taxes oppressives sur lesquelles il venoit d'asseoir le payement de l'intérêt d'un nouvel emprunt de

treize millions cinq cens mille livres ſterling. Il finit par demander aux Miniſtres, comment avec la conviction de leur incapacité, ils avoient le front de conſerver leurs places. Sir Richard Symons & le Colonel Onſlow prirent en main la défenſe de l'adminiſtration actuelle, & rejetèrent ſur l'oppoſition, tout le blâme qu'elle vouloit faire retomber ſur le Gouvernement. Ce dernier remontant à la ſource des calamités de la Grande-Bretagne, en trouva le germe dans la révocation de l'acte du timbre & dans l'acte déclaratoire, meſures dangereuſes adoptées par l'adminiſtration précédente, qu'avoua le Parlement, auxquelles applaudit le grand Chatham lui-même, & qui entraînèrent la guerre d'Amérique, guerre inévitable, dont la juſtice ne ſeroit pas conteſtée ſi le ſuccès l'eût couronnée. « Cette guerre » fut malheureuſe ! à qui s'en prendre ? Aux diſcours inflammatoires » prononcés dans cette Chambre, » aux démarches non moins funeſ» tes des Sénateurs britanniques. » Tandis que leurs émiſſaires al-

1782.



» magnanimité ! Eh, ce
» panégiristes de la révolte
» aspirer aux premières
» l'administration ! Si l
» couronnoit leur ambiti
» intrigues, comment po
» ils se refuser à l'ind
» ce de l'Amérique ? C
» après avoir reconnu
» mencement de la gu
» légitimité de ses prét
» cet égard, ôseroient-il
» contester au moment de
» Il résulte de ces obse
» ajouta le Colonel, que
» d'Amérique est l'effet d'
» antérieure à l'existence
» ministration actuelle ;
» mauvais succès de cette

Adams ſe montra l'un des zélés panégyriſtes de l'admiation, & ſe mit en devoir de uver que les revers de l'Anterre étoient abſolument indéıdans de la conduite de ſes Mires. Pour cet effet, il rappella faire d'Oueſſant, comme le prer anneau d'une longue chaîne calamités déployées ſur la nde-Bretagne ; & pour diſcule Gouvernement, il fut oblie convenir de la ſupériorité eſcadre de Keppel ſur la flotte M. le Comte d'Orvilliers. ıt aux frais immenſes de cette e, objet des reproches le réquemment renouvellés conadminiſtration, il obſerva que guerre eſt néceſſairement ndieuſe, & que la dernière it été infiniment plus que ci. De grands triomphes l'ait ſignalée à la vérité ; mais nt M. Adams, ces triomphes es furent préjudiciables à gleterre, en ce qu'ils ſuſcitècontre elle la jalouſie de l'Eu- entière. « Conſultez, dit-il, faſtes de l'Hiſtoire, & vous

1782.

Quelles ſont, ſuivant M. Adams, les premières cauſes des calamités de l'Angleterre.

Qu'on en trouve la ſource dans ſes proſpérités antérieures.

1782. » trouverez que toutes les nations » qui, comme la Grande-Bretagne, » ont porté, dans certaines périodes, la gloire de leurs armes à ce » point d'éclat & de renommée, » son devenues par-là même, chez » tous leurs voisins, un objet d'alarme & d'envie pour les générations contemporaines ; vous » verrez Louis XIV, avec les plus » grands Ministres qui jamais ayent » illustré le règne d'aucun Prince, » embarqué seul dans la guerre de » la succession, sans pouvoir engager une autre Puissance dans sa » querelle. L'Autriche nous offre » aussi des exemples de cet abandon » général. Je n'ai jamais lu que » l'Autriche, je n'ai jamais lu que » la France & Louis XIV lui-même, ayent blâmé leurs Ministres de n'avoir pu former d'alliance ; ces nations & leurs Princes en sentoient l'impossibilité. » Pourquoi les Ministres britanniques seroient-ils traités avec » moins d'impartialité ? C'est tout » aussi légerement qu'on leur » impute les désastres de la » guerre actuelle, & qu'on at-

» tribue au célèbre Pitt les succès 1782.
» brillans de la guerre précédente.
» Ces succès étoient dus aux me-
» sures d'une administration anté-
» rieure, qui, avant de déclarer
» la guerre à la France, avoit
» anéanti le commerce de cette
» nation, & l'avoit mise ainsi dans
» l'impossibilité d'équiper ses vais-
» seaux de guerre. Ce coup, dont
» la France ne put se relever dans
» tout le cours de la guerre, ne
» fut point l'ouvrage de Lord
» Chatham : il sut en profiter ;
» mais la gloire en appartient à ses
» prédécesseurs. N'en doutez pas,
» Messieurs, le parti visiblement
» intéressé au déplacement des Mi-
» nistres actuels, n'a d'autres vues
» que de frayer un chemin à son
» ambition ; il vous propose une
» résolution qui, si vous l'adop-
» tiez, couronneroit toutes ses in-
» trigues. Mais avant de vous dé-
» terminer, considérez, je vous
» prie, quelles seroient les *nou-
» velles* mesures des hommes *nou-
» veaux* qui se présentent. Trouve-
» rez-vous en eux de meilleurs
» Ministres que ceux qui gouver-

1782. » nent actuellement ? Je laisse à » votre équité le soin de répondre » à cette question ».

Lord North se défiste au nom de tous les Ministres.

Les Membres de l'opposition répliquèrent avec plus ou moins de force, aux apologistes du Ministère, & ce ne fut que par des répétitions de tout ce qu'ils avoient déjà dit. Lord North repoussa leurs attaques avec les mêmes armes dont on l'a vu s'escrimer en vingt autres occasions. Enfin, cette longue séance se termina sans rien décider ; mais la motion deux fois annoncée vainement, devoit se renouveller avec plus de succès le mercredi suivant. Tous les Membres du parti anti-ministériel, se trouvèrent à la Chambre pour y seconder de leur suffrage le Comte de Surrey, qui étoit chargé de la motion. Il se mit en devoir de prononcer son discours, & Lord North qui se voyoit personnellement menacé, se leva au même instant, dans l'intention de prévenir une décision du Parlement. Il avoit reçu de l'Orateur le signe d'approbation, qui désigne en pareil cas, la préférence que la Chaire donne

20 Mars.

des concurrens. Le côté de 1782.
ambre qui s'appelloit encore
osition, protesta contre cette
lité de l'Orateur, & pré-
t que la motion du Comte
arrey étant annoncée dans les
es parlementaires, c'étoit à
'ouvrir la séance. De leur côté,
partisans de l'administration
ent beaucoup de bruit, &
l North essayoit en vain de se
entendre. M. Fox rétablit le
e en faisant une motion ten-
e à ce que le Comte de Sur-
fût entendu sur le champ.
e motion devint l'objet de
emière discussion, & mit en-
ord North en état de parler
contrevenir à l'ordre. On ne
doit pas au discours qu'il
t prononcer, & l'étonnement
os lecteurs égalera peut-être la
rise de l'assemblée qui l'enten-

uoi qu'il en soit, il porta la
le au nom de tous ceux qui
ent part au ministère, &
: » L'honorable Membre qui
ent de faire une motion, a cru
moyen nécessaire pour appai-

1782. » ser le tumulte de cette Cham-
» bre ; il en étoit un plus simple,
» il suffisoit de m'écouter. On au-
» roit su du premier mot, que loin
» de venir souffler, je viens étein-
» dre le feu de l'effervescence ;
» donner l'exemple de la modéra-
» tion, inviter à l'harmonie & tra-
» vailler au rapprochement des
» partis...... Quoique l'effet des
» motions précédentes ne se soit
» pas étendu jusqu'à une résolu-
» tion, par laquelle il auroit été
» constaté que la Chambre avoit
» retiré sa confiance aux Minis-
» tres alors existans, j'avouerai
» que le nombre des Membres dis-
» posés à souscrire à cette résolu-
» tion est si considérable, que mê-
» me en conservant la majorité,
» j'ai senti immédiatement après la
» décision, que le bien du service
» de Sa Majesté exigeoit qu'il y
» eût un changement dans l'admi-
» nistration de son Royaume : or,
» comme on a répété mille fois
» que l'entêtement avec lequel je
» m'opiniatrois à rester en place,
» s'opposoit à la formation d'un
» nouvel arrangement, je suis si

» convaincu de sa nécessité, que » dans la crainte d'y apporter le » plus léger obstacle, je me rends » expressément ici pour déclarer » que la personne, dont l'ordre de la » Chambre ne me permet pas d'ar» ticuler le nom, (LE ROI) s'est » déterminée à éloigner immédia» tement de ses conseils, l'admi» nistration qui existoit hier, & que » je suis autorisé à déclarer que » cette administration n'existe plus » dans le fait, que les Membres » qui la composoient, continuent » de remplir les devoirs attachés à » leurs départemens respectifs, jus» qu'à ce que le nouvel arrange» ment soit fixé; ce qui sera, je » l'espere, l'affaire de deux jours » au plus; mais qu'ils n'existent » plus comme Ministres, & qu'ils » doivent être considérés, à cet » égard, comme s'ils étoient à mille » lieues de la Cour ». 1782.

Lord North finit par remercier la Chambre des marques de bienveillance & de l'appui constant qu'il en avoit reçus avant son Ministère. Il déclara lui devoir, & ne devoir qu'à elle, l'honneur Ses remerciemens à la Chambre.

qu'il avoit eu de présider à l'un des
1782. premiers départemens de l'adminis-
tration.» C'est dans l'enceinte de ces
» murs, ajouta-t-il, que je me suis
» fait connoître; c'est la conduite que
» j'ai tenue dans cette Chambre qui
» m'a recommandé au Souverain. Je
» ne puis qu'être douloureusement
» affecté, en voyant une partie con-
» sidérable de cette Chambre me
» retirer la confiance, dont elle m'a
» honoré si longtems; mais cette
» sensation douloureuse n'affoiblit
» point en moi le sentiment de la
» reconnoissance...... Il est aisé
» de me trouver un successeur qui
» ait, dans un plus haut degré que
» moi, les talens nécessaires pour
» remplir dignement les devoirs
» attachés au poste que je quitte;
» il ne le sera pas également de
» trouver un Ministre plus zélé,
» & qui ait plus à cœur les intérêts
» de l'Angleterre..... Quels que
» puissent être les Membres qui
» composeront la nouvelle admi-
» nistration, Dieu m'est témoin de
» la sincérité des vœux que je
» forme pour le succès de leurs
» opérations. Dans le cas où la

1782.

notion, dont l'inutilité me paroît démontrée, auroit un objet plus étendu que l'éloignement des Ministres, celui, par exemple, de me faire rendre compte de mon administrarion, je suis prêt de comparoître à la barre de la Chambre, je suis prêt de subir toute espèce d'enquête qu'il lui plaira d'instituer ».

Soupçons contre la bonne foi de Lord North.

Lord North termina la séance par une motion d'ajournement jusqu'au Lundi suivant; motion à laquelle la Chambre acquiesça. Cependant il s'écoula deux ou trois jours, sans que le Cabinet de Saint-James laissât rien transpirer qui indiquât la retraite effective des Membres de l'administration. Il circuloit de faux bruits, tous plus allarmans les uns que les autres; on assuroit d'une part, que les chefs de l'opposition désunis par la diversité des intérêts, ne s'accordoient pas entr'eux sur le choix des Sujets qu'ils devoient proposer à Sa Majesté. D'un autre côté, on prétendoit qu'il n'avoient point été consultés sur ce choix, & les ex-Ministres étoient soupçonnés

1782. de tromper la Chambre, & de n'avoir demandé le dernier ajournement, que pour gagner du tems, & l'employer à concerter les moyens de rester en place. On indiquoit quelques-uns de ces moyens, & entr'autres celui d'un message royal, en vertu duquel le Parlement devoit être aussitôt dissous qu'ajourné. L'opinion peu avantageuse qu'on s'étoit faite de la véracité de Lord North, sembloit justifier ces derniers soupçons. On avoit du patriotisme de ce Ministre une idée toute aussi peu flatteuse; & l'on ne doit pas dissimuler que Lord North, grand financier, orateur subtil, adroit courtisan, travailleur infatigable & fecond en ressources, s'étoit rendu odieux à l'Angleterre, par son obstination à vouloir augmenter la prérogative royale, même au préjudice de la constitution britannique. Avec de grands talens, il avoit conduit la nation au bord de l'abîme où elle sembloit devoir s'engloutir. Il étoit naturel qu'ayant perdu complettement la confiance des Anglois, le caractère attribué à Lord North

leur inspirât de la défiance sur la sincérité de sa déclaration ; mais il n'en est pas moins vrai, que le Chancelier travailloit secrettement à former une nouvelle administration, & que ce grand ouvrage étoit si fort avancé dans la journée du 24 Mars, que le Procureur-Général annonça pour le surlendemain une révolution ministérielle, conforme au vœu de la nation britannique. En effet, le Roi abandonné de ses Conseillers, ne vit pas d'autre ouverture pour rentrer dans le cœur de ses sujets, dont il avoit trop longtems dédaigné les remontrances & les réclamations, que de choisir ses nouveaux Ministres parmi ceux-là mêmes qui avoient gagné les suffrages du peuple, en s'opposant avec chaleur aux mesures de la Cour.

1782.

Choix des nouveaux Ministres.

En conséquence de cette résolution, le Mercredi 27 Mars, le Roi étant présent en son Conseil de Saint-James, Sa Majesté déclara Lord Camden, Président du Conseil-Privé ; Charles Fox, Augustus Keppel, John Dunning

Edmond Burke, en furent nommés Conſeillers, ainſi que Lord
1782. John Cavendish, déjà Chancelier & ſous-Tréſorier de l'Echiquier. Le ſceau-privé fut confié au Duc de Grafton ; & le même jour, Charles Fox & le Comte de Shelburne, prirent place comme Secrétaires d'Etat, adjoints au Marquis de Rockingham, déſigné Lord de la tréſorerie, & qui fut mis à la tête des affaires le 30 du même mois. Il fut auſſi nommé Tréſorier de l'Echiquier, conjointement avec Lord John Cavendish, George Spencer, communément appellé Lord Vicomte Althorpe, James Grenville & Frédérik Montagu, Ecuyers. L'Amiral Keppel, prêta ſerment comme premier Lord de l'Amirauté; il eut pour adjoints, Sir Henri Harland, Baronet, le Vice-Amiral Hugh Pigot, William Ponſonby, plus connu ſous le titre de Lord Vicomte Duncannon, John Townshend, Charles Brett, & Richard Hopkins. Iſaac Barré obtint la place de Tréſorier de la marine; le Duc de Richmond prit celle de Grand-Maître de l'Ar-

tillérie, & le Général Conway fut nommé Commandant en chef de toutes les forces de terre. 1782.

Circonſtances de l'élection de M. Fox.

Cette révolution ſubite plongea les Anglois dans une eſpèce de délire; le choix des nouveaux Membres combloit les vœux de la nation; mais aucun d'eux n'étoit plus ſelon le cœur du peuple que M. Fox, & pour s'en convaincre, il ſuffit de revenir ſur quelques circonſtances de ſon élection. Huit ou neuf mille habitans de Weſtminſter, étoient allés prendre le Miniſtre candidat à ſon hôtel, précédés d'une banniere & de deux étendards, qui avoient pour inſcriptions : L'HOMME DU PEUPLE. UNE PAIX HONORABLE OU UNE GUERRE GLORIEUSE. LIBERTÉ ET INDÉPENDANCE. Deux cens carroſſes marchoient à la file, ſuivis de tous les Electeurs à pied. Lorſque le Miniſtre candidat fut arrivé à l'amphithéâtre avec ſon Comité, le Sieur Byng prononça un long diſcours où il fit honneur à cette multitude aſſemblée, du retour des Communes au ſentiment de leurs devoirs, à ce cri de la

vertu, qui leur fit porter jus-
1782. qu'au pied du trône, & les griefs
de la nation & les souffrances d'un
peuple accablé sous les vexations
de l'ancien ministère. Ce fut aux
réclamations des nobles Electeurs,
à la persévérance de leurs gémissemens, qu'il attribua la gloire d'avoir mis les rênes de l'Etat aux
mains de ces personnages éminens
qui, Ministres du peuple, s'honoroient de ne le point être de la
tyrannie. Le Sieur Byng prévint
l'assemblée, que les effets de la
glorieuse révolution ne pouvoient
se faire sentir dans ces momens
de crise, où toutes les difficultés
sembloient se réunir pour justifier
le découragement; mais il ôsa répondre que ces obstacles, ouvrage de l'ancienne administration, seroient écartés par les lumières, le patriotisme & les sages
mesures des nouveaux administrateurs. » Considérons, ajouta-t-il,
» l'état de détresse & de confusion
» dans lequel se trouve l'Empire,
» au moment où ils ont le courage
» d'en prendre le gouvernement;
» & s'ils ne remplissent pas à l'instant même, tout ce que leur

haute réputation nous fait attendre d'eux, n'accusons que les circonstances dans lesquelles, cédant aux instances du peuple, ils entrent dans la sombre carrière où leurs vertus doivent rétablir la lumière. Les jours de corruption & de mésintelligence se sont dissipés, & nous tirons de la révolution présente cet avantage précieux, que nous allons voir ce que cette malheureuse terre n'a pas vu depuis longtems, une alliance parfaite entre la nation & ses Ministres ».

1782.

Ce discours terminé, M. Fox s'avançant au milieu des acclamations de la multitude, la harangua dans les mêmes termes que M. Byng. Il fit de grands remerciemens au peuple, & lui promit de régler sa conduite, dans le Ministère, sur les principes qu'il avoit toujours professés, n'étant que simple Membre des Communes. —— Ici les acclamations redoublèrent, & l'élection du nouveau Ministre fut confirmée sans la moindre opposition. Alors le peuple s'en empara, & l'ayant placé

dans un fauteuil, quatre Irlandois le portèrent en triomphe sur leurs épaules, le promenèrent dans les rues, & le déposèrent dans une taverne, où il dîna avec un grand nombre des Electeurs.

1782.

Représentations du Duc de la Vauguyon aux Etats-Généraux.

Le premier acte du nouveau Ministère, fut d'entrer en négociation avec les Etats-Unis de l'Amérique, & d'accepter enfin de bonne foi la médiation des Puissances conciliatrices entre l'Angleterre & la Hollande. Le Prince de Gallitzin, Envoyé Extraordinaire de l'Impératrice de Russie, venoit de présenter aux Etats-Généraux un mémoire, par lequel M. Fox leur faisoit passer au nom de Sa Majesté Britannique, l'offre d'une armistice & d'un traité de paix, formé sur le modele de celui de 1674. Si l'offre étoit sincère, la Grande-Bretagne faisoit à la République de Hollande, une concession qui sembloit devoir applanir toutes les difficultés; mais, sur ces entrefaites, M. le Duc de la Vauguyon, notre Ambassadeur à la Haye, crut devoir rappeller à Leurs Hautes Puissances, qu'en

acceptant la médiation de la Russie, elles avoient mis pour condition préliminaire à toute espèce de traité, la reconnoissance de la liberté illimitée des mers, & rejetté d'avance toute espèce d'engagement incompatible avec la neutralité; que par une seconde résolution, elles avoient autorisé le Prince, auquel l'administration de leurs forces navales étoit confiée, à proposer au Roi un concert d'opérations offensives & défensives. L'Ambassadeur observa que depuis le commencement des hostilités entre la Hollande & Grande-Bretagne, Sa Majesté s'étoit abstenue d'inviter Leurs Hautes-Puissances, à se concerter avec elle sur les mesures à prendre contre l'ennemi commun; mais, que si l'intérêt de la République la déterminoit à ce parti, elle devoit savoir que toute combinaison de forces deviendroit illusoire, si elle n'avoit pour fondement la certitude que, de part ni d'autre, on ne pourroit se désister d'aucun plan d'opérations navales une fois arrêtées. Il finit par demander sur 1782.

1782. ce point aux Etats-Généraux, une explication amicale & précise.

Réponse de Leurs Hautes Puissances. La réponse de Leurs Hautes-Puissances fut de remettre sous les yeux de notre Ambassadeur, leur résolution du 4 Mars, dont la substance étoit que la médiation de Sa Majesté l'Impératrice de Russie, ne devoit apporter aucun retardement aux opérations militaires de la République de Hollande, & que les négociations relatives à la paix ne suspendroient, en aucune manière, les armemens entrepris pour la juste défense des Provinces-Unies. En conséquence de cette résolution, Son Altesse Sérénissime le Prince d'Orange & de Nassau, étoit requise de convenir, le plutôt possible, avec la Cour de France, des mesures à prendre de part & d'autre, pour concerter les opérations navales de la campagne prochaine, de maniere à forcer l'ennemi d'accepter des conditions de paix équitables. Leurs Hautes-Puissances, après s'être étendues sur les témoignages de la bienveillance de notre auguste Monarque, dont elles avoient

reçu des preuves réelles dans les Indes orientales & occidentales, & particulierement à Saint-Eustache, finissoient par s'engager à regarder comme stable & sacré, tout plan de mesures navales, arrêté contre l'ennemi commun de la France & de la Hollande, & à ne s'en écarter sous aucun prétexte, & sans le consentement préalable de Sa Majesté Très-Chrétienne.

1782.

Qu'une paix séparée entre l'Angleterre & les Etats de Hollande & d'Amérique est impossible.

En se liant ainsi avec la France, les Etats mettoient un obstacle invincible à la paix séparée que la nouvelle administration d'Angleterre négocioit de bonne foi. Les nouveaux Ministres avoient beau protester contre la démarche frénétique de leurs prédécesseurs, qui s'étoient embarqués si témérairement dans une nouvelle guerre avec les alliés naturels de la Couronne; toute sincere qu'elle étoit, cette déclaration venoit trop tard; & quand bien même la reconnoissance des Etats-Généraux auroit pu se démentir, le Cap, Saint-Eustache, Démérary, l'Entrepôt du commerce batave fixé à l'Orient, étoient pour la France des

otages qui devoient la rassurer contre la défection des Hollandois.
1782. D'ailleurs, quels dédommagemens n'eût-il pas fallu à cette Puissance, pour toutes les pertes qu'elle avoit essuyées depuis que, par l'injuste agression des Anglois, elle se voyoit en butte à tous les fléaux de la guerre? Le projet d'une paix séparée avec la République de Hollande, paroissoit chimérique à tous les bons spéculateurs, & particulierement à ceux de l'Angleterre. Une telle paix n'étoit pas moins difficile à conclure avec les Etats-Unis d'Amérique. De ce que les Anglois étoient las de faire la guerre dans cette partie du monde, il ne s'en suivoit pas que les Américains se lassassent d'une indépendance qu'avoient cimentée leurs victoires; & si la paix que les nouveaux Ministres leur proposoient, étoit fondée sur cette indépendance, que diroient les ex-Ministres? Que diroit l'ombre du grand Chatham, cette ombre tutelaire de la nouvelle administration? Cette paix si difficile à terminer étoit cependant deve-

ue néceſſaire depuis la cataſtro-he d'York-Town, & ſur-tout lepuis que la ſouveraineté des nou-reaux Etats-Unis étoit avouée & reconnue de Leurs Hautes Puiſ-ances les Etats-Généraux, & que M. Adams, négocioit à la Haye un traité d'alliance & de commerce entre les deux Républiques. 1782.

Il n'étoit guère plus facile à l'Angleterre de ſe concilier avec l'Irlande, qu'avec le Congrès & les Etats-Généraux. L'Etat de commotion où ſe trouvoit ce Royaume, reſſembloit fort à la guerre; & pour y rétablir le calme & la ſoumiſſion, les nouveaux Miniſtres ſe voyoient forcés d'accorder ſans reſtriction aux Irlandois, tout ce qu'ils demandoient, les armes à la main; cette meſure juſtifiée par la néceſſité, ne donnoit pas à l'Europe une idée impoſante de la vigueur du nouveau Miniſtère. Quoi qu'il en ſoit, les troubles de l'Irlande s'étoient renouvellés d'une manière bien allarmante pour les Anglois; elle paroiſſoit aſpirer à l'indépendance abſolue, & ſi la

Difficulté de ſe concilier avec l'Irlande.

1782. paix générale ne les eût traversées; il est probable que ses prétentions auroient eu leur effet.

Comment les troubles renaissent dans ce Royaume.

On se rappelle qu'à la fin de 1780, le Parlement britannique jugea convenable d'affranchir ce Royaume de quelques entraves, qui gênoient l'industrie de ses habitans. Ce bienfait fut reçu d'abord avec les démonstrations de la reconnoissance; mais cette liberté partielle accordée au commerce, n'eut pas des effets aussi prompts qu'on s'en étoit flatté. Au lieu de chercher dans la nature des choses, la cause de cette lenteur; le peuple Irlandois crut la trouver dans les loix angloises, dont la modification, restriction, ou ampliation, est toujours au pouvoir du corps législatif. Il regarda ce que l'Angleterre venoit de faire pour lui, comme l'effet d'une condescendance momentanée; il l'accusa de n'avoir fait que suspendre l'exercice d'un prétendu droit, qui n'étant qu'assoupi, pouvoit se réveiller d'un moment à l'autre. Cette inquiétude préoccupoit tous les esprits, lorsqu'un Membre des

ommunes proposa en Parlement 1782.
acte déclaratoire des droits de
rlande. Le Vice-Roi d'alors élu-
l'effet de cette proposition, &
cha de persuader que la
rande-Bretagne alloit renoncer
révocablement à l'exercice du
roit qu'on prétendoit lui con-
ster. Sur ces entrefaites, le Comte
e Carlisle fut nommé à la Vice-
oyauté d'Irlande. Lorsqu'il y ar-
iva, la session du Parlement étoit
inie, & la discussion de ces grands
ntérêts se trouva suspendue ;
e Vice-Roi s'occupa d'arrange-
nens économiques.

Prétentions des Irlandois

Cependant on craignoit pour l'Eté suivant, une descente des François sur les côtes de ce Royaume ; l'allarme étoit générale dans toute l'Irlande, lorsque les corps de Volontaires vinrent offrir leurs services au Lord Lieutenant. Le dévouement qu'ils montrèrent en cette occasion, leur mérita des remercîemens de la part du Roi d'Angleterre. Les Irlandois paroissoient rassurés sur les dispositions de la Grande-Bretagne ; en effet, plusieurs actes émanés du Par-

lement britannique sembloient justifier leur sécurité. Vers le milieu
1782. de la session de 1781, il en parut quatre autres où la convention faite avec le Comte de Carlisle fut transgressée au préjudice de l'Irlande. Il s'éleva de toutes parts des clameurs, auxquelles on répondit que ces actes ne signifioient rien, ou tendoient à l'avantage du Royaume. La replique fut que pour faire planche, on commence toujours par des tentatives peu importantes; mais qu'il étoit évident par le fait, que l'Angleterre n'avoit pas renoncé à la prétention d'imposer des loix à l'Irlande; & dès ce moment, on prit des mesures efficaces pour faire respecter ses droits. Ce fut à cette époque que se tint la fameuse assemblée de Dungannon. (1) De

(1) Ville du comté de Tyronne, dans la Province d'Ulster, où les Volontaires d'Irlande, assemblés par députés le 15 Février de cette année, prirent diverses résolutions, & entr'autres celles de ne plus reconnoître pour les représentans du peuple, les Membres du Parlement qui oseroient déroger aux instructions de leurs

tous

côtés on vit pleuvoir des ffes, & en moins de quinze 1782.
s l'incendie devint général.
motions déclaratoires des droits
'Irlande se succédoient avec ra-
té; pour en retarder l'effet,
objecta que des milliers d'indivi-
ne jouissoient de leurs proprié-
, qu'en vertu d'actes émanés du
lement britannique. Voulant ob-
aux inconvéniens, sans renon-
à l'indépendance législative,
Irlandois proposèrent un bill
dant à donner force de loix irlan-
ses à toutes celles qui regardoient
propriétés & le commerce de
lande. » Nous adoptons, est-il
it dans le préambule de cet
Ɨe, toutes les loix que vous
vez faites pour nous dans les
ems de troubles & de rebellion;
nais observez qu'à l'avenir,
ous entendons être nos propres
égislateurs ».
On écrivit sur le champ aux
nistres du Roi, pour leur faire

---

nstituans, & de rejeter toute loi émanée
ine autre autorité que celle du Roi, des
rds & des Communes d'Irlande.

1782. sentir la nécessité d'accepter ce bill, dont le refus ne pourroit être qu'une affaire d'orgueil de la part de l'Angleterre; on finissoit par leur déclarer qu'elle avoit malheureusement perdu toute prétention à l'orgueil.

Réponse de M. Fox au discours de M. Eden, Envoyé d'Irlande à la Chambre des Communes.

M. Eden étoit parti d'Irlande en même-tems, pour aller exposer la situation de ce Royaume à la Chambre des Communes d'Angleterre; ce qu'il fit en des termes peu mesurés qui lui attirèrent une réponse amere de la part de M. Fox, dont le département embrassoit ce qu'on appelle le *ménagement* de la Chambre des Communes. Telles furent les principales réflexions du Ministre sur le discours de M. Eden, & sur la motion relative à l'acceptation du bill envoyé d'Irlande.

Que cette motion ne tend à rien moins qu'à la révocation de l'acte, passé dans la sixième année du regne de George I; révocation équivalente à une renonciation expresse, de la part de l'Angleterre, au droit de suprématie sur l'Irlande, à l'abandon formel de ses titres les plus chers & les plus précieux,

désunion complette des deux ═══ 1782.
umes.
u'en s'adressant d'abord aux
stres du Roi, comme la bien-
e l'exigeoit, M. Eden auroit
u'ils avoient donné l'attention
us sérieuse à la situation allar-
te de l'Irlande, & qu'à dater
e jour, (8 Avril) il ne devoit
ser qu'un petit nombre d'heu-
avant qu'ils proposassent les
ens de concilier à l'Angleterre,
ction du peuple Irlandois.
ue tous les Ministres sont per-
és que l'Irlande a de justes
ts au redressement de ses griefs;
que la motion relative au
, ne paroît pas bien adaptée
circonstances; & que sans la
ter, on croit devoir l'éluder
ertement en appellant une au-
question.

Cependant la Chambre des Com- Message du Roi tendant à concilier les deux Royaumes.
nes d'Irlande s'assembla le 15
ril, pour délibérer sur un mes-
, par lequel Sa Majesté Bri-
nique recommandoit à cette
ambre, de prendre l'objet des
ubles & des allarmes de ce
yaume, dans la plus sérieuse

considération, & d'arranger les
1782. choses de maniere à concilier les intérêts de l'Irlande & ceux de la Grande-Bretagne.

M. John Hely Hutchinson, porteur de ce message, promit, en sa qualité de Secrétaire d'Etat pour l'Irlande, d'appuyer les droits si longtems négligés de ce Royaume, pourvu que l'acte qui devoit en contenir la déclaration solemnelle, fût énoncé en des termes affectueux pour la Grande-Bretagne, & qu'il exprimât, d'une maniere bien sentie, la soumission & la fidélité des Irlandois envers Sa Majesté Britannique. Lorsque ce Ministre eut cessé de parler, & qu'on eut fait la lecture d'une adresse de remerciement au Roi pour son gracieux message, M. Graham prit la parole, fit un magnifique éloge de l'Irlande, retraça les progrès de sa révolution, & dit à quel prix les Irlandois mettoient leur soumission & leur fidélité. L'éloquence fière qui caractérise ce discours, offre des traits que les premiers Orateurs des anciennes Républiques n'auroient pas désavoués.

1782.

Beau discours de M. Gratham sur la révolution d'Irlande.

Quoi qu'assez jeune encore, M. Gratham, j'ai vu la premiere enfance de l'Irlande, j'ai ses progrès. Au sortir du eau, je l'ai vu courir aux s, & des armes à la liber-Les François ne l'épouvent plus, elle voit les Anglois effroi, elle ne se craint plus même. Ses enfans ne sont les jouets d'un pouvoir arire, les victimes de la cué, la proie de la misère, semblage révoltant de Pro-ns oppresseurs, & de Caques opprimés. L'Irlande déformais une terre d'union, vont cimenter la force & la ance; elle va prendre enfin ng que lui ont assigné la na-& la providence. Bien difte en ce point de la plu-des autres nations, c'est se réintégrer dans ses droits itifs, qu'elle éprouve une lution. La Suede a perdu erté; l'Angleterre s'acheà sa décadence; le souve-l'un grand nom, & d'une puissance, est tout ce qui

1782. » & non le droit de conquête qui » nous lient; la liberté eſt le centre de cette union, une parfaite » égalité doit la caractériſer. Eh! » comment nous conteſter nos prétentions, dans un moment où la » Grande-Bretagne vient de paſſer » un acte qui rend la liberté à l'Amérique. Nous avons une conſtitution à réclamer; nous avons » une charte qui nous déclare libres; l'Amérique n'a rien de tout » cela. Nous n'avons pas verſé une » goutte de ſang anglois, l'Amérique en a verſé des torrens. Elle » ſeroit libre & l'Irlande ne le ſeroit pas! Non, je connois trop » bien le peuple d'Irlande, & ſa » bravoure me répond de ſon » émancipation. »

Il propoſe une adreſſe. Son objet.

M. Gratham finit par énoncer les conditions auxquelles l'Irlande promettoit ſon appui au Duc de Portland, le nouveau Gouverneur de ce Royaume. Les principales étoient, que l'appel en dernier reſſort fût rendu à la Chambre des Pairs d'Irlande; que le pouvoir des Conſeils-Privés y fût aboli, & que le bill contre la mu-

fut révoqué. Dans la mo-
i termina cette séance, M.
n, proposa une adresse de
ement à Sa Majesté, pour
acieux message. Le second
le l'adresse proposée, étoit
er au nom du peuple, que
ronne d'Irlande est une Cou-
mpériale; que ce Royaume
Royaume distinct, dont le
ent constitue le corps légis-
que le Roi, les Lords & les
unes d'Irlande, ont seuls le
e faire des loix qui l'assu-
it; que les prétentions du
Irlandois sont de partager
té de l'Angleterre, de su-
destinée, de combattre, de
her ou de succomber avec

1782.

ous reste à considérer com- les nouveaux Ministres ac- ent ces prétentions que l'an- administration avoit éludées, u dernier moment de son ce politique. Pour terminer esquisse du tableau de la ré- on de l'Irlande, l'ordre des nous ramene à la Chambre ommunes d'Angleterre. Dans

Comment ces prétentions sont accueillies en Angleterre.

la séance du 17 Mai, M. Fox rappella l'humble soumission avec laquelle l'Irlande avoit d'abord sollicité le redressement de ses griefs, & comment les Ministres & le Parlement s'étoient concertés pour rejeter le vœu modeste de ce Royaume. Après un an de supplications toujours infructueuses de la part des Irlandois, la crainte d'une invasion leur mit les armes à la main. Ils étoient disposés à les tourner contre les ennemis de l'Empire britannique; mais la descente n'eut pas lieu, & les braves Volontaires sentirent que des armes devenues inutiles pour la défense de leur Pays, pouvoient être employées au recouvrement de ses droits; c'étoit un acte de patriotisme substitué à un autre. Ils parlèrent si haut que le Ministère se vit forcé de leur accorder quatre fois plus qu'il ne leur avoit refusé. En changeant de ton, l'Irlande fit changer la face des affaires. Cependant l'administration se croyoit toujours en droit d'opprimer & de tyranniser les sujets du Roi d'Angleterre, qui avoient le mal-

1782.

heur de vivre en Irlande ou au-delà de l'Atlantique ; les notions étranges que les Miniſtres s'étoient faites de la conſtitution, les portoient à concentrer en Angleterre tout ce qui reſtoit de liberté britannique. Après avoir démontré l'injuſtice & le danger d'un pareil ſyſtême, & fait voir que le droit de la Grande-Bretagne à l'exercice de légiſlation ſuprême ſur toutes les dépendances de l'Empire, étoit moins un droit poſitif qu'un ſymbole de ſuprématie, M. Fox propoſa la révocation du ſtatut de la ſixième année du règne de George I. ſtatut en vertu duquel l'Angleterre s'étoit arrogé le pouvoir de faire des loix pour l'Irlande. Ce fut là matière d'une motion qui ne trouva point d'oppoſans. La propoſition de rétablir dans ce royaume la juriſdiction des appels, fut auſſi généralement adoptée ; ces deux points de la conteſtation étoient les ſeuls ſur leſquels la Chambre eût droit de prononcer. Les autres points regardoient la Couronne, & devoient être décidés entr'elle & le Parlement

1782.

irlandois. M. Fox se contenta d'observer que la loi de *Poyning*, qui

1782. donnoit au Conseil Privé d'Irlande le droit d'annuller tout acte de ce Parlement, avant de le transmettre en Angleterre, étoit une loi odieuse qu'il falloit abroger. Un autre abus non moins intolérable, & dont la réforme parut également nécessaire au Ministre, fut le droit que s'étoit attribué le Conseil Privé d'Angleterre, de viser les bills passés au Parlement d'Irlande, & de les renvoyer dans un état de mutilation, qui souvent en détruisoit l'objet essentiel. M. Fox conclut, en disant que les Irlandois usoient de leur droit lorsqu'ils réclamoient celui d'être leurs propres législateurs; & que les y rétablir, lui paroissoit le seul moyen efficace d'affermir la connexion des deux Royaumes. La Chambre convint de présenter à Sa Majesté, une adresse qui, nous le verrons tout-à-l'heure, eut l'effet qu'on devoit en attendre.

Ce qu'on accorde aux Irlandois.

Peu de jours après cette séance, le Duc de Portland reçut l'ordre de

ıdre au Parlement d'Irlande ;
27 Mai, il fit part aux deux 1782.
bres assemblées, des *gracieu-*
ispositions de Sa Majesté Bri-
ıue, & de son consentement
à tous les actes qui auroient
objet d'empêcher la suppres-
ou l'altération des bills éma-
le ce Parlement. Il ajouta que
ıtion du Roi étoit de borner
me de deux ans la durée de
relatif à la mutinerie ; & que
ne mettoit à ses bienfaits, aux-
son Parlement de la Grande-
gne se prêtoit de la meil-
grace, d'autres conditions
a stabilité de l'Irlande dans la
ıtion patriotique de parta-
la destinée de l'Angleterre,
ster ou de tomber avec la na-
britannique.

M. Gratham propose de voter cent mille livres sterling pour les besoins des deux Royaumes.

Communes étant rentrées dans Chambre, M. Gratham qui, le jours auparavant, avoit re- les honneurs d'une statue qu'on oit lui décerner, proposa de ler cette époque fortunée par etour de générosité, qui ci- ât la réconciliation des deux ıumes. » Votons, dit-il, une

1782. » somme de cent mille livres sterling ; que cette somme soit » employée à lever vingt-mille matelots, à réparer les bassins & » les chantiers, à construire des » vaisseaux, à protéger le com- » merce naissant de l'Irlande. Ajou- » tons ainsi de nouvelles forces au » boulevard naturel de l'Angle- » terre ».

Que la continuation de la guerre pouvoit amener l'affranchissement de l'Irlande.

Dans l'adresse de remerciement proposée à la Chambre, M. Grattan assuroit Sa Majesté, au nom du peuple Irlandois, qu'il ne s'éléveroit plus de questions constitutionnelles entre les deux nations. Cette partie de l'adresse donna de l'inquiétude à ceux des Membres qui regardoient comme possible un changement dans les idées de l'administration actuelle de la Grande-Bretagne. Ils témoignèrent quelque desir de voir supprimer ces assurances ; mais leurs objections n'entraînèrent point de débats sérieux ; l'adresse passa sans restriction, & les Membres de la Chambre s'encouragèrent mutuellement à faire un voyage dans leurs terres, pour y réveiller l'ardeur martiale chez

eux de leurs vassaux, qu'ils jugeoient propres à remplir l'objet des cent mille livres sterling, votées pour la levée des vingt mille matelots. Malgré ces belles apparences, l'Irlande n'étoit pas sans inquiétude sur la sincérité des Anglois, dans la renonciation à leurs anciens droits sur ce Royaume. L'événement fera voir qu'ils étoient disposés à faire revivre leurs prétentions abandonnées, & que l'ambition de l'Irlande devoit s'étendre un jour à l'indépendance absolue, dégagée de toute connexion étrangere au commerce ; mais la paix générale vint arrêter l'essor de cette nation, & rendre à la Grande-Bretagne son premier ascendant sur l'Irlande, à qui il n'a manqué, pour opérer le grand ouvrage de son affranchissement, que de s'aviser plutôt de cette courageuse tentative. Encore une année de guerre, & l'Empire britannique se voyoit peut-être borné en Europe aux deux Royaumes d'Angleterre & d'Ecosse. 1782.

Quoi qu'il en soit, les dispositions du peuple Irlandois, Nouveaux motifs pour l'Angleterre

semblоient être un motif bien
1782. déterminant pour le nouveau Mi-
de conclure nistère de hâter l'instant d'une
une paix gé- paix générale. Mais l'épuisement
nérale. de la Grande-Bretagne, fut une raison plus décisive encore de mettre un terme à la guerre. Si la défaite de M. de Grasse, étoit glorieuse pour la marine angloise, les avantages de ce triomphe n'avoient point répondu à son éclat. La prise de l'isle Turk, la principale des isles Lucaies, dont les François s'emparèrent, sans qu'il fut au pouvoir des Anglois de la reprendre malgré la supériorité de leur escadre, suivit de près la malheureuse journée du 12 Avril, & fut une des opérations de cette campagne, qui prouva l'ascendant du Marquis de Vaudreuil sur l'Amiral Pigot. Dans cette même campagne & presqu'à la même époque, les Espagnols s'étoient rendus maîtres de l'isle de la Providence ; & ces deux expéditions terminèrent la guerre dans les Indes occidentales. Les hostilités étoient au moins suspendues dans l'Amérique proprement dite.

Comme on l'a vu, Sir Guy Carleton y rempliſſoit bien moins les fonctions de Général que celles de Négociateur. La guerre ne ſe faiſoit pas avec beaucoup plus de vigueur en Europe, au moins de la part de l'Angleterre. Le Parlement & les Miniſtres y paroiſſoient plus occupés de réformes économiques que d'opérations militaires. 1782.

Réformes économiques en Angleterre.

Le 2 Mai, Lord *John Cavendish*, Chancelier de l'Echiquier, préſenta de la part du Roi à la Chambre des Communes, un meſſage, par lequel il demandoit l'avis & l'aſſiſtance de cette Chambre, relativement à la liſte civile, dont Sa Majeſté vouloit acquitter la dette & ſupprimer les abus, ſans charger ſon peuple de nouvelles impoſitions. La réforme projetée dans les finances publiques, ne ſe bornoit pas à cet objet; on fit des enquêtes pour conſtater les diminutions ſurvenues dans les différentes branches du revenu public, & les meilleurs moyens de rétablir l'ordre, tant dans la manière de former les emprunts, que dans l'adminiſtration & la per-

ception des taxes. La ſeule bran-
1782. che de réforme dans l'établiſſement civil, offroit une perſpective économique d'environ ſoixante douze mille livres ſterling par année ; ce qui devoit ſuffire pour liquider avec le tems la dette contractée par la liſte civile. L'exécution de ce plan entraînoit l'abolition d'un grand nombre de places & d'offices abuſifs dans le ſervice de Sa Majeſté Britannique. L'opération n'en fut pas moins approuvée dans les Chambres par ceux mêmes qu'elle dépouilloit d'une partie de leurs revenus ; tous déclarèrent qu'ils en faiſoient volontiers le ſacrifice au bien public. Le nouvel ordre établi n'avoit pu s'appliquer à la formation de l'emprunt de dix huit millions ſterling, ouvert dans les premiers jours de Février ; mais il fut obſervé exactement dans la perception des impôts, qu'on porta cette année encore plus loin que les années précédentes. En ſimplifiant l'adminiſtration des taxes, on ajoutoit à leur produit ; mais tout conſidérable qu'il put être, ce produit ne

ɜvoit point ſuffire aux frais d'une ɯmpagne active ; & dans le nou- 1782.
ɐau plan économique, une grande artie des impoſitions fut deſtinée à ɪcquit des dettes accablantes de État, qu'il étoit impoſſible de bérer.

Cependant, on fit quelques pré- aratifs de guerre plus impoſans ue réels. Dès les premiers jours e Mai, on avoit diſtribué des imps & raſſemblé les troupes qui evoient ſervir ſous les ordres du ieutenant-Général Haviland & u Major-Général Craig, à qui défenſe des côtes étoit ſpécia- ment confiée, ſoit à Torbay, ſoit ans le diſtrict de Plymouth; mais s troupes réglées & toutes celles u'on eût pu ramaſſer à cette épo- ue, ſe trouvoient inſuffiſantes our garantir l'intérieur du Royau- ie d'une invaſion étrangère. D'ail- urs les fortifications des meilleures laces avoient été ſi fort négligées us l'ancien Miniſtère, qu'elles toient pour la plupart hors d'état e ſoutenir une attaque vigoureu- ; & ce qu'il y avoit de plus llarmant, les vaiſſeaux anglois

Que les forces militaires y ſont inſuffiſantes.

alors en Europe, étoient dans
1782. la proportion d'un contre trois,
avec ceux des Puissances confédérées.

Projet d'y lever des corps dans chaque ville.

Pour suppléer à cette foiblesse, le plan de la nouvelle administration fut d'armer le peuple & de lever des corps dans les différentes villes du Royaume. En conséquence de ce plan, le Comte de Shelburne écrivit au Lord-Maire de la cité de Londres, une lettre où se trouvoient développées les intentions de Sa Majesté sur le nouveau moyen d'augmenter les forces domestiques de sa nation. Suivant le projet, soumis aux observations de ce premier Magistrat de la Capitale, chaque Ville de la Grande-Bretagne devoit fournir un bataillon ou seulement un certain nombre de compagnies, dont les Officiers seroient choisis parmi les Gentils-hommes du voisinage. Les armes destinées à ces compagnies bourgeoises, ne devoient leur être délivrées que pour le tems des exercices ; & il étoit enjoint au Major de Ville & aux autres Officiers, de veiller à ce qu'elles

fussent déposées chaque soir dans les magasins établis à cet effet. 1782.
Dans le nouveau plan, les levées de chaque Ville, n'étoient obligées à aucun service extérieur, hors le cas d'invasion ou de rebellion, qui seul leur imposoit la loi de se transporter dans tous les lieux où il plairoit à Sa Majesté de les employer; & dans ce cas, elles étoient soumises à la discipline militaire comme les troupes réglées, & devoient recevoir la solde du gouvernement.

Objections contre ce projet.

Le projet indiqué dans la lettre du Comte de Shelburne, avoit été proposé au Lord-Maire, avant d'être communiqué à la Chambre des Communes, Dans la séance du 10 Mai, le sieur Parker-Cooke fit des observations sur l'exécution de ce plan, prit de l'inquiétude à ce sujet, & la témoigna en ces termes à la compagnie.

» Je ne doute pas des bonnes » intentions du Ministère, dans les » nouvelles mesures indiquées pour » la défense du Royaume; mais à la » première vue de ce plan minis-

» tériel, je me suis senti frappé
1762. » d'une terreur involontaire. Si le
» patriotisme des Ministres actuels
» me rassure, l'avenir m'épouvan-
» te. Je vois résulter de ces in-
» tentions patriotiques, des consé-
» quences funestes pour la liberté
» du peuple. Rappellons-nous,
» Messieurs, les sages précautions
» de nos ancêtres, pour écarter
» jusqu'à l'idée d'un gouvernement
» militaire ; ayons, à cet égard, le
» même éloignement pour tout ce
» qui paroît tendre le moins du mon-
» de à quelque changement dans
» la constitution britannique. Je
» ne vois rien qui justifie l'empres-
» sement avec lequel on paroît
» vouloir embrasser une mesure
» faite pour donner de l'ombrage
» à la nation, & dont la nouveauté
» sembloit exiger la concurrence
» du Parlement. J'espere qu'à l'a-
» venir, le Ministère, dont je res-
» pecte les intentions, voudra bien
» ne plus recourir à des mesures
» d'une espèce si neuve, si déli-
» cate, si allarmante, sans de-
» mander le consentement & l'as-
» sistance de cette Chambre ».

M. Fox entreprit de justifier les Ministres, & dit, qu'ils n'avoient dans la circonstance présente ni le droit ni l'intention de rien exécuter, sans la participation du Parlement. Il fit voir ensuite que le plan en question n'avoit d'autre objet, que de mettre sur pied une Milice nationale; & quant au danger de cette mesure, il répondit sur sa tête de la fidélité du peuple anglois; il prit sur lui le crime ainsi que la peine, si jamais les nouveaux corps abusoient de la confiance du gouvernement. Il s'appliqua sur-tout à démontrer la nécessité du nouveau plan. » Supposons, » dit-il, une invasion; quelles for» ces ne faudroit-il pas employer » à la protection de Ports-Mouth, » de Plymouth, de Chatham, & » de la Capitale même de cet em» pire? Toutes les troupes du » Royaume ne suffiroient pas à dé» fendre une si vaste circonférence; » & quel moyen de protéger l'in» térieur du Royaume, si ce n'est » de créer une force locale, & » répandue par-tout où doit se » porter le danger! Cette mesure

1782.

Son utilité.

1782. » est allarmante, sans doute, & » c'est un bien qu'elle le soit ; elle » ouvrira les yeux du peuple sur » le danger de sa situation. Dans » chaque ville, chaque habitant » sera frappé du péril qui menace » ses foyers, s'il ne les protege » les armes à la main. L'exécu- » tion de ce plan éveillera la na- » tion, animera son courage, ap- » prendra à nos ennemis qu'il n'est » pas un seul Anglois qui ne soit » déterminé à mourir plutôt que » de renoncer à son indépendan- » ce ».

Ce discours du Ministre ramena tous les Membres de la Chambre à son opinion, & le nouveau plan de défense fut approuvé de M. Cooke lui-même, qui retracta de bonne foi sa motion.

Que les menaces de guerre de la part des Anglois ne sont plus qu'une feinte.

M. Fox avoit dit, à la fin de son discours, que si l'instant de la paix étoit encore éloigné, ce n'étoit pas faute d'intentions pacifiques chez les Ministres de Sa Majesté ; mais qu'ils ne voyoient pas de plus sûr moyen d'avancer cet instant, qu'un redoublement d'activité dans les efforts de la guerre.

guerre. Cette résolution courageuse ne pouvoit se réaliser, & n'étoit 1782.
sans doute qu'une feinte, aussi bien que la menace d'une déclaration de guerre contre la Maison de Bourbon : cérémonie, jusqu'alors différée, & qui n'eût été que ridicule à cette époque. Mais pour rendre les conditions d'une paix universelle plus supportables, le Ministère britannique employoit toutes les petites ruses qu'il jugeoit capables de faire croire à une paix séparée avec l'Amérique & la Hollande. Un de ces petits moyens étoit de répandre que l'Espagne & la France alloient être attaquées par toutes les forces réunies de la Grande-Bretagne; on débitoit que, suivant les derniers arrangemens du Ministère, Lord Howe devoit commander la *grande flotte* de la Manche. Tout le monde savoit que cette *grande flotte* ne pouvoit se porter à plus de vingt-trois ou vingt-quatre vaisseaux de ligne, & que par conséquent, ces menaces aboutiroient à l'inaction de la Ma-

rine britannique pendant tout le
1782. cours de la campagne.

Inaction de l'Amiral Howe. Sa retraite sur les côtes d'Irlande.

Si l'on excepte la prise de deux vaisseaux de guerre qui faisoient partie de l'escorte du nombreux convoi sorti des ports de France au mois de Mai, pour aller renforcer nos armées de l'Inde, vaisseaux, dont l'Amiral Barrington s'empara avec des forces très-supérieures, ainsi que de six transports du même convoi, toutes les opérations de cette campagne se bornèrent, du côté des A... glois, à des tentatives o... à des apparences d'expéditi... l'effet ne suivit jamais les pr... On a déjà parlé de l'ina... l'Amiral Howe, parti d'A... re dans l'intention de b... flotte hollandoise, & qui, a... mois de séjour au Tex... revint sans avoir détru... seule chaloupe. Il ne fut... plus entreprenant contre les ... tes combinées, dont la jon... s'effectua sans le moindre obs... de la part de l'ennemi. Ces flo... tes réunies se trouvant de beau...

upérieures à celle de Howe, rent l'Océan, & forcèrent al à se retirer sur les cô- Irlande, où peu s'en fallut grande partie de son esca- e tombât au pouvoir des 1782.

us attendions alors des Indes ntales les convois, dont le fut heureusement protégé os escadres. Ceux des An- entrèrent aussi sans accident es ports d'Irlande, & ce fut, 'Angleterre, une faveur bien e de la fortune. Si les flot- ombinées les eussent apper- il est probable qu'un grand e de ces bâtimens n'auroit revu les ports britanniques; elles se disposoient à quit- Océan, & l'attention des se portoit alors vers la Mé- anée, où ils alloient se rendre garder le détroit, & intercep- secours envoyés à Gibraltar, le blocus étoit au moment changer en siége. Avant l'esquisser le tableau de cette re expédition de la campa- & par conséquent de la guerre

Que le blocus de Gibraltar va se changer en siége.

1782. en Europe, remontons à quelques détails préliminaires de ce grand événement.

Détails préliminaires.

Le blocus de Gibraltar se continuoit depuis trois ans, avec une lenteur désespérante pour les troupes espagnoles & françoises, qui se consumoient, sans rien terminer, devant cette forteresse imprenable. Le Général Elliot avoit encore plus à souffrir de cet interminable blocus, dont l'opiniâtreté réduisoit sa foible garnison aux plus rudes extrémités de la disette. Cette inaction des alliés étoit d'autant plus allarmante pour le Gouverneur, qu'elle avoit l'air du calme qui précede la tempête. Leurs ouvrages avancés se trouvoient alors à un degré de perfection qui ne laissoit plus attendre de préparatifs pour un assaut général. M. Elliot voulant prévenir cette catastrophe, ou du moins l'éloigner, avoit projeté de brûler ces ouvrages; il prit ses mesures en conséquence, & dans la nuit du 26 au 27 Novembre 1781, il détacha de la garnison, sous la conduite du Brigadier-Général Ross, deux régimens & huit com-

Projet d'une sortie. Combien elle est funeste aux assiégeans.

agnies de Grenadiers. Ils étoient ormés en trois colonnes compo- 1782.
ées d'un corps avancé, d'un pari de Pionniers & d'Artilleurs, l'un corps d'appui & d'un corps le réserve à l'arrière-garde. Les Pionniers de la colonne gauche, étoient des Matelots tirés des vaisseaux de Sa Majesté Britannique. L'ordre portoit d'attaquer les batteries élevées du côté de la porte de terre; & cette expédition eut tout le succès qu'on s'en étoit promis. La foible garnison qui défendoit ces postes, n'étoit point en état de résister longtems; elle fut massacrée en grande partie. Le reste fut pris ou mis en fuite, & les ouvrages écroulés devinrent la proie des flammes. En moins d'une demi-heure, le feu démonta trois batteries de six canons, & deux batteries de dix mortiers; dévora les fascines, les épaulemens, toutes les lignes d'approche & de communication. Six mortiers furent détruits, & vingt-huit canons furent encloués. Pour arrêter les progrès de ce désastre, on avoit dirigé, mais trop tard, contre les assaillans,

1782. parurent le 16, au Sud de la pointe de Carnero ; elles dirigeoient leur marche vers Gibraltar, d'où elles furent écartées par une division de cinq barques canonnières, qui leur en fermèrent le passage. Cette division soutenue de quelques chebecs & frégates sortis d'Algézire, donna la chasse aux deux bélandres & les poursuivit jusqu'à ce qu'on les eût absolument perdu de vue. Mais deux frégates angloises & de petites barques de Portugal entrèrent dans le port à la faveur de la brume, avec les provisions dont elles étoient chargées. Ce rafraîchissement rendit la vie à plusieurs Soldats attaqués du scorbut, dont l'usage trop constant des viandes salées avoit favorisé les ravages parmi les troupes de Gibraltar. Cette cruelle maladie enlevoit chaque jour cinq ou six hommes à la garnison. On apprit d'ailleurs par un Soldat déserteur, que le feu des Espagnols l'avoit beaucoup diminuée, & que les assiégés attendoient avec impatience, l'escadre angloise qui devoit leur amener, au premier moment, un

enfort de nouvelles troupes. On e propofoit, à leur arrivée, de aire une fortie générale contre es lignes efpagnoles. Enfin, l'on fut ue le Gouverneur Elliot fe difofoit à renvoyer fur les deux régates pourvoyeufes, les foixante rifonniers faits dans la journée lu 27 Novembre.

1782.

Quoique chargés de munitions e guerre & de bouche, les dixépt navires entrés dans le port de ibraltar depuis le commencement e Février jufqu'à la mi-Mars, ne ıffifoient point à fon approvifionement, & ne pouvoient fuppléer ongtems à la confommation jouralière. C'étoit donc un fûr moyen le réduire la Place, que de s'en enir au blocus, & de s'attacher niquement à couper les communications avec Gibraltar ; mais ce noyen trop lent pour l'impatience les troupes, ne paroiffoit point ffez glorieux au Confeil de Malrid, où l'on ne comptoit pour ien l'acquifition de Gibraltar, fi 'on n'y joignoit la gloire de l'aroir emporté de vive force. Toues les mefures furent dirigées en

Que la garnifon de Gibraltar n'eft point effrayée par toutes les menaces d'un fiége, dont elle prévoit l'iffue.

1782. conséquence sur ce plan de conquête, & tous les préparatifs annoncèrent désormais le projet bien formé d'un assaut aussi meurtrier qu'infructueux. D'après ces mesures, on frétoit à Cadix, pour le compte de Sa Majesté Catholique, tous les gros bâtimens employés au commerce des Indes ; on les radouboit de manière à soutenir le plus grand feu. Leur destination étoit de faire les approches du môle neuf & de la pointe d'Europe. On faisoit passer à Algézire des trains de la plus grosse artillerie ; & dès les premiers jours de Mars, on y comptoit déjà un grand nombre de chaloupes & de bateaux chargés de mortiers, & de canons du plus fort calibre. Malgré tous ces apprêts menaçans, on sut par les déserteurs anglois, que la garnison de Gibraltar s'étoit rassurée au point d'attendre avec impatience, l'instant d'un assaut, dont elle prévoyoit l'événement.

Quoique le vœu général de la nation espagnole, fut pour le siége de Gibraltar, il s'y trouvoit cependant des spéculateurs prévoyans qui en re-

Que cette grande entre-

doutoient le danger, & tout le monde ne s'accordoit pas encore sur la réalité de cette entreprise. Quelques-uns la croyoient différée jusqu'à l'issue de l'expédition projetée contre la Jamaïque, dont le succès eût, sans doute, remis les Espagnols en possession de Gibraltar, sans répandre tout le sang que devoit coûter l'attaque régulière de cette place inaccessible. Mais le retard de cette grande entreprise tenoit à d'autres obstacles; & si le vœu des Espagnols & le choix non déclaré du Monarque, appelloient le Duc de Crillon à l'honneur de la diriger, la bienséance & les égards dus à ses concurrents, exigeoient qu'on ne précipitât point sa nomination. Don Martin Alvarez, Commandant du Blocus, avoit sur-tout des prétentions à faire valoir contre le vainqueur de Minorque; les services de cet Officier espagnol, étoient appuyés de recommandations très-puissantes auprès du Roi d'Espagne. Sa Majesté Catholique devoit consulter dans ce choix, & son inclination naturelle, & les intérêts de la nation espa-

1782.

prise est différée. Cause de ce retard.

1782.

Le Duc de Crillon est nommé pour la diriger.

gnole. Ce fut pour les concilier, qu'elle donna la préférence au Duc de Crillon ; mais sa nomination ne devoit être déclarée qu'à l'arrivée du Général, qui, débarqué tout récemment à Barcelonne, étoit attendu à Madrid dans les premiers jours d'Avril. Il arriva le 15 au Château d'Aranjuez, où il eût de fréquentes conférences avec le Roi & ses Ministres, toutes relatives au siége de Gibraltar. On y discuta les divers plans d'attaque, tant de fois remis sous les yeux de la Cour, depuis quinze années. Parmi tous ces projets, on avoit sur-tout distingué celui de M. de Valliere, Lieutenant Général au service de la France ; celui de M. Gauthier, Constructeur à Cadix ; celui du Directeur du génie, & un quatrième de l'Ingénieur en chef du camp de Saint-Roch. M. d'Arçon en avoit un cinquième à proposer ; & il se tint un Conseil des Ministres & des Généraux, où ce dernier plan fut examiné. Il parut réunir tous les avantages que les quatre autres présentoient séparément. Le Duc de Crillon l'adopta sans restriction, &

Divers plans d'attaque. Celui de M. d'Arçon est préféré.

M. d'Arçon eut ordre de partir le 21 Avril pour Algézire. Il y fut devancé par les bâtimens chargés de batteries destinées à l'attaque des Môles, & qu'on avoit fait escorter par cinq vaisseaux de ligne, dont la mission étoit de croiser vers le Détroit. Cet habile Ingénieur trouva cent soixante-seize canons de fonte au camp de Saint-Roch; & bientôt cinquante autres y arrivèrent de Ciudad-Rodrigo. On attendoit chaque jour à Algézire, les bâtimens de Cadix, qui devoient être disposés en batteries flottantes; mais on avoit beau hâter les immenses préparatifs de cette audacieuse expédition, l'opinion de M. d'Arçon étoit qu'on ne pourroit entamer le siége qu'à la fin du mois d'Août.

1782.

La présence du Capitaine Général n'étoit point encore nécessaire au camp de Saint-Roch, & le Duc de Crillon ne devoit quitter la Cour de Madrid, que dans les derniers jours de Mai. Il y jouissoit des hommages rendus à l'un des grands noms que notre histoire a consacrés; hommages si flatteurs, quand on les

Hommages rendus aux talens du Duc de Crillon.

1782. doit sur-tout, à l'éclat des vertus qui sont l'unique appui des grands noms. Cet avantage ne fut point contesté à l'illustre descendant de l'ami de Henri IV, & la voix des Souverains se mêla dans cette occasion aux acclamations de leurs sujets, pour célebrer les talens & l'héroïsme de ce digne héritier d'un grand homme. On se rappelle avec attendrissement les paroles flatteuses que notre auguste Monarque adressa au jeune Comte de Crillon, qui lui fut présenté immédiatement après la conquête de Minorque. On a lu avec une égale émotion celles que le Roi d'Espagne avoit adressées au Duc lui-même, à son retour de cette grande expédition; on ne sera pas moins ému à la lecture de cette lettre que Sa Majesté Impériale lui écrivit dans les mêmes circonstances :

Lettre de l'Empereur au Duc de Crillon.

» MON GÉNÉRAL, tant que j'ai
» vu Votre Excellence lutter seu-
» le contre les difficultés qu'on ren-
» contre ordinairement dans toutes
» les Cours, dès qu'on veut bien
» faire & se montrer supérieur à la
» multitude,... je me suis conten-

: d'adresser des vœux au Ciel,
our que les deux Souverains,
ue vous avez l'honneur de ser-
ir & que j'aime avec la plus
rande tendresse, comme amis &
omme alliés, reconnussent les ta-
ens de Votre Excellence, &
prononçassent enfin, *je le veux*,
ans vous refuser aucun des
moyens nécessaires pour agir ef-
ficacement. Mais à présent que
Votre Excellence a terminé glo-
rieusement son entreprise, que
par vos sages dispositions, le
fort Saint-Philippe & toute l'Isle
de Minorque se trouvent au pou-
voir du Roi, & que Votre Ex-
cellence a eu assez d'empire sur
elle-même, pour laisser crier &
douter, & assez de patience pour
vaincre, en épargnant le sang des
ommes qui vous étoient con-
és, & qui sont toujours d'un prix
estimable; à présent, dis-je,
: n'est plus le tems de me bor-
er au silence; & je suis en état
rappeller à Votre Excellence,
Comte de FALKENSTEIN,
ui elle fit la faveur de montrer
partie de l'Espagne & d'être

» son bon Compagnon, tant à che-
1782. » val qu'en *Colleras* (1). Depuis ce » moment, M. le Duc, il ne m'est » pas resté le moindre doute sur » votre zèle à entreprendre, & sur » votre valeur à exécuter des cho- » ses où les autres ne trouveroient » que des difficultés. Agréez mes » plus sincères félicitations. Quoi » qu'en cette occasion vous en re- » ceviez beaucoup, parce qu'en » effet vous les méritez, j'espère » que vous ne serez pas indifférent » à ce témoignage, de la part d'un » étranger qui se tient à quatre » cens lieues de Votre Excellence, » & qui fait profession d'estimer » l'honneur, la valeur & le patrio- » tisme : je prie Votre Excellence, » en conservant son souvenir, de

(1) On appelle ainsi en Espagne, les attelages des mules qui portent de gros *colliers*. M. le Duc de Crillon étoit à Bayonne, lors du passage de l'Empereur dans cette ville. Sa M. I. voulut mettre le pied en Espagne; mais elle n'avoit point d'attelage : M. de Crillon lui prêta le sien & l'accompagna jusqu'à Saint Sébastien. C'est à ce petit voyage, que l'Empereur fait allusion dans sa lettre.

e croire toujours, mon cher 1782.
énéral, votre très affectionné
OSEPH «.

Feu violent de la part des assiégeans & des assiégés.

Cependant on faisoit au camp Saint-Roch tous les travaux essaires pour se garantir d'une prise. De nouveaux secours ient entrés dans Gibraltar, & Commandant du blocus craiDit une sortie des assiegés; le jet en avoit transpiré jusqu'au np, & don Alvarez y préparoit troupes, en donnant toutes les ts de fausses allarmes, pour qu'au mier signal, on les trouvât disfées à une vigoureuse défense. ndant tout le mois d'Avril, les vaux du camp n'eurent d'autre jet, que d'éviter cette surprise. n garnit de canons tous les enoits par où l'ennemi pouvoit diger ses approches; & l'on augenta de six pieces la batterie de int-Martin, qui enfiloit la Porte-:-terre. Graces à ces précautions, sortie n'eut pas lieu; mais les siégés s'en dédommagèrent en doublant leur feu, qui devint si f, qu'ils tiroient jusqu'à cinq cens oups de canon par heure. Une de

moit des eſpèces de rues. Celles qu'habitoient les Officiers étoient bâties en briques, & chacune avoit un petit jardin où l'on cultivoit des fleurs & des légumes.

1782.

Obſervatoire d'où l'on voit ce qui ſe paſſe à Gibraltar. Arrivée du Duc de Crillon.

Depuis l'arrivée du renfort de Mahon, le feu de la place aſſiégée s'étoit beaucoup ralenti, & celui des Eſpagnols devenoit chaque jour plus violent. Le 11, une bombe lancée de la cinquième batterie, alla tomber ſur un des ouvrages de la place, y fit un ravage affreux, & tua ou bleſſa ſoixante-dix Soldats. On avoit élevé ſur la rive gauche du Guadron un obſervatoire d'où l'on pouvoit apprécier les effets de cette exploſion. C'étoit de-là qu'on appercevoit toutes les manœuvres de la garniſon de Gibraltar, & qu'on s'aſſura du nombre de ſes défenſeurs, alors porté à ſix mille cinq cens hommes. De cet obſervatoire, on vit la pompe funèbre du Chevalier Grimm, premier Ingénieur de la place, & qui avant ſa mort, avoit tout diſpoſé pour une vigoureuſe réſiſtance. Mais le Duc de Crillon venoit d'arriver au Camp, & ſa préſence animoit tous les ou-

Le 18 Juin.

vrages. Rien n'étoit plus imposant que les préparatifs de ce fameux siége, dont le spectacle excita, dit-on, la curiosité du Roi de Maroc. On prétendit que Sa Majesté Maure avoit demandé de se trouver à cette grande expédition, au succès de laquelle il voulut concourir en faisant passer huit mille bœufs à notre Camp. 1782.

Que M. le Comte d'Artois est en route pour se rendre au camp.

On y attendoit un témoin plus cher aux assiégeans, & dont la présence auroit décidé le succès du siége, pour peu qu'il y eût eu de possibilité dans la réussite. M. le Comte d'Artois étoit en route pour Madrid, où il devoit séjourner quelque tems, & de-là se rendre devant Gibraltar, accompagné du Prince de Nassau qui avoit quitté l'armée pour y reparoître incessamment avec Son Altesse Royale, & comme on l'a dit, y prendre le commandement d'une batterie flottante. Le 12 Juillet, il y en avoit déjà trois d'armées, & quatre devoient l'être avant le 16. On avoit porté jusqu'à dix le nombre de ces terribles machines qu'on croyoit à l'épreuve de tout le feu des ennemis, &

dont l'idée appartenoit à M. d'Ar-
1782. çon. Arrêtons un moment l'attention du lecteur sur la construction de ces formidables citadelles.

Construction des batteries flottantes.

Dix vaisseaux du plus fort échantillon avoient été rasés, & recouverts d'un épais doublage à l'épreuve du canon. Un talus en madriers revêtu de lames de fer s'élevoit sur le premier pont, & ce talus d'inégale hauteur en avoit beaucoup plus du côté qui présentoit les batteries; les bombes ne pouvant s'y arrêter, devoient tomber immédiatement dans la mer. L'autre côté du talus étoit à-peu-près disposé de la même manière; mais comme l'effort des batteries ne portoit que sur un des bords, on avoit lesté en plomb, le bord opposé; ce qui donnoit à ce premier pont une forme inclinée. Sur les deux autres ponts étoient placées vingt-sept pièces d'artillerie, partagées en deux batteries, l'une de treize & l'autre de quatorze canons. A la poupe de chaque bâtiment, on s'étoit ménagé trois grandes ouvertures pour le service des munitions. Ces dix bâtimens fixés sur deux ancres, pré-

sentoient ensemble, & d'un seul côté, quatorze cens quatre-vingt-six bouches à feu.

1782.

Premières dispositions du Gouverneur Elliot contre les batteries flottantes.

Quant aux ouvrages de terre, le Duc de Crillon étoit allé les visiter avec M. de Lascy, Général de l'Artillerie; il les trouva formidables, & s'en promit de grands effets contre la place assiégée. Jusqu'alors, le Gouverneur Elliot avoit dirigé de ce côté-là tous les travaux de la garnison. Informé de la construction des batteries flottantes, il tourna son attention vers ces fulminantes machines, & fit creuser dans le roc, de profondes cavités à l'*instar* de ces vastes mortiers, pratiqués dans les rochers de l'isle de Malthe. Il se proposoit, disoit-on, d'en faire usage, non pour lancer des bombes; mais pour répandre au loin, & particuliérement sur les batteries, un déluge de pierres & d'autres matieres destructives, qui couvrant la mer l'espace d'un quart de mille, n'auroient pas manqué de couler bas les vaisseaux, ou d'écraser les équipages accueillis de cette épouvantable grêle. On verra tout-à-l'heure, qu'on devoit op-

poser à ces châteaux flottants des moyens de défense encore plus efficaces.

1782.

M. le Comte d'Artois & M. le Duc de Bourbon visitent les ouvrages de terre. Satisfaction des Princes.

Cependant, M. le Comte d'Artois étoit arrivé au Camp dans la matinée du 15 Août; son premier soin fut d'aller examiner les travaux. Il étoit accompagné du Duc de Crillon, du Baron de Falkenayn, du Comte de Lascy & des principaux Officiers de la tranchée. Cette visite dura près de deux heures, & pendant tout ce tems, l'ennemi suspendit son feu qui recommença dès que Monseigneur se fut retiré. Le lendemain, Son Altesse Royale vint jouir du même spectacle avec M. le Duc de Bourbon, qui, sous le nom de Comte de Dammartin, étoit venu partager la gloire & les périls de cette grande entreprise. La curiosité des Princes fut pleinement satisfaite à la vue de la parallele de cinq cens toises, qui tirée des travaux extérieurs de la place, réunissoit les deux mers en forme de cercle. On élevoit dans toute son étendue des batteries de canons & de mortiers, qui, au nombre de deux cens vingt pièces, étoient destinées

destinées à battre les fortifications de l'ennemi. L'armée françoise occupoit la droite de cette parallele, & les Espagnols devoient s'étendre sur la gauche; mais avant que de les suivre dans leurs diverses opérations, il est nécessaire d'en faire connoître le théâtre. 1782.

Situation de Gibraltar. Que l'art & la nature le défendent également.

La baie de Gibraltar, dont la direction est sur le Nord, peut avoir cinq lieues de profondeur du côté de l'Est; son entrée est fermée par un rocher, & à l'Ouest, elle a un cap qu'il faut doubler pour entrer dans l'Océan. Au fond de la baie est la ville d'Algésire, située vis-à-vis celle de Gibraltar. Le camp de Saint-Roch s'étendoit dans les sables à neuf cens toises environ de la place bloquée; les forts de Saint-Philippe & de Sainte-Barbe terminoient les lignes espagnoles. Le rocher de Gibraltar peut avoir trois quarts de lieue de long sur un quart de largeur, & mille pieds dans sa plus haute élévation. Le côté de l'Est opposé à la place, offre dans toute sa longueur un roc vif & coupé à pic; ce qui le rend inattaquable. L'extrêmité du Sud,

1782. qu'on nomme la Pointe d'Europe, ſe termine par un plateau d'environ vingt pieds au-deſſus de la mer, & dont le pourtour eſt auſſi d'un roç vif taillé au ciſeau, pour en rendre l'accès plus difficile; il étoit couronné par une batterie à barbette de dix pièces de gros calibre. Le plateau qui va en s'élargiſſant à meſure qu'il s'éloigne de la mer, eſt commandé par une eſplanade où des troupes peuvent ſe déployer. Comme la pente en eſt aſſez douce, les Anglois l'ont entouré d'un mur de quinze pieds d'élévation & d'une égale épaiſſeur. Sur ce plateau, ils avoient fait un camp retranché qui devoit être leur point de réſiſtance, dans le cas où les aſſiégeans ſupérieurs en force les auroient obligés à ſe replier. De ce poſte, ils communiquoient à un terrein irrégulier ſur lequel ils faiſoient camper leurs troupes, & qui eſt ſéparé d'environ un quart de lieue de la ville de Gibraltar. Cette ville qui s'étend le long de la mer, a beaucoup de ſurface & peu de profondeur. Elle eſt fermée au Sud par un ſimple mur, & par un parapet de quin-

ze pieds d'épaisseur, garni de batteries de distance en distance. Sur 1782.
toute cette étendue, les Anglois avoient jeté en avant & jusqu'à la mer, trois ouvrages considérables. Le premier qui est au Nord, a cent toises de long, & se nomme le vieux Môle; on venoit d'y élever une batterie formidable contre les ouvrages de Saint-Roch. Au milieu étoit le Môle des chaloupes, dont la batterie protégeoit le mouillage. Le Môle neuf paroissoit le plus foible des trois ouvrages. En avant du premier Môle, étoient une courtine & deux bastions qui terminoient le glacis & le chemin couvert. Cet ouvrage défendoit l'approche d'une langue de terre comprise entre le rocher & la mer, par laquelle on arrive à la place. Le côté du Nord qui faisoit face aux lignes espagnoles, étoit le point d'attaque le plus formidable qu'il y eut en Europe. Dans cet endroit, le rocher s'éleve à sa plus grande hauteur, & les Anglois l'avoient garni de batteries qui, plongeant sur celles des Espagnols, y faisoient pleuvoir une grêle de

1782. bombes & de grenades. Depuis trois ans, on s'obſtinoit à vouloir entamer la place de ce côté-là, & cent mille hommes des meilleures troupes auroient échoué dans cette entrepriſe.

Plan d'attaque de M. d'Arçon.

Dans le plan adopté par M. d'Arçon, les probabilités n'étoient pas contre la réuſſite de l'expédition. Suivant ce plan, la grande attaque devoit ſe faire du côté de la mer; celle de terre n'étoit qu'acceſſoire, & n'avoit d'autre objet que de diviſer les feux de l'ennemi. Après avoir achevé la parallele, dont on a fait mention, on ſe propoſoit de faire jouer les batteries diſtribuées dans toute ſon étendue, d'écraſer celles de la montagne, de battre à ricochet le front bas ſitué entre la mer & le rocher, & de continuer ce feu pendant quinze jours, à raiſon de cinquante coups par pièce en vingt-quatre heures. Ce terme expiré, la marine eſpagnole devoit travailler à l'emboſſement des batteries flottantes, dont les feux ſeroient d'abord dirigés ſur les Môles & vers la Pointe d'Europe. A ces batteries, ſe join-

droient les vaiſſeaux de ligne, environ vingt chaloupes canonnieres, & des bombardes emboſſées de l'autre côté du rocher. Si le feu des aſſiégeans parvenoit à faire taire le feu de la place, les batteries flottantes devoient s'approcher à la diſtance néceſſaire pour battre en brèche, & faciliter un aſſaut qui ne pouvoit manquer d'être ſanglant.

1782.

Danger que bravent M. le Comte d'Artois & M. le Duc de Bourbon.

En attendant une attaque générale, il ſe faiſoit de part & d'autre, un feu plus bruyant que meurtrier. Juſqu'au 27 Août, les aſſiégés avoient ſuſpendu le leur, toutes les fois que les Princes étoient allés à la tranchée. Ce jour-là, ils tirèrent ſur M. le Comte d'Artois, & ſi juſte, qu'un boulet vint mourir à ſix pieds, & un autre à dix pieds de Son Alteſſe Royale. M. le Duc de Bourbon étoit à ſes côtés, lorſqu'une grenade éclata à trente pas de Leurs Alteſſes. Le Duc de Crillon leur repréſenta le danger qu'il pouvoit y avoir à ſe tenir dans la tranchée. *A quoi ſerois-je bon ici, lui répondit M. le Comte d'Artois, ſi je neve-*

1782. [illegible]

[illegible] pas encourager ces braves travailleurs?

Dans les premiers jours de Septembre, les ouvrages touchoient à leur perfection, tant pour l'attaque de terre, que pour celle de mer. Les batteries flottantes venoient d'être achevées ; & l'essai qu'en fit M. d'Arçon, répondit parfaitement aux espérances de cet habile Ingénieur. Enfin le jour fut indiqué pour une attaque générale, & dans la matinée du 9, l'artillerie de terre commença à faire feu sur la place. Les trois jours suivans, on s'en tint à cette première attaque, & ce fut avec un succès qui sembloit promettre la réduction de Gibraltar, à la première explosion des batteries flottantes. Le 13, le vent se trouvant favorable, elles levèrent l'ancre sur les sept heures du matin, & vinrent prendre leurs stations vis-à-vis les môles & le camp établi à la pointe d'Europe. La *Paflora* de vingt-quatre canons, commandée par D. B. Moreno, marchoit en tête de l'avant-garde; elle étoit suivie de la *Tallapiedra* de vingt-

trois canons, aux ordres du Prince de Naſſau. Malgré le feu vif & conſtant de toutes les batteries de l'ennemi, ces deux vaiſſeaux parvinrent à s'emboſſer à cent quarante toiſes de la place; & ſur le champ, ils dirigèrent leurs bordées contre Gibraltar. Les huit autres batteries flottantes ſe rendirent ſucceſſivement à leurs diverſes ſtations; ce fut avec la même célérité qu'elles s'amarrèrent, & ſe mirent en devoir de foudroyer le rocher aſſiégé. Pendant ce tems, les lignes eſpagnoles & françoiſes continuoient leur feu, dans l'unique vue, comme on l'a dit, de partager l'attention & les forces de l'ennemi. On s'étoit propoſé de faire avancer pluſieurs diviſions de barques canonnieres; mais la violence du vent ne permit pas d'exécuter cette meſure convenable à la circonſtance. Il entroit auſſi dans ce plan d'attaque de faire approcher des vaiſſeaux de ligne, pour opérer une diverſion vers la Pointe d'Europe; d'autres obſtacles s'opposèrent également à l'exécution de ce projet. Ainſi toutes les batteries de l'ennemi qui n'étoient

1782.

Double attaque de Gibraltar. Obſtacles des vents.

périrent en cette occasion victi[mes de]
1782. leur généreux dévouement. [D'ail]leurs l'ennemi avoit fait sortir [un] grand nombre de barques can[on]nières, & d'autres navires arm[és] pour se saisir des troupes qui [res]toient sur les batteries flottan[tes] avant leur submersion. Cinq ou six cens hommes furent faits prisonniers de cette maniere, & dans le nombre, il se trouvoit plusieurs blessés qui tous eurent à se louer des bons traitemens & de l'humanité du Général Elliot. Les Gazettes britanniques portèrent à deux mille le nombre des morts du côté des assiégeans, & les relations espagnoles le bornèrent à moins de cent. L'état des blessés & des prisonniers n'est guère plus exact de part & d'autre; & s'il faut réduire la liste des papiers anglois, il faut ajouter à celle qui se trouve insérée dans la Gazette de Madrid. Tout calculé, la perte des François & des Espagnols, dans cette nuit désastreuse, peut être évaluée à huit ou neuf cens hommes. Celle des Anglois, dans la même nuit, n'a jamais été bien constatée.

1782.

La mission de l'Amiral Howe étoit-elle de secourir Gibraltar ?

Ce terrible échec des armées combinées devant Gibraltar, n'avoit point ralenti l'ardeur de nos troupes, & l'on se promettoit toujours ou de l'enlever de force, ce qui étoit impraticable, ou de le réduire par famine, ce qui n'étoit pas impossible avec le concours des élémens ; & malheureusement ils ne devoient point favoriser ce projet. Cependant, Gibraltar avoit plus que jamais besoin d'être ravitaillé, & l'on venoit de prendre d'assez bonnes mesures pour empêcher l'Amiral Howe d'y faire passer son convoi. Deux jours avant la malheureuse tentative des batteries flottantes, Don Cordova s'étoit réuni avec toute son armée, aux six vaisseaux de ligne qui croisoient depuis longtems dans la baie d'Algésire. Cette armée supérieure à celle de l'Amiral de huit ou dix vaisseaux, étoit un épouvantail bien fait pour justifier les lenteurs de Howe qu'on affectoit d'attribuer, en Angleterre, à la contrariété des élémens. Mais il est probable que l'intention du Gouvernement n'avoit point été de secourir Gibraltar. Dès le premier

1782. Septembre, la flotte britannique se trouvoit en état de faire route vers le détroit; le vent étoit favorable, & ne cessa point de l'être jusqu'au 17. Avec un pareil vent, l'Amiral devoit arriver en dix jours à Gibraltar; mais il n'y avoit pas un moment à perdre, & trois jours de retard pouvoient rendre vains tous les frais de cet armement. Le siége de la place se continuoit avec la plus grande vigueur, & l'on s'attendoit, à chaque instant, à la voir foudroyer par les batteries flottantes. Cependant l'Angleterre se conduisit en cette circonstance, comme s'il n'eût été question que de gagner du tems, & que son salut eût dépendu de la lenteur des opérations. Au lieu de cingler vers la Méditerranée, l'Amiral se porta dans les dunes, sous prétexte d'observer les Hollandois qui ne faisoient aucun mouvement. Après une absence de quelques jours, il reparut à Plymouth, d'où il mit enfin à la voile le 11 Septembre. Le 13, il étoit encore à Cork sur les côtes d'Irlande. Après tous ces délais volontaires, la flotte angloise fut re-

rdée par de véritables obſtacles;
s vents changèrent, & ſa naviga- 1782.
on devint très-laborieuſe. Le 9
Octobre, l'Amiral étoit à peine à
a hauteur du cap Saint-Vincent.
Suivant ſa relation, il s'étoit flatté
de rencontrer l'ennemi devant le
cap Marie, comme s'il eût pu
ignorer ce que tout le monde ſavoit, que depuis près d'un mois,
les flottes combinées avoient établi leur ſtation dans la baie de Gibraltar. Quoi qu'il en ſoit, voici
les principales circonſtances du ravitaillement de cette place, telles
que les préſente le rapport de
l'Amiral Howe.

Ravitaillement de Gibraltar. Relation de l'Amiral Howe.

» Dans la matinée du 11, j'entrai, » dit-il, dans le détroit, & ſur le ſoir, il » s'offrit pour les vaiſſeaux d'appro- » viſionnement, une occaſion très- » favorable de gagner le mouillage » de leur deſtination, ſans être mo- » leſtés par l'ennemi; mais faute » d'attention à quelques circonſtan- » ces relatives à la navigation, des » trente-un navires qui, pendant la » traverſée, avoient marché de con- » ſerve avec la flotte, quatre ſeu- » lement remplirent leur objet. Ce-

1782. » pendant, il s'étoit élevé dans la
» nuit du 10, une tempête qui avoit
» fort maltraité les escadres com-
» binées. Deux vaisseaux à deux
» ponts s'étoient échoués sur le
» rivage; un troisième perdit son
» mât de mizaine & son beaupré;
» un quatrième fut pris, après avoir
» été jeté aux pieds des ouvrages
» de la place; deux autres étoient
» sortis de la baie gouvernant du
» côté de l'Est. Dans la soirée du
» 13, l'ennemi fit un mouvement
» avec le reste de ses forces, pour
» empêcher que les autres navires
» d'approvisionnement n'entrassent
» dans Gibraltar. La flotte britan-
» nique étoit alors formée en ordre
» de bataille à la hauteur de Fange-
» rolle; il parut s'y porter avec l'in-
» tention de la combattre; mais sur les
» neuf heures, il prit le parti de serrer
» le vent, amures à babord. Le
» lendemain matin nous étions au
» Sud, à six ou sept lieues des en-
» nemis; le vent passa bientôt à l'Est,
» & nous saisîmes cette occasion de
» faire avancer les autres navires
» avitailleurs; le 18, ils mouillèrent
» tous dans la baie Rosia. Les trou-

» pes distribuées sur les vaisseaux
» de guerre débarquèrent en même 1782.
» tems, avec des munitions de toute
» espèce. Lorsque j'eus pourvu am-
» plement à tous les besoins de la
» garnison, je voulus profiter du
» vent pour regagner la côte de
» l'Est à travers le détroit ; mais le
» 19, au point du jour, nous dé-
» couvrîmes à peu de distance au
» Nord-Est, les forces combinées de
» l'ennemi, & dans ce moment nos
» vaisseaux se trouvoient également
» éloignés des Points d'Europe & de
» Ceuta, de manière qu'ils man-
» quoient d'un espace suffisant pour
» se former en ordre de bataille, ce
» qui nous mit dans la nécessité de
» passer le détroit, & de fuir devant
» l'Amiral espagnol. Le lendemain
» matin, les escadres combinées for-
» tes de quarante - cinq ou de qua-
» rante-six vaisseaux de ligne, con-
» servoient encore l'avantage du
» vent qui venoit de tourner au
» Nord. La flotte britannique s'é-
» tant formée pour les recevoir,
» leur laissa le choix des distances.
» Au coucher du soleil, elles com-
» mencèrent leur canonnade; jusqu'à

1782. » dix heures du soir, elle continua » de toute l'étendue de leur ligne, » mais avec très-peu d'effet. Nous » rendîmes feu pour feu, autant » que nous le permettoient les dis- » tances, qui n'étoient point à notre » disposition. Pendant toute la nuit, » notre flotte porta les mêmes voi- » les qu'au premier moment de la » canonnade; mais l'ennemi serra le » vent, & les deux armées se trou- » vèrent bientôt séparées... Quel- » ques-uns de mes vaisseaux ayant » plus souffert dans la journée du » 20, qu'on ne l'avoit cru d'abord, » il fallut deux jours pour les ré- » parer. Le calme qui régna pen- » dant tout ce tems, ne permettoit » point de tirer avantage de l'oc- » casion qui se présentoit de pour- » suivre l'ennemi. On le vit pour la » dernière fois le 21, portant au » large vers le Nord Nord-Ouest, » amures tribord. Je regrette, con- » tinue l'Amiral Howe, qu'en » serrant le vent le plus près possi- » ble, il ait empêché le plein effet » des efforts animés des Officiers & » Matelots de la flotte à mes or- » dres; & si je m'interdis les élo-

1782.

res dûs aux Officiers à pavillon, c'est pour leur épargner un souvenir désagréable, & ne point mettre sous leurs yeux la retraite d'un ennemi qui leur avoit ôté le moyen de remplir l'objet de leurs stations, en repoussant une attaque plus sérieuse.

Autre relation extraite de la Gazette de France.

Il y a bien des erreurs, pour ne pas dire bien de la mauvaise foi dans cette relation, à laquelle il convient d'opposer celle du Général Don Louis de Cordova, & les autres Journaux tant François qu'Espagnols des opérations de l'armée combinée. En voici l'extrait tel que la gazette de France a cru pouvoir l'adopter, sans compromettre sa véracité ordinaire.

» Le 20 Octobre, l'armée com- » binée de France & d'Espagne, qui » chassoit depuis deux jours celle « d'Angleterre, se trouva, sur les » cinq heures & demie du soir, à » portée d'engager un combat à la » sortie du détroit. Notre ligne qui » avoit été formée par rang de vî- » tesse, n'étoit que de trente-deux » vaisseaux contre trente-quatre; » douze autres de nos vaisseaux n'a-

1782.

» voient pu joindre. L'Invincible
» que montoit le Comte de la Motte-
» Piquet, commença le feu à la dis-
» tance de deux cables ; il étoit suivi
» du Guerrier, commandé par le
» sieur du Plessis Pascaut ; du Dicta-
» teur, par M. de la Clue ; du Suffi-
» sant, par M. de Castelet ; du Ro-
» buste, par le Marquis de Nieul,
» & du Saint-Isidro, vaisseau espa-
» gnol. Le feu soutenu de cette di-
» vision obligea le vaisseau de tête
» de la ligne angloise d'arriver. L'In-
» vincible eut alors à combattre con-
» tre trois vaisseaux à trois ponts ;
» mais il fut si bien secondé par le
» Guerrier & les vaisseaux qui le
» suivoient, que les ennemis cédè-
» rent insensiblement & cherchèrent
» à s'éloigner. Le feu s'étoit éten-
» du jusques vers le centre de la li-
» gne. Le vaisseau le Majestueux,
» commandé par le Vicomte de Ro-
» chechouart, arriva vent arrière
» sur les ennemis, & combattit lui
» seul si vigoureusement contre trois
» vaisseaux à trois ponts, que ses
» adversaires furent obligés de s'é-
» loigner. Plusieurs vaisseaux de l'ar-
» mée venoient alors à toutes voiles,

pour foutenir le Majeftueux. Le combat dura jufqu'à dix heures & demie. Don Louis de Cordova fit » ceffer le feu, parce-que l'ennemi » qui s'étoit toujours replié, fe trou» voit alors hors de la portée du ca» non. Le lendemain matin, les vaif» feaux anglois les moins éloignés » de la flotte combinée, en étoient à » plus de quatre lieues, & l'on per» dit toute efpérance de les rejoin» dre. 1782.

Obfervations fur les manœuvres des deux armées.

De tout ce qu'on vient d'expofer, & des rapports même de l'Amiral Howe, on peut conclure, en forme de récapitulation, que jamais fuccès n'avoit été plus embarraffant pour l'Angleterre, que ne le fut celui du Général Elliot à Gibraltar. Toutes les forces navales de la nation étoient, pour ainfi dire, confiées à l'Amiral, & ces forces fe trouvoient de beaucoup inférieures aux flottes combinées. Cependant, il n'y avoit plus moyen de reculer, & il falloit fe montrer dans le détroit, au rifque de voir la flotte & le convoi britanniques, tomber aux mains de l'ennemi; ce qui n'eût pas manqué d'arriver, fi par un événement im-

1782. prévu, un coup heureux de la fortune ne les avoit tirés de ce mauvais pas. On a vu qu'il ne falloit pas moins qu'une tempête, pour forcer l'armée combinée à l'inaction qui sauva la flotte britannique dans cette premiere circonstance. Un vent d'Ouest la jetta dans la méditerranée, & une partie du convoi se trouva dès-lors à portée de ravitailler Gibraltar; mais la situation de Howe n'en fut pas moins critique. Les vaisseaux de Cordova venoient d'être réparés, & il paroissoit impossible que l'Amiral pût regagner l'Océan. Les élémens vinrent encore à son secours, & le tirèrent une seconde fois d'affaire. La flotte combinée se mit à sa poursuite avec trente-deux vaisseaux, les seuls qui eussent entiérement réparé les dommages du dernier ouragan. Elle atteignit près du cap Spartel sur les côtes d'Afrique, les trente-quatre vaisseaux de l'Amiral qui se voyoit alors supérieur à Don Louis de Cordova. Cependant l'armée combinée mit tout en œuvre pour engager un combat auquel l'armée britannique se re-

1782.

ſa de tout ſon pouvoir. Pour évi-
r le choc de l'avant-garde en-
mie, l'arrière-garde angloiſe ſe
tira précipitamment aux Iſles Ma-
re, (1) & le reſte de la flotte pro-
a du vent, qui la pouſſoit dans
)céan, garda toutes ſes voiles,
ne ſe battoit qu'en retraite. Il
t impoſſible aux eſcadres eſpa-
ole & françoiſe d'attirer l'en-
:mi dans une affaire générale. On
: conçoit pas comment l'Amiral
.owe a pu s'attribuer l'honneur de
:tte-journée; comment il a pu
ıppoſer que la flotte combinée
voit ſerré le vent dans la crainte
'aborder la flotte britannique;
omment il ôſe avancer qu'il a
erdu l'occaſion de remporter ſur
ous une victoire complette.

» Si, comme le remarque un Suite des
› Obſervateur, bon critique de obſervations.

(1) Dans ſa relation, l'Amiral Howe ne
lit rien de cette retraite précipitée de ſon
ırrière-garde; mais à la rentrée du Par-
ement, l'Amiral Johnſtone s'en plaignit
:omme d'un fait inconteſtable. Lord
Howe n'ôſa le nier, & toute l'Angleterre
ſe tut ſur ce fait, qu'il étoit de ſa gloire
d'anéantir, ſi la choſe eût été poſſible.

1782. de Cordova, & conduits à Brest sous l'escorte du Lion, vaisseau de soixante-quatre canons détaché de cette escadre, il ne se passa rien d'important sur nos mers jusqu'au 12 Décembre, époque d'un combat assez vif où le Médiator resta vainqueur d'une petite escadre de cinq vaisseaux aux ordres de M. de Foligné, Capitaine de brûlot, du département de Rochefort. Cette expédition de Sir James Luttrell, commandant du vaisseau britannique, offre des singularités qui méritent attention.

Combat du vaisseau anglois le Médiator contre cinq bâtimens.

Le Capitaine anglois se trouvant à la hauteur du Ferrol, reconnut cinq voiles sous le vent du Médiator. Il se disposoit à leur donner la chasse; mais il s'apperçut bientôt qu'elles se formoient en ligne de bataille, & qu'elles diminuoient de voiles pour l'attendre. Le plus en avant des cinq vaisseaux étoit l'Eugénie, frégate de trente-six canons, commandée par le Capitaine Baudin; assez près de la frégate, étoit un bricq de quatorze canons, portant pavillon américain, & à côté de celui-ci, un vaisseau à deux ponts,

armé en flûte & appellé la
;ère, que commandoit M. de 1782.
.é. Immédiatement après, sui-
Alexandre de vingt - quatre
:., aux ordres du Capitaine
ry, Irlandois de nation. A
le ce vaisseau, étoit le Dau-
Royal de vingt-deux canons,
: pour les Indes orientales.
:ception du bricq américain,
ces bâtimens étoient char-
ı compte du Roi de Fran-
c spécialement pour le Port-
nce. Le Médiator continua
ocher l'ennemi; & bientôt
à portée de la Ménagère,
l reçut quelques boulets. Le
ine Luttrell se mit à courir
ordées; à dix heures & de-
il se jeta sur l'arrière-garde
cadre, & trouva le moyen
parer le bricq & le Dauphin
, qui s'éloignèrent à toutes
. S'étant porté sur les trois
ux, il fut par une manœuvre
, écarter l'Alexandre de ses
ves, & se placer de manière
battre des deux bords. Dans
position, la première bordée
ira sur le vaisseau séparé, le



génie venoit de se sépare
heures & demie du soir, M
trell & de Foligné recomm
à se tirer réciproquement
dées. La canonnade dur
neuf heures, & devint
que le Médiator eut un
vergues & son mât de g
roquet emportés par le fe
nemi. Le vaisseau anglo
enfin l'arrière de la Ména
portée du pistolet, & mi
au vent pour lui donner
dée entière de ses canon
à boulets ou à grappe. M
ligné s'en étant apperçu,
voir amener pavillon,

le gagner la partie de l'Ouest avec 1782.
a nouvelle prise. Sur les onze heures du soir, il fut joint par l'Alexandre, & quoiqu'assez maltraités, les trois vaisseaux se trouvèrent en état de faire petite voile. A la pointe du jour, ils découvrirent l'isle Sisarga, à une distance d'environ cinq ou six lieues; ils apperçurent aussi dans un grand éloignement, le Dauphin Royal & le bricq américain qui étoient désemparés. Le premier gouvernoit vers la terre, & le bricq sembloit diriger sa marche du côté de Bordeaux. Le Capitaine anglois ne crut pas devoir donner chasse à ces deux vaisseaux. Il avoit déjà fait passer cinquante hommes sur la Ménagère & vingt sur l'Alexandre; il ne lui en restoit plus que cent quatre-vingt-dix. En se dégarnissant davantage, il eût exposé le Médiator à un péril manifeste, & favorisé le projet du Capitaine Grégory qui avoit comploté de faire soulever les prisonniers. Le signal d'allarme convenu étoit de tirer dans la Sainte-Barbe un canon de dix-huit. Le 14 Décembre, sur les dix heu-

Complot du Capitaine Gregory contre le Mediator.

1782. res du soir; Sir James Luttrell sentit une secousse terrible qui paroissoit venir de quelque grande explosion, & aussitôt il entendit un cri de feu. Il fut bientôt informé que le coup de canon avoit fait sauter un côté du vaisseau; il le fit virer pour couvrir l'ouverture. Cependant la Sainte-Barbe étoit embrasée, & ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on parvint à éteindre le feu. Il étoit aisé de convaincre Gregory qu'on trouva habillé ainsi que ses complices, quoiqu'ils eussent feint d'aller se coucher; ils furent mis aux fers en attendant un autre châtiment, & tout fut réparé en moins de vingt quatre heures. Quoique fort maltraité dans ses agrès & dans sa mâture, le vaisseau du Capitaine Luttrell avoit conservé tout son équipage, & il n'y eut que dix morts & seize blessés sur l'Alexandre & sur la Ménagère.

Les troupes du Colonel Brown sont mises en déroute près de Savannah.

On a dit que l'armée de Carleton en Amérique, avoit, pour ainsi dire, mis un terme à la guerre dans cette partie du monde. En effet, les grandes opérations militaires y furent suspendues à l'instant des

premières ouvertures de paix, & dès le commencement de la campagne, les Anglois parurent s'y refuser constamment à toute affaire décisive. Il n'y eut entr'eux & les Américains que de foibles chocs où ces derniers eurent presque toujours l'avantage. Le Général Wayne, informé qu'un détachement considérable s'étoit mis en marche de Savannah, sous les ordres du Colonel Brown, partit le 24 Mai du camp d'Ebenezer, avec les Dragons de White & l'Infanterie de Posey, dans l'intention de couper l'ennemi & de l'enlever, s'il étoit possible. Après une marche pénible, son avant-garde arriva sur le minuit dans la route d'Ogechée, environ à quatre milles au Sud-Ouest de Savannah. Il y surprit les Anglois; & comme la réussite dépendoit du moment, quoique très-inférieur en forces, le Général américain ne crut pas devoir attendre son arrière-garde. Il ordonna la charge; & au même instant, sa petite troupe marcha vers l'ennemi à pas redoublés, & la bayonnette au bout du fusil. Cette manœuvre hardie déconcerta

1782.

1782. les Anglois, qui, après une résistance confuse & mal ordonnée, se précipitèrent dans les bois & dans les marais où ils abandonnèrent leurs armes & leurs chevaux. Les Américains en recueillirent trente ou quarante, & firent beaucoup de prisonniers, parmi lesquels on distinguoit le Lieutenant-Colonel Douglas. La dispersion des troupes de Brown, ne permit pas d'en assigner la perte avec précision; mais on juge bien qu'elle dût être considérable. Ce Général ne trouva lui-même son salut que dans une longue & pénible fuite. Il reparut à Savannah la seconde nuit après cette déroute, mais sans être accompagné d'aucun de ses gens. Après avoir rafraîchi sa petite armée, le Général américain la fit avancer à la vue des lignes ennemies dans l'intention de provoquer la garnison angloise. Elle n'accepta point ce défi, & le Général Clarke se tint constamment dans ses redoutes. Wayne n'espérant pas de l'attirer en rase campagne, effectua sa retraite en bon ordre, & regagna le camp d'Ebenezer, où il arriva

sans autre perte que cinq morts & deux ou trois blessés. 1782

Le début des mêmes troupes dans l'affaire du 23 Juin, fut moins glorieux pour les Américains ; mais, comme on le verra tout-à-l'heure, la victoire ne fut retardée que par une méprise. Un parti de cent soixante Indiens égarés dans une nuit très-sombre, tomba par hasard sur l'arrière-garde du camp américain, & crut n'avoir rencontré qu'un simple piquet. Dans cette confiance, il chargea les troupes de Wayne, qui persuadées qu'elles avoient affaire à toute la garnison de Savannah, lâchèrent pied sur le champ & s'enfuirent dans le plus grand désordre. Les Indiens restèrent maîtres du camp américain, & s'y livrèrent au pillage avec la sécurité d'un ennemi supérieur en force. Mais le Général Wayne, s'étoit apperçu de sa méprise ; il rallia sa petite armée, & vint fondre à son tour sur les Indiens qui se virent forcés d'abandonner leur butin. Cette action fut peu meurtrière ; mais le lendemain matin, ils osèrent recommencer l'attaque, & furent repoussés avec beaucoup de

Méprise du Général Wayne réparée.

perte. Pendant ce dernier choc, il y avoit eu une eſpèce de combat ſingulier entre le Général anglois & le chef de la troupe ennemie qui ſe nommoit Emiſteſeco. Wayne eut ſon cheval tué ſous lui, & la victoire alloit ſe décider pour ſon adverſaire ; déjà le fatal tomahawk étoit levé, lorſqu'un de ſes dragons s'élança le ſabre à la main, & fit ſauter la tête du guerrier indien.

1782.

Foibles échecs des Américains.

La guerre de terre ſe réduiſoit d'ailleurs ſur le continent, & particulièrement dans la Caroline méridionale, à quelques eſcarmouches peu meurtrières entre des partis américains & royaliſtes. Dans la matinée du 25 Août, une flottille ennemie avoit pris poſſeſſion du bac de Cumbahée, & débarqué trois cens hommes ſur la rive oppoſée de la rivière. Ils n'avoient d'autre expédition en vue que de ſe procurer des vivres & quelque fourrage. Le Brigadier Giſt informé de leur débarquement, détacha contre eux le Major Call avec un régiment de dragons qui avoit ordre de les attaquer le lendemain à la pointe du

jour. Il établit en même tems un poste à Cheaw-Neck, d'où il se promettoit de molester les navires de l'ennemi. Le Colonel Laurens eut la conduite de cette opération dans laquelle il perdit la vie, faute d'être secouru par le Brigadier général qui n'arriva qu'après le combat, mais assez à tems, pour couvrir la retraite de l'Infanterie américaine. Elle vint se former à trois cens pas du champ de bataille, & se disposoit à charger les ennemis une seconde fois. Leur position se trouva si favorable, que le Brigadier Gist ne jugea pas à propos de renouveller l'action. Les trois cens hommes débarqués d'un autre côté, avoient gagné leurs bateaux, lorsque le Major Call se présenta pour les combattre. Ainsi les Américains échouèrent dans ces deux tentatives, où ils perdirent quelques Soldats.

1782.

Le Brigadier général Marion fut plus heureux dans l'affaire du 29, où il mit en déroute un parti anglois qui étoit venu l'attaquer près de Watboo. Le Capitaine Robert Gillis périt dans cette action, qui

Avantages du Brigadier Marion près de Watboo.

fut d'ailleurs peu meurtrière, ainsi que les autres expéditions de terre, qui dans cette campagne, eurent pour théâtre l'Amérique septentrionale. La plus importante &, sans contredit, la plus courageuse, fut celle de M. de la Peyrouse dans la baie d'Hudson.

1782.

Navigation périlleuse de M. de la Peyrouse dans la baie d'Hudson.

Ce Capitaine, non moins brave guerrier que hardi navigateur, fit voile du Cap François le 31 Mai avec le Sceptre de soixante-quatorze canons, & les frégates l'Astrée & l'Engageante de trente-six, commandées par le Chevalier de l'Angle & le sieur de la Jaille. Il avoit embarqué deux cens cinquante hommes d'Armagnac & d'Auxerrois, quarante hommes d'Artillerie, deux mortiers, trois cens bombes & quatre canons. Sa navigation fut heureuse jusqu'au 17 Juillet, qu'il découvrit l'Isle de la Résolution; mais à peine eût-il fait vingt lieues dans le détroit d'Hudson, que les obstacles de tout genre vinrent l'arrêter dans sa marche. Ses vaisseaux se trouvèrent engagés dans les glaces, & peu s'en fallut que le Sceptre n'y perdît son

gouvernail; une brume épaisse y masquoit tous les objets. Enfin le 30 Juillet, on découvrit le Cap Walsingham, & M. de la Peyrouse se crut à la veille d'arriver au fort de Prince-Wales, où il se proposoit de commencer ses attaques; mais le 3 Août, il se vit de nouveau enclavé dans les glaçons, & il crut un moment avoir manqué la saison d'opérer. Peu s'en fallut qu'il ne renvoyât à l'année suivante l'expédition projetée contre les établissemens anglois dans cette baie. Enfin le tems s'éclaircit, & l'obstacle des glaces devint moins insurmontable. Le 8, l'escadre s'approcha très-près du fort; tout fut disposé pour la descente. On mit les chaloupes à la mer, & le détachement aux ordres du Major Rostaing débarqua sans obstacle à trois quarts de lieue de Prince-Wales. Il envoya sommer la place de se rendre, & sur le champ, le gouverneur en fit ouvrir les portes. Cependant l'artillerie de ce fort, bâti en pierres de taille, se trouvoit dans le meilleur état possible. Les magasins étoient couverts de plomb, & remplis de

1782.

Prise du fort Prince-Wales.

1782. marchandises, qui toutes furent brûlées, à l'exception de quelques pelleteries qu'on embarqua sur l'Astrée.

Suite des opérations de M. de la Peyrouse.

Le 11, M. de la Peyrouse mit à la voile pour le fort d'York, chef-lieu de tous les établissemens anglois dans la baie d'Hudson; mais il se présenta de nouvelles difficultés encore plus difficiles à vaincre que les premières. Cette côte est semée d'écueils; on n'avoit point de cartes, & les prisonniers anglois refusoient d'y suppléer. Ce ne fut pas sans courir les plus grands dangers, que l'escadre parvint à la vue de l'embouchure du Nelson; elle mouilla le 20 Août, environ à cinq lieues de terre. Des bateaux enlevés au fort de Prince-Wales, furent envoyés à la découverte de la rivière des Hayes sur laquelle se trouve le fort d'York, dont l'approche est impraticable pour de gros bâtimens. D'après un relevé exact des sondes, le Commandant fit ses dispositions pour la descente, & ne voulut se fier qu'à lui du succès de cette opération. N'ayant rien à craindre par mer du côté de l'ennemi,

il se mit à la tête des chaloupes avec le Chevalier de Langle, qui devoit les commander après le débarquement, & jusqu'à l'entière réduction de la forteresse. 1782.

L'Isle des Hayes sur laquelle est situé le fort, divise une grande rivière, qui, d'un côté, prend le nom de cette Isle, & de l'autre celui de Nelson. Tous les moyens de défense étoient sur la rivière des Hayes, où se trouvoit un vaisseau de la compagnie d'Hudson de vingt-six canons, où la marée monte & perd avec une rapidité incroyable, où les bancs sont très-multipliés, & les courans on ne peut plus impétueux. Il y avoit d'ailleurs à craindre qu'en approchant le fort de ce côté-là, les chaloupes ne restassent échouées à portée du canon de l'ennemi. M. de la Peyrouse se détermina donc pour la rivière Nelson, à l'embouchure de laquelle il arriva le 21 avec ses deux cens cinquante hommes de troupes, ses mortiers, ses bombes, ses canons & des vivres pour huit ou dix jours. Après avoir donné ordre aux douze chaloupes de mouiller par trois brasses à l'entrée

Obstacles à vaincre pour arriver au fort d'York. Coups de vent terribles.

1782. de la rivière, il s'avança dans son canot avec le Chevalier de Langle, le Major Rostaing & le sieur de Monneron, Capitaine du Corps-Royal du Génie. Il sonda l'espace d'une lieue, & découvrit que le Nelson étoit inabordable; environ cent toises de vase molle en défendoient absolument les approches. Il fallut rester à l'ancre jusqu'au lendemain matin. La marée avoit tellement perdu dans la nuit, que les chaloupes mouillées par deux brasses & demie se trouvèrent à sec sur les trois heures du matin. Alors le Chevalier de Langle proposa de franchir cette vase, & de gagner à pied le bord de la rivière: cet avis fut suivi. Les troupes s'enfoncèrent dans la boue jusqu'aux genoux, & après un quart de lieue de la marche la plus pénible, abordèrent un vaste marais qu'il fallut traverser sans tenir de route certaine. La troupe vint camper à l'entrée d'un bois impénétrable, qu'elle tourna dans la matinée du lendemain avec d'incroyables difficultés. Il s'étoit élevé pendant la nuit, un vent impétueux qui fit craindre pour les vaisseaux

mouillés en pleine côte, dans un parage où le fond quoique de vase est semé de rochers qui coupoient les cables. La descente étant faite, M. de la Peyrouse se crut obligé de rejoindre sa division exposée au danger le plus imminent. Il laissa le commandement des chaloupes au Chevalier de Langle, & regagna le bord de la mer. La tempête continuoit encore, & il ne put s'embarquer que le lendemain. A peine arrivé à bord de son vaisseau, il fut accueilli d'un second coup de vent qui fit perdre deux ancres à l'Astrée & deux à l'Engageante. Si la tempête eût duré quelques heures de plus, cette dernière frégate étoit submergée avec ses trois cens hommes d'équipage. 1782.

Prise du fort d'York. Fin de l'expédition de M. de la Peyrouse.

Cependant la troupe aux ordres de M. de Rostaing, étoit arrivée devant le Fort, dans la matinée du 24. Les portes s'ouvrirent à la première sommation du Commandant François. Ses instructions portoient de brûler la place & tous ses magasins, & de se rembarquer en toute diligence, suivant le desir de M. de la Peyrouse, dont le

mouillage n'étoit plus tenable, & qui n'attendoit que le retour du Major pour mettre à la voile. Mais ces meſures furent déconcertées par un nouveau coup de vent, qui fit perdre à l'Engageante ſa troiſième ancre, ſa chaloupe & la barre de ſon gouvernail. Le Sceptre fut auſſi très-maltraité dans cette tempête. Le beau tems reparut enfin, & M. de Roſtaing en profita pour s'embarquer avec ſa troupe & ſes priſonniers, parmi leſquels on comptoit les trois Gouverneurs, de Prince-Wales, d'York & de Severn, petit établiſſement dépendant d'York, qu'on avoit négligé de détruire, pour ne point retarder le départ de la diviſion. Elle mit enfin à la voile le premier Septembre. En brûlant le fort d'York, les François avoient eu la précaution d'épargner un magaſin rempli de vivres, afin de ménager aux Anglois réfugiés dans les bois, le moyen de ſubſiſter juſqu'à l'arrivée des ſecours envoyés d'Angleterre. Le dommage que ſouffrit la Compagnie d'Hudſon, lors de cette expédition de M. de la Peyrouſe, eſt évalué environ douze

millions ; & ce fut, sans contredit, la plus importante de toute la campagne d'Amérique, sans excepter les affaires navales, dont une mérite particulierement l'attention de l'histoire. En voici le récit extrait d'une lettre du Capitaine Elphinston, Commandant d'une division de l'Escadre aux ordres de l'Amiral Pigot.

1782.

La frégate l'Aigle échouée & prise dans la Delaware.

Le 12 Septembre, le vaisseau le Warwick s'étoit emparé, dans le voisinage de la Délaware, d'un bâtiment françois, qui montoit vingt-deux canons & cent quatre hommes d'équipage ; c'étoit la Sophie qui, partie de Bayonne avec un chargement considérable pour Philadelphie, venoit d'être séparée des frégates françoises, l'Aigle & la Gloire. Elles avoient à leur bord un grand nombre de passagers de distinction, des effets d'un grand prix, & une somme considérable. Informé de ces détails, le Capitaine Elphinston n'oublia rien pour se rendre maître des frégates ; & d'abord, il fit passer aux Capitaines du Lion & de la Vestale, l'ordre de gagner la Délaware & d'empê-

cher les vaisseaux françois d'y pénetrer ; 1780. mais on reconnut le lendemain matin qu'ils étoient entrés dans la rivière. A la faveur du vent qui venoit de tourner à l'Est, le Warwick & la Vestale se virent en état de les doubler ; & le canal que cherchoit M. le Comte de la Touche, lui étant coupé, l'unique ressource de ce Commandant, fut de s'ouvrir un passage à travers les bancs de sables, où des vaisseaux de ligne ne pouvoient le suivre sans courir le plus grand risque. Cependant, le Capitaine du Warwick osa le tenter, & bientôt les bas fonds l'obligèrent de jeter l'ancre. La frégate françoise mouilla en même-tems ; & jusqu'au 15, on ne fut occupé de part & d'autre qu'à jeter & lever l'ancre, à sonder & chercher les meilleures eaux. Sur les six heures du soir, le Warwick se vit dans l'impossibilité d'avancer ; mais au même instant, on apprit que la frégate l'Aigle venoit d'échouer, & qu'elle étoit absolument immobile. A l'exception du Warwick, tous les vaisseaux de la division angloise furent bientôt à

portée de foudroyer la frégate échouée, qui n'avoit pas un canon qui put atteindre l'ennemi. M. de la Touche se vit dans la nécessité d'amener pavillon, après avoir essuyé plusieurs bordées de la Vestale. Il n'y eut ni péril, ni gloire pour les Anglois, dans l'acquisition de la plus belle frégate, qui jamais fut sortie des mers d'Europe. Avant de se rendre, le brave Capitaine avoit su ménager aux Officiers passagers le moyen d'échapper à la captivité. On distinguoit parmi eux, le Baron de Vioménil, Commandant en chef de l'armée françoise en Amérique; le Vicomte de Laval-Montmorency; le Duc de Lauzun & le Vicomte de Fleury. Ils gagnèrent la côte & parvinrent à sauver une grande partie du trésor confié aux frégates l'Aigle & la Gloire (1). Pour dégager des sables ce premier vaisseau, il fallut un travail incroyable, 1782.

(1) Voici comme s'exécuta le transport des richesses, dont les frégates étoient chargées. Dès que M. le Baron de Vioménil se vit débarqué sur la rive droite de

auquel furent employés tous les
1782. équipages de la division angloise.

---

la Delaware, son premier soin fut de renvoyer les chaloupes avec une invitation aux Capitaines de l'Aigle & de la Gloire, de lui faire passer tout l'argent confié aux deux vaisseaux. Graces à l'activité de MM. de la Touche & de Vallongue, cet envoi s'effectua; mais ce ne fut pas sans de grandes difficultés. Deux cens réfugiés avoient formé le projet d'enlever cet argent. Ils s'avancèrent sur des chaloupes, & peu s'en fallut qu'ils ne réussissent dans leur dessein; mais la bonne contenance des Officiers françois chargés de l'opération, & l'audace du sieur Gourgues qui s'étoit jeté à la mer avec les canots de l'Aigle, déconcertèrent les deux cens réfugiés. Quoiqu'ils n'eussent pas vingt hommes à combattre, ils virèrent de bord & s'éloignèrent. L'argent fut envoyé à Philadelphie sous l'escorte des Aides-de-Camp & de six Officiers, tant du Corps Royal de l'Artillerie que de la Légion de Lauzun, commandés par M. Sheldon, à qui ce riche dépôt fut particulièrement confié. On ne fut pas moins redevable de la conservation de ces précieuses finances de l'armée françoise en Amérique, à MM. de Chabannes, de Montesquieu, de Loménie, de Melfort, de Brentano, de Ricé, de Talleyrand, de Lameth, de Fleury, de Vaudreuil, de Monmort, de Viomenil fils, de Tilleul, de Laval, de Ségur &

r avoit à peine deux ans que 1782.
frégate l'Aigle étoit conf-
:e ; on l'avoit doublée en cuivre
récemment. Elle étoit du
: d'environ douze cens ton-
ıx, & fes canons étoient
fonderie angloife. Ce fût pour
ıemi, une acquifition équivalen-
celle d'un vaiffeau de ligne du
fième rang. Comme la frégate
iloire, tiroit moins d'eau que fa
ferve, elle parvint à remonter
Délaware, fans autre perte que
e des ballots qu'il fallut jetet
s la rivière, pour alléger le
ment.

Les Anglois prennent les forts Dalling & Black-River.

.es opérations britanniques fu-

Broglie. Ces deux derniers étoient
gés des dépêches de la Cour pour
. de Rochambeau, de Vaudreuil & de
uzerne. Le Duc de Lauzun feconda
amment le Baron de Viöménil dans
: circonftance décifive ; & l'on dut en
de partie à l'activité de fon zèle, & à
geffe de fes confeils, le fuccès des
ations qui fauvèrent le tréfor de l'ar-
. *Les détails renfermés dans cette note, extraits d'une lettre du Baron de Vio-il, au Marquis de Ségur, Miniftre de uerre.*

rent encore moins hostiles dans les
1782. Indes Occidentales, que dans l'Amérique proprement dite. Celles de terre s'y bornèrent à quelques tentatives assez heureuses, dont l'objet fut de protèger les Indiens de Musquito, & d'écarter les Espagnols des établissemens anglois du cap *Graces à Dieu*. Dans la nuit du 23 Août, le Capitaine John Campbell avoit emporté d'assaut le Fort d'Alling, où soixante-cinq Espagnols furent tués sur la place, & le reste de la garnison blessé, fait prisonnier, ou mis en fuite. Les Anglois y prirent six pièces de campagne tant de fer que de bronze, plusieurs drapeaux & d'abondantes provisions. Ce succès joint à celui de quelques escarmouches, prépara la conquête de Black-River, l'une des principales stations de l'ennemi. En effet, quatre-vingt Chasseurs Américains aux ordres du Major Campbell, cinq cens hommes libres de la côte, & six cens Indiens de Musquito qui avoient choisi pour Commandant le Lieutenant-Général Despard, arrivèrent le 30

le fort de Black-River, 1782.
Gouverneur fut sommé de
re avec la garnison. Elle
it en vingt-sept Officiers &
ns Soldats du régiment de
ala, qui mirent bas les ar-
mme prisonniers de guerre,
ition qu'ils seroient transfé-
port de Saint-Fernandez
a, de la manière la plus ex-
e. L'artillerie de Black-River
toit à vingt-quatre canons.
rouva mille mousquets, d'a-
tes munitions, & quatre ou
rapeaux; mais les fortifica-
de la place avoient été
es, & la garnison n'eût op-
u'une résistance infructueuse;
position, le Commandant ne
courir les risques d'un assaut
ier. Cette expédition termi-
s Chasseurs d'Odell reçurent
e se rembarquer pour la Ja-
e, où ils arrivèrent avec les
ux espagnols, enlevés tant
rt d'Alting qu'au Fort de
River. Ces drapeaux furent
rés en Angleterre, & mis
eds de Sa Majesté Britan-

1782.

Combat du Scipion & du London.

Quoique sans autre effet qu'une canonnade vive & meurtrière, la rencontre des vaisseaux de ligne le London & le Scipion, fut un évènement remarquable dans ces mers, vu l'inaction des forces navales à cette période de la guerre. Les deux vaisseaux s'étoient reconnus dans la matinée du 17 Octobre, environ à six lieues de l'Isle de Zacheo. Ils s'approchèrent mutuellement, se disposèrent au combat, & commencèrent à se canonner sur les huit heures du soir. L'action fut des plus animées pendant quarante minutes; elle s'engagea de si près, que le Scipion & le London s'abordèrent de l'avant & de l'arrière. S'étant dégagés, ils renouvellèrent le combat à plus de distance, & le soutinrent quelque tems avec une égale ardeur; mais ils étoient si maltraités, qu'il fallut mettre fin à cette terrible canonnade. A dix heures & demie, les deux vaisseaux prirent le large chacun de leur côté. De l'aveu du Capitaine Kempthorne, Commandant du London, son vaisseau fut presqu'entièrement désemparé par

le

lu Scipion, & sa perte en hom-
: se montoit pas à moins de 1782.
-vingt tant Officiers que Ma-
y compris les blessés. Le vaiss-
ançois avoit beaucoup moins
t; mais, suivant l'usage des
is, le Capitaine Kempthorne
ua tout l'honneur de ce
it. Quoi qu'il en soit de ses
tions, l'affaire du 17 Octo-
it fin dans les Indes Occi-
es aux hostilités, qui désor-
ie devoient se continuer avec
ır, que dans les grandes In-
)n a vu que la guerre étoit
ins suspendue tant en Euro-
ı'en Amérique. L'Afrique
ıt jamais un des principaux
es; mais depuis le mois de
t de l'année précédente, épo-
le quelques entreprises bri-
ues contre le fort Vreden-
;, & de la revanche plus heu-
des Hollandois contre l'éta-
nent de Sacconde, il ne se
rien dans cette partie du glo-
ii dût éloigner le retour d'une
desirée.

Prise du fort Sacconde en Afrique, par les Hollandois.

ıut s'arrangeoit en Europe,
r-tout en Amérique, pour

Evacuation de Charles-Town.

cet heureux évenement ; mais rien
1782. n'annonçoit les dispositions de l'Angleterre à cet égard, comme l'ordre en partie exécuté d'évacuer Charles-Town, Savannah, & tous les autres postes de la Géorgie & des deux Carolines. L'effet de cette résolution fut retardé quelque tems, du moins à Charles-Town, par la députation des Loyalistes, qui, s'étant rendus chez le Général Leslie, implorèrent son assistance pour qu'on différât une évacution, qui mettroit en danger leurs propriétés & leurs personnes. L'humanité du Général lui fit écouter favorablement ces représentations, & il les transmit à Guy-Carleton, qui, touché de la position critique de ces infortunés, accorda leurs demandes, en attendant de nouvelles instructions d'Angleterre. Le Conseil de Saint-James n'eut point égard aux allarmes des Loyalistes, & le Général Leslie reçut un second ordre d'évacuer Charles-Town, après en avoir détruit les fortifications. La Garnison de cette place étoit de quatre ou cinq mille hommes, dont le transport à New-

York ne laiſſoit aucun poſte aux Anglois entre la Floride & la Caroline méridionale. Cette Province ſe vit ainſi démembrée de la Couronne britannique ; ce qui fut imputé, comme une honte, au gouvernement par tous ceux qui ne voyoient pas dans cette conduite un acheminement à une paix néceſſaire & forcée. 1782.

Evacuation de Savannah. Déſeſpoir des Loyaliſtes de la Géorgie.

L'évacuation de Savannah antérieure à celle de Charles-Town, avoit déjà excité des murmures parmi les frondeurs de la nouvelle adminiſtration. En conſéquence de cette meſure tendante à la pacification de l'Amérique, plus de ſept mille hommes étoient ſortis de la Géorgie, & dans ce nombre, on comptoit deux mille blancs & tous les riches habitans de la Province. Ces derniers furent tranſportés avec leurs effets, d'abord à l'Iſle de Tybée, & puis à la Jamaïque, où l'on transféra plus de quinze cens eſclaves. Trois mille autres nègres s'embarquèrent pour Saint-Auguſtin; & les Indiens, au nombre de trois cens, ſuivirent la garniſon dans la Floride orientale. A la vue des troupes britanniques,

1782. les Loyaliſtes de cette Province réſolurent, dans leur déſeſpoir, de braver également & le Congrès & la Grande-Bretagne. Ils preſſentoient la réconciliation des Puiſſances déſunies, & le malheur qui devoit réſulter pour eux de ce rapprochement. Aliénés par la terreur & voulant ſe ſouſtraire à leur deſtinée, ils ſe portèrent en foule ſur un terrein naturellement fortifié, en ſe promettant d'y vivre indépendans & de l'Angleterre & des Etats-Unis.

Mécontentement de ceux de New-York. Leurs repréſentations.

A cette même époque, le bruit ſe répandit que dix mille habitans de Long-Iſland & de New-York ſe diſpoſoient au ſoulèvement, ſi l'on attentoit à leur liberté; mais ce bruit n'avoit d'autre fondement que la déſertion de quelques miliciens de New-York qui s'étoient réfugiés dans le Kings-County en Long-Iſland, où ils prétendoient échapper à l'obligation de toute eſpèce de ſervice, tant pour le Roi que pour le Congrès. Le mécontentement des Loyaliſtes étoit d'ailleurs à ſon comble, mais ſans aucun ſigne de rébellion. Ceux de

New-York informés des propositions d'indépendance faites aux treize Provinces-Unies en forme de préliminaires d'un traité de paix générale, se bornèrent aux expressions de la douleur & de l'abattement ; la consternation se peignoit dans leur mémoire adressé aux négociateurs de cette paix redoutée. Ils y conjuroient Sir Guy Carleton & le Contre-Amiral Digby, d'intercéder auprès de Sa Majesté Britannique, pour qu'un traité funeste à la gloire de la Grande-Bretagne, ne se consommât point dans une circonstance où tout sembloit se réunir, disoient-ils, pour condamner ce parti violent & désespéré. S'il falloit les en croire, la supériorité navale des Anglois se maintenoit glorieusement en Amérique ; leurs armes victorieuses dans l'orient, obtenoient les plus brillans avantages ; le commerce national, sa force & ses ressources, s'élevoient en proportion de l'abaissement du commerce des Puissances confédérées. » Ce n'est pas » le moment, ajoutoient-ils, de » reconnoître l'indépendance de

1782.

1782. » ces Provinces ; l'heure de la » victoire est, sans contredit, » la plus convenable pour traiter » de la paix ; mais c'est la moins » propre au démembrement d'un » empire..... Si le grand événe- » ment de l'indépendance des Co- » lonies est déterminé, si notre » infortune est à son comble & » que nous devions être à jamais » privés de la protection de Sa » Majesté Britannique, il ne nous » reste plus qu'à supplier vos Ex- » cellences d'employer toutes les » considérations de l'humanité pour » assurer nos propriétés & nos » personnes, plus solidement que » ne le feroient les simples formes » d'un traité ; de mettre sous les » yeux de notre gracieux Souve- » rain, la détresse de notre situa- » tion ; & de solliciter en notre » faveur, une retraite sûre où nous » puissions nous sauver de la rui- » ne & du désespoir, sous lesquels » nos personnes dévouées ne » peuvent autrement manquer de » succomber ».

Propositions de Guy Carleton aux réfugiés dans les lignes de New-York.

La réponse des Commissaires, à cette adresse des Loyalistes, ne

fut ni prompte ni satisfaisante, & le mécontentement des Réfugiés qui servoient dans les lignes britanniques de New-York, se manifesta d'abord par des actes de désespoir. Ils déchirèrent leurs uniformes, & & les foulèrent aux pieds, en s'écriant, que, pour prix de leur dévouement aux intérêts de la cause royale, ils se voyoient lâchement abandonnés à la merci de leur patrie irritée. Les murmures de cette classe de Loyalistes devinrent si bruyans, que, pour les appaiser, Sir Guy-Carleton jugea convenable de leur faire les propositions suivantes. 1°. De rester à New-York & de tenter de se réconcilier avec leurs compatriotes. 2°. De passer en Europe sur des transports du gouvernement. 3°. D'aller cultiver les terres qui leur seroient concédées dans la Nouvelle-Ecosse (1). 1782.

(1) Plusieurs Loyalistes acceptèrent cette offre, & vinrent s'établir avec leurs familles dans la Nouvelle-Ecosse. Ils obtinrent des terres en proportion de leurs moyens de culture ; mais il avoit été reglé qu'on n'accorderoit point à une seule personne plus de 1000 acres. John Parr,

» ces Provinces ; l'heure de la
1782. » victoire est, sans contredit,
» la plus convenable pour traiter
» de la paix ; mais c'est la moins
» propre au démembrement d'un
» empire..... Si le grand événe-
» ment de l'indépendance des Co-
» lonies est déterminé, si notre
» infortune est à son comble &
» que nous devions être à jamais
» privés de la protection de Sa
» Majesté Britannique, il ne nous
» reste plus qu'à supplier vos Ex-
» cellences d'employer toutes les
» considérations de l'humanité pour
» assurer nos propriétés & nos
» personnes, plus solidement que
» ne le feroient les simples formes
» d'un traité ; de mettre sous les
» yeux de notre gracieux Souve-
» rain, la détresse de notre situa-
» tion ; & de solliciter en notre
» faveur, une retraite sûre où nous
» puissions nous sauver de la rui-
» ne & du désespoir, sous lesquels
» nos personnes dévouées ne
» peuvent autrement manquer de
» succomber ».

Propositions de Guy Carleton aux réfugiés dans les lignes de New-York.

La réponse des Commissaires, à cette adresse des Loyalistes, ne

prompte ni satisfaisante, &
ontentement des Réfugiés qui 1782.
ent dans les lignes britanni-
le New-York, se manifesta
d par des actes de désespoir,
chirèrent leurs uniformes, &
foulèrent aux pieds, en s'é-
que, pour prix de leur dévoue-
aux intérêts de la cause roya-
se voyoient lâchement aban-
s à la merci de leur patrie
. Les murmures de cette
de Loyalistes devinrent si
ns, que, pour les appaiser, Sir
-Carleton jugea convenable
ur faire les propositions sui-
. 1°. De rester à New-York
tenter de se réconcilier avec
compatriotes. 2°. De passer
urope sur des transports du
ernement. 3°. D'aller cultiver
rres qui leur seroient concé-
dans la Nouvelle-Ecosse (1).

Plusieurs Loyalistes acceptèrent cet-
, & vinrent s'établir avec leurs fa-
dans la Nouvelle-Ecosse. Ils obtin-
les terres en proportion de leurs
s de culture; mais il avoit été reglé
n'accorderoit point à une seule per-
plus de 1000 acres. John Parr,

1782.

4°. De s'enrôler, à leur choix, dans les régimens de Cavalerie où d'Infanterie britanniques. Telle fut l'option offerte à ces Américains infideles à leurs pays, & justement punis d'avoir fondé l'espoir de leur fortune, sur la ruine de leurs concitoyens. La paix alloit enfin renverser leurs projets ambitieux, & déjà un traité secret & provisionnel en assuroit l'infaillible retour.

Traité de paix provisionnel entre les Anglois & les Américains.

Le Jeudi 5 Décembre, Sa Majesté Britannique s'étant rendue au Parlement, y déclara aux deux Chambres assemblées, qu'elle avoit pris toutes les mesures nécessaires pour effectuer une réconciliation cordiale avec les Colonies d'Amérique, & qu'usant de ses pouvoirs

---

nommé Capitaine-Général & Gouverneur en chef de cette province, eut ordre d'accueillir tous les Emigrans, & de les protéger sans distinction. Son impartialité à cet égard, & les soins qu'il se donna pour faire prospérer les Colonies naissantes de la Nouvelle-Ecosse, eurent des succès déjà sensibles vers la fin du mois de Juillet, époque de l'adresse qui lui fut présentée au nom des Loyalistes associés dans l'établissement appellé *Shelburne*. Ils y félicitoient le Gouverneur, sur les améliorations du terrein confié à leur industrie.

dans toute leur étendue, elle avoit offert de reconnoître l'indépendance des Etats; qu'on étoit convenu d'articles provisionnels, dont le plein effet alloit dépendre du succès des négociations pacifiques entamées avec la Cour de France, & les autres Puissances belligérantes; qu'après le triomphe de ses armes à Gibraltar, elle pouvoit, sans compromettre la dignité de sa Couronne, accepter des termes honorables d'arrangement avec ces Puissances; mais que si des changemens imprévus dans leurs dispositions, frustroient son attente, elle se flattoit de trouver son peuple & son Parlement disposés à seconder les plus vigoureux efforts dans la poursuite ultérieure de la guerre.

1782.

Forfanteries déplacées de Lord Sandwich.

Le Roi s'étant retiré, le Marquis de Carmarthen fit la motion d'usage pour l'adresse de remerciement, sur laquelle on proposa diverses modifications, qui d'abord n'occasionnèrent point de débats. Lord Sandwich fit à l'occasion de cette adresse, des observations bien déplacées dans la circonstance où se trouvoient les Anglois; il

teurs britanniques, le c
dispoſition des termes c

Que le traité provisionnel, suivant Lord Stormont, peut devenir funeste à l'Angleterre.

Le Vicomte de Storm
gea la poſition des An
un point de vue moins
» Ne voit-on pas, s'écri
» cette convention pro
» faite entre nos Comm
» ceux de l'Amérique,
» d'une conduite *imbeci*
» préhenſible? Cette
» ne porte-t-elle pas
» conditions où ſtipulat
» conçues, l'Amérique
» pendante au moment
» ra à la France de mett
» me à la guerre? Cett
» tion dite proviſionnell

» vons-nous pas accordé l'indépen-
» dance de l'Amérique, sans nous ré- 1782.
» server le droit de rétracter cette
» concession. Que la France, l'Es-
» pagne & la Hollande nous fassent la
» guerre, n'importe sous quel prétex-
» te, l'Amérique n'en est pas moins
» indépendante; nous avons reconnu
» sa souveraineté en traitant avec
» elle. Voilà donc un traité fait sans
» équivalens; voilà donc la Gran-
» de-Bretagne livrée au juste mé-
» pris de l'Europe entière, pour
» avoir abandonné le plus respec-
» table de ses droits ».

Mais le Vicomte de Stormont se débattoit sur un point encore indécis, savoir : si l'indépendance de l'Amérique étoit effectivement reconnue par le traité provisionnel; ou bien si ce traité ne devoit avoir d'effet que dans le cas où la négociation entamée avec la France, aboutiroit à une paix générale. Interrogé sur ce point, le Comte de Shelburne répondit qu'il avoit fait serment de tenir secrets les conseils du Roi son maître; & il se contenta d'affirmer qu'un traité provisionnel quelconque étoit signé & scellé, que

Si le traité avec les Etats-Unis est irrévocable ou conditionnel? Discrétion du Ministère sur ce point.

dans peu de jours, il feroit mis fous
1782. les yeux de la Chambre, & qu'il feroit tems alors d'en fixer l'interprétation. Le Duc de Richmond approuva la difcrétion du Miniftère, & le Comte de Shelburne ajouta qu'un des grands avantages d'une partie effentielle de la conftitution britannique, étoit de confier au Roi feul le pouvoir de faire la paix; ce qui rempliffoit divers objets importans, & entr'autres celui du fecret fi néceffaire à la conduite des négociations. Il convint que fa qualité de Miniftre le rendoit refponfable des fuites du traité en queftion; mais il demanda que jufqu'à nouvel ordre, on le laifsât conduire à cet égard les affaires du Gouvernement, fans troubler des opérations qu'il n'étoit pas tems de foumettre à la cenfure du Parlement. Plufieurs membres de la Chambre haute perfiftèrent à blâmer l'affectation d'un prétendu fecret, dont quelques-uns trouvoient l'explication dans l'énoncé du difcours même de Sa Majefté Britannique qui, difoient-ils, parloit de l'indépendance des Colonies comme d'un acte ir-

ɔle & consommé. Le silence
iniſtres excita de plus longs
à la Chambre des Com-

1782.

la séance du 11 Décembre,
queſtion de voter cent dix
ıommes pour le ſervice de
1783. A cette propoſition,
x s'élevèrent dans pluſieurs
de la Chambre; on deman-
quoi bon des préparatifs de
, ſi l'on devoit avoir la paix,
ité proviſionnel alloit mettre
ne aux hoſtilités. Pluſieurs
es concluoient de leur in-
de à cet égard, qu'avant de
tamer relativement aux ſub-
il falloit éclaircir le myſtère
convention proviſionnelle ſi
ment interprêtée dans les
Chambres. Lord North en-
de ſatisfaire la Chambre ſur
ıt, & tel fut le précis de ſes
ures à ce ſujet.

Grands débats à ce ſujet, dans la Chambre des Communes.

raité eſt proviſionnel, & ne
'oir ſon effet qu'après la con-
d'un autre traité entre la
: & l'Angleterre. Les Mi-
ont raiſon de ne point com-
ıer au Parlement la première

Que ſuivant Lord North, le traité n'eſt pas irrévocable.



que n'est reconnue que
lement, puisqu'elle dé
circonstances données
elles-mêmes des con
cela, tous les raisonne
sur l'imprudence qu'il
divulguer le traité
pendant qu'on est en
pour une paix génér
roient absolument d'
D'ailleurs, pourquoi
accorderoit-elle aux E
conditions avantageu
jouiroient à la conclusi
dut la guerre se prol
re dix ans? Cette lon
ameneroit peut-être
d'événemens qui pl

pourroit devenir une conceſſion folle à tout autre époque. Ces conſidérations me portent à croire que la reconnoiſſance proviſionnelle de l'indépendance de l'Amérique eſt néceſſairement conditionelle & révocable. 1782.

Mais l'interprétation de Lord North, ne détruiſoit pas celle du Chancelier de l'Echiquier qui avoit déclaré dans les termes les moins équivoques, que ſuivant ſa manière de concevoir le traité proviſionnel, l'indépendance de l'Amérique étoit reconnue ſans conditions, & que par conſéquent elle ne pouvoit ſe révoquer. De cette contradiction dans la manière d'enviſager le traité, pluſieurs membres concluoient qu'avant de voter des ſubſides, il falloit exiger des Miniſtres un éclairciſſement qui conciliât les différentes opinions. Tel étoit en particulier l'avis de M. Fox, que la mort du premier Miniſtre le Marquis de Rockingam ſon ami, avoit rendu trop foible pour qu'il put réaliſer au Conſeil les vues de domination qu'on l'accuſoit d'y avoir portées. Quoi qu'il en ſoit, dès le mois de Juillet de cette année, il avoit donné

L'avis de pluſieurs Membres eſt qu'avant de voter des ſubſides, on exige un éclairciſſement ſur ce point.

Tel eſt l'avis de M. Fox.

1782. la démiſſion de ſa place de Secrétaire d'Etat, pour redevenir ſimple membre de la Chambre des Communes, où il ne manqua pas de ſiéger du côté de l'oppoſition. On chercha les raiſons de ſa retraite ſubite, & l'on crut les trouver dans la promotion du Comte de Shelburne qui venoit d'être mis à la tête de la tréſorerie. L'ex-Miniſtre ne pouvoit convenir d'un pareil motif, & tels furent ceux qui, s'il falloit l'en croire, avoient juſtifié ſa démiſſion.

Incertitude ſur les vraies cauſes de la démiſſion de cet Ex-Miniſtre.

« On vient d'accuſer, dit-il, » à la Chambre des Communes, les » membres du nouveau Miniſtère » de reſſembler à leurs prédéceſ- » ſeurs, à ces anciens Miniſtres » de diſcordante mémoire, dont j'ai » tant de fois dénoncé la méſintel- » ligence ; & j'obſerverai à ce ſujet, » que je ne les blâmois pas d'être » diviſés entre eux, mais d'avoir la » baſſeſſe de reſter en place, mal- » gré leurs diviſions. J'ai particu- » lièrement blâmé le noble Lord » qui gouvernoit alors les Finances, » de la conſtance avec laquelle il » tenoit ſon poſte, quoique l'unani- » mité fut bannie de l'adminiſtration, » & qu'il ſe vit forcé d'adopter des

» mesures qu'il reprouvoit dans sa
» conscience. Après m'être si long- 1782.
» tems & si ouvertement expliqué
» sur ce point; que devois-je faire,
» lorsque je me suis trouvé dans
» une situation pareille? Me retirer;
» & c'est ce que j'ai fait, au mo-
» ment où j'ai vu mes collégues di-
» visés sur des points importants.
» Je devois ce sacrifice à mon pays,
» puisque ma démission & celle des
» membres (1) qui voyoient comme
» moi, pouvoient seules rétablir dans
» le cabinet l'harmonie si nécessaire
» dans les circonstances présentes....
» J'aurois cru trahir l'Angleterre si,
» ne pouvant réunir les sentimens
» & les ramener à des principes con-
» formes au vœu unanime du peu-
» ple, j'avois continué d'agir avec
» des Ministres qui violoient, ou
» étoient sur le point de violer les
» clauses les plus sacrées du pacte
» en vertu duquel ils étoient en pla-
» ce. On a prétendu que ma dé-

---

(1) Lord John Cavendish, Chancelier de l'Echiquier, avoit donné sa démission à la même époque, & pour les mêmes raisons que M. Fox.

» mission étoit une affair… s l'essai (1)
» qu'ayant succombé dan… on influen-
» que j'ai voulu faire de m… je me suis
» ce & de mon pouvoir, … les mem-
» retiré l'ennemi de tous … actuelle. Je
» bres de l'administration … inistres, &
» n'en veux point aux M… e de leur
» je ne suis ennemi qu…
» conduite ».

Quoi qu'il en soit des … vrais m…
tifs de la briéveté de son … minist…
nous allons hasarder nos … s con…
res sur quelques détails … de
nistration de M. Fox, & … x
en peu de mots, quelques …
de sa politique, tant au P…
que dans le Cabinet de Sai…

De l'administration de M. Fox.

Après avoir invectivé l…
tres dans les termes les plu…

(1) On prétendit que cet … doublement manqué : que M. … besoin d'un homme sans consé… tête des finances, avoit prop… de Portland ; mais que la plac… donnée au Comte de Shelbu… suite il avoit demandé la n… Secrétaire d'Etat qui devoit … Comte de Shelburne, & qu'… avoit encore été prévénu. … fût vrai ou faux, M. Fox … en convenir.

les avoir menacés de leur faire perdre la tête sur un échafaud, M. Fox s'étoit engagé vers la fin de 1781, à réparer tous les désordres de leur administration, si on vouloit se fier à lui de la conduite de la paix avec les Américains. Cette assertion faite en plein Sénat, & pour ainsi dire à la face de l'Univers entier, accrut le nombre de ses partisans, & le fit regarder comme le sauveur de la patrie. On ne douta pas qu'il n'eut en sa disposition, un moyen honorable pour l'Angleterre, de la réconcilier avec ses anciennes Colonies. L'Opposition triompha, & les anciens Ministres furent éloignés. Il étoit naturel que M. Fox obtint une des premières places de la nouvelle administration. Il fut nommé Secrétaire d'Etat au département du Nord, & par la cession que lui en fit Lord Shelburne, il se trouva encore chargé de toute la partie des négociations du Sud. Ainsi M. Fox se vit placé au centre de toutes les relations politiques de l'Angleterre avec les Puissances étrangères. C'étoit le moment de réaliser ses magnifiques

1782.



la politique & les talens.
rétracter sa première ass
trancher le mot sur la néce
connoître l'indépendance
Unis; mais, pour adou
cette proposition avoit de
tant, il ajouta qu'on mettr
reconnoissance des condit
résulteroit beaucoup d'ent
la navigation des Améric
plus grands avantages po
merce de la Grande-Br
Amérique. L'accord de
pendance & des bornes à l
vouloit la restreindre, imp
me dans les termes, & ce n
l'époque d'une défaite au
que celle de Lord Cornwa

force des Puiſſances confédérées, d'en conclure la néceſſité d'accorder aux Etats-Unis une indépendance complete & ſans conditions, & de ſe repoſer enfin ſur la gratitude des nouveaux Républicains, qui ſans doute, ajoutoit-il, ne ſeroient pas inſenſibles à la *généroſité* des Anglois & la reconnoîtroient par des ſacrifices. De l'aveu de M. Fox, le ſalut de la Grande-Bretagne, alloit dépendre de cette prompte conceſſion de l'indépendance américaine; & dans ce cas, on ne voit point en quoi pouvoit conſiſter la généroſité de l'Angleterre. Cette conceſſion étoit un acte de néceſſité abſolue, & par conſéquent, elle n'exigeoit des Américains ni reconnoiſſance ni ſacrifices.

1782.

Mauvaiſe politique de ce Miniſtre.

Juſqu'ici la conduite du nouveau Miniſtre n'avoit rien opéré qui juſtifiât le déplacement des anciens Adminiſtrateurs; auſſi trouva-t-il de grandes oppoſitions parmi ſes collègues. Sa propoſition de reconnoître, ſans dédommagement, la ſouveraineté des Etats-Unis en Amérique, révolta juſqu'à ſes partiſans les

1782. plus enthouſiaſtes. Il quitta bruſquement le Conſeil, & comme on l'a vu, il donna pour prétexte de ſa retraite, le défaut d'unanimité dans les opinions miniſtérielles. D'autres opérations du Miniſtère de M. Fox prouvent également qu'il n'y ſoutint point l'idée qu'on s'étoit faite de ſes lumières & de ſa politique. Lors de ſa promotion, l'Angleterre ſe trouvoit dans les circonſtances les plus fâcheuſes; elle venoit de perdre toute l'armée de Cornwallis, Saint-Chriſtophe n'étoit plus aux Anglois, & la Jamaïque ſe voyoit menacée. Dans cette conjoncture, le Général Carleton fut envoyé en Amérique avec ordre de ſe mettre à la merci des Américains, ou ce qui revient au même, de s'interdire à leur égard toute eſpèce d'hoſtilité. Cette prétendue modération fit ſur eux l'impreſſion qu'elle devoit faire. Ils y virent de l'impuiſſance ou de la mauvaiſe foi, & n'en furent que plus diſpoſés à regarder les propoſitions de paix ſéparée, comme un piége de la part de l'Angleterre, qui cherchoit à les déſunir pour mieux les accabler. Ce piége étoit groſſier

Ses effets, tant en Amérique qu'en Europe.

& ne réussit pas mieux à M. Fox en Europe qu'en Amérique. Sa démarche avoit été regardée par le Congrès comme une insulte faite à la bonne-foi des Etats; il en fut révolté au point de rejeter les offres de la Grande-Bretagne, sans daigner prendre communication des dépêches du Général Commissaire. La politique de M. Fox produisit le même effet dans les Cours des autres nations alliées, & la défiance que sa conduite ministériele avoit inspirée, fit soupçonner de l'astuce dans toutes les négociations britanniques jusqu'à la conclusion de la paix générale. 1782.

Que les négociations de la paix ne ralentissent point les préparatifs de la campagne.

Ces Puissances y travailloient de la meilleure foi; mais sans ralentir les préparatifs d'une nouvelle campagne. L'Espagne & la France n'avoient rien négligé pour terminer celle-ci à l'avantage de la confédération; & les succès momentanés de la Grande-Bretagne ne causèrent point de véritables allarmes, parce que nos forces navales se maintenoient constamment dans cet état de supériorité qui, malgré les efforts ruineux de l'Angleterre,



que commencer.

Bonne contenance des Hollandois.

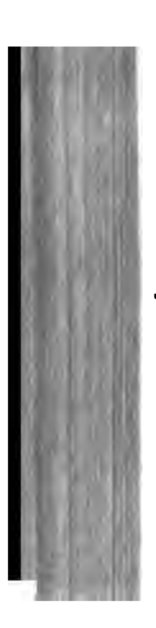
La Hollande venoi
clure son traité d'allian
Etats-Unis d'Amérique
ver les menaces des A
rejetant les offres d'une
parée. Avec une marin
vaisseaux de ligne, l
que se voyoit en état
ses pertes, & se propos
ger des insultes antérieu
claration de guerre. (

Condition des secours promis à la République.

cette confiance, que les
Texel se mirent en mer
reprises. L'ardeur des
étoit particulièrement
la protection de la Fr

ne ne devoit pas négliger
êts des Provinces-Unies, 1782.
la Vauguyon avoit donné
s Généraux des assurances
ard bien propres à tranquil-
ırs Hautes Puissances. Mais
ignages de la bienveillance
jesté exigeoient un retour de
de la part de cette Répu-
& l'Ambassadeur de France
e de mettre à l'épreuve les
dispositions de la Hollande.
isoit à Brest des armemens
ables, dont l'appareil mena-
voit d'autre objet que de
s derniers triomphes de la
ration, & d'accélérer le re-
ne paix desirée de toutes les
belligérantes. Leurs Hautes
és venoient d'unir, par
veaux liens, leurs inté-
eux de la France, & de-
concourir aux moyens de
omphér la cause commune.
équence de ces engagemens,
uc de la Vauguyon eut or-
leur proposer, au nom de sa
le faire passer à Brest dix
x de guerre équipés aux
la République, pour agir

La France demande dix vaisseaux aux Hollandois.



fet prompt & falutaire d
des de la Cour de Fra
l'expédition des vaiſſeau
lieu, & le mécontentem
néral dans tous les E
République. Ceux de
de Friſe & de Groning
trèrent les plus ſenſibles à
ment fait à l'auguſte Chef
fédération; ils s'invitèren
ment à des recherches
contre les coupables, &
d'employer le bras ven
Juſtice ſur la tête de c
noient de fouler aux pie
de ces Provinces.

Les griefs articulés
ſolution des Etats de

Cet envoi n'a pas lieu.

Mécontentement des

Breſt, & de les délivrer, avant le 8 Octobre, au Chef-d'eſcadre Comte de Byland. A la veille de l'expédition, le Vice-Amiral avoit mandé à ſon bord tous les Capitaines des vaiſſeaux déſignés, &, ſur leur déclaration, avoit ſigné un certificat par lequel ils dépoſoient que, faute de vivres & d'autres proviſions néceſſaires, leſdits vaiſſeaux étoient abſolument hors d'état d'exécuter l'expédition projetée. « Cette négligence, ajoutoient les Etats, eſt » de l'eſpèce la plus grave, en ce » qu'elle compromet la gloire de la » nation. Par elle, l'autorité ſuprême de la République eſt énervée; » Son Alteſſe Séréniſſime eſt contrariée dans ſes vues ſalutaires » pour le bien-être de la patrie, ſes » ordres ſont rendus infructueux; » toute confiance eſt éteinte chez » l'étranger; l'état libre des Provinces-Unies ſe trouve ébranlé ». 1782.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la plupart des vaiſſeaux qui, le 7 Octobre, n'étoient point en état de ſe rendre à Breſt, appareillèrent le 10 du même mois, pour aller croiſer dans la mer de Norwege.

1782. On s'en prend de ce manquement à S. A. S. le Prince Stadhouder.

Tandis que le mécontentement des Provinces-Unies s'exhaloit en des termes respectueux pour son Altesse Sérénissime le Prince Stadhouder, des particuliers moins réservés se permettoient des libelles contre ce Prince, qu'ils accusoient d'avoir sacrifié dans cette circonstance, les intérêts de la Hollande à des considérations anti-patriotiques. Dans sa réponse aux murmures des Etats de Frise, Son Altesse crut devoir écarter des soupçons injurieux, en protestant que s'il y avoit eu de la négligence de la part des Officiers chargés de l'approvisionnement des vaisseaux, ils avoient agi contre son intention, & s'étoient rendus coupables de désobéissance à ses ordres. Quoi qu'il en soit, l'escadre Hollandoise ne parut point à Brest, & personne n'imputa ce manquement à la République; mais le peu de vigueur qu'elle mit, à cette époque, dans ses opérations contre l'ennemi commun, pouvoit influer sur les conditions qui devoient régler son partage à la fin de la guerre.

On alloit toucher à ce moment

desiré, & vers la mi-Décembre, il se répandit un bruit général, que les préliminaires de la paix étoient signés. On ne doutoit pas que le sort de l'Amérique ne fut dès-lors fixé; cependant les Puissances belligérantes n'en mettoient pas moins d'activité dans leurs armemens. Une flotte destinée pour les Antilles n'attendoit, pour mettre à la voile de la rade de Brest, qu'un vent favorable, & l'arrivée de M. le Marquis de la Fayette qui, disoit-on, alloit s'embarquer avec le titre de Maréchal Général des Logis de l'armée qui devoit agir dans cette partie du monde. Cette flotte partit en effet sous l'escorte de neuf vaisseaux de ligne, & de six frégates aux ordres de M. Vialis; les troupes distribuées sur trente bâtimens de transport formoient environ sept mille cinq cens hommes. Une autre escadre à-peu-près d'égale force étoit au moment d'appareiller pour se joindre à l'armée navale, dont M. le Comte d'Estaing étoit allé prendre le commandement à Cadix. Ce Vice-Amiral avoit pris congé de Sa Majesté dès le mois d'Octobre; il arriva le

1782.

part de Brest pour les Antilles.

Départ du Comte d'Estaing pour aller commander l'escadre de Cadix.

1782. 7 du mois suivant à Bordeaux, où les ordres du Roi l'arrêtèrent quelques jours; ils avoient pour objet la création d'un nouveau corps d'Officiers tirés de la marine marchande. Voici dans quels termes encourageans Sa Majesté expliquoit ses intentions à cet égard.

Création d'un nouvel ordre d'Officiers dans la Marine Militaire.

» M. le Comte d'Estaing, je vous » ai choisi pour aller faire entendre » en mon nom à la Chambre du » Commerce de Bordeaux, la satis» faction que j'ai de la fidélité & de » l'attachement, dont les Négocians » de mon Royaume se sont em» pressés de me donner des marques. » J'attends d'eux un nouveau témoi» gnage de leur zèle. Vous leur de» manderez de vous indiquer ceux » d'entre les Officiers marchands » employés sur leurs bâtimens, qui » leur paroîtront pouvoir contri» buer à soutenir la dignité de mon » pavillon & la prospérité de mes » armes dans une guerre, dont l'a» vantage de mes sujets & la liberté » du commerce sont l'unique objet. » —— Je vous autorise à promettre » en mon nom à tous les Officiers » marchands qui vous seront pré-

» sentés, & que vous reconnoîtrez
» susceptibles des fonctions aux- 1782.
» quelles je les destine, un état per-
» manent, honorable & tous les
» avantages & distinctions que doi-
» vent attendre de leur patrie, ceux
» qui se sacrifient pour elle ».

Flattés de cette mission honorable, MM. de la Chambre du Commerce de Bordeaux, nommèrent un Comité maritime de six armateurs, pour travailler à cette importante affaire, & ce travail ne fut point interrompu jusqu'au départ de M. le Comte d'Estaing. Cent cinquante sujets furent désignés pour remplir les vues de Sa Majesté sur les vaisseaux de la Marine Royale. Les ports de Dunkerque, du Havre-de-Grace, de Saint-Malo, de Bayonne, &c, fourniront aussi un nombre d'habiles marins proportionné à l'étendue de chaque département. L'exécution de ce plan non moins sage que vigoureux, ne fit qu'ajouter un nouveau degré d'encouragement à la marine françoise.

Edit du Roi contre les rançons.

A cette même époque, Sa Majesté fut informée que les Armateurs & les Capitaines éludoient sous di-

vers prétextes, les dispositions de
1782. l'arrêt qui restreignoit les rançons. Pour arrêter un abus préjudiciable aux intéressés dans les armemens & particulièrement aux Invalides de la marine, elle crut devoir étendre la défense de rançonner, aux cas exceptés par l'Ordonnance de 1780. A dater du premier Décembre de cette année, le nouveau réglement fut exécuté sans restriction.

Création de [illegible] millions [de] rentes perpétuelles.

Même en dirigeant ses principales vues du côté de la paix, la France, comme on l'a dit, ne négligeoit aucune des mesures qui préparent les succès de la guerre; & comme les finances en sont le ressort le plus décisif, Sa Majesté qui s'étoit vue forcée, au mois de Juillet, d'établir un troisième vingtième sur les objets assujettis aux deux premiers, fut encore au mois de Décembre, dans la nécessité de recourir au dévouement patriotique de la classe aisée de ses sujets, pour terminer glorieusement, & selon le vœu de la nation, une guerre entreprise sous les auspices de l'honneur françois,

Ainsi fut motivé l'édit, portant création de dix millions de rentes perpétuelles. 1782.

Deux par dans le Co seil de Sain James, re tivement . condition paix.

Cette sage prévoyance du Gouvernement, & les préparatifs de guerre qui se faisoient dans nos ports, sembloient justifier les craintes du peuple sur l'inutilité des négociations pacifiques. Rien ne transpiroit de toutes les opérations des Cabinets respectifs; mais on se livroit aux conjectures, & vers la mi-Décembre, l'opinion générale étoit à Paris & à Londres, que le Cabinet de Saint-James avoit changé de dispositions à cet égard. On assuroit qu'il venoit de s'y former deux partis; que le Roi, Lord Shelburne, & Lord Gratham, successeur de M. Fox, avoient accepté les propositions suivant lesquelles l'Angleterre auroit cédé Gibraltar en échange des Isles qu'on devoit lui restituer dans les Indes occidentales, & de la Guadeloupe qu'on promettoit d'y ajouter; mais que le Duc de Richmond, Lord Keppel & M. Townshend persistoient à deman-

1782. der Porto-Rico. On prétendoit que dans cette conjoncture embarrassante pour le Comte de Shelburne, ce premier Ministre s'étoit vu forcé, pour échapper à la censure de ce dernier parti, de faire demander à la Cour de Versailles, qu'outre la Guadeloupe, on laissât aux Anglois Sainte-Lucie, & qu'on leur garantît la possession de Trinquemale dans l'Isle de Ceylan. Ces demandes ne pouvoient être faites sérieusement ; mais dans la position désespérée où se trouvoit l'Angleterre, pour obtenir quelque chose, elle crut devoir afficher des prétentions exorbitantes. Heureusement que nos Ministres étoient dans le secret de sa détresse. Ils savoient qu'à cette époque, la dette nationale de la Grande-Bretagne, étoit portée à deux cens quarante millions sterling; ce qui formoit, suivant l'évaluation du Docteur Price, plus de la moitié de la valeur de toutes les terres du Royaume. Quant aux forces navales, dont elle faisoit alors un étalage plus imposant que redoutable, on n'ignoroit pas qu'elles se montoient encore, tant

Demandes [ex]orbitantes [de]s Anglois.

en Europe que dans les deux Indes, à plus de quatre-vingt-dix vaisseaux de ligne; mais on étoit instruit que le nombre de bras nécessaires pour mettre en action tous ces châteaux flottans, répondoit mal à cette apparence respectable. La guerre d'Amérique avoit mis à cet égard, la Grande-Bretagne dans une disette qu'elle n'avoit jamais connue. En un mot, la révolution d'Amérique venoit de réduire les Anglois à la cruelle alternative, ou de continuer une guerre, dont la prolongation eût menacé leur existence politique, ou de se livrer à la discrétion de leurs ennemis, en faisant une paix, dont les conditions les plus dures n'auroient été, de la part de la France, qu'une représaille très-légitime; mais la paix & la guerre devoient également signaler le désintéressement généreux de notre auguste Monarque, & la Grande-Bretagne trouva son salut dans la modération, qui justifie si bien l'Epigraphe qui se lit au frontispice de cet ouvrage.

1782.

A l'ouverture des négociations pour la paix, il restoit à la Marine de France & d'Espagne une su-

Les Espagnols renoncent à Gibraltar.

1782. périorité de quarante-six vaisseaux de ligne ; & cette prépondérance laissoit à la disposition des Cours alliées, les conditions d'une paix devenue nécessaire pour les Anglois. Cependant la fierté britannique opposoit encore des obstacles à sa publication ; la Grande-Bretagne osoit paroître exigeante même au bord du précipice. Dans les circonstances, il étoit naturel que Gibraltar rentrât sous la domination du Roi d'Espagne ; mais le Cabinet de Saint-James mit un si haut prix à cette renonciation, & la saine politique en attachoit si peu au recouvrement de cette place, que la Cour de Madrid ne crut pas devoir l'acheter par de trop grands sacrifices. Les Plénipotentiaires britanniques s'étant montrés intraitables sur ce point, leurs prétentions excessives donnèrent, à cet égard, une autre face aux négociations.

Lenteurs dans les négociations.

L'article des concessions demandées par la France dans l'Indostan, occasionna de longs débats, qui devoient enfin se terminer à l'amiable. Les Circars septentrio-

naux du Coromandel, sur lesquels portoient nos demandes, étoient 1782.
des Provinces dépendantes de l'Empire Mogol; l'Angleterre les tenoit à ferme, moyennant quinze lakes de roupies par année, & ne pouvoit par conséquent en disposer en notre faveur. Ce point éclairci, il fallut recourir à d'autres compensations sur lesquelles on ne s'accorda que difficilement. La guerre avoit eu pour théâtre les quatre parties du monde; on eut besoin d'une attention minutieuse pour éviter les méprises dans la discussion des prétentions respectives en tant de contrées différentes; il en résulta des lenteurs qui donnèrent de l'inquiétude sur le succès des négociations. Mais le vœu général étoit contre la guerre, & notre auguste Monarque avoit résolu de pacifier l'Europe, après avoir affranchi l'Amérique. Ce grand ouvrage venoit d'être consommé par le traité provisionnel, entre l'Angleterre & les Etats-Unis; traité bien antérieur à ceux de France, d'Espagne & d'Angleterre, mais dont la con-

1782. clusion n'eut lieu que le 20 Janvier, époque des termes de paix convenus entre cette dernière Puissance & la Maison de Bourbon. Il est tems de faire connoître le fameux traité, dont les articles tenus secrets par les Ministres britanniques, avoient donné lieu à tant de murmures, d'impatience & de fausses interprétations dans les deux Chambres du Parlement d'Angleterre.

Traité de paix entre l'Angleterre & l'Amérique.

Articles abrégés du traité provisionnel entre la Grande-Bretagne & les Etats-Unis d'Amérique.

ARTICLE I. Le Roi de la Grande-Bretagne reconnoît, dans les termes les plus amples, l'indépendance des Etats-Unis, & renonce à toutes les prétentions de gouvernement, propriété & droits de territoire sur lesdits Etats, pour lui, ses héritiers & successeurs.

ART. II. Etablit pleinement les limites respectives. (1)

---

(1) Par ces limites, qu'il seroit trop

ATR. III. Admet & garantit aux Américains le droit de pêche sur les Bancs de Terre-Neuve & leurs environs. 1782.

ART. IV. Les créanciers de part & d'autre ne rencontreront aucun obstacle au recouvrement de leurs dettes.

ART. V. Le Congrès recommandera aux différents Etats, la restitution de la propriété confisquée des sujets britanniques, des Loyalistes, &c. (1)

---

long d'assigner ici, l'Angleterre céda un immense quantité de terrein aux Etats-Unis d'Amérique, & cette cession parut trop étendue à quelques Anglois; mais pour justifier le Ministère à cet égard, il suffit d'observer que c'étoient les bornes de ce pays avant son indépendance; que les limites du Canada avoient été prodigieusement reculées par l'acte de Quebec en 1774; que cet acte étoit tyrannique & vexatoire pour l'Amérique septentrionale, & que, par conséquent, il ne pouvoit servir de base au traité de paix.

(1) Les Commissaires américains, & M. Richard Oswald, Plénipotentiaire pour Sa Majesté Britannique, ne pouvoient rien de plus en faveur des Loyalistes, qui, faute de prévoir l'issue de cette guerre,

ART. VI. Nulles confiscations ou persécutions n'auront lieu à l'avenir.

1782.

ART. VII. Les prisonniers de part & d'autre seront élargis. L'artillerie américaine ne sera pas emportée, non plus que les Nègres & autres propriétés. Les archives, les actes & papiers publics & privés seront restitués. Les flottes & armées britanniques seront retirées de toutes les parties des Etats-Unis.

---

avoient suivi les drapeaux du Roi d'Angleterre, de préférence à ceux de leurs concitoyens. Le pouvoir même du Congrès se bornoit, en cette occasion, à les recommander aux différentes Provinces. Chacun des Etats qui composent l'association américaine est maître chez lui, & n'est dirigé par aucune autre Puissance dans l'exercice de la souveraineté. Il étoit convenable & prudent de s'en rapporter dans l'affaire des Loyalistes, à la générosité des Américains, & le Gouvernement britannique ne pouvoit demander au Congrès qu'une recommandation en leur faveur; plutôt que de continuer la guerre, il fit bien de se charger des dédommagemens auxquels avoient droit de prétendre des malheureux qui venoient de trahir leurs concitoyens pour lui rester fidèles.

ɪт. VIII. La navigation du
ſipi ſera ouverte aux deux 1782.
es.
ɪт. IX. Toutes places priſes
ırt ou d'autre, avant l'arrivée
s articles en Amérique, ſeront
ıées.
traité fut ſigné le 21 Jan- Comment ce traité eſt reçu en Amérique.
& le Congrès le reçut dans
erniers jours de Mars. Toute
érique belligérante accueillit
nouvelle avec tranſport, &
ix fut proclamée ſolemnelle-
à New-York, à Philadelphie
la tête des armées reſpectives
Grande-Bretagne & des Etats-
. Ce fut un jour de triom-
pour le brave Washington. Il
préparé ſon armée à cette
euſe cérémonie, par un diſ-
s où reſpirent également l'hé-
ıe, le patriotiſme & l'huma-
Un fragment de cette belle
ıgue où ſe peint l'ame du
rier citoyen, confirmera l'idée
n s'eſt déja faite de ſon éloquence
relle quoique fière & métaphori-
mais toujours aſſortie aux cir-
tances. » La glorieuſe tâche qui
us avoit fait courir aux armes,

» est enfin remplie ; la liberté de » notre pays est suffisamment re» connue & solidement établie par » le succès que le ciel accorde à » la justice de notre cause, aux » efforts généreux d'un peuple foi» ble, mais libre, & fait pour tou» jours l'être. La réputation de ceux » qui ont persévéré, étant aujour» d'hui immortalisée par le titre il» lustre & si bien acquis *d'armée* » *patriote*, il ne reste plus aux » acteurs de cette scène majes» tueuse, qu'à conserver jusqu'au » dernier acte, la dignité de leur » caractère ; à terminer le drame » d'une manière qui leur attire des » applaudissemens ; à quitter le théâ» tre militaire avec cette même » approbation des anges & des » hommes, qui a couronné toutes » leurs actions vertueuses ».

Le Général finit par annoncer qu'il ne tolérera aucune négligence des devoirs militaires, jusqu'au licenciement absolu des troupes. Il promet à chaque Soldat des honneurs & des récompenses proportionnées à son grade, à ses services, & particulièrement à sa soumission

aux loix d'une sévère discipline.

Le principal objet de ce discours, étoit de ranimer la confiance des troupes, & de les affermir contre la séduction de quelques traîtres, dont les tentatives séditieuses avoient allarmé le Congrès & les chefs de l'armée. Voici la cause ou le prétexte de cette fermentation inquiétante.

1783.

Fermentation dans l'armée américaine.

Au mois de Décembre 1782, une partie de l'armée, peu satisfaite de son traitement, avoit exposé ses griefs dans un mémoire que le Géneral Mc Dougal & deux Officiers de l'état major, furent chargés de présenter au Congrès. Après deux mois de vaines poursuites, les Commissaires informèrent l'armée qu'on n'avoit encore rien prononcé sur ses demandes. Alors il parut une invitation aux Officiers généraux de s'assembler le Mardi suivant, pour délibérer sur les mesures à prendre dans cette circonstance. L'invitation étoit accompagnée de cette adresse non moins éloquente que séditieuse.

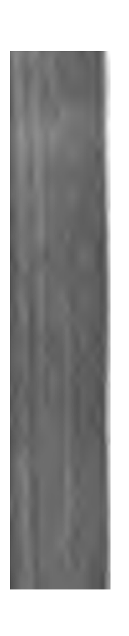
Discours séditieux.

» MESSIEURS, un Soldat que l'intérêt & l'affection attachent à vo-

1783. tre destinée, qui a souffert avec vous, & qui veut continuer de partager votre fortune bonne ou mauvaise, demande la permission de vous adresser ses plaintes. Il n'a pour lui ni l'âge, ni les dignités qui donnent du poids aux conseils; mais l'expérience marche quelquefois sans la vieillesse, & la sincérité n'a pas besoin de rang. Comme la plûpart d'entre vous, il aima la vie privée; il l'a quittée avec regret & dans la ferme résolution d'y rentrer, dès que la nécessité ne lui mettra plus les armes à la main. Alors les ennemis de sa patrie, les esclaves du pouvoir, les soutiens mercénaires de l'injustice n'avoient pas encore éprouvé que les Américains sont aussi redoutables sur le champ de bataille, que soumis & pacifiques dans leurs remontrances. C'est avec cette perspective qu'il fut le compagnon de vos longues fatigues, qu'avec vous il brava tant de périls. Il a senti la main glaciale de la pauvreté, & n'a point murmuré; il a vu se développer l'insolence de l'homme opulent, sans se permettre un soupir,

…ire du mé…
…t discours.

ngtems essez crédule pour sacri-
r à l'opinion, il a jusqu'à ce jour, 1783.
éré dans la justice de son pays. Il Suite du même discours.
flattoit que lorsque les nuages de
dversité seroient dissipés, lors-
e le rayon de la paix commen-
roit à luire, la froideur & la
verité du gouvernement se rela-
eroient; que la reconnoissance ver-
oit des bienfaits sur ces hommes,
nt les bras vigoureux avoient
utenu l'Etat, dans le périlleux
flage de la servitude menaçante
une indépendance reconnue. Mais
confiance a ses limites comme
modération; il est un point où
ne dégénère en crédulité &
utre en bassesse. Telle est votre
uation; amenés à ce point dé-
at, un pas de plus vous per-
oit sans retour. Être tranquille,
re indifférent lorsque les injustices
ccumulent & pesent sur nos têtes,
roit plus que de la foiblesse. Se
orner à des supplications sans dé-
lopper de mâles efforts, seroit
égrader votre caractère & mon-
er à l'univers que vous méritiez
en ces chaînes que vous venez
e rompre. Considérons le point où
ous sommes, & de-là portons



les yeux ſur votre ſitu
réparez vous-mêmes les
que vous avez ſoufferts
laiſſez échapper ce mom
eſt fait de vous pour
des efforts tardifs ſeront
vos menaces ſeront au
que vos ſupplications a

Déterminez donc, d
nière poſitive, & ce
pouvez ſupporter, & ce
voulez ſouffrir : ſi votre
eſt en raiſon de vos ma
voquez plus la juſtice ;
lez les craintes du Gouv
Laiſſez le ton mielleux
moires, prenez-en un
vé, plus convenable :

e. Que deux ou trois d'entre vous,
ie ceux qui écrivent & sentent vi- 1783.
'ement, dressent une dernière re- Suite du même discours.
nontrance; qu'on y rappelle, dans
n langage qui ne vous trahisse
oint par ses craintes, ce que
e Congrès a promis, & ce que le
Congrès a fait; qu'on y retrace ce
jue vous avez souffert, ce que
'ous avez demandé, & combien
eu de vos demandes ont été ac-
ordées! Dites au Congrès, que
'ous avez été les premiers à vous
récipiter dans le danger, que vous
lesirez en sortir les derniers; que
e désespoir ne vous fera jamais
rendre une résolution déshono-
ante; mais qu'il peut vous entraîner
iors du champ de bataille. Dites-
ui qu'une blessure souvent irritée,
eut enfin devenir incurable, &
u'une démarche indiscrette peut
ésormais avoir le terrible effet de
a mort; que dans les événemens
olitiques, l'armée peut avoir son
lternative. Dites aux membres du
Congrès, que s'ils veulent la paix,
ien ne vous séparera de leurs ar-
nes, que le tombeau. S'ils veulent la
guerre, dites leur qu'invitant votre

illuſtre chef à vous commander toujours, vous vous retirerez, ſous ſes auſpices, dans quelque pays inhabité ; que là, vous ſourirez à votre tour, lorſque leurs craintes ſeront excitées par de nouveaux dangers.

1783.
Suite du même diſcours.

Qu'on repréſente au Congrès, que s'il accède au contenu de votre dernier mémoire, il vous rendra plus heureux, il ſe rendra plus reſpectable ; que tant que la guerre continuera, vous ſuivrez ſes drapeaux ; que lorſqu'elle ceſſera, vous vous retirerez dans l'ombre d'une vie privée ; que vous y donnerez à l'Univers de nouveaux ſujets d'étonnement & d'admiration, le ſpectacle d'une armée victorieuſe de ſes ennemis, victorieuſe d'elle-même ».

Washington aſſemble les Officiers de l'armée.

On ignore quels euſſent été les effets de cette pièce anonyme, & le réſultat de l'aſſemblée à laquelle les Officiers de l'Etat Major étoient invités pour le 11 Mars ; mais le Commandant en chef prévint ce coup, en défendant de s'aſſembler au jour indiqué, & les mêmes Officiers reçurent ordre de ſe trouver, le Samedi ſuivant, aux nou-

veaux bâtimens de New-Windſor, 1783.
pour entendre le rapport du Comité de l'armée nommé près du Congrès, & pour arrêter, après une mûre délibération, des meſures aſſorties aux circonſtances. Cette aſſemblée du 15 Mars fut présidée par le Major général Gates; & Washington ouvrit la ſéance par une adreſſe où les intentions perverſes de l'auteur anonyme étoient démaſquées, où le Congrès étoit justifié, où le Commandant en chef ſe rendoit garant des promeſſes de cette honorable compagnie. Il finit par conjurer l'armée au nom de la patrie, de l'honneur & de l'humanité, de témoigner ſon indignation contre l'ennemi ſecret, qui, ſous de vains prétextes, cherchoit à renverſer la liberté de l'Amérique, & qui, par une ruſe infâme ouvroit la porte à une guerre civile. » La dignité de cette con» duite, ajouta-t-il, fera dire à » la poſtérité, lorſqu'elle célebre» ra ce glorieux événement, (la » révolution de l'Amérique) ſi ce » modèle n'eût pas exiſté, l'Uni» vers n'auroit jamais ſu à quel

» degré de perfection peut s'élever l'espèce humaine «.

1783. Leurs résolutions patriotiques.

Ce discours eut tout l'effet que s'en étoit promis Washington. Son Excellence s'étant retirée, on forma un comité pour dresser l'instruction de l'affaire sur laquelle l'assemblée avoit à délibérer; & le rapport ayant été fait & sérieusement examiné, il fut déclaré unanimement que les Officiers des troupes américaines, toujours animés de cette flamme patriotique qui leur avoit mis les armes à la main, ne souilleroient jamais une gloire acquise au prix de leur sang; que l'armée avoit une confiance inébranlable dans la vertu du Congrès, & qu'elle étoit pleinement convaincue que les représentants de l'Amérique ne *licencieroient point les troupes, sans acquitter la dette de l'etat, envers les Officiers & les Soldats*. L'assemblée témoigna, avec la même unanimité, son mépris & son indignation pour l'Auteur des propositions séditieuses contenues dans l'adresse anonyme aux Officiers de l'armée.

La proclamation de la paix

ffermit les Américains dans leurs dispositions patriotiques, & le contentement général se manifesta dans les fêtes militaires auxquelles les premiers loisirs furent consacrés. Aux transports de l'allégresse publique, se méloient des sentimens de reconnoissance pour le Prince auguste, à l'assistance duquel les Etats affranchis & pacifiés devoient le bienfait de la révolution qu'ils célébroient. Pour en éterniser le souvenir par un monument expressif de leur gratitude, il fut décidé en plein Congrès, qu'on érigeroit à Philadelphie; une statue de bronze en l'honneur de Louis XVI.

1783.

On projete d'ériger à Philadelphie une statue en l'honneur de Louis XVI.

Cette paix, dont l'Amérique goûtoit déja les prémices, avoit été cimentée à la même époque, entre la France, l'Espagne & l'Angleterre. Les traités qui la garantissoient, en assurant l'existence de la Grande-Bretagne, attestoient, comme on l'a dit, la modération, pour ne pas dire la clémence de la Maison de Bourbon. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur la position des Anglois à l'époque de la signature de ces articles pré-

Traité de paix entre la France & l'Angleterre.

liminaires entre leurs Majesté
1783. Roi de France & le Roi d
Grande-Bretagne.

ARTICLE I. Aussitôt que les liminaires seront signés & rati l'amitié sincère sera rétablie e Sa Majesté Très-Chrétienne & Majesté Britannique, leurs Ro mes, Etats & Sujets, par m par terre, dans toutes les p du monde. Il sera donné de dres aux armées, aux escadre à tous les Sujets des deux sances, d'arrêter toutes hosti & de vivre dans la plus pa union, en oubliant ce qui passé, de quoi leurs Souv leur donnent l'ordre & l'exe & pour l'exécution de cet a il sera donné de part & d'a des passeports de mer aux vais qui seront dépêchés pour en ter la nouvelle aux possession dites Puissances.

ART. II. Sa Majesté, le R la Grande-Bretagne conserv propriété de l'Isle de Terre-N & les Isles adjacentes, ainsi le tout lui a été cédé par l cle XIII. du traité d'Utrecht

les exceptions qui feront ſtipulées par l'Article V. du préſent traité. 1783.

ART. III. Sa Majeſté Très-Chrétienne, afin de prévenir les querelles qui, juſqu'à préſent, ſe ſont élevées entre les deux nations d'Angleterre & de France, renonce au droit de pêche qui lui appartient en vertu dudit article du traité d'Utrecht, depuis le Cap de Bonaviſta juſqu'au Cap Saint-Jean, ſitué ſur la côte orientale de Terre-Neuve, environ par le cinquantième degré de latitude ſeptentrionale; au moyen de quoi, la pêcherie françoiſe commencera audit Cap Saint-Jean, fera le tour par le Nord, & deſcendant la côte occidentale de l'Iſle de Terre-Neuve, aura pour limites la place appellée Cap Raye, ſituée par le quarante-ſeptième degré cinquante minutes de latitude.

ART. IV. Les pêcheurs françois jouiront de la pêcherie qui leur eſt aſſignée par l'Article ci-deſſus, comme ils ont le droit d'en jouir en vertu du traité d'Utrecht.

ART. V. Sa Majeſté Britannique

cédera en plein droit à Sa Majesté
1783. Très-Chrétienne, les Isles de Saint-Pierre & Miquelon.

ART. VI. Quant au droit de pêcher dans le Golfe de Saint-Laurent, les François continueront d'en jouir conformément au cinquième Article du traité de Paris.

ART. VII. Le Roi de la Grande-Bretagne restituera à la France, l'Isle de Sainte-Lucie, & lui cédera & garantira celle de Tabago.

ART. VIII. Sa Majesté Très-Chrétienne restituera à la Grande-Bretagne les Isles de la Grenade & les Grenadines, Saint-Vincent, la Dominique, Saint-Christophe, Névis & Montserrat; & les forteresses de ces Isles conquises par les armes de la Grande-Bretagne & par celles de France, seront restituées dans la même condition dans laquelle elles étoient, lors de la conquête; il est entendu cependant, que le terme de dix-huit mois, à compter de l'époque de la ratification du traité définitif, sera accordé aux Sujets respectifs des Couronnes de France & de la Grande-Bretagne, lesquels peuvent être

établis dans lesdites Isles, & en d'autres places qui seront restituées par le traité définitif, afin de vendre leurs biens, recouvrer leurs dettes, transporter leurs effets, & se retirer sans être restreints à raison de leur religion, ou aucune autre cause quelconque, excepté le cas de dettes, ou de poursuites criminelles. 1783.

ART. IX. Le Roi de la Grande-Bretagne cédera & garantira en plein droit, à Sa Majesté Très-Chrétienne, la rivière de Sénégal & ses dépendances, avec les Forts de Saint-Louis, Podor, Galam, Arguin & Portendic; Sa Majesté Britannique restituera aussi l'Isle de Gorée, qui sera remise dans la condition où elle étoit, lorsque les armes britanniques en ont pris possession.

ART. X. Le Roi Très-Chrétien garantira de son côté, à Sa Majesté le Roi de la Grande-Bretagne, la possession du Fort Jacques, & de la rivière Gambie.

ART. XI. Afin de prévenir toute discussion dans cette partie du monde, les deux Cours conviendront,

1783. soit par le traité définitif, soit par un acte séparé, des limites à fixer pour leurs possessions respectives. Le commerce de la gomme se fera à l'avenir, comme les nations angloise & françoise le faisoient avant la guerre de 1755.

ART. XII. Quant au reste des côtes d'Afrique, les Sujets des deux Puissances continueront de les fréquenter, conformément à la coutume qui a prévalu jusqu'à présent.

ART. XIII. Le Roi de la Grande-Bretagne restituera à Sa Majesté Très-Chrétienne tous les établissemens qui lui appartenoient au commencement de la guerre présente sur la côte d'Orixa & dans le Bengale, avec liberté d'entourer Chandernagor d'un fossé pour l'écoulement des eaux; & Sa Majesté Britannique s'engage à prendre les mesures qui peuvent être en son pouvoir, pour assurer aux Sujets de la France dans cette partie de l'Inde, ainsi que sur les côtes d'Orixa, Coromandel & Malabar, un commerce sûr, libre & indépendant, tel qu'il se faisoit par la dernière compagnie fran-

çoise des Indes orientales ; soit qu'ils le fassent comme individus, ou qu'ils se forment en compagnie. 1783.

ART. XIV. Pondichéry, ainsi que Karical, seront également restitués & garantis à la France ; & Sa Majesté Britannique procurera, pour servir d'arrondissement à Pondichéry, les deux districts de Velanour & Bahour ; & comme dépendance autour de Karical, les quatre Magans contigus.

ART. XV. La France rentrera en possession de Mahée & du comptoir de Surate ; & les François trafiqueront dans cette partie de l'Inde, conformément aux principes établis par le XIII Article de ce traité.

ART. XVI. En cas que la France ait des alliés dans l'Inde, ils seront invités, ainsi que ceux de la Grande-Bretagne, à accéder à la présente pacification ; & à cette fin, un terme de quatre mois leur sera accordé pour se décider ; & en cas de refus de leur part, leurs Majestés Britannique & Très-Chrétienne conviennent de ne leur donner aucune assistance directe

ou indirecte, contre les possessions
1783. britanniques ou françoises, ou contre les anciennes possessions de leurs alliés respectifs, & leursdites Majestés offriront leurs bons offices pour les amener à une réconciliation mutuelle.

ART. XVII. Le Roi de la Grande-Bretagne, desirant donner à Sa Majesté Très-Chrétienne une preuve sincère de réconciliation & d'amitié, consentira à l'abrogation & suppression de tous les articles relatifs à Dunkerque, à compter du traité de paix, conclu à Utrecht en 1713, inclusivement jusqu'à ce jour.

ART. XVIII. On renouvellera & confirmera par le traité définitif, tous ceux qui ont subsisté jusqu'à présent, entre les deux hautes parties contractantes & auxquels il n'aura pas été dérogé par le présent traité; & les deux Cours nommeront des Commissaires pour travailler sur l'état du commerce entre les deux nations, afin de convenir de nouveaux arrangemens, sur le fondement de la réciprocité & de la convenance mutuelle. Lesdites Cours fixeront ensemble amiable-

nent un terme compétent pour la durée de ce travail. 1783.

ART. XIX. Tous les pays & territoires qui pourroient avoir été conquis, ou qui pourroient l'être, dans quelque partie du monde que ce soit, par les armes de Sa Majesté Britannique, ou par celles de Sa Majesté Très-Chrétienne, & qui ne sont pas compris dans les présens articles, seront rendus sans difficulté & sans exiger de compensation.

ART. XX. Comme il est nécessaire d'assigner une époque fixe, pour les évacuations & restitutions à faire par chacune des hautes parties contractantes, il est convenu que le Roi de la Grande-Bretagne fera évacuer les Isles de Saint-Pierre & Miquelon, Sainte-Lucie aux Antilles, & Gorée en Afrique, trois mois après la ratification du traité définitif, ou plutôt si faire se peut. Au même terme, Sa Majesté Britannique rentrera également en possession des Isles de la Grenade & Grenadines, de Saint-Vincent, la Dominique, Saint-Christophe, Nevis & Montserrat; quant aux territoires, villes & comptoirs qui

1783. doivent être cédés ou reſtitués dans les Indes orientales, la ceſſion ou reſtitution s'en fera reſpectivement ſix mois après ladite ratification.

ART. XXI. Les priſonniers ſeront rendus de part & d'autre, ſans rançon, en payant les dettes qu'ils auront contractées dans leur captivité, & chaque couronne ſoldera reſpectivement, les avances qui auront été faites pour la ſubſiſtance & l'entretien de ſes priſonniers.

ART. XXII. Pour ôter tout ſujet de plaintes à l'occaſion des priſes qui pourroient être faites en mer après la ſignature de ces articles préliminaires, on eſt convenu que les vaiſſeaux pris dans la Manche & dans les mers du Nord, après douze jours écoulés depuis cette ſignature, ſeront reſtitués de part & d'autre; que le terme ſera d'un mois, depuis leſdites mers juſqu'aux iſles Canaries incluſivement; de deux mois, à compter depuis ces iſles, juſqu'à la ligne équinoxiale; & enfin de cinq mois dans toutes les autres mers,

ART. XXIII. Les ratifications des présents articles seront expédiées en bonne forme, & seront échangées dans l'espace d'un mois, à compter du jour de la signature. 1783.

Fait à Versailles, le vingtième jour de Janvier mil sept cent quatre-vingt-trois.

GRAVIER DE VERGENNES.
ALLEYNE FITZ-HERBERT.

Le Ministre d'Angleterre & M. le Comte d'Aranda signèrent le même jour les articles préliminaires de la paix, entre leurs Cours respectives. De ces onze articles, quatre seulement trouveront place ici; les autres font partie du traité qu'on vient de lire.

Traité entre l'Espagne & l'Angleterre.

Le deuxième article porte que Sa Majesté Catholique conservera l'isle de Minorque.

Par le troisième, le Roi d'Angleterre cède au Roi d'Espagne la Floride orientale; & Sa Majesté Catholique conserve la Floride occidentale. Le terme de dix-huit mois est accordé aux Sujets de Sa Majesté Britannique, établis dans l'isle de Minorque & dans les deux Florides, pour vendre

1783. leurs biens, recouvrer leurs dettes & transporter leurs effets ainsi que leurs personnes, sans être gênés à cause de la religion, & sous quelque autre prétexte que ce puisse être, hors celui de dettes & de procès criminels. Bien entendu que le Roi d'Angleterre fera transporter de la Floride orientale tous les effets qui peuvent lui appartenir, sans excepter l'artillerie.

Le quatrième article porte, que dans un district, dont on fixera les limites, les Sujets de Sa Majesté Britannique pourront sans être inquiétés en aucune manière, exploiter & transporter les bois de teinture ou de campêche, & pour cet effet, bâtir sans empêchement, occuper sans interruption dans un endroit convenu, des maisons & magasins nécessaires à cette exploitation; mais par les stipulations ci-dessus, Sa Majesté Catholique ne prétend déroger en aucune manière aux droits de sa Souveraineté.

Le Roi d'Espagne s'engage par le cinquième article, à restituer

sans exception, les isles de Providence & des Bahamas, dans le même état où elles étoient lorsqu'elles ont été conquises par les armes de Sa Majesté Catholique. 1783.

Que l'Angleterre ne pouvoit être mieux traitée.

Toute l'Europe fut émerveillée, qu'on me passe cette expression, du traitement fait à l'Angleterre par ces traités, objet des murmures d'une partie de cette nation ambitieuse, exigeante & jamais satisfaite. Elle rentroit en possession de la Grenade & de Saint-Christophe, les seules isles d'une grande valeur qui lui eussent été enlevées pendant la guerre ; elle acquéroit la Dominique, isle précieuse & faite pour le devenir davantage. Tout considéré, les huit Colonies à sucre qui restoient à la Grande-Bretagne, quoique moins importantes quant à l'étendue du territoire, étoient d'un produit égal à celles de la France, & pouvoient rendre, chaque année, au moins cent soixante mille tonneaux.

Le droit acquis par les traités, de naviguer avec les Américains

dans le Miſſiſſipi, rendoit ce fleuve
1783. précieux aux Anglois, & devoit naturellement diriger leur attention vers la Nouvelle-Orléans, Province immenſe, dont ils s'aſſuroient la propriété.

Le Canada eſt une contrée de douze cens lieues d'étendue, qui nourrit cent mille habitans. L'Angleterre conſerve encore les vaſtes poſſeſſions de la Nouvelle-Ecoſſe, dont le territoire de trois cens lieues ſur la côte, entre la Nouvelle Angleterre & le fleuve Saint-Laurent, offre naturellement aux iſles Caraïbes le grand magaſin qui doit les approviſionner.

D'un autre côté, les Anglois ſe maintiennent toujours à Terre-Neuve dans la ſuppériorité des pêcheries.

En Afrique, leur commerce des gommes n'a reçu aucune diminution.

Leurs poſſeſſions dans l'Inde, continuent d'être ſupérieures à celles des autres Etats.

La liberté de couper le bois de

campêche sur la côte d'Honduras, 1783.
est un article avantageux pour la Grande-Bretagne, en ce qu'elle met la navigation dans ces mers à l'abri des interruptions ci-devant occasionnées par les querelles, dont la coupe de ce bois étoit la raison ou le pretexte.

Le seul inconvénient qui pouvoit résulter de cette paix, étoit un commerce interlope entre les Etats-Unis & les planteurs des Indes occidentales; mais cet inconvénient qui commençoit à se faire sentir avant la guerre, ne peut souffrir de grands accroissemens, parce que la majeure partie de la propriété territoriale des isles Angloises appartient à des particuliers qui résident en Angleterre, ou à des négociants, dont l'intérêt est de conserver la balance dans l'importation & l'exportation, ou enfin à des colons qui résidant sur les lieux, sont intéressés à se ménager des retours avec la mere contrée qui seule peut leur fournir beaucoup d'articles qu'ils ne sauroient tirer de l'Amérique septentrionale.

Sous quelqu'aspect qu'on envi-

1783. Plaintes du [V]icomte de [St]ormont à [la] Chambre [de]s Pairs.

ſageât cette paix, les conditions en étoient tolérables & ſouvent très-avantageuſes pour l'Angleterre. Dans ſa ſituation, elle ne pouvoit ſe flatter d'un traitement auſſi favorable, & ces conditions durent remplir ſes vœux & paſſer ſes eſpérances. Mais une partie de la nation crut qu'il étoit de ſa dignité de paroître mécontente, & malgré les adreſſes de remerciment à Sa Majeſté Britannique ſur le bienfait de la paix, quoique toutes les cités & corporations du royaume euſſent porté dans cette occaſion les témoignages de leur reconnoiſſance aux pieds du trône, & que la Chambre haute eût donné, par la même conduite, un exemple bien manifeſte de ſon approbation, il s'étoit pourtant élevé des voix dans cette Chambre contre les divers traités. Une des plus impoſantes fut celle du Vicomte de Stormont, dont le premier reproche au Comte de Shelburne porta ſur l'incapacité de M. Oſwald qu'on avoit maladroitement oppoſé aux quatre plénipotentiaires du Congrès, parmi leſquels on nommoit MM. Laurens

& Franklin. Suivant le noble Vicomte, le premier devoir de l'Agent britannique ou plutôt de ses constituans, étoit d'assurer la restitution complette de toutes les propriétés des loyalistes. » La justice, » l'honneur, la reconnoissance, tout » demandoit que la Grande-Bretagne protégeât ces infortunés; & » pour sa honte & leur malheur, » ils ont été le prix d'un traité flétrissant.... L'histoire ne fournit point » d'exemple de la bassesse avec laquelle nous avons abandonné nos » amis.... Comment nous sommes-nous conduits avec les Indiens » nos fidèles alliés? Les sermens » les plus sacrés, la fraternité la » plus solemnellement jurée, rien » n'a pu les soustraire à notre ingratitude ». 1783.

Puis revenant à M. Oswald qu'il qualifie ironiquement de grand géographe, il trace avec lui la ligne de démarcation qui doit fixer à jamais les limites des Etats Américains, limites qui, s'il faut l'en croire, ne laissent à la Grande-Bretagne que les possessions, dont la nouvelle République n'a

1783. pas ambitionné l'acquisition. Le Vicomte de Stormont passe ensuite à l'examen des traités conclus avec les deux branches de la Maison de Bourbon, & à chaque article, il se plaint que les intérêts de l'Angleterre ont été sacrifiés. « Ici, » dit-il, c'est une étendue immense » que nous donnons aux pêcheries » de la France à Terre-Neuve; » là, nous lui cédons Miquelon & » Saint-Pierre, qui sont d'autant » plus à sa bienséance, qu'étant » fortifiées, ces isles commande- » ront l'entrée du fleuve Saint- » Laurent. D'un autre côté, c'est » la liberté de s'établir dans la Nou- » velle-Ecosse, que nous accordons » aux Américains. Nous cédons » Penobscot; nous renonçons à tout » ce que nous avons de précieux » dans le Canada; nous abandon- » nons les Florides, dont la situa- » tion, le sol & le climat étoient » pour nous d'un si grand prix; » enfin nous rendons Sainte-Lucie, » dont la possession est d'une im- » portance si décisive, que pour » y rentrer, il n'est point de sa- » crifices auxquels la France ne se

» fût déterminée. Sur la côte d'A- 1783.
» frique, comme dans l'Inde, je » vois toujours des cessions de la » part de la Grande-Bretagne, » & pas un équivalent de la part » de l'ennemi. Quant au port de » Dunkerque, nous devons nous » attendre à voir fondre un jour » ses vaisseaux de guerre sur no- » tre marine marchande; & nous » nous rapellerons alors les paro- » les que le ministre actuel a mises » dans la bouche de notre gra- » cieux Monarque, & dont voici » le véritable sens »: *voulant prouver à mon frere le Roi des François, avec combien d'empressement je desire son amitié, je lui ouvre le port de Dunkerque comme étant à sa bienséance pour faire la guerre à mes sujets bien-aimés.*

Réponse du Comte de Shelburne.

Le Comte de Shelburne répondit aux plaintes du Vicomte de Stormont, concernant la ligne de démarcation entre les Etats-Unis & le Canada; qu'en partageant avec lesdits Etats le commerce des pelleteries, l'Angleterre avoit cessé d'exercer le monopole, crime d'état, qui, tôt ou tard, ne man-

que pas d'être puni ; mais qu'eût-
1783. elle ſacrifié ce commerce tout entier, c'eût été pour la Grande-Bretagne un avantage de trente mille livres ſterling par année, puiſqu'il étoit démontré que l'importation des pelleteries ne montoit annuellement qu'à cinquante mille livres ſterling, & qu'il lui en coûtoit quatre-vingt mille pour protéger cette importation. Quant à la permiſſion accordée aux Américains de pêcher dans tous les ports Anglois, & particulierement ſur les bancs de Terre-Neuve, il prétendit, que vu leur ſituation, il étoit impoſſible de leur interdire cette pêche dans la première ſaiſon; & que, pour la leur fermer dans la ſeconde, il s'agiſſoit encore de continuer l'exercice d'un monopole odieux. Le Comte de Shelburne ne dit autre choſe ſur l'article des loyaliſtes, ſinon qu'il avoit fallu ſacrifier quelques victimes pour ſauver la totalité de l'empire; que toute la nation demandoit la paix, & qu'on ſe voyoit réduit à cette alternative, ou de continuer la guerre, ou d'en paſſer

par

les termes du Congrès. Le
le Comte obſerva que les clau- 1783.
inſérées dans les traités pré-
ens au ſujet de Dunkerque,
roient jamais été miſes en exé-
ion ; qu'on ne feroit jamais de
port rien de formidable pour
ngleterre ; que la France inſiſ-
: ſur ce point, moins par inté-
que par un motif de dignité,
qu'il y auroit de la folie à
e dépendre d'une ſi foible con-
ration le ſort de la paix ou de
guerre. A l'égard des arran-
nens pris avec cette nation
ir la pêche de Terre-Neuve,
it valoir la néceſſité de mettre
terme aux querelles qui réſul-
ent de la concurrence des pê-
urs anglois & françois ; & quant
iſles de Saint-Pierre & de
quelon, il prétendit qu'elles
toient ni l'une ni l'autre ſuſcepti-
s de fortifications capables de
défendre contre la plus petite
gate. « Dans les Indes occiden-
ales, nous recouvrons, ajouta-
-il, toutes nos poſſeſſions, à l'ex-
ception de Sainte-Lucie & de

» te d'Afrique, n'ont
» de fondement. Parc
» cédons le Sénégal,
» clut que le commer
» mes eſt perdu pour
» compte-t-on pour ri
» Roi de France eng
» admettre au partage
» merce ? D'ailleurs,
» pas gardé *Sénégami*
» encore plus heureu
» Paſſons aux Indes o

» Pourquoi, nous d
» vous rendu Pondiché
» çois ? Pourquoi leur
» permis de creuſer
» tour de Chanderna
» peut donner deux ex

» les derniers avis, les troupes » mal payées menacent de se ré- » volter ». 1783.

Débats à la Chambre des Communes. Réponse de M. Pitt aux objections des Frondeurs.

Les objections relatives aux termes de la paix qu'on alloit conclure, furent combattues plus victorieusement encore, dans le beau discours par lequel M. Thomas Pitt ouvrit la séance du 17 Février à la Chambre des Communes. Il mit sous les yeux de cette Chambre un tableau de l'épuisement de la Grande-Bretagne à cette époque, d'où il résultoit que, non compris les arrérages de la liste civile qui montoient à deux millions & demi sterling, les Anglois avoient à payer annuellement treize millions sept cens quatre-vingt treize mille cent trente sept livres sterling; intérêts énormes auxquels ils ne pouvoient faire face, même en laissant subsister toutes les taxes au sein d'une paix profonde; & de ce fait bien constaté, il tiroit cette induction, que pour la Grande-Bretagne, c'étoit la même chose de continuer la guerre & de se dévouer à une ruine absolue. Mais,

comme le ſuppoſoient gratuitement M. Fox, Lord North & beaucoup d'autres Frondeurs de la Chambre, l'Angleterre pouvoit-elle faire une paix moins déſavantageuſe ? M. Pitt répond en détail à cette queſtion; & il établit d'abord qu'il n'y a que deux manières de faire une paix quelconque : l'une, en reſtituant des priſes, & l'autre, en faiſant des conceſſions, ſuivant que les événemens de la guerre ont bien ou mal tourné pour chacune des parties contractantes. Or, pour calculer en pareil cas la perte & le gain avec exactitude, il faut partir de la ſituation reſpective où ſe trouve chacune de ces parties; & ſi l'on applique cette règle à la circonſtance préſente, on conviendra que la France, l'Eſpagne & les Etats-Unis d'Amérique ne pouvoient être moins exigeans.

1783.

Suite des débats à ce sujet.

M. Pitt conclut pour l'adreſſe de remerciement à S. M. Britannique, relativement au bienfait de la paix qu'elle venoit de procurer à la nation. Mais Lord North que de nouveaux intérêts venoient d'aſſocier

M. Fox, se mit en devoir de fronder, article par article, les nouveaux traités de pacification ; il n'y en eut pas un seul qu'il ne présentât dans un jour très-défavorable à l'Angleterre, & sa motion fut de soumettre ces traités à la révision de la Chambre. 1783.

L'avis de Lord Mulgrave étoit encore moins modéré ; il manifesta sa répugnance à souscrire aux termes d'une paix qui, disoit-il, étoit la honte de l'Empire Britannique. Il parla de l'état florissant des forces angloises, dont il affirma la supériorité sur les forces combinées de l'ennemi dans les quatre parties du monde, & particulièrement aux isles du vent & sous le vent. Mais dans la séance du 21 Février, Sir Keithstewart releva cette assertion, & commençant par les indes occidentales : » Il y avoit, dit-il, » dans le port de Cadix soixante » vaisseaux de ligne aux ordres » de M. le Comte d'Estaing, » prêts à faire voile pour les An» tilles, où ils devoient se join» dre à vingt-huit vaisseaux tant

1783. » françois qu'espagnols : aviez-vous» continua-t-il, la perspective d'y » balancer la puissance des alliés? » Quant aux Indes orientales, je ne » crains pas d'avancer que six vais- » seaux de ligne, & cinq ou six au- » tres de moindre force, étoient au » moment d'appareiller pour aller » renforcer le Bailli de Suffren, & le » maintenir dans sa supériorité, mê- » me après la jonction de Sir Ri- » chard Bickerton avec Sir Edward » Hughes ». Il affirma avec la même assurance, que, si la guerre eût duré une année de plus, l'activité des Hollandois se fut réveillée, & qu'à l'ouverture de la campagne, ils devoient mettre en mer cinquante-deux vaisseaux à deux ponts qui, joints à ce que la Maison de Bourbon eût conservé de forces navales en Europe, auroient écrasé l'Angleterre & son commerce. Il conclut que la paix étoit indispensable pour la Grande-Bretagne, & qu'elle ne pouvoit l'obtenir à des termes plus avantageux.

L'opinion des Frondeurs prévaut. Changement dans le Ministère.

La majorité n'en persista pas moins dans l'opinion, que les concessions faites aux trois Puissances étoient

beaucoup trop étendues, même en considérant la situation relative des parties contractantes. On se fit un point d'honneur de soutenir cette motion qui devoit entraîner un changement dans le Ministère britannique : événement, dont les détails sont étrangers à l'histoire de cette paix que Sa Majesté Très-Chrétienne avoit ratifiée le 3 Février. 1783.

Vaisseaux expédiés pour aller annoncer la cessation des hostilités.

A cette époque, on expédia des vaisseaux, tant des ports de France que de ceux d'Angleterre, pour aller annoncer la cessation des hostilités dans les différentes parties du monde ; mais l'humanité des Puissances réconciliées, eut à gémir en cette circonstance, des obstacles que les élémens apportèrent à l'exécution de ces ordres pacifiques. Une tempête qui dura plusieurs jours, força tous ces vaisseaux à relâcher plus ou moins longtems ; & ce retard pouvoit faire couler, en pure perte, des flots de sang humain aux Indes orientales, où la guerre se continuoit avec une fureur égale, & des succès partagés dans tous les lieux où la terrible

1783. influence du Bailli de Suffren ne se faisoit point sentir. Les Hollandois éprouvoient des échecs plus ou moins funestes par-tout où ce Général ne se trouvoit pas pour les protéger.

Affaires de l'Inde.

La conquête de Négapatam, avoit signalé, dès la fin de 1781, les armes britanniques sur la côte de Coromandel. Les dépêches de l'Amiral Hughes arrivées le 16 Mai de l'année suivante, confirmèrent cette nouvelle à la Compagnie des Indes. On apprit aussi que l'Amiral ayant fait voile pour l'isle de Ceylan, avec sept vaisseaux de ligne, avoit attaqué le port de Trinquemale, & forcé le Gouverneur à capituler; qu'après cette conquête, une partie de l'escadre avoit regagné la côte de Coromandel, où d'autres places s'étoient rendues à la première sommation du Général Anglois. On ajoutoit que le Roi de Candy s'étant déclaré contre les Hollandois, avoit favorisé l'expédition de Trinquemale; & il est vrai que cette conquête fut moins l'ouvrage de la bravoure angloise, qu'une suite

nécessaire de la défection des naturels du pays. Ils se joignirent à l'ennemi, & l'engagèrent à rétablir le Gouvernement de leur Prince, qui, resserré dans sa Capitale, se voyoit forcé d'abandonner toute la côte aux Hollandois, & de les laisser en possession des plus riches produits de l'Isle, & particulièrement de la canelle, dont ils avoient le commerce exclusif. Les deux expéditions de Négapatam & de Trinquemale sont d'une importance qui justifie les détails qu'on va présenter au Lecteur : la plupart sont tirés des relations du Vice-Amiral Sir Edward Hughes, & de Sir Hector Munro, Major général des troupes de la Compagnie dans les Grandes Indes. 1783.

Vers la mi-Octobre 1781, ce dernier Général s'étoit porté dans le pays de Tanjaour, afin de coopérer avec l'escadre britannique dans l'attaque de Negapatam. Quoique la garnison de cette place eût été renforcée nouvellement par un gros détachement des troupes d'Ayder-Aly, qu'on eût ajouté de nouveaux ouvrages aux fortifications, &

Dispositions des Anglois pour l'attaque de Négapatam.

que la saison déjà fort avancée fit
1783. craindre le retour des Moussons, l'importance d'une telle conquête ferma les yeux des Anglois sur les
Siége de cette place. risques de l'entreprise, & le 21 Octobre leurs troupes se présentèrent à Nagores. Le Major général les ayant fait débarquer, se mit à leur tête & les conduisit vers la place avec des bataillons de marine, dont la réunion formoit un corps d'environ quinze cens hommes, aux ordres des Capitaines Thomas Mackenzie, Mc Coy & Henry Reynolds. L'artillerie nécessaire fut aussi débarquée le même jour; elle consistoit en seize pièces de dix-huit & quelques-unes de douze; en deux mortiers, & une quantité proportionnée de poudre, de bombes & de boulets. Dans la nuit du 29, les Anglois donnèrent l'assaut, & emportèrent les lignes que l'ennemi avoit fortifiées pour couvrir & défendre l'approche de la Ville. Le 3 Novembre, la tranchée fut ouverte contre la partie septentrionale du fort, & le 7, douze pièces de dix-huit étoient disposées pour battre la place, à cent cinquante

toises de son enceinte. Dans la matinée du 6, l'Amiral étoit descendu à terre, pour concerter avec le Général Munro, les moyens de pousser vigoureusement le siége. Mais avant que de rien exécuter, ils convinrent d'envoyer cette sommation au Gouverneur Reynier Van-Ulissengen. 1783.

Sommation faite au Gouverneur.

» MONSIEUR, connoissant la foiblesse de la Ville & de la citadelle de » Negapatam, & combien la garnison est insuffisante pour les défendre contre les vaisseaux & les » autres forces militaires soumises à » notre commandement, des motifs d'humanité nous engagent, » dans l'unique vue d'éviter l'effusion » du sang & de prévenir les calamités, dont le habitans de Negapatam sont menacés, à vous » demander la reddition immédiate » de cette place à des termes raisonnables. C'est dans cette intention, » que nous vous accordons deux » heures, pour délibérer sur une réponse. Si vous convenez de vous » rendre par capitulation, des Commissaires seront envoyés de votre » part au Général dans son camp.

1783. « Si vous rejetez l'offre que nous » vous faisons, nos batteries joue- » ront contre vos murailles ; & ne » vous flattez pas d'obtenir, à une » époque plus reculée, les termes » que nous sommes disposés à vous » accorder dans ce moment-ci ».

» Nous avons l'honneur d'être » avec beaucoup d'égards, &c. » EDWARD HUGHES. HECTOR » MUNRO ».

Le Gouverneur se trouvant alors indisposé, le Commandant en second fit la réponse suivante au nom de Reynier Van-Ulissengen.

Réponse faite au nom du Gouverneur.

» MESSIEURS, comme je suis » obligé par serment & par hon- » neur, de défendre Negapatam en » tout ce qui dépendra de moi, je » ne puis entrer dans aucun ar- » rangement concernant la reddi- » tion de cette place ; mais lors- » que vous m'attaquerez, j'em- » ployerai, comme je le dois, toute » la résistance qui sera en mon pou- » voir ».

» J'ai l'honneur d'être, Messieurs, » avec respect, &c. MOSSEL.

Sorties des assiégés. Ils sont forcés de capituler.

Sur cette réponse, les troupes britanniques procédèrent aux opé-

rations du siége ; &, dans la journée du 10, on fortifia de plusieurs canons la batterie destinée à jouer le lendemain sur le front du bastion qu'on se proposoit de battre en brèche. Pour arrêter le feu de cette terrible batterie, les assiégés firent deux sorties désespérées avec la majeure partie de la garnison. Le mauvais succès de ces tentatives où ils perdirent beaucoup de monde, les força de capituler ; ils envoyèrent des Commissaires au Général Munro, & dès ce moment, le feu cessa de part & d'autre. L'Amiral Hughes descendit à terre, & dans la matinée du 12, on convint des articles de la capitulation qui , dans l'après-midi, fut ratifiée par le Gouverneur de la place & contresignée par les Généraux britanniques.

1783.

Garnison de Négapatam.

La garnison de Négapatam consistoit en huit mille hommes, dont cinq cens Européens de troupes réglées & de milice. On y comptoit sept cens Malayes , quatre mille cinq cens Sypahis, & deux mille trois cens hommes des troupes d'Ayder-Aly, dont mille de

1783. Cavalerie qui prirent la fuite à la première attaque des lignes. La plupart des Malayes & des Sypahis avoient aussi jeté leurs armes & déserté la garnison pendant la nuit du 11 au 12.

Relevé des munitions de guerre.

Suivant le relevé des munitions de guerre trouvées dans la ville & dans la citadelle de Négapatam, lors de la reddition de cette place, le nombre des pièces d'artillerie fut de cent quatre canons tant de fer que de bronze, & d'environ huit mortiers.

Perte des assiégeans.

L'escadre aux ordres de l'Amiral Hughes perdit, à cette expédition, dix-sept Matelots & treize Soldats de marine; le nombre des blessés fut de cinquante-six hommes. La perte de l'armée de terre ne fut portée qu'à cent treize tant Indiens qu'Européens, en y comprenant les blessés & ceux qui s'égarèrent.

Importance de cette acquisition.

Si la perte des hommes pouvoit être balancée par quelques avantages, cette acquisition compensoit bien les frais de la conquête. A cette époque, Négapatam étoit regardé par les Généraux britanniques, comme une place, dont l'impor-

tance égaloit celle de Pondichéry, & qui alloit devenir l'Arſenal des François & des Hollandois ſur la côte de Coromandel, & le centre de leurs opérations contre les poſſeſſions de la Compagnie angloiſe dans cette partie de l'Inde. 1783.

L'Eſcadre angloiſe met à la voile pour Trinquemale.

Quoi qu'il en ſoit, l'Amiral Hughes employa le reſte du mois aux préparatifs d'une autre expédition non moins importante. Après avoir embarqué les priſonniers militaires & les cinquante-ſix Officiers de la Compagnie Hollandoiſe qui furent envoyés à Madraſs ſur le Rocheford, la Panthere & l'Active, cet Amiral tenta de mettre à la voile pour Trinquemale, dont il ſe propoſoit de renforcer la garniſon, dans le cas où cette place ſeroit au pouvoir des Anglois, & d'en former le ſiége, ſi elle étoit encore ſous la domination de l'ennemi; mais pendant tout le mois de Décembre, il fut en butte aux viciſſitudes des Mouſſons, & ſe vit retenu dans la rade de Negapatam, juſqu'au 2 Janvier, qu'il appareilla avec ſon eſcadre, & pluſieurs vaiſſeaux ou tranſports de la Com-

1783. pagnie. Il arriva le 4, dans la baie de Trinquemale, où il trouva le Capitaine Montagu ſtationné depuis le mois d'Août à la hauteur de cette place où il bloquoit les Hollandois avec un vaiſſeau de ligne & quelques frégates. Dans la matinée du 5, l'Amiral commença le débarquement des troupes, & toutes avoient pris terre avant la nuit. Elles ſe formèrent ſur le champ, & marchèrent vers le fort qui n'étoit qu'à trois milles. Dans la nuit même, une compagnie de Grenadiers l'enleva preſque ſans coup férir. Ils trouvèrent le Gouverneur occupé à rédiger les termes d'une capitulation. L'artillerie de la place ſe bornoit à dix canons de fer, & ſa garniſon n'étoit alors que de quatre cens hommes; mais l'ennemi venoit de raſſembler ſes principales forces dans le poſte d'Oſtenburg, ſur le ſommet d'une haute montagne qui commande le port.

Débarquement des troupes angloiſes. Priſe du fort.

La journée du 6 fut employée à débarquer les munitions & les bagages néceſſaires aux troupes nouvellement établies dans le fort de Trinquemale. Le 7, les Officiers de

Siége du fort d'Oſtenburg.

l'Etat Major & l'Ingénieur Geils, allèrent reconnoître le chemin qui conduit ſur les hauteurs; & le lendemain, la majeure partie des troupes ſe porta vers un poſte ſitué à cent toiſes du fort d'Oſtenburg; elle en délogea l'ennemi, en prit poſſeſſion & fit les diſpoſitions pour l'attaque du fort qui, ſuivant l'opinion du Major Geils, pouvoit être emporté d'aſſaut; mais avant que de rien tenter, l'Ingénieur eut ordre de faire délivrer au Commandant d'Oſtenburg une ſommation conçue dans les mêmes termes que celle qui avoit été envoyée au Gouverneur de Négapatam. Les inſtructions d'Albertus-Homœd portoient l'ordre de ne ſe rendre qu'à la dernière extrêmité; il répondit à la ſommation conformément à ſes inſtructions. 1783.

Aſſaut du fort d'Oſtenburg.

Cependant le Major Geils perſiſtoit à vouloir enlever de force cette place, dont la partie baſſe paroiſſoit ſuſceptible d'être emportée d'aſſaut. L'avis de cet Ingénieur prévalut. On dirigea les opérations en conſéquence, & l'aſſaut fut ordonné pour le 11 Jan-

vier. Dès la pointe du jour, on fit
1783. marcher vers le fort quatre cent
cinquante, tant Matelots que Soldats de marine; leurs flancs étoient couverts par une compagnie de Pionniers, & par vingt autres Matelots armés de coutelas, qui portoient des échelles d'escalade; six autres compagnies les soutenoient avec deux pièces de Campagne. Toutes les troupes suivoient, à peu de distance, ce parti qui devoit livrer l'assaut. L'attaque fut prompte & décisive, & l'ennemi se vit bientot délogé de ses ouvrages. La réduction du fort entraîna celle des vaisseaux amarrés dans le Havre. Deux bâtimens, dont un appartenoit à la Compagnie, se trouvèrent richement chargés; les autres étoient des espèces de bateaux, dont les cargaisons avoient peu de valeur. Les Anglois perdirent dans cet assaut trois Officiers & vingt Matelots ou Soldats de marine; le nombre de leurs blessés étoit tout au plus de quarante hommes. Cette expédition fut encore moins meurtrière pour les Hollandois; mais ils

Pertes respectives des Anglois & des Hollandois.

eurent à regretter une artillerie considérable, d'abondantes provisions de toute espèce, & plus de trois cens prisonniers européens. L'Amiral en avoit fait quatre cens à Trinquemale, & plus de cinq cens à Négapatam. Le Major Geils, excellent Ingénieur au service de la Compagnie angloise, dirigea les attaques des forts tant sur la côte de Coromandel que dans l'isle de Ceylan. C'est à lui qu'appartient surtout la gloire d'avoir expulsé les Hollandois de cette côte, & d'avoir fait luire quelque tems aux yeux de la Compagnie britannique, la perspective d'un établissement dans cette Isle si riche en épiceries.

1783.

Rencontre des flottes angloise & françoise.

Sir Edward Hughes se disposoit à faire voile de la rade de Trinquemale, pour aller attaquer d'autres établissemens hollandois dans l'isle de Ceylan, lorsqu'il apprit que l'escadre françoise étoit arrivée sur la côte de Coromandel; il cingla vers Madrass pour y renouveller ses provisions. Le 8 Février, il mouilla dans la rade, où Lord Macartney lui fit savoir le lendemain, que trente vaisseaux ennemis

étoient à l'ancre environ à vingt-
1783. huit lieues du port. Le 15, on vit paroître à quatre milles de la rade douze vaiſſeaux de ligne, ſix frégates, huit gros tranſports & quelques priſes. Sir Edward avoit emboſſé ſon eſcadre de manière à pouvoir diriger efficacement ſes bordées dans le cas d'une attaque générale; mais ſur les quatre heures après-midi, les vaiſſeaux françois gouvernèrent vers la partie du Sud, dans l'eſpérance d'y attirer l'ennemi. Sir Hughes les pourſuivit en effet; mais à ſi petites voiles, que les deux armées ſe trouvèrent le lendemain matin à une diſtance de cinq ou ſix lieues. Dans cette marche, les vaiſſeaux de guerre françois avoient laiſſé trop en arrière les tranſports & les priſes qui cingloient directement vers Pondichéry. L'Amiral anglois voulant profiter de cette circonſtance, fit le ſignal de chaſſe générale au Sud-Oueſt, atteignit les navires ſéparés, en prit ſix, parmi leſquels ſe trouvoit le Lauriſton. Ce tranſport chargé d'approviſionnemens de guerre, & d'environ trois cens hommes du

régiment de Lauzun fut envoyé à Négapatam, avec les cinq autres prises. 1783.

Cependant M. de Suffren informé de cette chasse, força de voile sur l'ennemi qui continuoit de gouverner au Sud-Ouest. Il l'atteignit le lendemain matin, & Sir Edward n'ayant plus d'espoir d'éviter le combat, fit le signal à son escadre de se former en ligne de tête. Sur les quatre heures du soir, l'Exeter qui de tous ses vaisseaux étoit le plus en arrière, se trouva, par une fausse manœuvre, trop éloigné de celui qui le précédoit; trois vaisseaux de la première ligne françoise portèrent sur lui, tandis que quatre vaisseaux de la seconde ligne conduits par le Héros que montoit le Général, serroient le vent pour gagner le centre de l'armée britannique. Le feu dirigé contre l'Exeter ouvrit l'attaque qui devint bientôt générale de l'arrière-garde au centre des ennemis. Il étoit composé de cinq vaisseaux contre lesquels huit bâtimens françois dirigèrent leurs bordées avec le plus grand succès. L'avant-garde de la

Combat du 17 Février 1782. Victoire du Bailli de Suffren.

1783. ligne angloise ne pouvoit entrer en action, faute de vent pour exécuter les signaux, & sans un danger manifeste de se voir séparée de l'arrière-garde. Sur les six heures, le vent s'éleva du Sud-Est, & l'engagement se renouvella jusqu'à la nuit, avec moins de désavantage pour l'ennemi, dont tous les vaisseaux avoient plus ou moins souffert dans ce combat. Le Superbe que montoit l'Amiral, y perdit sa grande vergue, & fut violemment endommagé dans sa mâture; lorsque les deux armées se séparèrent, il avoit cinq pieds d'eau dans sa cale. L'Exeter étoit presque réduit à l'état d'un vaisseau naufragé. Il avoit fait un signal de détresse, qui sans doute auroit été celui de sa perte, pour peu que l'action eût continué.

L'Amiral anglois vint se réparer à Trinquemale, d'où il fit voile pour Madrass le 4 Mars, avec son escadre réduite à dix vaisseaux de ligne même avant le combat du 17 Février. Elle avoit perdu l'Annibal, vaisseau de cinquante canons, dont M. de Suffren s'étoit emparé, lors

de son passage à la côte de Coromandel, où M. d'Orves étoit mort peu de jours après l'arrivée de l'escadre françoise. Dès ce moment, le Bailli de Suffren avoit pris le commandement de nos forces navales dans les Grandes Indes; le combat qu'on vient de décrire, d'après les relations britanniques, y fut le prélude des triomphes de notre marine.

1783.

Combat du 12 Avril 1782, encore plus glorieux pour M. de Suffren.

L'action du 12 Avril fut encore plus glorieuse pour M. de Suffren, en ce qu'il eut à combattre, dans cette journée, un ennemi devenu supérieur en forces par la jonction des vaisseaux de ligne le Sultan & le Magnanime. Ces deux vaisseaux de soixante-quatre & de soixante-quatorze canons, s'étoient réunis le 30 Mars à l'armée de Sir Edward, qui, se fiant trop à ce renfort, discontinua sa route vers Madrass, & reprit celle de Trinquemale où il vint débarquer ses malades. En traversant la baie, il avoit reconnu l'escadre françoise dans la partie du Nord-Est. Depuis le 8 jusqu'au 11 Avril, elle fut toujours en vue & toujours

dans la même poſition ; mais le
1783. 12, à la pointe du jour, elle en changea de manière à prendre le vent ſur l'eſcadre angloiſe, & bientôt on la vit toutes voiles dehors, ſe porter avec rapidité ſur l'arrière-garde ennemie. Il fallut ſe déterminer au combat; & ſur les neuf heures du matin, l'Amiral anglois donna le ſignal de former la ligne de bataille. Les manœuvres préliminaires ſe continuèrent de part & d'autre juſqu'à midi quinze minutes, que l'eſcadre françoiſe arriva pour engager l'action. A une heure & demie, les avant-gardes des deux armées commencèrent à ſe canonner, & preſqu'au même inſtant, le Héros & l'Orient ſe portèrent ſur le Superbe qu'ils combattirent à la portée du piſtolet, l'eſpace de neuf ou dix minutes; mais pour faire place aux vaiſſeaux de ſon arrière-garde, & les mettre à portée d'attaquer le centre de l'ennemi, M. de Suffren s'avança ſur le Monmouth qui ſe trouvoit engagé, dans ce moment, avec un autre vaiſſeau françois, & dont le grand

grand mât & le mât d'artimon furent emportés, ce qui l'obligea de quitter la ligne, & d'abandonner le combat, qui se soutint encore trois heures avec une fureur égale de part & d'autre. Enfin les deux armées se séparèrent, & vinrent mouiller chacune de leur côté, à quelque distance du champ de bataille. A l'exception du Héros, dont il fallut transporter le pavillon sur l'Annibal françois, les autres vaisseaux de M. de Suffren n'avoient pas infiniment souffert dans la journée du 12 Avril; tous conservoient leurs principaux mâts, & le 19, les dommages de notre escadre furent si bien réparés, qu'elle se vit en état de renouveller le combat contre l'escadre britannique; mais les vaisseaux de Sir Edward étoient maltraités de manière à ne pouvoir se tirer d'un second engagement. Pour l'éviter, il gagna Trinquemale où il acheva de se réparer, après avoir débarqué ses blessés & ses malades, qui se montoient à sept ou huit cens hommes. S'il falloit s'en tenir aux relations de l'Amiral Hughes, il

1783.

1783. n'auroit péri que cent soixante Anglois dans les actions du 12 Avril & du 17 Février; mais on sait quelle confiance il faut accorder à ces relevés infidèles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en ces deux circonstances, l'escadre françoise perdit une fois moins de monde que l'escadre britannique.

Les troupes d'Ayder sont battues par les Anglois.

Les Anglois soutenoient mieux l'honneur de leurs armes sur terre que sur mer, & se dédommageoient avec Ayder-Aly, des échecs que leur faisoient essuyer les François. Le Général Méadows étoit arrivé à Bombay le 6 Janvier, avec une grande partie de la flotte, ci-devant aux ordres du Commodore Johnstone. Il y débarqua environ trois mille Européens, & ce renfort balançoit au moins celui des troupes françoises nouvellement arrivées à Porto-Novo, & dont la destination étoit d'assister le Conquérant indien. Une suspension d'hostilités entre les Marates & les troupes de la Compagnie britannique, favorisoit d'ailleurs, à cette époque, le succès des expéditions projetées contre Ayder-Aly-Kan. Le Gouverneur & le Conseil

de Bombay, profitant de ces circonſtances, détachèrent auſſitôt deux mille Sypahis pour aller ſecourir Tellicherry que les troupes d'Ayder tenoient aſſiégé depuis longtems. Moyennant ce renfort, le Major Abington qui commandoit la garniſon de cette place, fit une ſortie vigoureuſe où il tua cinq cens hommes à l'ennemi, en prit douze cens & mit le reſte en déroute. Le Général Sarder Cawn, beau-frère d'Ayder-Aly, s'étoit réfugié dans un fort voiſin avec quelques braves Indiens; Abington l'y pourſuivit, inveſtit le fort, s'en rendit maître, fit Sarder Cawn priſonnier, & lui enleva ſa caiſſe militaire qui contenoit trois lackes de roupies. Cette victoire des Anglois coûta d'ailleurs cinquante pièces de canon à l'ennemi, un pareil nombre d'éléphans, ſoixante chevaux, & d'abondantes munitions de bouche. Pour completter ſon triomphe, le Major Abington alla former le ſiége de Mahé, qu'Ayder-Aly avoit fortifié; la place ſe rendit à la première ſommation du Général anglois.

1783.

1783. Politique d'Ayder-Ally. Ses triomphes.

Ces revers n'abattirent point le courage du Héros de l'Inde, & lorsque Sir Eyre Coote proposa d'échanger les troupes d'Ayder faites prisonnières à Négapatam, pour le Colonel Braithwaite qui étoit tombé au pouvoir des Indiens avec le détachement qu'il commandoit, la réponse du brave Asiatique fut qu'en se laissant prendre, ces lâches Indiens s'étoient rendus indignes de l'échange proposé. La politique dicta cette réponse de l'inexorable Nabab, qui avoit encore plus à cœur de multiplier les pertes de l'ennemi, que de réparer les siennes. Pour remplir cet objet, il valoit mieux garder ses prisonniers, que de recouvrer quelques Soldats d'une bravoure suspecte. Il entroit dans le plan du Conquérant indien d'épuiser les forces britanniques, même par ses défaites; mais ce fut par une victoire qu'il les affoiblit, en battant l'armée de Sir Coote dans le Bengale, où il fit un grand massacre de cette armée. Cet évènement réduisoit le Général Anglois à la plus affreuse détresse. Les en-

nemis venoient de lui enlever la majeure partie de ses munitions, & dès le commencement de cette campagne, il se vit privé des bêtes de somme employées au transport des vivres, des bagages & de l'artillerie; ce qui tint longtems ses troupes dans l'inaction, & les exposa vingt fois aux horreurs de la famine. Entrons dans quelque détail sur les opérations de terre, dont l'Inde fut le théâtre. 1783

Expéditions de Goudelour & de Pormacoli.

Après la défaite du Colonel Braithwaite, qui fut battu le 18 Février par Tippo-Saïb, fils d'Ayder-Aly, & par le fameux Lallé, Officier françois, (1) qui commandoit

(1) Ce brave guerrier communément appellé Lally, suivant la prononciation angloise, naquit dans un Village de la Lorraine. Il s'étoit fait Capucin dans sa première jeunesse. Il se lassa bientôt de la vie contemplative, & passa dans l'Inde, après s'être engagé dans le Régiment de Pondichéry. Il s'y distingua par son intelligence & son activité, & fut fait Sergent de sa compagnie. Mais le désordre qui regnoit parmi les troupes françoises de l'Inde, le dépit de se voir commandé par des gens qui ne le valoient pas, & la punition qu'on lui infligea, pour quelques

les troupes indiennes ſous le Prince
1783. Aſiatique; l'armée aux ordres de
M. du Chemin ſe mit en route pour
Coudelour, place importante qui

---

paroles peu reſpectueuſes, adreſſées à un Magiſtrat de Pondichéry, déterminèrent M. Lallé à déſerter. Il avoit débauché quatre-vingts hommes de ſon bataillon, qui le ſuivirent avec leurs armes & leurs bagages. Ils trouvèrent auprès d'Ayder-Aly d'autres mécontents auxquels ils s'aſſocièrent. Le Sergent françois montra tant de capacité, de prudence & de bravoure, qu'il ſe fit bientôt remarquer de ſon nouveau maître. Il obtint le commandement de ſa troupe, & juſtifia le choix d'Ayder dans toutes les occaſions. Peu de tems après, le Nabab déclara la guerre aux Anglois, & ce fut alors que M. Lallé déploya ſon attachement pour la France. Tout ce qu'il avoit de crédit & de talens fut employé à l'avantage de ſes anciens compatriotes, dont il ſe montra conſtamment le défenſeur & l'ami. La Cour de France informée des bons offices de M. Lallé, non ſeulement lui pardonna ſa déſertion, mais jugea convenable de lui envoyer le brevet de Lieutenant-Colonel, & la croix de Saint-Louis, qu'il reçut en 1782. Telles ſont l'origine & la fortune de l'Officier françois, auquel Ayder-Ali-Kan dût une grande partie de ſes triomphes & de ſa gloire, pendant les deux dernières guerres.

ſe rendit le 3 Avril, aux termes d'une capitulation honorable. Les Officiers européens furent envoyés à Madraſs avec leurs troupes, pour y être échangés contre un pareil nombre d'Officiers du même rang, & de troupes également européennes. Le ſurlendemain, l'armée victorieuſe ſe porta vers Pormacoli, dont elle forma le ſiége. La place capitula le 17, & ces deux expéditions terminées, les François & les Indiens vinrent prendre leur ſtation ſur les montagnes rouges. Sir Eyre-Coote n'ôſa les attaquer dans ce poſte avantageux; mais pour les attirer dans la plaine, il fit des mouvemens qui ſembloient menacer le grand magaſin d'Arnée, où Ayder-Aly avoit raſſemblé d'immenſes proviſions. Le premier Juin, les troupes angloiſes en étoient à cinq milles, & ce jour-là même, Sir Coote fut informé qu'Ayder s'avançoit à grandes journées; il précipita ſa marche vers le magaſin, dont l'acquiſition ne lui promettoit rien moins que l'expulſion totale des ennemis dans toute l'étendue du Carnate. Déjà ſon avant-garde étoit

1783.

Le grand magaſin d'Ayder eſt menacé.

1783. devant Arnée, & commençoit à tracer les lignes du camp, lorsque l'arrière-garde fut assaillie d'une canonnade qui suspendit tout-à-coup les travaux de l'armée. Cette attaque soudaine annonçoit l'approche d'Ayder, & le Général anglois fit ses dispositions pour le combat, malgré le désavantage de sa position. Sa ligne étoit alors étendue dans un bas fond, & commandée par un terrein élevé, dont les ennemis avoient pris possession. Leurs diverses attaques se réduisirent à un point déterminé, & Sir Eyre Coote saisit ce moment pour charger l'armée d'Ayder, qui ne voulut point courir les risques de ce choc dangereux. Il fit une retraite précipitée, quoiqu'assez réguliere, & laissa derrière lui un canon, cinq tombereaux, & deux ou trois chariots chargés de munitions. Son principal objet étoit de couvrir le magasin d'Arnée, & cet objet fut rempli le 3 Juin, sans que le Général anglois eût pu soupçonner la marche de l'armée indienne. Sir Coote garda sa position avancée, jusqu'au moment où le défaut de vivres l'obligea d'en

Il vient couvrir ce magasin.

chercher une autre. Le 8, il vint camper dans le voisinage de Trivatore. 1783.

Echec de l'armée de Sir Coote. Son inaction.

Une partie considérable de l'armée y fut attirée dans une embuscade où six mille hommes, l'élite de la Cavalerie d'Ayder, la taillèrent en pièces. Ce terrible échec réduisit les troupes de Sir Eyre-Coote à une fâcheuse inaction pour le reste de la campagne. Le secours porté à la garnison de Villore dans les derniers jours d'Août, fut le seul mouvement avantageux qu'elle exécuta; mais pour sauver cette place, il fallut faire plus de deux cens milles, & cette longue & pénible marche, dans une saison très-rigoureuse, occasionna des maladies qui enlevèrent un grand nombre d'Officiers & de Soldats. Sir Eyre Coote lui-même eut beaucoup à souffrir de la contagion. Sa santé s'affoiblit au point, qu'il fut obligé de remettre la conduite de son armée au Major général Stuart qui, par la démission & la retraite de Sir Hector Munro nouvellement embarqué pour l'Europe, se trouva chargé du commandement en chef

Maladie de Sir Coote. Stuart prend le commandement général.

des troupes de la Compagnie dans
1783. cet établissement,

Opérations de terre peu décisives.

Pendant tout le reste de la campagne, la suite des opérations de terre fut peu décisive de la part des Anglois & des Indiens. Le 2 Septembre, le Colonel Humberstone s'étoit mis en marche de Callicut; après avoir réduit quelques petits forts, il arriva le 19 du mois suivant, devant Palacatcherry où il fut bientôt harcelé par l'ennemi, & contraint de fuir jusqu'à Müngunycottah, l'un des forts qu'il avoit enlevés dans sa première marche. Cette retraite précipitée lui coûta tous ses bagages & la majeure partie de ses provisions. La position du Colonel étoit des plus critiques; ce qui détermina le Gouvernement de Bombay à lui faire passer un renfort de quatre cens Européens, & de quinze cens Sypahis, auxquels devoient se joindre trois bataillons, attendus de la station du Nord. Ce détachement aux ordres du Général Matthews n'arriva point à Callicut assez à tems pour dégager Humberstone qui, se voyant au moment d'être assailli par Tippo-Saïb,

fit sauter, le 12 Novembre, le fort de Mungurycottah, & vint se réfugier à Ramgarée. Il abandonna ce poste huit jours après, afin d'éviter l'armée indienne qui consistoit en mille hommes de Cavalerie, huit mille d'Infanterie réglée, & environ six mille Poligars. Elle atteignit le Colonel à Panamy, où le Général Mac-Leod prit le commandement de l'armée angloise. M. Lallé l'attaqua dans ce poste naturellement très-fort, & son Entreprise ne fût pas heureuse. Les Européens qu'il commandoit, quoique vaillamment soutenus par les Indiens aux ordres de Tippo-Saïb, ne purent forcer les lignes de Panamy, & l'échec qu'ils essuyèrent en cette occasion, leur coûta cinq ou six cens hommes. Le reste des troupes repassa la rivière dans la matinée du 12 Décembre, & vint se retrancher à Palacatcherry. Cependant le Général Matthews apprenant à Goa, que le détachement du Sud n'étoit plus en danger, crut pouvoir en retirer quelques troupes, dont il renforça l'armée avec laquelle il se porta sur le fort Onore, qu'il prit

1783.

Le Général Matthews prend le fort Onore.

1783. d'assaut le 5 Janvier. Trois cens hommes, la plûpart Indiens, périrent dans cette expédition.

Mort d'Ayder Aly. Activité du Marquis de Bussy.

Ces foibles avantages ne redonnoient point aux Anglois une supériorité marquée dans cette partie de l'Inde; mais la mort d'Ayder-Aly-Kan, dont la nouvelle parut confirmée à cette époque, fit luire à leurs yeux l'espoir, ou d'une paix utile, ou d'une guerre plus décisive avec les Indiens. Heureusement que M. le Marquis de Bussy avoit envoyé ses expéditions politiques aux différens Princes de l'Asie; & il est à croire que, si la guerre avoit continué dans l'Inde, cet infatigable Général nous auroit ménagé de puissans alliés parmi les Nababs. Il faisoit d'ailleurs, tant à l'Isle de France qu'à l'Isle de Bourbon, tous les préparatifs militaires que pouvoient comporter les foibles moyens de ces colonies, & tâchoit de balancer par son activité, ce que la fortune avoit opposé de contrariétés & d'obstacles à l'exécution des projets, dont il étoit chargé. Disons en peu de mots quels furent ces projets & ces obstacles,

1783.

Contrariétés qu'éprouve ce Général.

En quittant les ports de France, la miſſion de ce Général fut d'aller attendre à Sainte-Croix de Ténériffe, la flotte qui partit de Breſt le 11 Décembre 1781. Après cette réunion, il devoit ſe rendre au Cap de Bonne-Eſpérance, & n'y ſéjourner que le tems néceſſaire pour ravitailler ſon eſcadre, & ſe munir d'approviſionnemens pour celle de M. d'Orves. Avec le génie expéditif de M. de Buſſy, le plan du Miniſtère pouvoit s'exécuter en cinq ou ſix mois, & il étoit probable que nos forces de terre & de mer ſe réuniroient à l'Iſle de France, dès les premiers jours de Juin. Cette jonction effectuée avant l'arrivée des ſecours britanniques, eût garanti le ſuccès de nos opérations dans l'Inde. Mais débarqué à Sainte-Croix de Ténériffe, M. de Buſſy attendit vainement le convoi de Breſt qui venoit d'être diſperſé par les vents contraires, après l'attaque de l'Amiral Kempenfelt. Il partit ſeul pour le Cap de Bonne-Eſpérance, où il fut informé de cette diſperſion qui dérangeoit ſes projets ultérieurs. Il

1783. fit route ſur l'eſcadre angloiſe alors emboſſée fort près de terre. Il ſurvint un calme, & la poſition de l'ennemi étoit avantageuſe; il y auroit eu de l'imprudence à livrer le combat. M. de Suffren vint mouiller à une lieue de la flotte de Hughes, dont il obſerva les mouvemens pendant quelques heures. Sur le ſoir, il fit ſignal d'appareiller, & dirigea ſa marche vers Pondichéry. L'armée angloiſe avoit mis à la voile preſqu'au même inſtant; on l'apperçut au Nord-Nord-d'Oueſt. Auſſitôt M. de Suffren marcha ſur deux colonnes, & fit ſignal aux vaiſſeaux françois de ſe diriger de manière à ne pas tomber ſous le vent qui étoit alors Nord-Nord-Eſt. Les précautions du Général n'empêchèrent pas que l'eſcadre ne ſe trouvât le lendemain matin entiérement ſéparée du convoi, dont quelques bâtimens tombèrent au pouvoir des Anglois. Cependant l'Amiral Hughes, après s'être mis en panne, avoit fait ſignal de ralliement à ſon eſcadre. L'avant-garde de l'eſcadre françoiſe ſe trouvoit alors à trois lieues de l'ennemi, & l'arrière-garde en étoit à cinq lieues,

[...]17 Février [...] du 12 A-[...]il.

L'oppoſition des vents fut un autre obſtacle qu'il fallut vaincre avant d'engager le combat. Les deux armées n'en vinrent aux priſes qu'à trois heures & demie, & l'action ceſſa deux heures après. Une brume épaiſſe favoriſa la retraite de l'Amiral Hughes, & ces contrariétés enlevèrent à M. de Suffren une victoire qui pouvoit décider du ſort de l'Inde. Notre eſcadre vint mouiller le 19 à Pondichéry. Le premier Mars, M. de Beaulieu, Commandant de la Bellonne, y reparut avec la corvette angloiſe le Chaſſeur qu'il avoit priſe à la fin de ſa croiſière, dont quinze bâtimens enlevés à l'ennemi conſtatèrent le ſuccès.

1783.

Après avoir fait débarquer à Porto-Novo, les munitions & les troupes qu'il avoit à bord de ſes tranſports, le Bailli de Suffren remit à la voile le 23, pour aller chercher l'Amiral anglois. Le 9 Avril, il apperçut dans le Nord quatorze vaiſſeaux; c'étoit l'eſcadre de Sir Hughes. Elle avoit les amures à babord par un vent de Nord-Eſt. L'eſcadre françoiſe tint la bordée

Du 12 Avril.

1783. oppoſée juſqu'à onze heures du matin que M. de Suffren fit ſignal de former l'ordre de bataille, en virant de bord ſur les Anglois qui tenoient le vent, & prenoient la fuite. Nous continuâmes la chaſſe les deux jours ſuivans, toujours à une aſſez grande diſtance des vaiſſeaux britanniques. On s'apperçut enfin, à quelque mouvement de l'Amiral, que ſon intention étoit de paſſer en avant de l'eſcadre françoiſe pour gagner Trinquemale, ce qui détermina M. de Suffren à faire courir largue dans la route du Sud-Sud-Eſt. Sur les ſept heures du lendemain matin, il fit ſignal de chaſſe générale vers l'ennemi qui gouvernoit au Sud-Oueſt & fuyoit vent-arrière. Deux heures après, l'eſcadre angloiſe ſe vit tellement gênée par la terre, qu'il fallut ſe réſoudre à combattre. Comme pluſieurs de nos vaiſſeaux étoient alors fort éloignés, notre ligne de bataille ne ſe trouva formée qu'à midi, ſur le même bord que les Anglois. Bientôt M. de Suffren fit ſignal à toute ſon eſcadre d'arriver, & à l'arrière-garde de forcer de voiles. Le

Bizarre eut ordre d'attaquer par la hanche le vaisseau de guerre de la ligne ennemie, & même de le doubler. L'Arthésien & le Vengeur essuyèrent le premier feu de l'escadre britannique; mais bientôt le Héros ouvrit le sien sur le vaisseau de l'Amiral Hughes. Les deux Amiraux combattirent, pendant une demi-heure, avec un acharnement sans exemple. Mais les manœuvres du Héros furent tellement hachées, qu'il dépassa l'Amiral anglois & vint combattre le Monmouth qui étoit plus en avant. En moins de vingt minutes, ce vaisseau fut démâté de son grand mât & de son mât d'artimon; mais le Héros étoit dans un état à ne pouvoir plus gouverner. Cependant il repoussoit encore le feu de l'avant-garde ennemie, lorsque l'Orient & le Brillant vinrent le dégager. L'Amiral anglois arriva en même tems, & se porta sous le vent du vaisseau démâté, qui fut remorqué & conduit dans sa ligne au moment qu'on alloit s'en emparer. Le Général François étoit passé sur l'Ajax; il continua le combat jusqu'à six heures du

1783.

soir, avec un avantage qu'il se
1783. proposoit de rendre plus décisif le lendemain. A la pointe du jour, ses vaisseaux se trouvèrent mouillés à deux lieues de l'escadre angloise. Toute la nuit avoit été employée à réparer les bâtimens endommagés. Le Bailli de Suffren appareilla sur les onze heures, & pendant trois jours, il louvoya devant les ennemis qui étoient embossés sans faire aucun mouvement. Leur position avantageuse ne permettant pas de les attaquer au mouillage, notre escadre fit route vers Batacolo où elle débarqua ses blessés, (1) prit quelques rafraîchissemens, & rémit incessamment en mer, pour chasser l'escadre ennemie dès qu'elle sortiroit de Trinquemale. Dans la soirée du 5 Juin, l'armée françoise vint mouiller à Tranquebar, où trois vaisseaux

(1) Ils étoient au nombre de trois cens soixante-quatre, qui, avec les cent trente-neuf hommes tués pendant le combat, formoient une diminution de cinq cens trois hommes, dans les équipages de l'escadre. Le Vicomte de Bourdeille & le Baron de Rochemore furent du nombre des morts.

Hollandois expédiés par la régence de Batavia, l'attendoient avec des cargaisons de riz & d'autres provisions de bouche. Le Bailli de Suffren y reçut des lettres d'Ayder-Aly-Kan, par lesquelles ce Nabab lui témoignoit beaucoup de confiance & d'amitié, & lui demandoit une entrevue particulière. Cette invitation détermina M. de Suffren à gagner le mouillage de Goudelour, où il étoit d'ailleurs nécessaire qu'il allât prendre quatre cens Européens & huit cens Sipahis, destinés à remplacer les pertes de ses équipages. 1783.

Combat du 6 Juillet. Sir Hughes abandonne le champ de bataille.

Ce fut à Goudelour que la frégate la Bellone vint donner avis au Général, que dans la matinée du 25, elle avoit été chassée par l'escadre britannique. Le Bailli de Suffren ne perdit pas un moment; il hâta l'embarquement des renforts, y joignit trois cens hommes d'artillerie, & fit toutes ses dispositions pour aller former le siége de Négapatam. Son escadre appareilla le 3 Juillet, & le surlendemain, elle apperçut les vaisseaux anglois au mouillage de cette place. Les nôtres se mirent

1783. Prise de Trinquemale.

Après avoir réparé ses vaisseaux, M. de Suffren appareilla de Goudelour, & fit route pour l'Isle de Ceylan où il avoit une grande expédition en vue. M. d'Aymar qui étoit arrivé à Galles avec l'Illustre, le Saint-Michel, & les transports expédiés de l'Isle de France, rallia l'escadre avec son convoi dans la soirée du 21, & les trois jours suivans furent employés aux préparatifs d'une descente à Trinquemale. Le 25, notre flotte vint mouiller à Bak-baie sans rencontrer un seul navire. Les batteries de la côte tirèrent plusieurs coups de canon, ce qui n'empêcha pas le Général de l'envoyer reconnoître sur les dix heures du soir, & d'effectuer le débarquement dans la matinée du lendemain. Les troupes aux ordres du Baron d'Agoult, se portèrent sur le champ vers la place, dont M. Desrois, Ingénieur en chef, alloit diriger l'attaque. Les batteries furent dressées en moins de trois jours, & le 29, à sept heures du matin, celles de la gauche ouvrirent leur feu, & celles de la droite s'étant avancées, firent

taire

taire en peu de tems celui des ennemis. Enfin, dans la matinée du 30, le Bailli de Suffren & le Baron d'Agoult, sommèrent le Gouverneur Mac-Dowal de rendre la place. La capitulation fut signée le même soir, & les portes s'ouvrirent à la vue des troupes françoises. Le lendemain matin, l'armée se présenta devant le fort d'Ostenbourg, qui se rendit aux mêmes conditions que Trinquemale; elles furent honorables pour la garnison. Le premier article portoit qu'après avoir déposé ses armes sur les glacis, elle seroit conduite à Madrass sur des bâtimens équipés aux frais de Sa Majesté Très-Chrétienne, & que les troupes angloises y seroient traitées comme les équipages françois.

1783.

Engagement partiel entre les deux escadres. Perte du vaisseau l'Orient.

A l'exception des Compagnies détachées pour la sûreté des places conquises, toute l'armée victorieuse se rembarqua le premier Septembre. Le 2, on découvrit l'escadre angloise, & le lendemain, à la pointe du jour, elle étoit à deux lieues sous le vent de la baie de Trinquemale. Le Bailli de Suffren mit sous

1783. voiles en ordre de bataille, & poursuivit les ennemis, dont toutes les manœuvres annonçoient l'intention d'éviter le combat. Ce ne fut qu'à deux heures après-midi, que le Général François les joignit avec quelques vaiſſeaux. Le Héros qu'il montoit, fut puiſſamment ſecondé dans ce combat par l'Ajax & l'Illuſtre. Cet engagement partiel dura juſqu'à ſix heures & demie. L'Amiral Hughes profita de l'obſcurité pour ſe retirer, & notre eſcadre fit route vers Trinquemale. Dans cette marche, nous perdîmes l'Orient, vaiſſeau de ſoixante-quatorze canons, dont on ne ſauva que l'équipage & quelques effets. Les dommages de ce dernier combat exigeoient des réparations, qui, juſqu'au 28 Septembre, forcèrent à l'inaction le Général impatient de regagner la côte de Coromandel, d'y combattre l'eſcadre britannique, & de ſe meſurer une ſixième fois avec ſon Amiral.

Hughes s'attribue fauſſement l'honneur de ces divers combats.

Il eſt bien démontré que le Bailli de Suffren eut l'avantage dans ces divers combats, dont M. Hughes ôſa pourtant s'atttribuer le

succès dans ses dépêches à l'Amirauté d'Angleterre. On se contentera de relever ici quelques propositions de sa lettre à M. Stephens, sur l'affaire du 6 Juillet. « Je m'estime » heureux, dit-il, de pouvoir informer leurs Seigneuries, que » dans cet engagement, les vaisseaux à mes ordres ont obtenu » une supériorité décidée sur l'escadre ennemie. Si le vent les eût » poussés hors de l'action au moment où l'ennemi prenoit la fuite » avec ses vaisseaux désemparés, » j'ai tout lieu de croire que plusieurs vaisseaux de ligne seroient » tombés au pouvoir de Sa Majesté ».

1783.

Contradictions de ce Général.

L'Amiral anglois avoit dit quelques lignes plus haut : « Dans » la matinée du 7, mon escadre » me parut si maltraitée, que je ne » songeai plus à poursuivre l'ennemi ». Cet aveu de M. Hughes ne dément-il pas absolument toutes ses assertions relatives aux prétendus avantages de l'escadre britannique sur l'escadre françoise? Une autre preuve, que la gloire de cette journée appartient à

1783. M. de Suffren, c'est la nécessité où se trouva l'Amiral anglois d'aller réparer ses dommages dans la rade de Madrass, d'abandonner ainsi l'isle de Ceylan, & d'exposer l'importante conquête de Trinquemale à tomber aux mains des François; ce qui arriva peu de jours après. M. Hughes avoit prévu cet évènement; il déclare ses craintes à ce sujet, dans plusieurs de ses lettres. Il paroît suffisamment prouvé, que si, dans une telle circonstance, il perdit de vue la flotte françoise, c'est qu'il avoit été battu à l'affaire de 6 Juillet. Dans tout autre hypothèse, sa retraite à Madrass ne seroit pas excusable.

Autres détails sur le combat du 3 Septembre.

Quoi qu'il en soit, l'escadre à ses ordres ne fut réparée que le 19 Août. Il quitta la rade le lendemain, tant pour couvrir l'arrivée des renforts attendus par le convoi de Sir Richard Bickerton, que pour sauver Trinquemale, s'il en étoit encore tems. Il parut le 2 Septembre à la hauteur de cette place, & découvrit le pavillon françois qui flottoit sur les remparts. Dans la matinée du 3, le Bailli de Suffren

vint à la rencontre des ennemis, 1783.
&, comme on l'a dit, engagea une action dans laquelle il soutint victorieusement l'honneur de notre pavillon. Pour cette fois, l'Amiral Hughes n'ôsa réclamer la victoire, & s'il n'avoua pas sa defaite, il convint du moins qu'il avoit été fort maltraité. Il se vit obligé de renoncer à l'isle de Ceylan, de laisser les François paisibles possesseurs de Trinquemale, & de se réfugier à Madrass où il se consola de ses pertes, en les affoiblissant dans le tableau qu'il en fit passer à l'Amirauté d'Angleterre : tableau peu fidèle, où l'avantage de son adversaire dans la journée du 3 Septembre est au moins dissimulé ; mais où la supériorité de ses forces est visiblement exagérée. Le 16 Octobre, M. Hughes étoit encore dans la rade de Madrass ; il se disposoit à faire voile pour Bombay, où il espéroit de trouver Sir Richard Bickerton. Il arriva dans cette baie le 21 Décembre, mais si maltraité, qu'il lui fallut encore deux ou trois mois pour se réparer complettement. Comme il s'étoit vu forcé de

1783. condamner deux de ses vaisseaux, il ne pouvoit espérer, même après la jonction du renfort de Bickerton, une supériorité bien marquée sur l'escadre de M. de Suffren. La perte de l'Orient & du Bizarre qui venoit d'échouer sur la côte de Coromandel, l'avoit réduite à douze vaisseaux; mais elle devoit être de seize à l'arrivée de MM. de Bussy & de Peynier (1), à qui le Bailli de Suffren avoit donné rendez-vous à Achem dans l'isle de Sumatra. Il se flattoit d'y recevoir par cette voie un renfort de trois mille hommes. En quittant Trinquemale, le Général François avoit laissé, aux ordres de M. Desrois, un corps de troupes suffisant pour rassurer cette place contre les tentatives de l'ennemi.

Positions diverses des escadres angloise & françoise.

Le flotte françoise partit d'Achem le 20 Décembre, & traver-

(1) M. de Bussy, s'étant embarqué avec tout ce qu'il avoit pu ramasser de troupes & de munitions, sur l'escadre de M. de Peynier, mit à la voile de l'isle de France le 18 Décembre 1782. Cette escadre étoit composée de quatre vaisseaux de guerre & de quarante transports.

ſant la baie de Bengale, arriva
le 6 Janvier à Ganjam où elle 1783.
prit la frégate la Coventry, & le vaiſſeau de la Compagnie angloiſe le Blandford. A ſon départ d'Achem, M. de Suffren avoit laiſſé en croiſière, entre Ganjam & la rade de Ballaſore, l'Annibal & la Bellonne qui firent auſſi quelques priſes. Il ne reſta que peu de jours ſur la côte, & regagna Trinquemale où deux frégates nouvellement arrivées du Cap de Bonne-Eſpérance, renforcèrent ſon eſcadre accrue tout nouvellement de deux vaiſſeaux de cinquante canons, l'un Hollandois & l'autre Portugais. Ce dernier à peine ſorti des chantiers de Bombay, s'étoit vu réduit à baiſſer pavillon devant notre eſcadre. L'Amiral François n'attendoit que l'arrivée de M. de Buſſy & la jonction des deux eſcadres, pour ſe porter vers Madraſs. Il avoit envoyé à Pondichéry une frégate chargée d'y recueillir des rapports fidèles ſur l'état des affaires dans cette partie de l'Inde. Il ſut, par cette voie, que l'Amiral Hughes avoit perdu quatre de ſes vaiſſeaux dans une tempête, & que ce déſaſtre le re-

1783. tiendroit à Bombay jusqu'à la fin du mois de Mars. En effet, ce Général n'arriva que le 13 Avril à Madrass, toujours plus incertain sur la position de l'escadre françoise, qui venoit de mettre à la voile, mais dont il ignoroit la direction. Dans cette incertitude, il fit voile vers le Sud pour coopérer avec l'armée aux ordres du Général Stuart, dans l'expédition contre Goudelour. Avant que d'en faire connoître l'issue, l'ordre des tems nous ramene à des événemens antérieurs.

17 Janvier. Avantages des Anglois dans le pays de Bédanore.

La prise de Bédanore & de Candapore fut un des plus décisifs en faveur des Anglois; cette conquête n'enleva pas un soldat à l'armée de Matthews, & s'il faut s'en rapporter aux dépêches du Gouverneur de Madrass, elle entraîna la soumission de tout le pays. Syringapatam, Hyder-Nagur & toutes les autres places capitulèrent sans coup férir; le seul fort de Mangalore opposa de la résistance. Suivant les mêmes dépêches, le Gouverneur du pays de Bédanore avoit offert, aux conditions qu'il ne seroit point déplacé, de renoncer à toute dé-

pendance de Typpoo-Saïb, de livrer Bédanore & les autres places, de fournir aux troupes victorieuses une somme équivalente au pillage qu'elles s'interdiroient, enfin de se reconnoître tributaire de la compagnie, & de lui payer annuellement quinze lackes de pagodes, en reconnoissance & pour prix de son alliance & de sa protection; ce traité conclu avec le Gouverneur Hyat-Saïb, déplut même aux principaux Officiers de l'armée que la perspective d'un butin considérable avoit sur-tout animés dans l'expédition de Bédanore; & la retraite des Colonels Mac-Leod & Humberstone fut une des suites de cette fermentation. Ils vinrent porter leurs plaintes au Conseil de Bombay, qui n'ôsa d'abord prononcer entre le Général en chef & les Officiers & soldats de son armée. Le Gouverneur indien fut la seule victime de cette mutinerie qui donne une idée bien peu avantageuse de la discipline parmi les troupes de la Compagnie britannique dans les grandes Indes. L'emprisonnement d'Hyat-Saïb, & les traitemens barbares qu'on lui fit essuyer, durent affer-

1783.

Fermentation dans l'armée. Ses suites.

1783.

il écrivit au Ministre maratte, pour qu'il eut à punir de mort le principal auteur de l'outrage fait aux Anglois ; mais la contravention au traité n'en resta pas moins impunie ; & pour acquitter la promesse qu'il en avoit faite, Scindia ne balança point à se ranger du parti de la Compagnie angloise. Elle ne crut pas devoir se montrer trop exigeante dans cette circonstance ; & s'il n'y eut pas de satisfaction de la part des Marattes, il y eut du moins un raccommodement avec le Gouvernement britannique.

Terrible vengeance de Tippoo-Saïb. Désastre de l'armée de Mathews.

Cependant Tippoo-Saïb avoit retiré son armée du Carnate, pour la conduire dans le Bédanore, où il projetoit de recouvrer les riches territoires qu'on lui avoit enlevés. En effet, il arriva dans ce pays avec mille François & cinquante mille Indiens ; il essuya d'abord quelques échecs de la part du Général Matthews que le désastre du Ranger laissoit toujours en possession du commandement ; mais ce Général apprit bientôt que les troupes du Nabab s'étoient emparé

des postes établis aux Gauts, postes importans qui se rendirent sans opposer de résistance, & dont la perte coupoit toute communication avec la mer. Ceux qui échappèrent des Gauts se sauvèrent à Cundapore, où la même terreur excita le même désordre : toute la garnison prit la fuite, même avant que l'ennemi se présentât. Une grande partie vint se réfugier à Onore où commandoit le Capitaine Torriano, qui, par sa conduite résolue, sut garantir sa garnison de cette terreur panique ; mais il fit de vains efforts pour recouvrer Cundapore. La prise de Bédanore mit le comble à ce désastre. Après une défense vigoureuse, le Général Matthews fut obligé de se rendre prisonnier avec une grande partie de son armée. Il avoit perdu dans cette malheureuse affaire six cens Européens, & plus de quinze cens Sypahis.

1783.

Le Majo[r] Campbell craint pou[r] Carwer [&] Onore.

Les cinquante mille hommes aux ordres de Tippoo vinrent camper le 19 Mai devant Mangalore, où commandoit le Major Campbell. Ce brave Officier se flattoit de conserver cette place ; mais dans ses dépêches

au Comité du Bombay, il ne dissimula pas ses inquiétudes sur Onore & Carwer, deux autres places de cette partie de l'Inde, où les Anglois avoient des forces respectables. Elles se montoient à trois mille hommes, & malgré les pertes qu'ils avoient essuyées, ils espéroient encore de recommencer sur la côte Malabar, une puissante diversion contre les territoires de Tippoo-Saïb.

1783.

Siège de Goudelour interrompu à la nouvelle de la paix.

Depuis la défaite du Général Matthews, les Troupes Méridionales avoient fait une irruption dans le pays de Coimbature, & s'étoient emparé de Caroor & Dindegul. Elles s'avancerent vers Darampore, enlevèrent ce fort, & dirigèrent leur route vers Palingacheri. Le Colonel Fullarton qui les commandoit, en étoit à six journées, lorsqu'il fut arrêté dans sa marche victorieuse par un ordre du Général Stuart, qui l'appelloit à Goudelour, dont il formoit le siége avec une puissante armée. Le 13 Juin, il avoit attaqué les François dans leurs lignes, emporté deux redoutes de la place, & repoussé la garnison

dans ses derniers retranchemens. Cette entreprise coûta cher aux assiégeans, & le Général anglois y perdit trois cens Européens & plus de deux cens Sypahis; le nombre des blessés fut encore plus considérable. Le 25, les assiégés firent une sortie, & s'avancèrent jusques sous les ouvrages des Anglois. Leur attaque vive & meurtrière fut soutenue avec la dernière intrépidité; mais ils y perdirent deux cens hommes, & le Colonel d'Aquitaine y fut fait prisonnier. On ignore quel auroit été le résultat de cette expédition, si au moment de l'assaut, on n'eût reçu de part & d'autre, avec la nouvelle du traité de paix, l'ordre d'interrompre toute hostilité. 1783.

Dernier combat des escadres angloise & françoise.

Malheureusement pour les Anglois, cet avis ne parvint aux Généraux des armées navales qu'après le combat du mois de Juin, qui, sans être décisif, n'en fut pas moins glorieux pour le Bailli de Suffren. Ce Général le termina par une sixième victoire sur l'Amiral Hughes. Comme on n'a point encore de Journal fidèlement circonstancié

1783. de cette dernière expédition de notre armée navale dans les Grandes Indes, on se contentera d'ajouter que le Général victorieux vint jouir de son triomphe à Goudelour, qu'il avoit délivré, & que Sir Edward Hughes cingla vers Madrass pour y réparer ses désastres.

Générosité de la France à l'égard de la Hollande.

Graces aux talens, à l'expérience, à l'intrépidité de notre Vice-Amiral, la France ne termina les hostilités sur aucun théâtre de la guerre, d'une manière aussi honorable que dans les Grandes Indes, si toutefois il y a plus de gloire attachée aux exploits qui firent triompher les armes de Sa Majesté dans cette partie du monde, qu'aux sacrifices volontaires qui signalèrent son généreux désintéressement aux yeux de toute l'Europe. Le traité définitif conclu le 3 Septembre entre les Cours de France, d'Espagne & d'Angleterre, confirma cette modération héroïque déjà consacrée par les articles préliminaires du même traité. Mais si notre auguste Monarque crut devoir cimenter sa réconciliation avec une Puissance ennemie, par des sacrifices, dont la no-

blesse est presque sans exemple, vu la circonstance où se trouvoient les deux nations, on conçoit que la France dut se montrer encore moins réservée dans l'abandon de ses droits sur les dépouilles d'une Puissance associée, dans cette guerre, aux intérêts de la Maison de Bourbon. La République de Hollande n'eut pas besoin de réclamer les possessions que nos armes avoient reconquises sur l'ennemi commun. Par un dernier trait de magnanimité, Sa Majesté fit signifier à Leurs Hautes Puissances, qu'elle n'exigeoit, pour la restitution de toutes ces conquêtes, aucune espèce de compensation ou d'indemnité. 1783.

L'Angleterre se montre plus exigente avec les Hollandois.

L'Angleterre se montra moins accommodante avec la République de Hollande; & les Plénipotentiaires anglois eurent ordre de ne se relâcher, en aucune manière, de la dureté des conditions exigées par la Cour de Saint-James. En vain, M. le Comte de Vergennes employa ses bons offices auprès du Ministère britannique, & fit les plus fortes instances pour obtenir des

1783. adoucissemens à la rigueur de quelques articles du traité préliminaire entre Leurs Hautes Puissances & l'Angleterre ; toutes les négociations devinrent inutiles, & Son Excellence n'eut que des regrets à témoigner aux États-Généraux. Mais pour convaincre leurs Plénipotentiaires de l'affection de Sa Majesté, le Comte de Vergennes crut devoir rappeller tout ce qu'elle avoit fait en faveur de la République, depuis le commencement des hostilités. Il ne dissimula pas que la Hollande avoit montré peu d'activité dans les dernières opérations de la guerre, & que l'ennemi profitoit des avantages qu'elle lui avoit laissé prendre. « Telle fut, ajouta-t-il, » la position de la France en 1763 ; » elle eut à subir les conditions les » plus dures de la part de l'Angle- » terre ; mais elle ne perdit rien » de sa dignité, & prit de sages » mesures pour n'être plus exposée » à de pareilles disgraces ».

M. le Comte de Vergennes [illegible] leur faveur.

La Cour de France avoit tellement à cœur les intérêts des Provinces-Unies, qu'elle retarda sous divers prétextes, la conclusion

de la paix; on s'étoit flatté d'amener l'Angleterre à des conditions plus modérées. Mais les instances des autres Puissances intéressées, & ce que le Roi devoit à ses propres sujets, nous forcèrent enfin de mettre un terme aux négociations, & de prendre jour pour la signature du traité définitif entre la Grande-Bretagne & les deux branches de la Maison de Bourbon. 1783.

La paix se conclut entre ces puissances, aux conditions énoncées dans les préliminaires

De toutes les demandes de l'Ambassadeur britannique, une des plus révoltantes pour les Hollandois, étoit celle d'une libre navigation sur les côtes d'Afrique (1) : ce fut avec la même répugnance, & après de

(1) Les Directeurs de la compagnie des Indes avoient remis aux Etats-Généraux, une lettre dans laquelle ils se plaignoient amèrement des facilités que l'Angleterre ménageoit aux Portugais, pour frauder le droit que la compagnie prétendoit avoir au commerce exclusif des Esclaves, depuis le cap Palmas jusqu'au pays de Benin. On vit, avec peine, le traité définitif retardé pour des arrangemens relatifs au commerce des hommes. O! siécle de philosophie, vous n'êtes pas encore le siècle de l'humanité!

longs débats qui firent craindre la rupture de toute négociation, que les Ministres de la République se soumirent enfin au quatrième article du traité de Westminster, concernant le salut accordé au pavillon Anglois. Enfin, les préliminaires de la paix entre l'Angleterre & la Hollande, furent signés à Paris le 22 Septembre, par les Ministres respectifs des deux Puissances. Quant au traité définitif, de nouvelles chicanes en reculèrent la confection. La Cour de Saint-James fit proposer, sous de vains prétextes, de conclure ce traité à Londres ou à la Haye. Leurs Hautes Puissances qui n'attendoient rien de favorable des nouvelles discussions, & dont toute l'espérance étoit de voir changer les préliminaires en traité définitif, déclarèrent que ce seroit manquer à la France, que d'évoquer la négociation hors de sa Capitale. Le Ministère britannique n'osa plus insister, & le Comte de Manchester reçut ordre de conclure la paix aux conditions énoncées dans les préliminaires.

Ainsi fut consommé le grand

uvrage de la pacification de l'Europe. Le traité définitif qui devoit ffermir le calme en Amérique, n'y it point connu d'abord assez généralement, pour arrêter ou prévenir toute espèce d'hostilité. Le remier Avril, on ignoroit encore Saint-Augustin, que la paix fût onclue à cette époque. Le Colonel Déveaux avoit formé le plan d'une xpédition contre New-Providence; l'entreprit avec deux ou trois cens ommes, la plupart recrutés à ses rais. Le 14, il emporta un fort de l'Isle, situé dans la partie de l'Est, vint, sur le champ, sommer le Gouverneur de la grande forteesse de se rendre aux armes de Sa Majesté britannique. Celui-ci yant fait attendre sa réponse, le Colonel se porta sur les hauteurs qui commandoient le fort, y dressa ses batteries, & fit arborer sur chacune l'étendard de la Grande-Bretagne. Le Gouverneur Don Antonio fit tirer des boulets & des bombes sur les batteries angloises; mais voyant que tout son feu ne produisoit aucun effet, il prit le parti de capituler, & la place se

1783.

Expédition des Anglois contre New-Providence.

:es étoient sans

1783.

-Intendant que
prêtés aux con-
s l'emprunt de
c'est-à-dire,
en feront cha-
d de cinq cens
omprendre les
i signifier que
de la France,
cas possibles,
enoncer à de
e la part de
aux ressources
rcher ailleurs,
pas, ajoute
du moindre ef-
nt que d'avoir
blic, solide &
délais & leur
ard, sont mal-
s de toute l'Eu-

solemnel passé
entre MM. de
klin, les Etats
rembourser cha-
uzième des dix-
prêtés à la Ré-

Que l'ac-
quittement
des dettes
exige le dé-
vouement
des Etats-
Unis.

rendit le 18 Avril, à des conditions honorables pour la garnison.

1783.

Que l'Amérique est menacée de troubles civils.

Le retard du traité définitif eut d'ailleurs un effet salutaire pour l'Amérique, en ce qu'il tint unis pour la cause commune, les partis disposés à se séparer pour des intérêts particuliers. Cette bonne intelligence, qui jusqu'alors avoit fait la principale force du Congrès, des Provinces & de l'armée, cessa de régner un moment entre ces trois Puissances de l'Amérique affranchie. Elle se vit menacée de perdre, au sein de l'anarchie, cette tranquilité intérieure sans laquelle son indépendance même eût été le principe de sa ruîne. Remontons à la source de cette division intestine qui sembloit annoncer une guerre civile, dont le sage Washington eut encore la gloire de préserver ses concitoyens.

Etat de ses finances à la fin de la guerre.

Jusqu'ici nous avons sur-tout envisagé les Américains sous des rapports militaires; il faut les considérer un moment sous les rapports civils & économiques. Comme ils n'ont pas acquis moins d'honneur à surmonter les difficultés qui résultoient du

mauvais état de leurs finances, qu'à vaincre au Champ de Mars, il importe à leur gloire que nous constations l'Etat de ces Finances à l'époque de la paix qui vient d'affermir l'indépendance des Etats-Unis. Même avant la fin de la guerre, leur dette nationale se montoit à plus de quarante-deux millions de dolars qui, bien évalués, revenoient à deux cens trente millions de nos livres. La majeure partie de cette dette immense étoit étrangère, & les engagemens du Congrès avec la France & d'autres Puissances de l'Europe ne pouvoient être acquittés sans de fortes contributions de la part des Provinces; mais elles n'étoient point d'accord relativement aux impositions sur les marchandises importées, le peuple se prêtoit difficilement aux autres taxes, & déjà les créanciers de la République avoient à se plaindre de quelque négligence à cet égard. Elle fut bientôt divulguée, & fit beaucoup de tort aux emprunts. 1783.

Dans sa lettre du 23 Décembre, au sur-Intendant des Finances amé- Négligences des Etats relativement

1783. ricaines, M. Franklin se plaignit de cette inexactitude, & fit voir de l'inconséquence dans la conduite des Etats qui, même en affectant une passion démésurée pour la liberté, se refusoient aux contributions nécessaires à sa défense. Il insistoit sur la nécessité de rétablir le crédit de la nouvelle République, en assignant des fonds certains destinés au paiement régulier, sinon de la totalité, au moins des intérêts de la dette nationale.

à la dette nationale. Plaintes à ce sujet.

Derniers emprunts des Etats-Unis. Quelles en sont les conditions?

Trois mois après, le Ministre de France à Philadelphie témoigna son inquiétude sur le même objet, en des termes qui supposoient un grand désordre dans les Finances de l'Amérique. Sa lettre au même sur-Intendant annonçoit le nouvel emprunt de six millions que Sa Majesté vouloit bien procurer aux Etats, sur les assurances qu'il avoit fait passer à M. le Comte de Vergennes des bonnes dispositions du peuple américain à remplir les engagemens du Congrès. « Mais, » continuoit-il, je me vois obligé » d'informer le Ministre, que mes » espérances se sont évanouies, &

» que

» que mes assurances étoient sans
» fondement ». 1783.

Il rappelle au sur-Intendant que les six millions sont prêtés aux conditions énoncées dans l'emprunt de l'année précédente; c'est-à-dire, que les paiemens s'en feront chaque année, sur le pied de cinq cens mille livres, sans y comprendre les intérêts. Il finit par lui signifier que c'est le dernier effort de la France, & que dans tous les cas possibles, les Etats doivent renoncer à de nouvelles avances de la part de Sa Majesté. Quant aux ressources qu'ils pourroient chercher ailleurs, qu'ils ne se flattent pas, ajoute M. de la Luzerne, du moindre espoir de succès, avant que d'avoir établi un revenu public, solide & permanent; leurs délais & leur répugnance à cet égard, sont malheureusement connus de toute l'Europe.

Que l'acquittement des dettes exige le dévouement des Etats-Unis.

Par le contrat solemnel passé le 16 Juillet 1782 entre MM. de Vergennes & Franklin, les Etats s'étoient engagés à rembourser chaque année, un douzième des dix-huit millions déjà prêtés à la Ré-

publique. L'emprunt de cinq millions de florins fait aux Hollandois, sous la garantie de la France, le 17 Juin de la même année, fut moins à charge pour le moment aux Etats-Unis, en ce que, par une clause des actes passés entre M. Adams & les différens prêteurs, il étoit stipulé que le capital resteroit fixé l'espace de dix ans, & ne seroit racheté pour la cinquième partie, qu'au premier Juin 1793, & de la même manière d'année en année, jusqu'au premier Juin 1797 inclusivement. Il n'en est pas moins vrai, qu'en y comprenant les dettes domestiques, la totalité de l'intérêt annuel se montoit à plus de deux millions de dollars. La dette militaire étoit la plus sacrée de toutes ces dettes; on la portoit à près de onze millions, sans compter les gratifications promises aux soldats. Pour subvenir aux besoins de la patrie dans cette conjoncture pressante, il n'y avoit de ressource que dans le dévouement des Provinces. Le Congrès ne cessoit de les inviter à des efforts patriotiques, & tel fut

1783.

l'objet de son adresse aux différens Etats confédérés. En voici la substance.

Invitation du Congrès à ce sujet.

» Les circonstances critiques où » se trouve la Confédération, im- « posent au Congrès l'obligation » d'en faire le tableau, de pour- » voir aux dettes que la guerre » vient d'accumuler à la charge des » Etats-Unis, & de prévenir les dan- » gers qui peuvent interrompre l'har- » monie & la tranquilité de la Répu- » blique. Dans ce moment de crise, » le premier devoir du Congrès est » d'inculquer dans les esprits la né- » cessité de faire des fonds pour » l'acquittement de la dette natio- » nale. Quoique très-forte, cette » dette l'est beaucoup moins qu'on » ne devoit l'attendre, quand on » considère la cause qui l'a fait naî- » tre, quand on la compare aux » fardeaux, dont les autres nations » sont accablées pour des guerres » d'ambition & de vaine gloire. » Mais la grandeur de la dette ne » fait rien à la question. Il suffit » qu'elle ait été contractée légiti- » mement, & que la justice exige » qu'elle soit acquittée. Nous con-

[illegible] les différens Etats d'adopter une manière simple & légitime de s'acquitter cette dette, de réfléchir sur les conséquences que sa négligence peut entraîner, & de se persuader que le Congrès n'en sera jamais responsable. S'il falloit, pour nous engager à effectuer ces paiemens, employer d'autres motifs que ceux de la justice, quelle nation en eut jamais de plus forts! Car, avec qui l'Amérique doit-elle se libérer? Avec un Allié qui aux efforts de ses troupes armées pour notre défense, a joint les secours de ses trésors; qui, à des avances considérables, ajouta des dons généreux de la magnanimité: avec des individus, qui, membres d'une République empressée à marquer notre rang parmi les nations indépendantes, nous ont donné des marques signalées de leur attachement à notre cause & de leur confiance en notre générosité. Une autre classe de créanciers est cette troupe illustre de citoyens, qui ont défendu, au prix de leur sang, nos foyers & notre liberté, & qui, en récom-

» pense de leurs services, ne de- 1783.
» mandent qu'un portion de leurs
» gages suffisante pour leur faire
» trouver au sein de la paix & de la
» vie domestique, une ressource ho-
» norable contre la mendicité. La
» dernière classe de créanciers com-
» prend ceux de nos concitoyens
» qui ont reçu des prêteurs le pa-
» pier du Congrès, & ceux, dont
» la propriété a été sacrifiée pour
» le service du public. La voix de
» la politique, de la justice & de l'hu-
» manité plaide en faveur de ces dif-
» férentes classes. Jamais les formes
» pures du Gouvernement républi-
» cain n'ont eu une plus belle oc-
» casion de se justifier par leurs
» fruits, de tous les reproches qu'on
» leur a faits. Sous ce point de vue,
» les citoyens des Etats-Unis sont
» responsables du plus grand dépôt
» qui jamais ait été confié à une
» Société politique ».

Cette adresse fut accompagnée ou suivie d'une autre pièce où il étoit recommandé aux différentes provinces, comme indipensablement nécessaire à la restauration du crédit public, de revêtir les Etats

Continuation du schisme politique.

1783. en Congrès assemblés, du pouvoir relatif à la levée des droits sur les marchandises importées des pays étrangers. Mais cette recommandation & cette adresse n'arrêtèrent point le schisme politique qui divisoit les Américains. Quelques Provinces en conçurent de l'ombrage, & ces invitations patriotiques donnèrent lieu à des soupçons offensans contre les vues secretes de l'assemblée de Philadelphie. On vit paroître à cette époque, de nouvelles instructions, où la défiance & l'aigreur respiroient dans chaque paragraphe. On en jugera sur cette lettre des habitans de Fair-Fax dans la Virginie à leurs Délégués à l'assemblée du 30 Mai.

. . . .

Lettre des habitans de Fair-Fax.

» MESSIEURS, nous vous recommandons expressément de vous opposer, de tout votre pouvoir, à ce qu'il soit fait aucune infraction au dernier traité de paix, relativement au paiement des dettes ou à tout autre article du traité; infraction qui violeroit la foi publique garantie par les Commissaires Américains, & qui pourroit nous replonger dans les calamités de

1787.

» la guerre, ou le danger des re-
» présailles. Nous vous prions aussi
« de vous opposer à toute usurpa-
» tion de la part du Congrès amé-
» ricain, sur la Souveraineté & Ju-
» risdiction des Etats séparés; à toute
» usurpation de pouvoir qui ne se-
» roit point spécifié dans les articles
» de la confédération. Car si le Con-
» grès, sous prétexte de la néces-
» sité, pouvoit s'arroger une fois des
» pouvoirs non garantis par ces arti-
» cles, il le pourroit dans cent autres
» cas, & chaque usurpation seroit
» confirmée & fortifiée par les usur-
» pations précédentes. Nous vous
» recommandons sur-tout de vous
» roidir contre les efforts du Con-
» grès pour obtenir un revenu per-
» pétuel, ou la nomination d'Offi-
» ciers préposés aux revenus. Ces
» pouvoirs ajoutés à ceux dont le
» Congrès est déjà revêtu, met-
» troient en danger la constitution
» de ce Gouvernement dans les
» différens Etats; les articles de con-
» fédération ne seroient plus qu'un
» vain parchemin; & le rempart
» de la liberté américaine se trou-
» veroit renversé. Nous n'aimons

» point le langage de la dernière
1783. » adresse du Congrès aux différentes
» provinces, & du rapport des Co-
» mités au sujet des revenus, publié
» dans le même *pamphlet*. Si on
» examine ces pièces attentive-
» ment, on y trouvera de fortes
» preuves que le Congrès convoite
» le pouvoir. Elles renferment la
» même espece d'argumens em-
» ployés d'abord dans l'affaire de
» l'impôt pour la marine, & dont
» on s'étoit servi pour justifier les
» mesures arbitraires de la race des
» Stuarts en Angleterre, &c. ».

Pourquoi les petits Etats sont plus décisifs que les autres.

Le petit Etat de Rhode-Island fut un de ceux qui s'opposèrent, avec le plus de vigueur, à ce qu'on revêtît le Congrès d'une autorité suffisante pour lever des impôts; & nous observerons à ce sujet, qu'en général, les petits Etats sont les plus décisifs & les plus tranchans; l'impulsion s'y fait sentir plus vivement du centre aux extrémités, &, comme dans le monde physique, la force y est peut-être en raison inverse de la longueur des rayons. Quoi qu'il en soit, les principales objections d'une partie des Etats

contre l'extenſion de la puiſſance du Congrès relativement aux taxes publiques, étoient, comme on l'a vu, que la confédération n'autoriſoit point cet accroiſſement de puiſſance, que tout pouvoir tend à l'agrandiſſement & à l'uſurpation, que, ce premier pas fait, on verroit bientôt le Congrès s'arroger le droit d'impoſer une capitation ou une taxe foncière, & la démocratie de l'Amérique ſe changer inſenſiblement en Ariſtocratie. 1783.

Les circonſtances forcent le Congrès à congédier l'armée ſans récompenſes.

Cependant les engagemens contractés avec les créanciers des Etats, ne pouvoient être remplis à des termes également précis, tant chez l'étranger qu'au ſein de la République; & dans ce moment de criſe, pour conſerver au dehors l'honneur de la patrie, le Congrès ſe vit forcé de négliger les intérêts de l'armée. La demi-paye ſolemnellement promiſe aux troupes licenciées, fut au moins ſuſpendue juſqu'à nouvel ordre, & l'on vit paroître cette réſolution de l'Aſſemblée de Philadelphie.

» Que le Commandant en chef » ſera prévenu d'accorder des con-

1783. » gés aux Officiers & Soldats qui » doivent être licenciés à la con» clusion du traité de paix défini» tif, & qu'il prendra de sages » mesures pour faire conduire ces » troupes à leurs demeures res» pectives, de manière à les sa» tisfaire, sans nuire aux provinces » qu'elles doivent traverser. Que » les hommes ainsi licenciés pour» ront emporter leurs armes avec » eux ».

Le mécontentement des troupes se manifesta d'abord par une adresse au Général, où la modération présidoit même aux expressions de de la douleur & de l'abattement.

L'armée adresse ses plaintes à Washington.

» VOTRE EXCELLENCE, est-il » dit dans cette Adresse, connoît si » bien l'état actuel de l'armée, qu'il » seroit inutile de vous le peindre. » Vous avez été le témoin de nos » souffrances; vous l'êtes du far» deau de misère qui nous accable. » Nous nous étions flattés, d'après » l'assurance que vous nous en aviez « donnée, que nos comptes seroient » liquidés, & qu'avant de nous li» cencier, on assigneroit des fonds » pour en payer le montant. C'est

» avec un mélange de surprise & 1783.
» de douleur, que nous apprenons
» la dernière résolution du Congrès,
» qui ordonne de congédier les Of-
» ficiers & les Soldats, sans avoir
» terminé aucun de ces objets im-
» portans. Pour comble de maux,
» on nous oblige de quitter l'armée
» sans aucun titre qui assure notre
» dette, sans aucune ressource pour
» acquitter celles que nous avons
» contractées au service de la patrie,
» sans appui, sans crédit, sans aucun
» moyen de pourvoir à notre subsis-
» tance & à celle de nos familles
» indigentes. Le souvenir de nos
» périls communs nous enhardit
» à solliciter Votre Excellence, à
» lui demander que l'ordre fondé
» sur l'acte du Congrès du 26 Mai
» dernier, puisse être suspendu;
« que nul Officier, qu'aucun Sol-
» dat ne soit obligé de recevoir son
» congé, avant que cette honorable
» Compagnie ait pris connoissance
» de l'état déplorable où sa résolu-
» tion va nous plonger, avant que
» la liquidation de nos comptes soit
» effectuée, & que chacun de nous
» ait obtenu une somme d'argent

» suffisante pour le transporter du » camp dans ses foyers ».

1783.

Réponse du Général. Ses marches près du Congrès.

Le Général Washington fit à cette Adresse une réponse, dont l'objet principal étoit d'offrir aux troupes la perspective d'un adoucissement prochain dans leur situation; mais en même tems qu'il rassuroit l'armée sur les bonnes dispositions du Congrès, il plaidoit la cause des troupes auprès de cette Compagnie, en des termes qui lui faisoient sentir qu'un des grands moyens de conserver le crédit national, & d'assurer la tranquillité future des treize Républiques américaines, étoit d'acquiescer aux justes demandes de leurs braves défenseurs. « Leurs services, » ajoutoit-il, sont connus de tout » l'Univers, & je regarde comme » inutile de m'étendre sur leurs » droits aux dédommagemens les » plus amples. Il résulte de l'exa» men des titres de l'Armée à la re» connoissance des Etats, que les » souffrances & les sacrifices des Of» ficiers exigent une compensation » supérieure à leurs appointemens » ordinaires; que toute l'armée a

» des droits aux récompenses; 1783.
» que son dernier mémoire adres-
» sé au Congrès, ne contient
» que de justes réclamations. Si
» les Officiers de cette armée doi-
» vent être les seules victimes de
» la révolution, si leur destinée est
» de quitter le champ de bataille
» pour aller vieillir dans la pau-
» vreté, la misère & le mépris;
» s'ils sont condamnés à vivre dans
» une servile dépendance, à devoir
» aux secours de la compassion les
» restes malheureux d'une vie sacri-
» fiée avec honneur; alors j'aurai ap-
» pris ce qu'est l'ingratitude, je réa-
» liserai le songe qui doit répandre
» l'amertume sur tous les instans de
» ma vie future. Mais je n'ai point
» de pareilles allarmes. Une con-
» trée échappée à la ruine par les
» armes de la classe des citoyens la
» plus dévouée, ne s'exemptera ja-
» mais de leur payer la dette de la
» reconnoissance ».

Que les Officiers de l'armée rendent justice au Congrès sur ses dispositions.

Le Congrès avouoit cette dette; il desiroit l'acquitter dans toute l'étendue de sa gratitude, & toutes ses adresses aux différens Etats, représentoient l'armée comme une classe

1783. de créanciers privilégiés ; mais une partie de ces Etats se montroit toujours plus éloignée d'accorder à ses Délégués un pouvoir, sans lequel la restauration du crédit public & l'acquittement de la dette militaire, ne pouvoient s'effectuer. Cette obstination de quelques Provinces mit le Congrès dans l'impossibilité, non-seulement de satisfaire les troupes au terme convenu, mais d'assurer l'objet de leurs réclamations pour l'avenir. Les Officiers de l'armée soutinrent avec autant de modération que de constance, une épreuve d'autant plus dure, qu'elle paroissoit être l'ouvrage de l'ingratitude, & que ce traitement pouvoit être envisagé par les étrangers, comme un témoignage du mécontentement de la République, & peut-être affoiblir à leurs yeux les titres de cette brave armée à la reconnoissance de ses concitoyens. En gémissant sur l'injustice, dont ils alloient être les victimes, ces Officiers patriotes étoient bien loin de l'attribuer au Congrès, dont ils connoissoient les dispositions. Le soldat moins in-

truit, ne cherchoit point les auteurs de sa détresse hors de l'assemblée de Philadelphie. Les représentans de la nation étoient pour lui les seuls dépositaires du pouvoir, & il crut devoir s'en prendre aux membres du Congrès des torts de leurs Constituans. 1783.

Au sentiment anticipé de la détresse, dont cette dernière classe de l'armée prévoyoit les horreurs avec effroi, se joignoit cet esprit turbulent que donne quelquefois la vie militaire, & dont l'effet trop ordinaire est d'étouffer le respect pour les loix, & d'inspirer du mépris pour l'autorité d'une administration civile. Cet esprit de révolte & de soulèvement fermentoit plus ou moins dans tous les corps de la Milice américaine. Le Samedi 21 Juin, il éclata d'une manière bien allarmante pour les représentans des Etats-Unis. Une partie des troupes, en quartier à Philadelphie, sortit en armes de ses casernes, avec des intentions hostiles contre cette honorable Compagnie, investit la salle d'assemblée, & par des menaces répétées qui présageoient une exé-

Soulèvement des troupes en quartier à Philadelphie. Le Congrès quitte cette ville.

[illegible] cution tragique, mit ces vénérables chefs de la confédération dans la nécessité de chercher un asyle hors de Philadelphie. Le Congrès réfugié d'abord à Prince-Town, dans l'Etat de New-Jersey, y prit des mesures longtems infructueuses pour conjurer l'orage qui menaçoit la République.

[illegible] Dans cet Etat d'anarchie, tout sembloit annoncer une guerre civile, qui sans doute auroit détruit le grand ouvrage de la révolution américaine. Heureusement pour les Etats-Unis, Washington ne s'étoit point encore retiré dans ses terres, & ce génie tutélaire de la patrie devoit conserver le monument que ses talens militaires venoient d'élever à la liberté. Après avoir affranchi l'Amérique, il sut la pacifier, en l'éclairant sur ses véritablea intérêts. Les Etats désunis reprirent leur ancienne harmonie; ils retrouvèrent leur force dans cette réunion. L'armée redevenue patriote, mit sa gloire à souffrir pour son pays, & désormais elle attendit sans murmurer, les récompenses promises à sa valeur; chaque citoyen

libre de l'Amérique régénerée, vit dans la liberté une compensation de tous les sacrifices; & ce grand changement fut l'ouvrage d'une lettre de Washington. Je ne puis mieux terminer cette histoire, qu'en mettant sous les yeux du lecteur ce monument précieux de la sagesse, de l'éloquence & du patriotisme de ce Héros législateur. 1783.

Lettre circulaire de Washington, datée du 18 Juin.

»MONSIEUR, le grand objet »pour lequel j'ai eu l'honneur de »servir ma patrie, étant rempli, je »me dispose à résigner mon em»ploi entre les mains du Congrès. »Impatient de regagner cette re»traite domestique, à laquelle je me »suis arraché avec la plus grande ré»pugnance, je soupire après le repos, »& ma résolution est d'y passer le res»te de ma vie, loin du tumulte & du »fracas du monde. Mais avant que »d'effectuer ce projet, je dois vous »communiquer mes pensées pour »la dernière fois; vous féliciter sur »les évènemens glorieux qu'il a plu »au ciel de produire en notre fa»veur; vous ouvrir mon ame sur »quelques objets intimement liés à »la tranquillité des Etats-Unis, &

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» prendre congé de Votre Ex-
» cellence, en donnant ma bénédic-
» tion à ce pays, au ſervice duquel
» j'ai conſacré la fleur de mes ans,
» pour le bien duquel j'ai conſumé
» tant de jours dans l'anxiété, tant
» de nuits dans les veilles, & dont
» le bonheur, qui m'eſt extrême-
» ment cher, ſera toujours la baſe
» de ma félicité. Qu'il me ſoit permis
« à cette époque heureuſe, de récla-
» mer la liberté de m'étendre ſur le
» ſujet de nos félicitations mutuelles.

» Si nous conſidérons l'impor-
» tance du prix que nous diſputions,
» la nature douteuſe de la diſpute,
» la manière favorable, dont elle
» s'eſt terminée, nous trouverons
» les plus grands motifs de joie &
» de reconnoiſſance. L'événement
» eſt infiniment heureux comme
» ſource de jouiſſances préſentes, &
» comme préſage du bonheur à ve-
» nir. Nous avons lieu de nous fé-
» liciter du ſort que nous a fait la
» Providence, ſous quelque point
» de vue que nous le contemplions,
» naturel, politique ou moral. Pro-
» priétaires & Souverains uniques
» d'un vaſte Continent qui com-

» prend dans toutes leurs variétés » les différens sols & les divers cli- » mats du monde, qui produit en » abondance toutes les choses né- » cessaires & agréables à la vie, les « citoyens de l'Amérique sont dans » une situation faite pour remplir » l'idée de la félicité humaine. Li- » bres & indépendans par le bien- » fait de la paix qui les comble de » tous les avantages de la nature, » à dater de cette période, ils doi- » vent être envisagés comme des » acteurs chargés de déployer leurs » talens aux yeux de l'Univers en- » tier, sur un théâtre que la Pro- » vidence a spécialement consacré » au développement du bonheur & » de la dignité de l'homme. Dans ces » contrées fortunées, non-seulement » ils sont environnés de toutes les » choses faites pour completter » les jouissances privées & do- » mestiques ; mais le ciel a cou- » ronné toutes les bénédictions » répandues sur eux, en leur don- » nant, pour assurer leur félicité, » des moyens infaillibles, qui ne » sont à la disposition d'aucun autre » peuple.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

»Rien ne démontre mieux la »justesse de ces observations, que »le souvenir des circonstances dans »lesquelles notre République a pris »son rang parmi les nations. Les »fondemens de notre Empire n'ont »point été posés dans les siécles té-»nébreux de la superstition & de l'i-»gnorance; mais à une époque où »les droits du genre humain étoient »mieux entendus & plus clairement »définis qu'à aucune autre époque »antérieure. Les recherches de l'es-»prit humain sur la félicité sociale, »ont été portées à une grande éten-»due de lumières. Le trésor des »connoissances acquises par les tra-»vaux des philosophes, des sages & »des législateurs, dans une longue »succession d'années, est ouvert à »l'usage du monde entier, & la »sagesse réunie de tous les grands »hommes peut être heureusement »appliquée aux formes de notre »Gouvernement. La culture libre »des belles-lettres, l'extension il-»limitée du commerce, le rafine-»ment progressif des manières, l'é-»lévation insensible des idées, &, »par-dessus tout, la lumière pure

» & bienfaisante de la révélation, » ont, par leur influence, amélioré » l'espèce humaine, & beaucoup » ajouté aux avantages qui résul- » tent de la société. C'est sous les » auspices de cette période fortu- » née, que les Etats-Unis ont reçu » l'existence politique; de sorte que, » s'il arrivoit que leurs citoyens ne » fussent pas complettement libres » & heureux, ce seroit entièrement » leur faute.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» Telle est notre situation ac- » tuelle, telle est la perspective qui » nous est offerte. Mais quoique la » Providence nous tende ainsi la cou- » pe de bénédiction, quoique la » félicité devienne notre appanage, » si nous sommes disposés à saisir » l'occasion qui la met à notre por- » tée; cependant il est encore au » choix des Etats-Unis de l'Améri- » que de se faire respecter ou mé- » priser comme corps de nation, » de fixer ses prospérités, ou de » les laisser échapper. Ce moment » est pour eux la pierre-de-tou- » che; c'est dans ce moment, que » les yeux du monde entier sont « arrêtés sur eux; ce moment est

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» vues ſiniſtres, en communiquant » ſans réſerve les opinions renfer- » mées dans cette adreſſe.

» Quatre choſes me paroiſſent » eſſentielles au bien-être, pour ne » pas dire, à l'exiſtence des Etats- » Unis enviſagés comme Puiſſance » indépendante.

» 1°. Une union indiſſoluble » des Etats ſous une tête fédé- » rale.

» 2°. Un égard ſacré pour la juſ- » tice publique.

» 3°. L'adoption d'un établiſſe- » ment convenable en tems de » paix.

» 4°. Cette diſpoſition pacifique » & amicale parmi les habitans des » Etats-Unis, qui ſeule peut les » conduire à mettre en oubli les » préjugés locaux, les opinions po- » litiques affectées à certains lieux, » à faire les conceſſions mutuelles » qu'exige la proſpérité générale, » & même dans certains cas, à ſacri- » fier leurs avantages perſonnels à » l'intérêt de la Communauté.

» Telles ſont les colonnes ſur leſ- » quelles doit porter le glorieux » édifice de notre indépendance & » de

» de notre caractère national. La liberté en est la base, & quiconque ôseroit en sapper les fondemens, mériteroit l'exécration publique & le châtiment le plus sévère que puisse infliger une nation lésée. 1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» Je ferai quelques observations » sur les trois premiers articles ; » mais j'abandonne le dernier au » bon sens & à la considération de » ceux qui y sont immédiatement » intéressés.

» Relativement au premier point, » quoi qu'il ne soit pas nécessaire » d'entrer ici dans une discussion » particulière des principes de l'u» nion, & de renouveller la ques» tion souvent agitée, & qui consiste » à décider s'il est convenable de » déléguer au Congrès une portion » plus étendue de pouvoir ; il est » pourtant de mon devoir & de ce» lui de tout vrai patriote de poser » sans réserve, les propositions sui» vantes.

» Que si les Etats ne permettent » point au Congrès de mettre en exer» cice les prérogatives, dont la consti» tution l'a indubitablement revêtu,

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» tout doit tendre rapidement à » l'anarchie & à la confusion; qu'il » est indispensable pour le bien des » Etats pris séparément, qu'il réside quelque part un pouvoir suprême pour régler & gouverner » les intérêts généraux de la République confédérée; que sans cela, » l'union ne peut durer; qu'il faut » que chaque Etat se prête fidèlement aux dernières propositions » & demandes du Congrès, & que » du parti contraire il résulteroit » les suites les plus funestes; que » toutes mesures tendantes à dissoudre l'union, contribuant à violer ou à diminuer l'autorité souveraine, doivent être considérées » comme hostiles envers la liberté & » l'indépendance de l'Amérique, & » que leurs auteurs doivent être » traités en conséquence; qu'en un » mot, à moins que, par la concurrence des Etats, nous ne soyons mis » à portée de participer aux fruits » de la révolution, & de jouir des » avantages essentiels de la société » civile sous une forme de gouvernement aussi libre, aussi pur, aussi » bien en garde contre les usurpa-

» tions du pouvoir arbitraire, que
» celui dont l'adoption est consacrée 1783.
» par les articles de la confédéra- Suite de la
« tion; on aura à regretter tant de lettre circulaire de Washington.
» sang, tant d'argent prodigués sans
» objet, tant de sacrifices inutiles,
» tant de souffrances supportées sans
» compensation.

» Je pourrois exposer ici quantité d'autres considérations faites pour nous convaincre, que sans une entière conformité à l'esprit de l'union, nous ne pouvons exister comme Puissance indépendante; mais il suffit à mon objet, d'en présenter une ou deux qui me paroissent d'une grande importance.

» Ce n'est que dans notre caractère d'Etats-Unis, formant ensemble un seul Empire, que notre indépendance est reconnue par les nations étrangères, que notre Puissance peut y mériter des égards, & notre crédit s'y soutenir. Les traités des Puissances européennes avec les Etats-Unis de l'Amérique deviennent nuls au moment de la dissolution de l'union: nous nous retrouvons alors à-peu-près

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» dans l'état de nature, où peut-
» être une expérience funeſte nous
» apprendra qu'il eſt une progreſ-
» ſion néceſſaire de l'extrémité
» de l'anarchie à l'extrémité de la
» tyrannie, & que le pouvoir ar-
» bitraire s'établit aiſément ſur les
» ruines de la liberté, quand on l'a
» portée juſqu'à la licence.

» A l'égard du ſecond article,
» concernant l'obſervance de la
» juſtice publique, le Congrès dans
» ſa dernière adreſſe aux Etats-Unis,
» a preſque épuiſé ce ſujet. Il a ſi
» bien développé ſes idées & fait
» ſentir ſi fortement l'obligation où
» ſe trouvent les Etats de rendre
» une juſtice complette à tous nos
» créanciers publics ; il s'eſt ex-
» primé ſur cet objet, avec tant d'é-
» nergie & de dignité, qu'on ne
» peut s'intéreſſer réellement à l'hon-
» neur & à l'indépendance de l'Amé-
» rique, & héſiter un inſtant ſur la
» néceſſité d'adopter les meſures
» propoſées. Si les argumens du
» Congrès ne produiſent pas la con-
» viction, ſi le ſyſtême propoſé par
» cette honorable Compagnie, n'eſt
» pas mis en exécution immédiate,

» les circonſtances ſont ſi preſſantes, » qu'avant de pouvoir adopter aucun » autre plan, nous verrons arriver » une banqueroute nationale avec » toutes ſes funeſtes ſuites : telle eſt » l'alternative qui, dans ce moment, » ſe préſente aux Etats-Unis. N'en » doutons pas, l'Amérique eſt en » état d'acquitter les dettes qu'elle » a contractées pour ſa défenſe; je » me flatte qu'elle y eſt diſpoſée. » Le ſentier que nous trace le de- » voir, eſt devant nos yeux; dans » tous les cas poſſibles, on trou- » vera toujours que l'honnêteté eſt » la meilleure, la ſeule vraie poli- » tique. Soyons donc juſtes comme » nation; rempliſſons les contrats » publics que le Congrès avoit le » droit de paſſer; rempliſſons-les » avec cette même bonne-foi à » laquelle nous nous croyons tenus » dans nos engagemens perſonnels. » Qu'en attendant, les Citoyens de » l'Amérique ſe livrent avec em- » preſſement à leurs occupations, » & comme individus, & comme » membres de la ſociété. C'eſt alors » qu'ils donneront du nerf aux reſ- » ſorts du gouvernement, & qu'ils

1783.

Suite de la lettre circulaire de Watshington.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» vivront heureux sous sa protec-
» tion ; chacun recueillera les fruits
» de son travail, chacun jouira de
» ses acquisitions avec une pleine
» sécurité.

» Dans cet état de liberté absolue, qui pourroit marquer de la répugnance à sacrifier une foible portion de sa propriété, pour soutenir les intérêts communs de la patrie, & donner de la consistance à la protection du gouvernement? Qui ne se rappelle pas les déclarations si souvent répétées au commencement de la guerre, que nous serions complettement satisfaits, si, au prix de la moitié de nos possessions, nous pouvions défendre le reste? Où trouvera-t-on un homme qui veuille être redevable de la défense de sa personne & de sa propriété, aux efforts, à la bravoure, à l'effusion du sang d'autrui, sans faire lui-même un généreux effort pour acquitter la dette de l'honneur & de la reconnoissance? Dans quelle partie du continent trouverons-nous un homme, ou un corps d'hommes,

qui ôse, sans rougir, proposer des mesures tendantes à frustrer le Soldat de sa solde, & le créancier public de sa dette? S'il étoit » possible qu'on vît jamais un exemple d'injustice aussi révoltant, » cet exemple n'allumeroit-il pas » l'indignation générale, n'attireroit-il pas la vengeance du Ciel » sur ceux qui le donneroient? Au » reste, si l'on voyoit se manifester » dans aucun des Etats, l'esprit de » désunion, d'entêtement & de perversité; si des dispositions si flétrissantes tendoient à nous frustrer » de tous ces heureux effets que » nous avons lieu d'attendre de » l'union; si l'on se refusoit à la demande de fonds destinés à payer » l'intérêt annuel de la dette publique; & si un pareil refus produisoit tous les maux, faisoit revivre toutes les inquiétudes, dont » nous venons de voir l'heureux » terme; le Congrès qui, dans tout » ce qu'il a fait, a montré beaucoup » de justice & de magnanimité, seroit » justifié aux yeux de Dieu & des » hommes, & ceux des Etats-Unis » qui agissant en opposition avec la

1783.

Suite de l lettre circu laire de Wa hington.

1783. » sagesse collective du continent, » se livreroient à des conseils si pernicieux, répondroient seuls de » toutes les conséquences.

Suite de la [lettre] circulaire de Washington.

» Quant à moi, convaincu dans » le fond de ma conscience d'avoir » toujours agi de la manière qui » m'a paru la plus avantageuse aux » intérêts réels de mon pays; m'étant, en quelque sorte, rendu » garant envers l'armée, que les » États finiroient par lui faire justice » ample & complette; ne cherchant » à dérober aux yeux de l'univers » aucune partie de ma conduite » officielle, j'ai jugé convenable » de mettre sous les yeux de votre » Excellence la collection des papiers relatifs à la demi-paie, & à la » commutation qui en a été accordée par le Congrès aux Officiers » de l'armée. La communication » de ces pièces expliquera clairement les principes de mes sentimens, & les raisons qui, dans une » période antérieure, me portèrent » à recommander avec instances » l'adoption de cette mesure.

» Comme les procédés du Congrès, ceux de l'armée & les

» miens, sont sous les yeux de tout » le monde, & présentent une » source d'information suffisante » pour détruire les préventions & » les erreurs qui peuvent s'être » emparées de quelques esprits; je » crois superflu d'en dire davan- » tage, & je me contenterai d'ob- » server que les résolutions du » Congrès dont il s'agit ici, ont » absolument force de loi sur les » Etats-Unis, comme les actes les » plus solemnels de confédération » ou de législation.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» On se feroit une idée bien » fausse, & de la demi-paie, & de » sa commutation en une somme » une fois payée, si on les considé- » roit sous le point de vue odieux » des pensions; c'est une idée qu'il » faut absolument rejetter. Dans sa » réalité, cette mesure est une com- » pensation raisonnable offerte par » le Congrès, dans un tems où il » n'avoit autre chose à offrir pour » des services à rendre; c'étoit l'u- » nique moyen qui lui restât de » prévenir l'abandon total du ser- » vice; c'étoit pour les Officiers » de l'armée, une partie de leur

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» contrat d'engagement, le prix de » leur ſang & de votre indépen- » dance : c'eſt par conſéquent quel- » que choſe de plus qu'une dette » ordinaire, c'eſt une dette d'hon- » neur. Elle ne peut être conſidé- » rée, ni comme penſion, ni comme » gratification, & ne doit ceſſer » d'exiſter que lorſque la bonne-foi » l'aura acquittée.

» Quant aux objections relatives » à la diſtinction entre l'Officier & » le Soldat, il ſuffit pour y répon- » dre que l'expérience uniforme de » toutes les Nations du monde, » combinée avec la nôtre, prouve » l'utilité de cette diſtinction ; le » Public doit inconteſtablement à » tous ſes ſerviteurs des récom- » penſes proportionnées à l'impor- » tance des ſervices qu'il en tire. » Dans quelques lignes de l'armée, » les amples gratifications accordées » aux Soldats, équivalent peut être » à ce qui peut revenir aux Offi- » ciers, de la commutation propo- » ſée. Dans d'autres lignes, le par- » tage des Soldats a été encore » plus favorable ; & ſi aux conceſ- » ſions de terre, au paiement des

» arrérages, des vêtemens & des » gages, nous joignons l'année de » paie qui leur est promise, je » n'exagère point en disant que le » traitement fait aux Soldats est au » moins égal à celui des Officiers. » Au reste, si l'on croyoit juste » d'accorder aux premiers des ré- » compenses ultérieures, telles » qu'une exemption de taxes pour » un tems limité, ou quelques au- » tres priviléges, j'ôse assurer que » personne au monde ne desire plus » que moi le bien-être de tous ces » braves défenseurs de la cause » américaine; mais quel que soit, » à cet égard, l'effet de leurs de- » mandes, elles ne peuvent militer » contre l'acte par lequel le Con- » grès offre aux Officiers de l'armée » cinq années de paie entière, au » lieu de la demi-paie à vie.

1783. Suite de lettre circ laire de Wa hington.

» Avant de passer à un autre su- » jet, je ne puis me dispenser de » rappeller les obligations que nous » avons à cette classe méritante de » Vétérans, tant Soldats qu'Offi- » ciers subalternes, qui, d'après une » résolution du Congrès du 23 » Avril 1782, ont été congédiés

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» avec une penſion viagère. Leurs » ſouffrances & leurs ſervices leur » donnoient de juſtes droits à ce » qu'il fût ainſi pourvu à leurs » beſoins. Il ſuffit de rappeller ces » droits, pour réveiller en leur fa- » veur tous les ſentimens de l'hu- » manité. Rien ne peut les ſouſtraire » à toutes les misères de l'indigence, » qu'une exactitude ſcrupuleuſe » dans le paiement de cette dette » annuelle. En effet, quel ſpectacle » plus affligeant que de voir tant » de braves gens qui, après avoir » verſé leur ſang ou perdu leurs » membres au ſervice de la patrie, » n'auroient de reſſources que celles » de la mendicité. On ne peut trop » recommander ceux de cette claſſe, » à la protection la plus active du » Corps Légiſlatif dans chaque » Etat.

» Je n'ai que peu de choſes à » dire ſur le troiſième article qui » concerne particulièrement la dé- » fenſe de la République. Il eſt » important de mettre les Milices » de l'Union ſur un pied reſpecta- » ble en tems de paix, & je ne » doute pas que le Congrès ne re-

» commande un établiſſement con- » venable à ce ſujet. Je vais en » démontrer les avantages.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» La Milice de ce pays doit être » conſidérée comme le *palladium* » de notre ſécurité; c'eſt la reſ- » ſource à laquelle il nous faudroit » d'abord recourir, en cas d'hoſti- » lités. Il eſt par conſéquent eſſen- » tiel qu'elle ſoit formée d'après un » même ſyſtême, que la diſcipline » y ſoit uniforme, & que l'on intro- » duiſe dans chaque partie des » Etats-Unis les mêmes armes, & » le même appareil militaire. A » moins que l'expérience ne l'ait » appris, on ne ſauroit concevoir » les difficultés, les dépenſes & la » confuſion qui réſultent d'un ſyſ- » tême contraire, ou des arrange- » mens vagues qui ont été pris juſ- » qu'à ce jour.

» Si, en traitant des queſtions » politiques, j'ai donné une étendue » plus qu'ordinaire à cette adreſſe, » l'importance de la criſe, & l'im- » menſité des objets diſcutés ſeront » mon excuſe. Je ne deſire cepen- » dant, & n'attends aucun égard » pour les obſervations précéden-

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» tes, qu'autant qu'elles paroîtront » dictées par la bonne intention, » conformes aux règles immuables » de la justice, calculées de manière à produire un système raisonnable de politique, & fondées » sur tout ce que peut avoir acquis l'expérience, par une longue » application aux affaires publiques.

» Je pourrois, d'après mes observations, m'expliquer sur ce » dernier point avec quelque confiance; & si je ne craignois d'étendre cette lettre, déjà prolixe, » au-delà des bornes que je me » suis prescrites, je pourrois démontrer à quiconque a l'esprit » ouvert à la conviction, qu'en » moins de tems, avec beaucoup » moins de dépenses, on auroit pu » conduire la guerre à cette même » issue, si l'on avoit développé, d'une » manière favorable, les ressources » du continent: que les détresses, » les attentes frustrées, & tous leurs » fâcheux résultats, ont eu souvent » pour cause le défaut d'énergie » dans le Gouvernement continental, plutôt que le défaut de

» moyens de la part des Etats in-
» dividuels. Une autorité insuffi- 1783.
» sante dans le pouvoir suprême, Suite de la lettre circulaire de Washington.
» une condescendance trop par-
» tielle aux requisitions du Con-
» grès, le défaut de ponctualité de
» la part de quelques Etats; telles
» ont été les vraies causes de l'inef-
» ficacité de certaines mesures,
» du refroidissement dans le zèle
» de ceux même qui étoient le
» mieux disposés à bien faire. Les
» dépenses de la guerre se sont ac-
» cumulées, les plans les mieux
» concertés ont souvent manqué
» leur effet, le découragement s'est
» fait sentir quelquefois parmi les
» troupes, parce qu'il n'y avoit
» point assez d'accord, point assez
» d'harmonie entre les différentes
» branches du pouvoir législatif.
» De-là naissoient mille inconvé-
» niens, qui, sans doute, auroient
» entraîné la dissolution d'une armée
» moins patiente, moins patriote,
» moins persévérante que celle, dont
» on m'a confié le commandement.
» En faisant mention de ces faits qui
» sont notoires, & qui attestent
» le vice de notre constitution fé-

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

» dérale, vice que la conduite d'une
» guerre rend ſur-tout ſenſible, je
» n'en reconnois pas moins l'aſſiſ-
» tance, dont toutes les claſſes de
» citoyens m'ont ſouvent donné
» lieu de m'applaudir; & je m'eſti-
» merai toujours heureux de pou-
» voir rendre juſtice aux efforts
» ſans exemple qu'ont développé
» les Etats individuels en beaucoup
» d'occaſions importantes.

» Telles ſont les obſervations
» que j'avois à faire, avant de réſi-
» gner mon emploi public entre les
» mains de ceux qui me l'ont con-
» fié. Ma tâche eſt remplie, & je
» prends congé de votre Excellen-
» ce. Je fais en même-tems mes
» derniers adieux à toutes les fonc-
» tions de la vie publique. La ſeule
» requête qui me reſte à vous faire,
» c'eſt de communiquer mes ré-
» flexions à votre Corps Légiſlatif,
» & de les conſidérer comme le
» legs d'un citoyen, dont la paſſion
» fut toujours d'être utile à ſon
» pays, & qui, dans l'ombre de ſa
» retraite, ne ceſſera jamais d'im-
» plorer pour lui la bénédiction di-
» vine. La prière fervente que j'a-

» dresse au Ciel, est que Dieu vous » prenne, ainsi que l'Etat que vous » présidez, dans sa sainte protec- » tion; qu'il dispose le cœur des » citoyens à la subordination & à » l'obéissance. Puissent-ils se péné- » trer mutuellement d'une affection » vive & fraternelle, puissent-ils » l'étendre à tous les individus des » Etats-Unis, & particulièrement » à ceux de leurs concitoyens, qui » ont prodigué leur sang & leur vie » pour la liberté de l'Amérique! » Qu'il plaise au Ciel de nous inspi- » rer à tous cet esprit de justice, » de charité, de clémence & de paix » qui formoit le caractère de l'Au- » teur divin de notre sainte reli- » gion! Sans une humble imitation » de l'exemple qu'il nous a donné, » en vain nous flatterions-nous de » devenir une nation heureuse ».

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

Du quartier général de Newburg, le 18 Juin.

WASHINGTON.

Les vœux du Général furent exaucés, & sa lettre eut l'effet qu'il en devoit attendre. Les troubles annoncés ou produits par cette espèce de schisme élevé entre quel-

Heureux effets de cette lettre.

» citoyens m...
» ...eu de m'applau...
» merai toujours h...
» voir rendre juſt...
» ſans exemple q...
» les Etats individ...
» d'occaſions imp...
» Telles ſont...
» que j'avois à fa...
» gner mon empl...
» mains de ceux ...
» tié. Ma tâche ...
» prends congé d...
» ce. Je fais en...
» derniers adieux...
» tions de la vie...
» requête qui me...
» c'eſt de comm...
» flexions à votre...
» & de les conſ...
» legs d'un citoy...
» fut toujours ...
» pays, & qui, ...
» retraite, ne ce...
» plorer pour lui...
» vine. La prière...

ques Etats & le Congrès, se calmèrent insensiblement ; son pouvoir fut rétabli sur sa première base d'autorité législative, & cette Compagnie, réfugiée à Trenton jusqu'au mois de Novembre, y reçut différentes adresses, où le Peuple américain désavouoit la conduite des Soldats révoltés contre l'honorable assemblée de Philadelphie. Les Habitans & la Milice des Etats de Jersey, signalèrent d'une manière particulière leur dévouement patriotique, en offrant au Congrès leurs vies & leurs fortunes pour le maintien de l'union dans sa *tête* fédérale. Ces mêmes troupes qui, peu de tems auparavant, avoient menacé de ruiner la confédération, se retirèrent paisiblement dans leurs provinces respectives, où, sans autres ressources que la patience & le travail de leurs mains, elles attendirent que des circonstances heureuses leur en fissent trouver de plus abondantes dans la reconnoissance de la patrie. Ainsi les Américains se virent tranquilles possesseurs de cette indépendance pour laquelle ils avoient combattu

huit années consécutives ; ainsi, par 1783.
les bienfaits de la France combinés avec le développement de leurs efforts patriotiques, ils acquirent des avantages qui doivent les élever un jour au niveau des plus grandes Puissances de l'univers.

On ne peut contester à la France la gloire d'avoir moins envisagé ses intérêts que ceux des Alliés dans presque toutes les opérations de cette guerre, & de l'avoir terminée par des sacrifices encore plus généreux. Contente pour son partage, de se rétablir dans le même état d'où la guerre de 1756 l'avoit fait déchoir, elle voulut que, par le dernier traité de paix, l'Espagne regagnât les Florides & l'isle de Minorque; & pour faire cesser les justes allarmes de la Hollande, qui devoit naturellement payer une grande partie des frais de la guerre, nous oubliâmes nos griefs contre cette nation, & lui rendîmes, comme on l'a dit ailleurs, les possessions que les Anglois lui avoient enlevées dans la guerre précédente, & que nous leur avions reprises dans nos dernières

Que la France a plus fait pour ses Alliés que pour elle-même.

campagnes : possessions pour lesquelles nous étions en droit d'exi-
1783. ger une grande compensation de la part de l'Angleterre. Les bons appréciateurs de la gloire, conviendront qu'il y en a beaucoup plus dans cette modération de la France, que dans l'acquisition de plusieurs provinces.

Fin du troisième & dernier Volume.







Pierre de
Longchamps

